

NARRATIONS

D'OMAÏ,

INSULAIRE DE LA MER DU SUD,

AMI ET COMPAGNON DE VOYAGE

DU CAPITAINE COOK.

*Ouvrage traduit de l'O-Taïtien, par M. K***, & publié par le Capitaine L. A. B.*

TOME TROISIEME.

A ROUEN,

Chez LE BOUCHER le jeune, Libraire, rue Ganterie,

& A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille.

M. DCC. XC.

NARRATIONS D'OMAÏ.

XIVe NARRATION, *OLLOU & MÉEMÉ.*

Aimables enfants !.... je vais les unir par les liens respectables du mariage : que leurs noms ne soient point séparés !

IL étoit arrêté qu'*Ocroo* & *Ollou* partiroient, sous trois jours, pour *Ulietea*. Ce voyage avoit exigé des préparatifs. Je voulois que le retour de mon Souverain

dans ſes Etats eût l'air d'un triomphe, & que ni *Maheine*, ni *Opoony*, ne puſſent troubler notre marche par une apparition ſubite. On m'avoit rapporté que la flotte du Roi de *Bolabola* s'étoit montrée pluſieurs fois à la hauteur d'*Otaha* & d'*Ulietea*, & qu'il auroit vraiſemblablement tenté une deſcente dans l'une de ces deux Iſles, s'il n'avoit craint d'avoir ſur les bras leurs forces combinées, & celles que je ne manquerois pas d'envoyer d'*Huaheine* & de *Tabooymanoo*. Le Tyran d'*Eimeo* n'avoit pas remué, mais il étoit homme à paroître au moment qu'on y penſeroit le moins.

Sanno, dès le lendemain de ſon arrivée, ſe rendit, par mes ordres, auprès du Régent d'*Ulietea*, afin qu'inſtruit de nos arrangements, il diſposât tout pour la réception de ſes Maîtres. Je m'en rapportois, ſur les détails, à ſon zele & à ſa prudence.

Nous mîmes en mer pluſieurs pirogues d'obſervation, qui devoient ſe porter, les

unes vers *Eimeo*, les autres vers *Bolabola*, & revenir, à force de rames, si elles découvroient seulement l'apparence d'une flotte. Outre celles-là, j'en désignai six des plus légeres, pour nous précéder & nous suivre pendant le trajet.

Les Chefs d'*Huaheine* commanderent cinquante doubles pirogues, bien armées, pour convoyer ma grande barque, dans laquelle *Ooroo* & *Ollou* devoient s'embarquer. *Mataneo* me céda l'honneur de diriger les mouvements de cette petite armée navale.

Enfin la veille de ce départ mémorable expiroit. *Sanno*, revenu avec une extrême diligence, m'apprit qu'*Orée* avoit été frappé, le jour d'auparavant, de cette maladie que nous nommons *Toprahai no oopo* (1). A en juger par les effets, elle ressemble beaucoup à l'apoplexie des Européens. Notre usage est de n'y appliquer

(1) Assommoir de la mort. *Taprahai* signifie proprement *une bastonnade*.

aucun remede : soit que nos *Taatas* n'en connoissent point ; soit qu'ils jugent expédient de n'en pas faire, & de s'en rapporter à la nature, plus habile qu'eux. Aussi, parmi nous, *l'assommoir de la mort* ne manque-t-il presque jamais son coup. Les Européens, qui s'y soustraient à force de tourments incroyables, dont la douleur se prolonge long-temps après la guérison, menent, dans la suite, une vie si languissante, si pénible, & ce répit est si court, & l'apoplexie reprend si brusquement & si cruellement les victimes qu'elle a comme marquées de son sceau, que je ne sais trop s'il n'y auroit pas, pour tout le monde, de l'avantage à ignorer avec nous l'art de la guérir.

Le terrible accident d'*Orée*, au lieu de retarder notre départ, l'auroit, au contraire, accéléré, si nous n'avions pas touché au moment de quitter *Huaheine*. Nous n'avions plus qu'une nuit à y demeurer.

Mon dessein étoit de la passer chez *Nowa*. En entrant, je trouvai cette excel-

lente mere occupée à consoler *Méemé*, qui, dès qu'elle me vit, accourut vers moi, toute en pleurs, & en disant: » Il » me laisse.... je ne le verrai plus.... il part » sans moi.... Est-ce que je ne vaux pas » mieux pour lui que son Isle ?.... l'ingrat! » je l'aurois préféré à tout.... « — Sans m'excepter, ma fille, dit *Nowa* ? — » Ah! » chere Maman, je vous excepte.... mais » je l'aurois préféré à moi-même. « — Eh! de qui parlez-vous, mon enfant, repris-je à mon tour, en essuyant les larmes de la jeune affligée? — » Comme si vous ne le » saviez pas! C'est d'*Ollou*, sans doute, » que je parle.... il part demain. « — Est-ce lui qui vous l'a appris? — » Lui-même... » il pleuroit; mais cela ne l'empêchera pas » de partir. J'ai été jusqu'à le prier de rester: » il m'a répondu... « — Toujours en pleurant? — » Oui... *que cela n'étoit pas pos-* » *sible, qu'il falloit qu'il fût Roi*.... J'avois » bien affaire, moi, qu'il fût Roi? J'au- » rois renoncé à être Reine de toutes les » Isles pour ne pas me séparer de lui.... » Ah! il ne m'aimoit pas!.... il m'a pro- » posé de me cacher dans la grande bar-

» que, & de m'en aller.... « — Vous lui avez répondu? — » Qu'une fille honnête » & bien née n'abandonnoit point sa Ma- » man.... Il m'a dit que, par la même rai- » son, il devoit accompagner son Grand- » Papa.... Moi, j'ai répondu que c'étoit » très-différent. « — Et comment votre dispute s'est-elle terminée? — » Il m'a juré » qu'il ne m'oublieroit pas, qu'il l'avoit » dit aux Chefs assemblés; qu'il alloit bien » vîte se dépêcher d'être Roi, & qu'il » viendroit ensuite me demander en ma- » riage à ma chere Maman & à *Omaï*; & » que s'il ne pouvoit pas m'avoir à *Ulietea*, » il laisseroit son Royaume, content de re- » devenir *Ollou* tout court, pour vivre » avec moi. « — Vous l'avez remercié? » — Remercié! J'ai répondu qu'il étoit » plus simple de demeurer *Ollou* tout court. « — Mais s'il tient parole, qu'est-ce que cela vous fait? — » Demandez à ma chere » Maman si cela ne fait rien, lorsque vous » la quittez pour bien long-temps, bien » long-temps? « — Mais je suis son mari, moi. — » Et *Ollou* m'avoit promis qu'il se- » roit le mien: cela revient au même. «

— Actuellement vous êtes trop jeunes l'un & l'autre. — » Bon ! nous eussions grandi » ensemble..... au lieu que grandissant loin » de moi, il m'oubliera.... & j'en mour- » rai. « — Peut-être, dit *Nowa*, que vous ne l'aimerez plus lorsque vous serez grande. — » Je vous assure, Maman, que cela » n'est pas possible. « — Eh bien, ce sera lui, peut-être, qui ne vous aimera plus.... — » Voilà tout justement pourquoi j'au- » rois voulu qu'il restât. Il n'auroit pas osé » ne point m'aimer en me voyant toujours. « — La raison, *Méemé* ? — » La raison, » chere Maman?.... Mais.... c'est qu'il est » différent de voir une personne & de ne la » pas voir.... & puis, comme *Ollou* me dit » tous les jours qu'il a de l'amitié pour moi, » il me le diroit encore la veille du jour qu'il » cesseroit de m'aimer.... ce qui ne sauroit » être, car il mentiroit. «

La douleur & l'innocence de notre charmante enfant me suggérerent une idée dont l'exécution devoit tarir les larmes que le départ d'*Ollou* faisoit couler : c'étoit de célébrer le mariage le lendemain

matin, avant l'embarquement. J'en dis un mot tout bas à la *chere Maman*, qui consentit avec joie; & m'adressant à la petite: — Je souffre, *Méemé*, de vous voir triste. Je veux ôter le gros chagrin que vous avez sur le cœur, & vous rendre bien contente. — » Vous obligerez *Ollou* à rester » ici jusqu'à ce qu'il soit grand? « — Non pas; il ne faut point que le *petit ami* de la fille de *Nowa* manque à son devoir. — » J'irai donc aussi à *Ulietea*? « — Oui & non; vous irez.... dans quelque temps. — » Vous vous moquez de moi; il n'est pas » possible que je sois *bien contente*. « — Quoi! si demain, avant le départ, on vous marioit avec *Ollou*, & que, sûre de demeurer avec lui quand vous seriez grande, vous continuassiez, en attendant, à vivre dans la compagnie de votre Maman & d'*Omaï*, vous ne seriez pas contente? — (*Un mouvement de surprise, & un moment de silence.... courant à sa mere, & se jettant dans ses bras.*) » Dit-il vrai, Maman? « — Oui, ma fille? — » Oh, *Omaï* ne vou- » droit pas me tromper.... même pour un » instant. Que je suis heureuse! « — Ecou-

tez-moi, *Méemé.* S'il eſt permis d'être auſſi contente que vous le paroiſſez, il ne convient pas qu'on s'en apperçoive. — » Dois-» je avoir quelque choſe de caché pour vous, » chere Maman? « — Non, pour moi, ni pour *Omaï* : mais, demain, ayez ſoin de vous contenir devant le monde. — » *Ollou* » ne ſaura pas?.... « — *Omaï* va tout à l'heure ſe rendre chez *Ooroo*, & ſolliciter ſon conſentement, ſans lequel *Ollou* ne pourroit pas ſe marier. Il dira en même-temps à votre *petit ami* que vous l'aimez bien, & que, s'il vous aime également, on vous mariera enſemble avant qu'il parte.... Embraſſez-moi, & couchez-vous pour être réveillée demain de bon matin. — » Oh, l'on n'attendra pas après moi... » Adieu, Maman.... Adieu, bon *Omaï*.... » Que je ſuis heureuſe! «

Je me tranſportai en effet à la demeure d'*Ooroo.* La propoſition d'unir ſon petit-fils & *Méemé* avant le voyage d'*Ulietea*, & au moment même du départ, lui fut extrêmement agréable. *Ollou* dormoit; nous ne jugeâmes point à propos de le ré-

veiller pour lui apprendre une bonne nouvelle, qui, vraiſemblablement, lui auroit fait paſſer une mauvaiſe nuit. Nous réglâmes une multitude de petites choſes qui concernoient notre voyage & le rétabliſſement de la famille royale d'*Ulietea*. A l'inſtant où nous nous ſéparions, le bon vieillard parla de dot. Que cette expreſſion n'induiſe pas en erreur les hommes du grand monde civiliſé. Elle ne ſignifie point ici ce que des parents donnent à leur fille en la mariant, mais, au contraire, ce que le futur époux donne aux parents de la fille pour l'obtenir. Les Savants de *Londres* m'ont aſſuré que les Peuples les plus anciens ont eu une coutume ſemblable à la nôtre. On ne peut diſconvenir qu'elle ne ſoit plus honorable aux femmes que celle de joindre à la fille dont on veut ſe défaire, une certaine quantité de richeſſes qui engagent à la prendre. Les voyageurs qui nous reprochent de ne pas conſidérer, comme nous le devrions, la plus intéreſſante moitié de l'eſpece humaine, & qui, à beaucoup d'égards, ſont fondés en raiſon, ne penſent point que *vendre une fem-*

me, c'eſt ſuppoſer en effet quelque valeur à cette marchandiſe ; mais que ne la recevoir que ſurchargée d'étoffes, de monnoie & de terres, c'eſt déclarer que, ſans tout cela, on n'en tiendroit compte.

Il s'agiſſoit donc du préſent qu'*Ooroo* offriroit à *Nowa*, au nom de ſon petit-fils, pour le don de la très-précieuſe *Méemé*. » Je ne poſſede rien actuellement, me dit-» il; mais ſi les Dieux m'ont pardonné, je » ſerai riche avant qu'il ſoit peu... Je veux » d'ailleurs que mes Sujets d'*Ulietea* con-» tribuent à l'emplette de leur jeune Sou-» veraine. « Je demandai au bon Souverain s'il refuſeroit de s'en rapporter à moi pour la fixation de ce préſent. Il me répondit qu'il ratifioit d'avance ce que je jugerois convenable. — Vous n'en diminuerez rien ? — Rien. — Ce que j'aurai décidé ſera ſuivi ſans aucune altération ? — Je vous en donne ma parole. — Eh bien, Roi d'*Ulietea*, pour préſent de noces, *Nowa* exige (*je ne l'avois pas conſultée, mais j'étois sûr de ſon cœur*) que vous oubliiez parfaitement les déplaiſirs que ceux

d'*Otaha* vous ont causés, & qu'au premier Conseil où vous assisterez, votre royale autorité confirme les décrets que nous avons publiés à *Ulietea* pour le bien de l'humanité. — Et c'est-là tout? — Rien de plus, vénérable *Ooroo*; j'ai votre parole....

Mais tandis que je babille avec le bon vieillard, la nuit s'avance, & pour peu que je tarde encore, j'aurai à peine le temps de dire adieu à la plus tendre des épouses. Je le quitte donc sans attendre de réplique, & en lui criant: *Au point du jour.*

Nowa, qui commençoit, sinon à s'inquiéter, du moins à s'ennuyer de ma trop longue absence, me la reprocha de la maniere la plus aimable. Elle applaudit à l'innocente supercherie de la dot. Je tais le reste, pour dire que cette nuit, comme tout ce qui est heureux, ne dura guere. *Mémé* s'approcha de la cloison qui nous renfermoit, sa mere & moi. Elle nous dit que le jour paroissoit, & qu'elle avoit en-

tendu la voix d'*Ollou*. Elle ne s'étoit point trompée. Nous trouvâmes à la porte de notre habitation, *Ooroo*, son petit-fils, & leur cortege, qui n'avoit de personnes de marque que *Rimaholo*, ce Chef d'*Ulietea* constamment attaché à l'exil & à la pauvreté de son Maître. Nous nous acheminâmes vers le rivage, où tout avoit été préparé par les soins de *Tanadoure*. Chemin faisant, il y eut une scene assez plaisante entre nos deux jeunes gens. *Mémé* étoit d'une joie que les regards de sa mere & le souvenir de l'avertissement de la veille ne contenoient qu'à peine; *Ollou* étoit d'un triste à mourir. La gaieté de sa petite amie l'offensoit; elle, de son côté, ne revenoit pas de l'air consterné de son petit ami. Glissons-nous tout doucement derriere eux, & écoutons leur dialogue : c'est *Mémé* qui la premiere rompt le silence. — Vous me paroissez bien mécontent, mon cher *Ollou*? — Et vous trop contente, *Mémé*. — *Mémé* ! J'ai dit, moi, mon cher *Ollou*. — Oui, mais vous êtes contente. — Est-ce donc que ce qui me réjouit vous afflige? — Belle deman-

de ! On m'appelle *mon cher Ollou*; je pars, on faute de joie. — Ne m'aviez-vous pas dit qu'il falloit que vous fuiviffiez votre grand-papa, que vous allaffiez bien vîte être Roi ? — Oui, *Méemé*.... — Encore *Méemé* !... Vous me faites de la peine au moins. — Oui, ma chere *Méemé*.... mais cela n'empêche pas d'être trifte. — Oh ! je le ferois plus que vous, fi Maman ne m'avoit pas affuré que je ne tarderois pas à vous rejoindre à *Ulietea*. — Elle a dit cela pour vous confoler. Quand je ferai parti, elle vous mariera à un autre. — A un autre ? Eft-ce qu'on peut avoir deux maris ? — Non, non ; auffi n'en aurez-vous qu'un, mais ce ne fera pas moi. — Vous me refufez ? Vous ne voulez pas que je fois votre femme ? — Je crains qu'on ne le veuille plus, quand je ferai parti. — Mais pourquoi nous marieroient ils pour nous démarier enfuite ? Eft-ce que cela fe peut, mon cher *Ollou* ? — Je ne vous entends pas, *Méemé*.... (*fe reprenant*) ma chere *Méemé* ; nous ne ferons pas mariés. — (*En pleurant à demi* :) Vous voilà revenu à ne pas vouloir de moi... Adieu, je retourne

à la maison; ce n'est pas la peine que j'aille au bord de la mer pour n'être pas mariée, pour être.... Adieu, Monsieur (1) *Ollou*... (*Et de tourner les talons; mais on marche lentement*) — *Mémé, Mémé*.... (*C'est sa mere qui l'appelle*) — Maman? — Où vas-tu donc? — A la maison, chere Maman. — Quelle fantaisie.... — Approchez, très-chere Maman, je vais vous le dire à l'oreille. (*Tout bas & en pleurant sur le visage de sa mere*) *Ollou*.... ne veut pas m'épouser. — Il te l'a dit? — Tout à l'heure. Il boude, parce que je suis contente de l'épouser. — Tu es injuste, mon enfant; je parie qu'*Ollou* ne sait rien de la promesse qu'*Omaï* t'a faite, & qu'il s'imagine que tu es contente de le voir partir. — O! assurément ma chere Maman a raison; car il n'est pas possible qu'*Ollou* refuse d'être mon mari.... Je ne retourne plus à la maison.... *Ollou*, *Ollou*.... est-ce que vous ne le saviez pas?... Sautez au cou d'*Omaï*, &

(1) La langue o-taïtienne a aussi ses termes de cérémonie, que le dépit & l'humeur emploient quelquefois.

remerciez-le bien fort.... Embraſſez votre Maman... & la mienne. — Mais, mademoiſelle *Méemé*.... — Bon ! il ne le ſavoit pas ! J'ai été injuſte... Que je ſuis heureuſe!... Dites-lui tout, Maman... ou *Omaï*, c'eſt la même choſe... Ecoutez bien, mon petit ami, & ſoyez joyeux comme *Méemé*.

J'appris, en deux mots, au *petit ami* qu'il ne quitteroit pas *Huaheine* ſans être l'époux de la fille de *Nowa*; que nous avions arrangé ce mariage, *Ooroo* & moi, pendant qu'il dormoit; que *Méemé* le ſavoit de la nuit derniere, & que c'étoit cela même qui cauſoit ſa gaieté. Le jeune homme ne me répond rien, mais il court à ſa charmante amie, tombe à ſes genoux, lui demande pardon de l'avoir fait pleurer & de l'avoir appellée *mademoiſelle*.... La paix fut bientôt conclue, & la joie de ces deux aimables enfants n'eut plus de bornes.

Les pirogues n'attendoient que le ſignal pour partir. Un Peuple immenſe étoit ſur le rivage. J'éleve la voix : » Hommes » d'*Huaheine*, *Ooroo* & *Nowa*, pour ci-
» menter

» menter à jamais l'alliance des deux Isles ;
» se donnent réciproquement, lui *Ollou* ;
» elle *Mémé*.... Approchez, vénérable
» *Adelo* (*nous l'avions prévenu*), & en pré-
» sence de nos compatriotes, unissez, par
» un légitime mariage, l'unique héritier
» du noble royaume d'*Ulietea* à la sœur de
» notre Souverain. « A l'instant *Nowa* présente sa fille au Hiérarque ; *Ooroo* lui présente son petit-fils : *Adelo* s'adresse à l'*Eatooa*, par une priere fervente ; il prononce les paroles sacrées : nous avons deux nouveaux époux. Les acclamations du Peuple font retentir au loin la satisfaction publique. *Ollou* embrasse une fois *Mémé* ; je le prends alors entre mes bras, & je le porte moi-même à la grande barque. Ne faites pas attention, je vous prie, aux larmes de la jeune épouse ; sa mere les essuiera. Il ne faut pas nous perdre de vue un seul moment : le signal est donné, nous démarons.

Les cinquante pirogues commandées pour nous escorter, portoient douze cents hommes de guerre, choisis dans ce que

nous avions de plus brave & de plus fort. Tous ceux qui avoient contribué à la révolution d'*Ulietea* & d'*Otaha*, & qui voulurent être de la partie, eurent la préférence : ce voyage étoit leur triomphe. Ma grande barque n'étoit défendue que par vingt Guerriers; mais ces Guerriers étoient moi, *Tanadoure*, le généreux *Thélême*, le sage *Opahiah*, l'intrépide *Sanno*, le fidele *Banhu*, mon frere & mon Zélandais, l'élite de nos vassaux & de nos *Towtous*. J'avois à bord tout mon arsenal : fusils, pistolets, sabres, piques; mon armure complette, dont je couvris un homme de près de six pieds, m'imaginant qu'un colosse de fer en imposeroit singuliérement à ceux qui oseroient nous attaquer. Je m'étois aussi approvisionné de petards & autres artifices, de poudre, de balles & de menu plomb. On avoit pratiqué dans mon embarcation deux fourneaux ou cheminées pour cuire les aliments à la façon européene : l'on pouvoit y faire chauffer différentes matieres utiles à notre défense. *Ooroo*, *Ollou* & le Chef *Rimaholo* occupoient une jolie chambre, dont il étoit dif-

ficile de découvrir & de forcer l'entrée : elle avoit une fenêtre par où l'on fe jettoit à la nage, & l'on fe fauvoit au befoin.

Nous avions parcouru la moitié de l'efpace qui fépare *Huaheine* d'*Ulietea*. Le temps étoit beau. Un petit vent frais foulageoit nos pagayeurs & hâtoit notre marche. Une de nos pirogues d'obfervation nous rejoignit. Nous sûmes alors qu'une grande flotte, fortie des havres de *Bolabola*, fe portoit vers la baie d'*Ohamaneno*, foit qu'*Opoony* voulût tenter une defcente, foit qu'il prétendît feulement nous fermer l'entrée de la baie, ou nous intercepter au paffage. Nous tînmes confeil fur ce qu'il convenoit de faire en une circonftance fi critique. Les fentiments furent partagés. Les uns étoient d'avis de retourner à *Huaheine*, les autres de quitter la route d'*Ohamaneno*, & de chercher un débarquement dans la partie oppofée de l'Ifle : je penfai qu'il ne falloit encore rien changer à notre projet, & qu'il feroit toujours temps de prendre l'un ou l'autre de ces deux partis, quand nous aurions découvert par nous-

mêmes la flotte de *Bolabola*, qui ne pourroit jamais nous atteindre malgré nous; si nous nous déterminions à l'éviter. Le vieux Souverain & *Rimaholo* goûterent cette idée: tout le monde y revint.

A quelques lieues d'*Ulietea*, un canot qui avoit profité de la marée pour passer par-dessus le ressif, vint nous avertir, de la part des Chefs, que les ennemis étoient stationnaires à l'entrée d'*Ohamaneno*. Sans doute qu'instruits de notre voyage, ils avoient résolu de nous combattre, avant qu'il fût heureusement terminé. Etoit-il prudent d'avancer davantage? Avions-nous des forces suffisantes pour attaquer, avec l'espoir de vaincre, une flotte de deux cents pirogues & de quatre ou cinq mille Guerriers? Voilà sur quoi nous délibérâmes de nouveau. L'Insulaire qui montoit le canot, offrit de nous introduire dans l'Isle, *Ooroo*, *Ollou* & moi, par le même endroit qu'il en étoit sorti, m'assurant que les troupes combinées d'*Ulietea* & d'*Otaha* étoient sous les armes, au nombre de sept ou huit mille hommes, & qu'*Opoony* les

respecteroit, quand il sauroit qu'en dépit de ses précautions, nous avions trouvé le moyen de les joindre & de nous mettre à leur tête. *Ooroo* consentoit qu'*Ollou* profitât de l'occasion ; il pressa même *Rimaholo* de se jetter dans le canot, & de servir de conducteur au jeune *Earée*... lui, il vouloit s'ouvrir un passage par le havre royal, ou mourir à la peine. Aussi bien il n'avoit que peu de jours à vivre, & il ne pouvoit pas finir plus glorieusement. *Rimaholo* approuvoit assez l'expédient pour *Ollou* : mais il ne l'accompagnera pas. Il n'a jamais quitté *Ooroo* depuis sa fuite ; il rentrera à *Ulietea* dans la même pirogue que son Maître, ou la mort les unira tous deux éternellement. De son côté *Ollou* crioit qu'un homme marié n'étoit plus un enfant, qu'il avoit du courage, & qu'il se moquoit des Guerriers d'*Opoony*, tant qu'il seroit dans la grande barque. Ce mot, échappé à une bouche sans expérience, eut l'effet subit d'une inspiration. Je sentis que le vent, portant sur *Ohamaneno*, mon navire ayant les bords très-élevés, étant d'ailleurs abondamment pourvu d'armes & de défenseurs, il étoit

impoſſible que nous ne paſſaſſions pas à travers la flotte de *Bolabola*, quelques efforts qu'elle fît pour nous arrêter. Je vis diſtinctement que cette entrepriſe brillante n'avoit qu'un danger médiocre, parce que les deux cents pirogues ne pouvant s'approcher de nous toutes à la fois, nous n'aurions réellement affaire qu'à un petit nombre. J'embráſſai *Ollou*, lui diſant qu'il avoit raiſon; qu'il falloit en effet reſter dans la grande barque, marcher droit à *Opoony*.... & que je garantiſſois le ſuccès.

En conſéquence je chargeai *Tanadoure* du commandement des cinquante pirogues. Vous ne nous ſuivrez que de loin, lui dis-je; vous éviterez la rencontre de la flotte de *Bolabola*, duſſiez-vous vous enfuir: cependant ſi vous apperceviez beaucoup de déſordre dans l'armée ennemie, vous vous avanceriez alors pour en profiter.

J'étois sûr que mon ami exécuteroit ces ordres avec intelligence & ponctualité. Trente hommes, tirés des pirogues, ren-

forcerent *ma garnifon* : je m'exprime de la forte, prévoyant bien que c'eft *un fiege* que nous allons avoir à foutenir.

Je renvoyai l'homme au canot, en lui recommandant de faire part de nos difpofitions aux Chefs d'*Ulietea*, & de leur dire qu'ils fe tînffent prêts à pourfuivre les ennemis avec toutes les pirogues de l'Ifle, fans pourtant fe trop engager.

Tant de chofes m'occupent l'efprit en ce moment, que j'oubliois d'annoncer la mort d'*Orée*. L'ame de cet excellent homme venoit de fe réunir à la Divinité, à l'inftant même que les Chefs avoient dépêché le canot. On peut croire qu'elle fe fera rendue tout droit à fa *demeure éternelle*, puifque celui qu'elle vivifioit, célibataire depuis plufieurs années, avoit trop de mœurs pour s'être dédommagé clandeftinement de la privation qu'il s'étoit volontairement impofée (1). La nouvelle de cette perte

(1) Dogme fondamental dans la théologie o-taïtienne. Voyez la vingt-troifieme *Narration*.

nous fut extrêmement ſenſible. *Ooroo* regretta de ne pouvoir embraſſer un homme auquel il devoit preſqu'autant qu'à moi, davantage en quelque ſorte : car le ſang de cet illuſtre Chef avoit coulé dans la derniere bataille contre *Opoony*, & je n'avois pas reçu la moindre bleſſure. Notre Souverain fit dire aux *Earées* qu'il vouloit qu'on préparât le tombeau d'*Orée* dans la forme de ceux que l'uſage réſerve aux Rois, & qu'on différât, s'il étoit poſſible, la cérémonie funebre juſqu'à notre arrivée.

Cependant nous cinglions d'une grande viteſſe vers *Ohamaneno*. Chemin faiſant, on alluma les fourneaux, on chauffa de l'eau & de l'huile, on fondit de la graiſſe de cochon : ces liquides étoient en pleine ébullition avant que nous approchaſſions des ennemis. Je diſtribuai les poſtes. Quarante hommes furent placés tout autour de la barque; je laiſſai le reſte au milieu, ſous la conduite de *Rimahola*, pour ſe porter aux endroits qui auroient beſoin de renfort, & pour expédier ceux des Guerriers d'*Opoony* qui, malgré notre réſiſtance, pénétreroient

dans l'intérieur du navire. Ils étoient encore chargés d'entretenir le feu néceſſaire à nos liquides brûlants & à nos artifices, dont *Théléme* eut la direction. Le géant, revêtu de l'armure complette, étoit auprès du gouvernail. Il devoit pouſſer des cris horribles, & ſa voix étoit ſi forte, qu'elle imitoit celle de *Tarooa* (1). Nous aurions tous deſiré qu'*Ooroo* & *Ollou* ne ſortiſſent point de leur chambre. Je leur avois enſeigné l'uſage de la fenêtre, & promis de conduire la barque ſi près du rivage, qu'ils pourroient, attendant la nuit, gagner l'Iſle & ſe ſauver. Le généreux vieillard rejetta ce conſeil; il vouloit qu'*Opoony* le vît au milieu des Guerriers qui expoſoient leur vie pour défendre la ſienne. *Ollou* ſera à côté de lui : il faut qu'il s'inſtruiſe de bonne heure dans l'art de vaincre ou de mourir les armes à la main, & qu'il fortifie en lui l'amour de la paix, par le ſpectacle des maux que produit la guerre. En parlant de la ſorte, *Ooroo* ſe couvrit d'une cuiraſſe,

(1) Tonnerre ou tempête.

à la mode du pays. Je lui donnai un piſtolet, afin de punir le téméraire qui oſeroit étendre la main ſur ſa perſonne ſacrée. *Ollou* me demanda en grace une arme *pour tuer les ennemis de ſon bon papa* ; je le comblai de joie en lui confiant un petit couteau de chaſſe, préſent que m'avoit fait un jeune Mylord de ſon âge. Il l'eut à peine, qu'il le tira du fourreau, & le mania avec autant de force que de dextérité. J'augurai que ce n'étoit pas une arme perdue.

La flotte de *Bolabola* nous avoit apperçus. Une vingtaine d'embarcations ſe détachent des autres, & viennent à notre rencontre ; nous nous préparons ſérieuſement au combat. Les ennemis nous joignent. J'avois eu la précaution d'ordonner à mes Mariniers de continuer leur route ſans interruption, & de culbuter, par leurs manœuvres, autant de pirogues qu'ils pourroient. Un canot ennemi s'avance à la portée de la voix, nous demande qui nous ſommes ? où nous allons ? Je fis répondre par *mon homme de fer*, que nous étions les vainqueurs du ſuperbe *Opoony*, que nous

allions à *Ulietea* pour y conduire *Ooroo*, Souverain légitime de l'Isle, & *Ollou*, son légitime successeur. Les hommes du canot ne l'ignoroient pas, & leur question n'étoit qu'une pure formalité; je fus bien aise de leur prouver, par ma franchise, que nous n'avions pas de peur.

La réponse portée aux pirogues y excita beaucoup de rumeur. Après un moment de repos, qui avoit l'air d'une consultation, elles s'ébranlerent, & vinrent, à force de rames, fondre sur nous. Il paroissoit qu'elles avoient dessein de nous investir, & de tenter l'abordage par tous les endroits à la fois; elles ne gardoient aucun ordre déterminé. On s'écria de part & d'autre, mais la voix de mon colosse domina; les ennemis le prirent pour un être au-dessus de l'espece humaine: tant son armure étincelante & ses panaches produisoient d'effet!

En faisant jouer le gouvernail de mon *vaisseau*, je donnai brusquement sur trois ou quatre embarcations, qui ne s'atten-

doient point à cet aſſaut. Deux furent coulées à fond. Changeant ma direction, je retombai ſur une troiſieme, qui eut le même ſort. Je vis le moment où toutes alloient prendre l'alarme, & s'enfuir; mais quatre ou cinq nous ayant ſerrés de ſi près, qu'elles s'attacherent au corps du navire, la hardieſſe reparut avec l'eſpoir de nous emporter par eſcalade.

Je ne voulois pas, s'il étoit poſſible, faire uſage de mes armes à feu, avant d'avoir joint le gros de la flotte ennemie. *Banhu* me conſeilla un ſtratagême qui nous réuſſit parfaitement: ce fut de ne réſiſter qu'autant qu'il falloit pour n'être pas vaincus, de revirer de bord, & de paroître chercher notre ſalut dans la fuite. Les pirogues nous pourſuivront, & *Tanadoure* les coupera, ſans qu'*Opoony* puiſſe les ſecourir à temps. On manœuvre ſur ce plan, & les Guerriers de *Bolabola* ſe croient déjà victorieux. Cependant nous ne leur cédons aucun avantage réel. Voulant me débarraſſer de ceux qui ſe cachoient ſous la courbure de mon vaiſſeau, je commande qu'on les arroſe

d'eau bouillante. L'effet eſt prompt. Tous ceux qu'atteint ce fluide cauſtique ſe précipitent dans les flots, & gagnent d'autres pirogues, où leurs groſſes ampoules ſurprirent étrangement des hommes qui n'avoient jamais vu d'eau bouillir. La graiſſe & l'huile, chauffées autant qu'elles pouvoient l'être, produiſirent de nouvelles douleurs, & une plus grande déſertion parmi ceux qui nous attaquoient, pour ainſi dire, corps à corps. Un Inſulaire de *Bolabola*, ſoulevé par ſes camarades, grimpe ſur leurs épaules, attrape le bord de la barque, & s'y cramponne. *Ollou* eſt tout auprès; il prend ſon couteau de chaſſe à deux mains, frappe: trois doigts nous reſtent. Le téméraire retombe, en pouſſant des hurlements épouvantables, & *Ollou* s'évanouit. C'étoit pour la premiere fois que ce bon & ſenſible jeune homme verſoit le ſang de ſes ſemblables: puiſſe-t-il toujours combattre en héros, & s'affliger pourtant des maux qu'on l'aura obligé de faire! Une demi-douzaine de petards & de ſerpentaux, que *Thélème* lance dans les pirogues, achevent de déconcerter les aſſaillants. Ils ſongent au re-

tour. *Tanadoure* & sa petite flotte se montrent entr'eux & la flotte d'*Opoony*. La peur les saisit : plus de commandement, au moins plus de subordination, chaque Chef de pirogue ne consulte que soi, & cherche à se sauver comme il peut. Vains efforts ; ils succombent.

La plupart se rendirent sans opposer la moindre résistance ; quelques-uns aimérent mieux se laisser couler à fond que de demander quartier : il n'en échappa que très-peu, & de ceux-ci, les uns regagnerent la station d'*Opoony*, les autres poussérent plus loin en pleine mer, & reprirent probablement la route de leur pays.

Le nombre de nos prisonniers étoit considérable ; il nous embarrassoit : je pris le parti de m'en défaire humainement. On les désarma. Tout leur attirail de guerre fut rassemblé dans deux de leurs pirogues, que je confiai à une quantité suffisante de nos plus habiles pagayeurs. Je m'assurai ensuite d'une douzaine d'Insulaires qualifiés, & on les attacha séparément sur au-

tant de nos embarcations. Enfin ne donnant au reſte que ce qu'il leur falloit rigoureuſement de pirogues pour ſe tranſporter à *Bolabola*, je leur ſignifiai que s'ils aimoient la vie, que ma pitié leur accordoit, ils devoient s'en aller chez eux en droiture, parce qu'au moindre mouvement qui déceleroit l'envie de ſe rapprocher de la grande flotte, je les enverrois tous ſervir de nourriture au Dieu-Mer.

Merveilleuſement encouragés par ce ſuccès, nous nous remîmes en marche pour la baie d'*Ohamaneno*. Nous ne tardâmes pas à découvrir la flotte d'*Opoony*, qui venoit à nous, inquiete du ſort de ſon détachement, ou ſe doutant de ce qui étoit arrivé. Deux cents Pirogues ne nous effrayoient pas plus que vingt, puiſque, la mer en eût-elle été couverte, nous ne pouvions jamais être attaqués que par un nombre déterminé, & petit en comparaiſon du tout. J'ordonnai à *Tanadoure* de ſe tenir encore à l'écart, & de prendre conſeil des circonſtances.

Le vent étoit fort, il porta rapidement mon vaiſſeau ſur *Ohamaneno*. Dès que les ennemis furent certains que, loin d'abandonner notre projet, nous nous hâtions de l'exécuter, ils reculerent, & s'établirent de nouveau à l'entrée du havre. En moins d'une demi-heure nous les atteignîmes. Peut-être aurois-je pu les éviter ; j'aimai mieux donner au beau milieu de leur flotte. Les mouvements irréguliers de ma grande barque les ſurprirent beaucoup, & les incommodérent encore davantage. Pluſieurs pirogues diſparurent, d'autres furent endommagées ; les rangs, l'ordre de bataille, le plan d'attaque, tout en ſouffrit. Cependant il ne nous fut pas poſſible d'éviter l'abordage. Nos liquides brûlants & nos artifices produiſirent au premier moment l'effet ordinaire, une fuite précipitée ; mais la multitude des aſſaillants étoit telle que les vides ſe trouvoient auſſi-tôt remplis que formés. Cent Guerriers à la fois tentoient l'eſcalade, tandis que leurs compagnons nous accabloient de dards, ou tâchoient, à grands coups de maſſue, de briſer les planches & la carcaſſe du vaiſſeau.

Le

Le danger n'étoit pas imminent. Notre élévation empêchoit que les choses lancées ne nous fissent beaucoup de mal, & la consistance de ma barque étoit à l'épreuve des secousses violentes qu'on lui donnoit. Quant aux tentatives pour monter sur notre bord, je voulus apprendre aux ennemis qu'il étoit utile à leur conservation, qu'elles continuassent d'être vaines. Je dis à ce que j'avois de plus fort parmi mes Guerriers de se pencher tant qu'ils pourroient, de saisir, par les cheveux ou autrement, les plus empressés à grimper sur la barque, & de les attirer à nous : en moins d'une minute nous eûmes cinq hommes de *Bolabola*, fort étonnés d'avoir monté si vîte, & de se trouver en notre compagnie. Ils s'attendoient à la mort : nous nous contentâmes de leur couper les oreilles ; & après cette opération, nous les rejettâmes dans les pirogues, où leur chute inopinée, leurs cris, le sang dont ils étoient couverts, causérent une confusion inexprimable. *Opoony* (je le reconnus ; il étoit à cinquante pas de nous) entre en fureur. Il s'avance ; mais ne pouvant ou n'osant arriver jusqu'à nous,

il fait de loin à *Ooroo*, qu'il voit appuyé contre la barre du gouvernail, l'insulte la plus grave qu'un homme dans nos Isles puisse faire à un autre homme : il lui montre ce que nous ne montrons jamais, quoique la plupart du temps nous ne le cachions pas. Ce mouvement ne m'échappa point. Mon fusil étoit chargé de petit plomb ; j'ajuste, le coup part, & mon insolent le reçoit sur les deux fesses, sans en perdre un grain....... Pardon, Lecteurs délicats, si je vous raconte ce trait plus décent dans nos mœurs que dans les vôtres ; il eût des suites si comiques, que j'aurois cru vous priver d'un plaisir réel en le supprimant. Entendez avec nous l'exclamation énergique & douloureuse du Souverain de *Bolabola* ; voyez-le appliquer ses deux mains sur le mal, & regarder successivement ses doigts ensanglantés..... Voyez-le se tordre de toutes les manieres & dans tous les sens, pour considérer de ses propres yeux le ravage que vient d'opérer l'*arme de Britanne*, & enragé de ne pas réussir, quelque posture qu'il prenne...... Voyez les Insulaires accourir, & examiner avec une attention mêlée

d'épouvante & d'horreur le derriere mouchеté de leur Souverain : voyez comme ils s'efforcent de tirer le plomb entré dans les chairs... comme ils craignent de le toucher, comme ils le jettent promptement à la mer.... Voyez les grimaces affreuses du royal patient, couché sur le ventre, tandis que ses *Taatas* pansent la partie affligée.......

Je jugeai que cet accident devoit commencer la déroute des ennemis. Ma barque, en variant à chaque moment ses directions, nous porte, tantôt sur un groupe de pirogues, tantôt sur un autre. C'est à qui nous évitera. On se heurte, on se pousse, on se nuit, on se bat même pour s'ouvrir des passages, & se soustraire à l'invisible action de mes tonnerres : car nous distribuons çà & là des coups de fusil qui ne tuent personne, & blessent presque tout le monde. Les Mariniers abandonnent leurs pagaies, les Guerriers leurs massues & leurs piques ; on se couche dans les embarcations : heureux celui qui est tout-à-fait dessous ! Ses camarades entassés sur lui

l'étoufferont peut-être ; mais du moins l'effroyable *Pou* ne les frappera pas. La mer eſt remplie de nageurs qui ne ſavent où ſe réfugier, qui plongent entiérement quand ils s'imaginent qu'ils ſont à portée, qui ſe repoſent en tenant d'une main le bord de la premiere pirogue qu'ils rencontrent, & la quittent dès que mon vaiſſeau, fût-il éloigné de cent enjambées, paroît tourner de leur côté. Je ne dis rien de l'horrible tintamare que cette confuſion d'hommes & de choſes occaſionnoit ; on le conçoit aſſez.

Déjà une partie de la flotte reprend le chemin de *Bolabola*. Les Chefs d'*Ulietea* & *Tanadoure* courent après elle avec leurs eſcadres reſpectives ; pour moi je m'attache à cette maſſe de pirogues, parmi leſquelles je vois l'embarcation d'*Opoony*. Mon deſir ſuprême eſt de m'emparer de ce fameux uſurpateur ; je ne ferois qu'à moitié content, s'il ne tomboit pas vif entre mes mains : ſa mort me plairoît beaucoup moins que ſa captivité. Je le montre à mon Pilote : *déſormais*, lui dis-je, *ne ceſſe pas*

un moment de ſuivre cet homme. Auſſi-tôt nous fondons ſur lui, écraſant tout ce qui s'oppoſe à notre marche. Il ſoupçonne notre deſſein, & quand nous ſommes près de l'attraper, il ſaute à la mer, malgré ſon âge & ſes bleſſures, & monte dans une autre pirogue, qui devient l'unique objet de notre pourſuite. *Opoony* répete ce manege deux ou trois fois : mais enfin fatigué, épuiſé, il rentre dans la pirogue royale, rappelle les ſiens autour de lui, & ſe diſpoſe à une courageuſe réſiſtance. Je m'approche ; il peut m'entendre : *Rends-toi*, lui dis-je, Opoony, *ou tu es mort.* Et afin de lui prouver que mes menaces ne ſurpaſſent pas mon pouvoir, je paſſe trois balles à travers le corps d'un Guerrier ſur le bras duquel il s'appuyoit. Qu'on ne m'accuſe pas de cruauté dans cette action. Je tuois un ennemi qui avoit les armes à la main. J'eſpérois d'ailleurs que l'effroi cauſé par ce coup terrible, inſpireroit des penſées de ſoumiſſion, & empêcheroit le carnage. L'événement juſtifia cette conjecture. La crainte a glacé tous les cœurs ; on ne combat plus ; chacun ſe ſauve comme

il peut : la pirogue d'*Opoony* refte feule. Je la ferre de fi près, qu'il faut périr ou fe rendre. L'ufurpateur écume de rage. Ses yeux égarés errent autour de lui ; il voit que tout eft perdu. Je l'invite à folliciter la clémence d'*Ooroo*, qui lui parle avec bonté. Il balance..... Soudain, renouvellant l'infulte que j'ai dite plus haut, il fe précipite la tête la premiere, & difparoît. Faifons en forte qu'il ne fe noie pas, quoiqu'il en ait le deffein.

Deux de mes gens, accoutumés à vivre dans l'eau, plongerent après *Opoony*, & furent le difputer au *Dieu-mer* jufqu'au fond des abîmes de cette impitoyable Divinité. Leur recherche dura un bon quart d'heure, durant lequel je m'emparai de la pirogue, des armes, & de quelques *Earées*, entr'autres d'un Etranger qui me dit fe trouver là par hazard, & être d'une grande qualité. J'ordonnai aux hommes du commun de fe mettre à la nage, & je fis figne à une des pirogues, qui s'enfuyoient, de venir les recueillir.

Mes Plongeurs reparurent avec le cadavre d'*Opoony*. Je crus d'abord que le malheureux étoit ſans vie, mais ayant employé une partie des moyens dont on ſe ſert à Londres pour revivifier ceux qui tombent dans la *Tamiſe* , je vis clairement que l'*Eatooa* n'avoit point encore mangé ſon ame. En débarquant , nous le couchâmes ſur l'herbe. Il acheva de revenir à lui. Rien, non , rien n'eſt comparable au déſeſpoir qu'il fit paroître, quand il s'apperçut que nos ſoins l'avoient arraché aux gouffres de la mer, & qu'il étoit en notre pouvoir, priſonnier ſur une Iſle où il avoit exercé l'empire le plus deſpotique. Il ne douta pas que nous ne l'euſſions ſauvé pour tirer de lui une vengeance que ſa mort volontaire n'auroit point égalée. Dominé par cette idée , il nous accabla de reproches & d'injures, blaſphéma contre ſes Dieux, demanda au maître de tous un coup de tonnerre pour l'anéantir. On le garotta , c'étoit l'unique moyen de le ſauver de ſes propres fureurs. Et afin que la vue de cet illuſtre Captif ne partageât pas l'attention du Peuple, qui accouroit en foule , & ne

devoit s'occuper que de ſon Roi, j'ordonnai qu'on tranſportât le Souverain de *Bolabola* dans une maiſon voiſine, où cinquante hommes furent prépoſés à ſa garde.

Ooroo étoit deſcendu à terre, tenant *Ollou* par la main. Les Chefs s'empreſſerent de leur témoigner les ſentiments d'amour, de reſpect & de ſoumiſſion dont ils étoient pénétrés. On ne m'oublia pas dans les cérémonies de cette réception ſolemnelle : ſi l'on ne me traita pas en Roi, c'eſt qu'on me regardoit comme un homme placé par les Eſprits céleſtes bien au-deſſus de toutes les conditions humaines. Le chemin qui conduiſoit à la demeure royale, étoit jonché de fleurs ; des femmes ſuperbement parées ouvroient la marche ; leur pas étoit une danſe continuelle, ſoutenue par le ſon de cent inſtruments ; les Guerriers ſous les armes formoient une double haie : ils agitoient fiérement leurs maſſues, lorſque le Roi & le jeune Prince approchoient, & ils les inclinoient profondément, ſi-tôt que le Souverain paſſoit devant eux. Les Poëtes avoient l'air de compoſer des *im-*

promptu qu'ils venoient nous réciter avec beaucoup d'emphafe, & comme fubitement infpirés par un démon qui les contraignoit de parler. Nous favions à quoi nous en tenir. Ces Meffieurs compofent à tout événement. Par exemple, s'agit-il d'une naiffance ? ils ont deux morceaux dans la tête, parce que l'enfant fera mâle ou femelle. A peine les douleurs de la mere font-elles finies, & le fexe de l'enfant publié, que le *drame* paroît avec la rapidité de l'éclair. Quelle heureufe fécondité, s'écrie-t-on ! quelle force de genie ! Et moi je vous cautionne que le bambin étoit, pour quelques mois encore, dans l'hofpice où les Dieux formoient fon petit corps, quand le *Tahona* eft accouché de deux chanfons jumelles. Il aura foin d'en étouffer une, fans que perfonne le fache. Je parie que parmi ces Chanteurs importuns & fades qui nous étourdiffoient, il en étoit qui, à tout événement, avoient préparé les louanges d'*Opoony*. Après tout ils font leur métier, ils prônent ce qui eft heureux. Voilà de ces gens qui ne prennent jamais rien du mauvais côté. Nos Souverains & nos Chefs,

n'ignorent pas cette charlatanerie ; cependant ils les careffent : foit qu'ils appréhendent les fatyres , dont les *Tahonas* Poëtes ne font nullement avares , quand on ne fête pas leurs autres productions ; foit que les louanges flattent toujours de quelque bouche qu'elles viennent. Alors ce n'eft pas la chofe qu'on prife , mais le plaifir qu'elle donne. On aura beau crier que ce plaifir n'eft pas raifonnable : le point important , c'eft qu'il foit *du plaifir* ; les Grands courront toujours après lui : heureux fi , nonobftant les illufions du pouvoir fuprême, ils ouvrent de temps en temps à la raifon qui affiege leurs portes ! Je pardonne plus difficilement à nos Monarques & à nos *Earées* , l'ufage de combler de richeffes un *excellent Danfeur* , une *habile Comédienne* , tandis qu'un vieux Guerrier qui a fracaffé vingt têtes & reçu vingt bleffures , languit dans la mifere , n'ayant d'habillements que ce qu'il en faut pour ne pas aller nud , de bananes & autres nourritures , que ce qu'on ne pourroit lui refufer, fans l'obliger à mourir de faim. Qu'on protege les arts frivoles , puifqu'un Habi-

tant des Isles de la mer du Sud ne sauroit vivre sans eux ; mais que l'homme utile & généreux, qui se consacre à la défense de la Patrie, soit préféré à celui qui amuse & prend sa part du plaisir.

Pendant que j'ai retenu le Lecteur par ces réflexions, que peut-être il jugera déplacées, *Ooroo* a parcouru l'espace qui sépare sa maison du rivage. *Oréo* l'attendoit. Nous fûmes agréablement surpris de trouver la demeure royale superbement & abondamment meublée, les cours pleines de cochons & de volailles, les greniers remplis de provisions végétales de toute espece. Nos plus riches Insulaires s'étoient dépouillés volontairement d'une partie de ce qu'ils possédoient, pour remettre tout d'un coup leur Souverain dans l'état convenable à son rang ; & si les Chefs n'eussent pas réprimé les mouvements d'une émulation qui passoit les bornes de la sagesse, on auroit surchargé de dons excessifs un Roi qui ne desiroit que le cœur de ses Sujets.

Oréo avoit préparé un repas ſplendide, auquel aſſiſterent plus de trente convives. Celui qui le donnoit, n'oſa y participer qu'après les ordres réitérés de ſon Souverain, & les inſtances des Chefs mêmes d'*Ulietea*. Le Député d'*Otaha*, fut placé à côté d'*Ooroo*, qui refuſa abſolument le cérémonial des excuſes que cet *Earée* vouloit lui adreſſer au nom de ſon peuple. A la fin du banquet, on ſe mit, ſuivant l'uſage, à mâcher la racine d'*ava*, pour en compoſer la liqueur enivrante qui cauſe tant de ravages dans nos Iſles, & pour laquelle les Dieux ont allumé en nous une paſſion preſqu'inſurmontable. Je repréſentai que nous avions à régler des affaires de la plus grande importance, & qu'il falloit, en ce moment du moins, conſerver toute notre raiſon. » Je pro-» mets une bonne & belle récompenſe, » ajoutai-je en ſouriant, ſi l'on ſouſcrit à » cette privation. « On n'avoit garde d'y manquer : c'étoit mon ſentiment ; d'ailleurs le motif propoſé & la récompenſe promiſe ſollicitoient l'acquieſcement. Je fis donc apporter de ma barque des vaſes de terre,

qui renfermoient fept à huit bouteilles de différentes liqueurs fermentées. On en but avec délices. Mon vin emporta tous les fuffrages. On fit auffi beaucoup de cas d'une efpece de *cidre*, provenant du fuc de l'*évée*, fruit qui reffemble à la pomme. Enfin une mauvaife eau-de-vie de ce même cidre chatouilla de la maniere la plus fuave les bouches incapables de goûter autre chofe que l'*ava*. Je comblai de joie mes compatriotes en m'engageant à publier inceffamment les méthodes & les procédés par lefquels on obtenoit ces boiffons fi agréables & fi variées, qui avoient non-feulement l'avantage de fe garder long-temps, mais encore celui de fe perfectionner en vieilliffant. Dans la fuite j'ai fatisfait à cette promeffe, de façon néanmoins que le fecret de l'*eau-de-vie* n'a été confié qu'à un petit nombre d'hommes fobres & prudents, qui n'en compoferont que des quantités médiocres, tant que nos Infulaires feront affez extravagants pour préférer un liquide qui brûle le gofier, à celui qui flatte agréablement le palais.

Notre dîner touchoit à sa fin, quand *Banhu*, courant de toutes ses forces, vint m'avertir que le Peuple, ayant appris qu'*Opoony* étoit dans une maison de l'Isle, s'attroupoit & demandoit à grands cris qu'on lui livrât l'usurpateur pour le déchirer en mille pieces. Il me dit aussi que les mutins avoient été sur le point de faire violence à la Garde, & que ma présence étoit nécessaire pour en imposer à cette multitude, qu'aucune considération ne retenoit. Je partis sur le champ, accompagné de cinq à six Chefs, & d'une centaine de Guerriers.

Heureusement pour le Roi de *Bolabola* nous fîmes une extrême diligence; toute cette canaille de peuple alloit mettre le feu à la prison. Le danger cessa dès qu'on nous vit. J'entrai dans l'appartement où étoit *Opoony*. Il me demanda avec hauteur comment je prétendois le traiter? Je lui répondis que mon parti là-dessus n'étoit pas encore arrêté; qu'en attendant j'étois venu le défendre contre la fureur

du peuple, qui s'apprêtoit à le déchirer ou à le brûler.

—(*D'un air méprifant*) Tu voudrois un remerciement peut-être?

— Il paroîtroit affez naturel.

— Détrompe-toi, vain *Omaï*. J'entendois les rugiffements de cette multitude effrénée : ils m'annonçoient le terme de ma vie & de mes malheurs ; je les aimois. Ton fecours.... je l'abhorre, autant que ta perfonne : hâte-toi feulement de décider de mon fort.... M'ôtera-t-on ces indignes liens?

— *Opoony* ne les porteroit point, s'il n'eût pas attenté à fa vie comme un furieux.

— Comme un furieux ! dis comme un homme qui ne voyoit pas de malheur comparable à celui d'être le prifonnier d'un miférable tel que toi.

— Je te pardonne tes injures; mais tes crimes !.... ils feront punis.

— Par toi fans doute ?

— Par moi. Tu m'appartiens. C'eft mon bien que j'ai fauvé de la rage du peuple....

Ecoute, & connois *Omaï.* J'ai ardemment desiré ta mort. Mon plaisir, mon plaisir suprême, eût été de verser ton sang goutte à goutte, de me rassasier de tes douleurs, de ton supplice, d'insulter à tes cruelles angoisses.... alors tu n'étois pour moi que le meurtrier de mon pere; l'assassin de toute ma famille, mon propre bourreau.... je t'étois échappé par un miracle.... C'est elle, c'est cette soif de vengeance qui m'a transporté à l'extrêmité des mers, à mille journées du coupable & de ses forfaits.... Mon ame n'a pas existé une minute sans le desir de t'avoir entre mes mains.... Distrait par une infinité d'objets aussi incompréhensibles que nouveaux, je n'ai pas cessé un seul instant de voir en imagination le cruel, le barbare *Opoony*, renversé par terre, pressé de mes genoux, implorant ma clémence, & poignardé....

— Finiras-tu bientôt ?

— Ne m'interromps pas.... Ces dispositions ont continué jusqu'au moment où tu me renvoyas *Tanadoure*, *Sanno* & *Po-*

boote.

boote. Touché de cette action généreuse, je jurai d'épargner ta vie, si jamais les Dieux te livroient vivant entre mes mains... Devant toi, je renouvelle ce serment.... Dieux d'*Huaheine* & d'*Ulietea*, Dieu maître des autres Dieux, je ne tuerai point *Opoony*.... qui a tué mon pere.... mais qui m'a rendu *Tanadoure* !.... Je te punirai pourtant ; il le faut.... *Opoony*, prends courage, je puis être modéré jusques dans ma vengeance.... je ne t'aimerai jamais..... mais tu pourras m'aimer, toi. N'as-tu pas une fille ?.... un cœur de pere ?.... vis pour ta fille.... promets-moi que ta vie te sera sacrée ; promets-moi que tu ne chercheras point à recouvrer la liberté avant que je te la restitue..... que tu obéiras....

— Obéir ! moi !

— Pour l'amour de ta fille.

— Ah ! ma fille !.... (*il pleure*) c'est à ma fille que je donne ces larmes.... elles ne déshonorent point un Roi qui est pere.

— Promets donc que tu te conforme-

ras à mes volontés, & à l'inſtant j'allege le poids immenſe de ta captivité.

— Je promets tout.... tout pour ma fille.

— (*Aux Gardes*) Guerriers, qu'on le délie.... & qu'on le reſpecte : c'eſt un Roi malheureux.... C'eſt un pere qui, au comble du malheur, n'a pleuré que ſur ſa fille.... Jamais, non, non jamais je n'aimerai le meurtrier de mon pere, mais je pourrai ne pas haïr....

Un envoyé d'*Ooroo* coupa par le milieu cette phraſe ſentimentale, que ma trop grande ſenſibilité m'auroit peut-être fait mal finir. L'*Anoho* étoit aſſemblé ; les Chefs déſiroient que j'aſſiſtaſſe à l'ouverture de la ſéance. Je n'eus que le temps d'ordonner qu'on tranſportât le Souverain de *Bolabola* à ma grande barque, où il ſeroit en ſureté contre ſes ennemis. *Opahiah*, chargé de la garde de l'illuſtre captif, devoit avoir pour lui tous les égards poſſibles, faiſant panſer ſes plaies, & le nourriſſant bien.

Quand j'entrai dans la ſalle du Conſeil, tous les *Earées* me ſaluerent en frappant leurs cuiſſes, & en criant : » Vive *Omaï*, le Reſtaurateur des Rois. « Le vénérable *Ooroo* me fit aſſeoir à côté de lui : *Ollou* étoit à ſes pieds.

Les opérations commencerent par quelques harangues longues & ennuyeuſes, comme il eſt d'uſage en pareilles cérémonies. Le ſeul *Rimaholo* parla pour le Souverain avec dignité & préciſion. Il dit entr'autres choſes : » Qu'*Ooroo*, ne croyoit » pas avoir beſoin d'une nouvelle inau-» guration pour agir en Roi, parce qu'il » n'avoit jamais ceſſé de l'être... Qu'il » n'exigeoit pas non plus un nouveau ſer-» ment de ſes *Earées*, parce qu'il aimoit » à ſe perſuader que perſonne n'avoit » réellement violé l'ancien, & que d'ail-» leurs les tranſgreſſions dont on ſe feroit » rendu coupable, n'auroient porté aucune » atteinte au devoir de la fidélité..... Qu'il » n'ignoroit pas que, pendant le regne de » l'uſurpation, la conduite des Chefs n'a-» voit pas été uniforme ; mais qu'aſſuré

» que l'amour du bien public avoit été la
» ſource de ces différences, il applaudiſ-
» ſoit à tout en faveur du motif.... Enfin
» qu'il entendoit que les choſes revinſ-
» ſent préciſément à l'état où elles étoient,
» avant que l'ambition d'*Opoony* troublât
» le bonheur & la tranquillité d'*Ulietea.* «
Ce diſcours fut reçu avec une acclamation
univerſelle.

Le même *Rimaholo* déclara le mariage
d'*Ollou* & de *Méemé*; ajoutant que la Pa-
trie m'étoit redevable de cette heureuſe
alliance, qui aſſuroit à jamais ſa proſpé-
rité. Les acclamations redoublerent.

Ooroo ratifia les actes de la Régence;
ſavoir l'amniſtie de *Poboote*, l'établiſſement
d'*Oréo*, la réintégration des *Exilés*, l'abo-
lition du *Taboo*, des repréſailles, &c.

Il s'agiſſoit de remplir les fiefs vacants.
On avoit eu ſoin d'en réſerver la nomina-
tion au Souverain, & les Chefs auroient
deſiré qu'il ne différât pas cette formalité
qui devoit completter leur nombre. Le bon

Roi propofa d'élever au rang *d'Earée*, mon frere *Balaami*, & de joindre à ce titre le *Whennua* dans lequel nos biens patrimoniaux étoient enclavés. On faifit avidement cette occafion de me témoigner jufqu'où l'on portoit la reconnoiffance à mon égard. D'ailleurs, *Balaami* avoit un mérite au-deffus de l'ordinaire. Il étoit brave, prudent, au fait de la plupart de mes fecrets : c'étoit une acquifition importante qu'un homme de fa forte. Ajoutez qu'en réuniffant en fa perfonne prefque tous les biens de notre famille, il devenoit un des plus riches particuliers de l'Ifle, & qu'il auroit autant que perfonne le moyen de foutenir la dignité d'*Earée* & de Chef. Sa promotion ne fouffrit aucune difficulté. On le manda fur le champ, & le refpectable *Ooroo* l'inftalla en verfant des larmes de joie. » Je favois bien, me dit-» il, que je vous récompenferois malgré » vous. «

Nous croyions que le Roi alloit diftribuer les autres diftricts reftés fans propriétaires ; mais il en remit la nomination au

prochain *Anoho*, obſervant que le frere d'*Omaï* devoit être nommé d'une maniere auſſi diſtinguée qu'il étoit poſſible. Cette politeſſe ſervoit de voile à un motif caché, dont je parlerai tout-à-l'heure.

Avant de ſe quitter, on convint de ſe raſſembler le lendemain pour ſe tranſporter en corps au *morai*, y rendre grace aux Dieux, & achever les obſeques d'*Orée*.

La nuit approchoit; nos pirogues ne paroiſſoient point: nous craignions que la flotte de *Bolabola* ne ſe fût ralliée, & que nos gens, encouragés par un premier ſuccès, n'euſſent eu la témérité d'engager un combat trop inégal. La prudence de *Tanadoure* balançoit en moi cette affligeante idée. Je lui rendois juſtice. Mon ami rentra, au clair de la Lune, traînant à ſa ſuite vingt pirogues ennemies dont il s'étoit emparé, une cinquantaine de priſonniers, choiſis ſur un beaucoup plus grand nombre, & une quantité prodigieuſe d'armes & de proviſions de toute eſpece. Notre joie fut complette en revoyant vainqueurs & triom

phants, nos braves compatriotes, pour lesquels nous avions sérieusement appréhendé quelque désastre.

Laissons pleurer les morts, soigner les blessés, enchaîner les captifs, partager les dépouilles, célébrer cette heureuse journée par des chants & par des danses, qui dureront encore au lever de *Mahananna*; allons prendre un léger repas avec *Ooroo* : nous parlerons de nos affaires pendant qu'*Ollou* dormira.

Le bon Souverain congédia donc tout son monde, ne gardant auprès de lui qu'*Oréo*, *Tanadoure*, *Balaami*, *Rimaholo*, *Thélême* & moi. » Vous m'avez paru sur- » pris (c'est *Ooroo* qui nous adresse la » parole) de ce que je ne nommois pas à » tous les fiefs vacants, au moment même » que je m'acquittois envers *Balaami*. La » vraie raison du retardement est que j'ai » dessein de confier le plus important de » ces *Whennuas* à *Oréo*, & que je n'ai pas » voulu faire cette démarche sans en con- » férer avec mes amis. Dites-moi libre-

» ment quelle eſt là-deſſus votre façon de
» penſer ? Croyez-vous que les Chefs d'*U-*
» *lietea* viſſent de mauvais œil qu'on leur
» donnât *Oréo* pour collegue ? Il eſt vrai
» qu'il a gouverné ſous *Opoony*, mais le
» voilà incorporé à la Nation ; & d'ailleurs
» il s'eſt ſi honnêtement conduit pendant
» ſa vice-royauté, le Peuple en a été ſi
» content, il a fait ſi peu de mal & tant
» de bien, en mon particulier, j'ai tant à
» m'en louer pour le temps que nous avons
» vécu enſemble à *Ulietea*, qu'il me paroî-
» troit convenable de récompenſer dans
» *Oréo*, mon Sujet & le compatriote de nos
» vénérables Chefs, les vertus & les talents
» que nous ne pouvions pas ne point admirer
» dans *Oréo* notre ennemi..... *Omaï*, quel
» eſt votre ſentiment ? Je deſire qu'il s'ac-
» corde avec le mien, mais je deſire en-
» core plus que vous me diſiez la vérité. «

Je répondis, ſans préambule, au reſpec-
table *Ooroo*, que j'étois abſolument de ſon
avis ; que les Chefs qui s'étoient aſſociés
au gouvernement *d'Opoony*, avoient plus
de torts apparents que l'ancien Vice-Roi ;

que du moins ces dix Chefs qui avoient eu besoin d'indulgence, appuieroient de tout leur pouvoir l'élévation d'un homme avec lequel ils avoient eu des communications intimes & fréquentes ; que les Insulaires avoient témoigné tant de joie en apprenant qu'*Oréo* se fixoit au milieu d'eux, que c'étoit un présage assuré de leur approbation pour le reste ; que *Poboote* étoit incomparablement plus coupable que le Vice-Roi, son protecteur & son ami, que néanmoins personne n'avoit trouvé mauvais que je l'honorasse du commandement des deux cents hommes de *Tabooymanoo*, & que les Chefs d'*Otaha* avoient été très-aises qu'il demeurât chez eux, à la tête de cette petite garnison ; qu'au surplus je témoignerois ouvertement dans le Conseil qu'*Oréo* m'intéresse. — » Je répondrai de » sa fidélité, je vanterai son zele, ses rares » qualités.... *Oporoo* recueillera les voix, » comme pour ne rien prendre sur son » compte.... Qu'il commence par moi, je » garantis le succès. «

Thélême & les autres, sans en excepter

Rimaholo, jugerent que je me décidois fur des raifons péremptoires: *Oréo* fut falué d'avance en qualité d'*Earée-Chef* du dif-trict d'*Anophepao*. Il pria qu'on voulût bien l'écouter un inftant.

» La reconnoiffance dont je fuis pénétré, dit-il, égale (j'ofe le croire) & le bienfait infigne que je reçois du refpectable *Ooroo*, mon Roi & mon ami, & la bonté finguliere qui vous détermine tous à le lui confeiller. Jamais le fouvenir de ce que je viens d'entendre ne s'effacera de mon cœur; car c'eft dans le cœur que fe conferve le fouvenir des bienfaits.... Il m'accompagnera aux régions fouterraines; & quand nous nous rencontrerons là-bas, je vous dirai, en préfence des Dieux qui ont le menfonge en horreur: *Voyez, je m'en fouviens encore.* «

» Mais fouffrez, ô Roi d'*Ulietea*! & vous, fes Reftaurateurs, fouffrez que je n'accepte pas la haute dignité à laquelle vous m'appellez. *Oréo* ne commandera plus qu'à lui-même, & l'amitié de fon Maître lui

tiendra lieu de tout. Il n'ambitionne que l'honneur de mourir en Soldat pour ſa nouvelle patrie. «

» Telle eſt mon immuable réſolution. «

» *Ooroo* n'eſt-il pas environné de Sujets fideles, & long-temps malheureux à cauſe de lui ? Conviendroit-il qu'un étranger, je pourrois dire un ancien ennemi, dévorât leur récompenſe ? On céderoit par reſpect pour le Souverain, par conſidération pour *Omaï* ; je le veux, on céderoit. Cependant l'envie ne s'endormiroit pas ; elle iroit crier, de maiſon en maiſon : *Admirez donc ! c'eſt un Guerrier d'*Opoony *qui devient le Chef des braves gens qui ont expoſé leur vie pour* Ooroo.... & en le criant, l'envie ſeroit juſte une fois. «

» Mes amis, ne me nommez pas ; je refuſerois : & à qui offririez-vous ce que j'aurois refuſé ?... *Ooroo*, je vous ſuis dévoué ; j'aurai pour *Ollou* la tendreſſe d'un pere... « Vous me le promettez, lui dit bruſquement le vieux Souverain ? — » Oui, ô

» le meilleur des hommes! oui, je promets
» d'aimer *Ollou* comme mon fils.... comme
» le fils que j'ai perdu en combattant con-
» tre vous... comme la fille que les Dieux
» & *Omaï* m'ont conſervée... « — C'en eſt
aſſez, dit gravement le bon Roi; parlons
d'autre choſe. Que ferons-nous d'*Opoony*?

— Il eſt mon priſonnier, répondis-je;
& j'eſpere qu'on m'en laiſſera l'entiere diſ-
poſition.

— Très-volontiers, reprit *Ooroo*; mais
quoique cet homme ſoit bien méchant, je
vous prie de lui accorder la vie, parce
qu'il auroit pu me tuer, & qu'il ne l'a pas
fait.

— Et qu'il m'a renvoyé *Tanadoure*, *Po-
boote* & *Sanno*, qui l'avoient griévement
offenſé.... *Opoony* eſt actuellement dans ma
grande barque, ſervi en Roi. Il ſait qu'il
ne mourra pas. Je le lui ai dit, & il me
croit.

— Cet étranger, pris avec lui, qu'on
aſſure être de la plus grande diſtinction, lui
donnera-t-on la liberté?

— *Tanadoure* ira demain l'interroger de

ma part : nous nous déterminerons ſur ſes réponſes.

— Les pirogues, les armes, les autres priſonniers ?

— Je deſire que les priſonniers ſoient à moi ; quant aux pirogues & aux armes, il me ſemble qu'on pourroit les partager entre *Otaha* & *Ulietea* : nous n'en manquons pas à *Huaheine*.

Mes paroles étoient des oracles ; on approuva tout.

Ces affaires proviſoirement réglées, nous nous étendîmes ſur des nattes, pour prendre le repos que les fatigues exceſſives de la journée provoquoient plutôt qu'à l'ordinaire. *Tanadoure* ſe coucha auprès de moi. Avant de nous endormir, je lui dis : Dès que vous ſerez levé, vous irez aux informations touchant l'étranger pris ſur la pirogue du Roi de *Bolabola*, & vous reviendrez m'en rendre compte. Enſuite, vous faiſant accompagner d'autant de Mariniers qu'il en faudra pour le ſervice, & d'un nombre de Guerriers ſuffiſant à votre dé-

fenſe, vous reconduirez à *Huaheine* ma grande barque, avec *Opoony* & les autres priſonniers que je croirai devoir conſerver. Je les confie à votre garde, & vous recommande, ſeulement pour la forme, car votre cœur m'eſt connu, de les traiter humainement. Vous aurez ſoin d'empêcher, par toutes les voies poſſibles, que le Peuple d'*Huaheine* ne les inſulte dans leur malheur. — Oui, me dit-il, en me ſerrant la main, & ſommeillant déjà.

L'œil du Soleil étoit ouvert ſur les Iſles depuis quelques heures, & nous dormions encore. Le bruit qu'on faiſoit aux environs de la demeure royale, nous éveilla. *Tanadoure* courut à ſa miſſion. Les autres ſe rendirent à la Salle du Conſeil. Suivons d'abord tout doucement mon ami, & ſoyons témoins de l'intéreſſante converſation qu'il va avoir avec l'Inſulaire étranger.

Arrivé à la maiſon où cet homme étoit gardé, *Tanadoure* lui dit qu'il venoit de la part d'*Omaï* ſavoir qui il étoit. —Qu'eſt-ce que cet *Omaï*, demanda le priſonnier?

Eſt-il Roi ? — Roi ou non, c'eſt votre vainqueur. — Moi, je ſuis Souverain, & il conviendroit que je ne répondiſſe qu'à mon égal. — En ce cas, il convient parfaitement que vous répondiez à *Omaï*, que nous mettrions au-deſſus des Rois, ſi nous le comparions avec eux. Dites-moi donc qui vous êtes ? — Faut-il vous répéter que je ſuis Roi ? — Votre nom ? — *Phaour.* — *Phaour* !... Roi de l'Iſle des Perles, autrement *Otavaoo*? — Vous me connoiſſez, à ce que je vois ? — Providence éternelle ! *Phaour* !... (*ſe remettant un peu*) Comment vous êtes-vous trouvé dans la pirogue d'*Opoony*? — Votre exclamation m'a troublé ; pourriez-vous m'en donner l'explication ? — Non pas à préſent.... ſatisfaites à ma queſtion. — La renommée publioit tant de merveilles du grand *Opoony*, que l'envie d'en juger par moi-même m'a attiré à *Bolabola*. Il s'embarquoit lorſque je ſuis arrivé dans la baie d'*Oteavanooa*. (1) Après

(1) Havre principal de *Bolabola*.

les premiers compliments, il m'a propofé d'être de fon voyage d'*Ulietea*, dont il alloit, difoit-il, fermer le havre avec fa flotte, pour empêcher le retour du vieux *Ooroo*, qu'un jeune fou, qui avoit voyagé en Europe, s'étoit mis dans la tête de rétablir : j'ai accepté la partie. Nous avons eu à combattre des machines infernales. La victoire s'eft déclarée contre nous. *Opoony* s'eft noyé ; il avoit fes raifons pour cela : mais moi, qui étois étranger à la querelle, j'ai cru que je devois vivre & me rendre. Quand aurai-je la liberté de reprendre la route de ma terre natale ?... Dites bien à votre *Omaï* que je fuis le Souverain de l'*Ifle des Perles*.... — Autrement *Phaour*, le frere & le fucceffeur de *Viffaobenbo*, l'oncle de *Réema-Lema*.... — Dieux ! qui vous a fi bien inftruit ? Puis-je le favoir ? — Non pas à préfent... Je cours apprendre à *Omaï* quel homme vous êtes.

Tanadoure me rejoignit fur le chemin du *morai*, & me tirant à l'écart : Votre prifonnier, me dit-il tout bas.... c'eft mon oncle. — Votre oncle ! Il eft libre fans doute ?

doute ? — Non pas vraiment. Ce cher oncle eſt un ſcélérat que pourſuit la Juſtice céleſte, puiſqu'elle le livre entre nos mains. — Je ne vous comprends pas. — Les parents de *Réema-Lema*, de ma femme, ne ſont-ils pas les miens ? — Seroit-il poſſible !... *Phaour* ! l'aſſaſſin de ſon frere, le perſécuteur de ſa niece & du vénérable *Aringa*, ce monſtre... — Eſt l'étranger.

Cet incident changeoit la marche que j'avois arrêtée la veille. Je dis à *Tanadoure* de retarder ſon départ, & de prendre garde que le *cher oncle* ne nous échappât. — » Annoncez-lui que j'irai le voir, auſſi-tôt que » la cérémonie du *morai* ſera achevée. «

Elle n'eut rien de remarquable, ſi l'on excepte un petit événement qui nous cauſa une grande peur. Après qu'*Ooroo* & *Ollou* eurent remercié l'*Eatooa* dans la forme accoutumée, & que les Miniſtres de la religion eurent fait les prieres & les ſacrifices que la circonſtance exigeoit, le corps d'*Orée*, aſſis ſur une chaiſe, fut apporté par quatre femmes vêtues de deuil. Il avoit

le visage découvert. On eût dit qu'il sommeilloit paisiblement. *Ooroo* l'embrassa les larmes aux yeux. Quelques femmes se meurtrirent le sein, & pleurerent à torrents : elles étoient payées pour cela. Il y eut aussi des hommes qui se tirerent du sang par différentes blessures volontairement faites ; mais ces excès n'allerent pas loin, quand on vit que je ne les admirois pas. Le grand *Téaponée* prononça l'éloge de l'illustre mort. Il l'apostropha souvent, une fois entr'autres, en lui disant que s'il ne lui envoyoit personne pour le servir dans le *Tourouva*, c'étoit la faute de ceux qui avoient supprimé le *Taboo*, & non la sienne. Cette phrase me déplut au-delà de toute expression. J'interrompis le fanatique harangueur, pour lui faire observer qu'il manquoit de respect à ses Maîtres, & déshonoroit son ministere. *Ooroo* lui ordonna de se retirer. Le menu Peuple, que le service du *Tourouva* regardoit uniquement, l'accabla de malédictions; on auroit été plus loin, si je n'avois pas protégé l'imprudent dont la langue venoit de faillir moins par méchanceté que par bêtise. On

feroit tenté de croire qu'un homme prépofé à tout un collegé de *Téaponées*, eft effentiellement un Infulaire de beaucoup de mérite. Cela devroit être. Malheureufement on a plus d'égard à la naiffance qu'au favoir, &, pour ces fortes de places, un médiocre *Earee* eft prefque toujours préféré, fe trouvât-il en concurrence avec ce qu'il y a de mieux parmi les *Manohoones*.

Orée, long-temps avant qu'il fût furpris par la mort, avoit déclaré qu'il ne vouloit pas qu'on l'embaumât, ni qu'on l'exposât à la vénération publique dans un *Toopapaoo* (1), honneur qu'on faifoit quelquefois à des Chefs moins diftingués que lui: mais il étoit un peu Philofophe; il haïffoit le fafte, & ne penfoit pas que fon cadavre, féparé de l'Efprit vivificateur, méritât que des hommes vivants fuffent occupés jour & nuit à le garder. » Il pourrira fort à » l'aife, *difoit-il*, enterré comme celui d'un » *Towtou.* «

(1) Efpece de chapelle où l'on conferve les cadavres des Chefs importants, où on les fert, &c.

Les dernieres volontés de cet excellent homme avoient été ſuivies; on ne lui avoit préparé qu'une foſſe ordinaire, au pied d'un grand & bel arbre, dont les branches étoient chargées de l'écuſſon du mort, de ſes armes, & de quelques-uns de ſes meubles les plus précieux. Je gravai depuis ſur une planche, qu'on cloua contre le tronc de l'arbre, cette inſcription en langue o-taïtienne & en caracteres anglais : » Ici repoſe *Orée*, ancien Régent » d'*Huaheine*, mort Régent d'*Ulietea* pour » *Ooroo*. Il eſt, dans cette Iſle, le premier » des Chefs dont le tombeau n'ait point été » arroſé de ſang humain. « Mes compatriotes furent fort étonnés quand je leur dis que ces légeres excavations de la planche ſignifioient tout cela, & qu'un jour ils le verroient auſſi bien que moi. Je me propoſois en effet d'introduire parmi nous l'art de l'*Ecriture* & de la *Lecture*. N'oublions pas que j'ai annoncé un petit événement qui nous cauſa une grande peur.

Les femmes qui portoient le corps d'*Orée*, le dépoſerent ſur le gazon, auprès

de la foſſe, afin de l'étendre tout de ſon long, & de l'envelopper d'une natte. Il étoit plié, dans l'attitude d'un homme aſſis. Quelques perſonnes ſe mirent à fouler ſur ſes genoux, tandis que quelques autres le prirent par les épaules, s'efforçant de le coucher ſur le dos. Tout à coup il jetta un cri épouvantable, comme ſi on lui avoit fait beaucoup de mal. Qu'on juge de la frayeur de ceux qui le tenoient. Ils le laiſſent. Le cadavre reprend ſa poſition, & paroit mort plus que jamais. On recommence l'opération : nouveau cri & nouvel effroi. Enfin un *Taata*, le plus habile de nos Naturaliſtes, imagine que *la voix* renfermée dans le corps du Régent, trop comprimée quand on l'étend, cherche à s'échapper, & s'échappe en effet par la bouche, ce qui produit le ſon reſſemblant à l'*ahi* d'un homme qu'on bleſſe. Devenu intrépide par cette idée, il tente ſeul l'expérience, & preſſant à la fois de ſes deux mains la partie ſupérieure & la partie inférieure du cadavre, il en tire un cri plus ou moins fort, ſelon qu'il appuie plus ou moins. Tout le monde ſe raſſura. Le Peuple

ne comprit pas l'explication du docte *Taata*, mais, imitatif en bien & en mal, il cessa d'avoir peur, quand il vit que nous étions tranquilles.

Les obseques étant terminées, je n'eus rien de plus pressé que de courir à la maison où celui qui se donnoit pour *Phaour* étoit gardé. Je trouvai *Tanadoure* aux environs; il avoit doublé le nombre de ses Guerriers, tant il craignoit que son royal oncle ne se sauvât. J'entrai. La vue de l'étranger me frappa vivement. Les plus brillantes qualités s'étaloient, pour ainsi dire, avec complaisance sur son visage & sur toute sa personne. Il me reçut lestement, & me demanda, sans préambule, s'il verroit bientôt *Omaï*. C'est moi, lui dis-je. A l'instant il changea d'extérieur; ses compliments, ses politesses, ses flatteries même, tout fut excessif. Je l'écoutai en silence, tant qu'il ne me débita que des fadeurs; mais quand il me pria, pour conclusion, d'ordonner son élargissement, & de le renvoyer à *Otavaoo* dans une de mes pirogues, je lui répondis que cela ne dépen-

doit pas de moi, & qu'il n'étoit plus mon prisonnier. — Je ne devrois l'être de personne, reprit-il fiérement ; mais que je sache du moins comment je ne vous appartiens plus. M'avez-vous vendu ? — Vendu ! eh ! qui voudroit acheter *Phaour*, s'il le connoissoit ?... Je vous ai donné à votre légitime Souveraine, à la fille de *Vissaobenbo*, votre digne frere, à *Réema-Lema*... — Quel conte ! elle ne vit plus. — Elle vit à *Huaheine*, heureuse & respectée, adorant la mémoire de son pere, & de *Soussouma*, oncle de sa mere. — Croyez, *Omaï*, que c'est une fausse *Réema-Lema*. Je sais que la véritable a péri au milieu des flots avec l'oncle que vous dites. Il n'y a pas six lunes que j'ai rencontré à *Mareaphoë* la nourrice & le *Towtou* qui les accompagnerent dans leur fuite. Ils m'ont dit (& ils l'avoient raconté à toute l'Isle, il y a déjà nombre d'années) que *Réema-Lema* avoit été submergée à leurs yeux, par une vague qui couvrit sa pirogue. — Croyez, *Phaour*, qu'en vous faisant cette histoire, le *Towtou* & la nourrice ont obéi au commandement du sage

Souſſouma, qui n'imagina point d'autre moyen de ſouſtraire ſa pupille à votre implacable fureur. Car, & qu'il vous en ſouvienne, ce fut dans ce même-temps que vous envoyâtes à *Mareaphoë* un vil courtiſan marchander le ſang de la malheureuſe enfant qui, toute fugitive & dépouillée qu'elle étoit, faiſoit trembler ſon lâche & cruel perſécuteur.... Je vous apprendrai, en paſſant, que *Souſſouma* eut le bonheur de s'emparer de votre émiſſaire, & qu'après en avoir tiré la confeſſion du crime qu'il méditoit par vos ordres, il l'enveloppa dans un filet & le noya, regrettant à haute voix de ne pouvoir vous traiter de la même maniere. Ce fait important ſera atteſté, en temps & lieu, par le *Towtou* qui ſe nomme *Louglou*, & par la nourrice qui ſe nomme *Hiza*. Voyez, *Phaour*, ſi nous ſommes inſtruits?... Nous l'avons été par *Souſſouma* lui-même, qui eſt mort entre nos bras ſous le nom d'*Aringa*.... S'il vous reſtoit quelques doutes, nous ſommes en état de vous faire le détail de tous vos crimes, ſans oublier ceux de cette nuit fatale où vous enfonçâtes le

poignard dans le ſein d'un frere trop crédule & trop bon. — Mais enfin je ſuis Roi, & perſonne.... — Il eſt temps, *Phaour*, que cette illuſion ſe diſſipe : vous n'avez jamais été Roi. Uſurpateur, aſſaſſin, fratricide.... voilà vos titres. On vous jugera.

Ces dernieres paroles déconcerterent étrangement le prétendu Souverain d'*Otavaoo*. J'achevai de le confondre en appellant *Tanadouré*, & en lui diſant : » Epoux » de *Réema-Lema*, je vous conſigne le » meurtrier du Roi, votre beau-pere.... » (*aux Gardes*) Qu'on enchaîne cet hom- » me. « Auſſi-tôt je le quittai, réſolu d'en faire un exemple terrible qui effrayât les ſcélérats de ſon eſpece, juſqu'au jour où le *Dieu-Mer* engloutira toutes nos Iſles pour les purifier.

En repaſſant auprès du havre d'*Ohamaneño*, je montai ſur ma barque, afin de m'aſſurer par moi-même de l'état d'*Opoony*. Il parut me ſavoir gré de mon attention. J'ai aſſez bien dormi, me dit-il : un ſonge

ſlatteur m'a tranſporté à *Bolabola* ; j'ai eu la ſatisfaction d'y embraſſer ma fille.... Mais, *Omaï*, me cacherez-vous encore long-temps le ſort que vous me préparez ? L'incertitude augmente de moitié les maux que j'endure.... Je lui répondis que, ſous deux ou trois jours, nous ferions enſemble le voyage d'*Huaheine*, & que là, de l'avis de *Nowa*, mon épouſe, & des *Earées* mes collegues, je prendrois une derniere réſolution, qui fixeroit à jamais ſa deſtinée. Il oſa me demander ſi j'avois élargi le Roi d'*Otavaoo* ? — Je ne connois point, lui dis-je, l'homme dont vous parlez. — Il ſe nomme *Phaour* ; vous l'avez pris ſur ma pirogue. — *Opoony* devroit ne plus ignorer qu'à mes yeux ſur-tout, un uſurpateur n'eſt pas Roi. *Phaour* nous accompagnera à *Huaheine*.... Ne pouſſez pas vos queſtions plus loin : le moment d'y ſatisfaire n'eſt pas arrivé.

Tout en converſant de la ſorte j'apperçus, par la fenêtre de la chambre où étoit *Opoony*, trois pirogues, bien armées, qui s'avançoient vers nous. Je ſortis pour aller

au-devant d'elles, & ne fus pas médiocrement étonné en reconnoiſſant dans la premiere *Poboote* & une partie des deux cents hommes de *Tabooymanoo* que j'avois laiſſés à *Otaha* ſous ſon commandement. » Excuſez-moi, me dit-il, ſi j'ai quitté mon » poſte ſans votre permiſſion; mais j'ai cru » que le Dieu *Etary* étoit un joli cadeau » à vous faire. Le voilà.... « Et il découvrit ce miſérable, étendu au fond de la pirogue & attaché par le milieu du corps. La crainte de la mort lui ôtoit l'uſage de preſque toutes ſes facultés ; il étoit tombé en délire ou en démence. On le porta dans une maiſon voiſine, où, quoique je le mépriſaſſe ſouverainement, & que je lui euſſe voué la haine la plus parfaite, l'humanité ne me permit pas de ne lui faire donner aucun ſecours. Comme ſa maladie ne provenoit que d'une incroyable puſillanimité, elle ceſſa tout à coup, quand on lui eut aſſuré que je n'en voulois pas à ſa vie.

Je propoſai à *Poboote* de le conduire chez *Ooroo*, & de le préſenter à ce bon Roi, auquel il avoit rendu des ſervices

importants. En chemin, il me raconta l'hiſtoire du rapt d'*Etary*.

» Un eſpion que j'entretenois à *Bolabola*, m'avoit appris que le retour prochain d'*Ooroo* dans ſon royaume, donnoit à *Opoony* des convulſions de colere & de fureur; qu'*Etary*, au lieu de calmer ces funeſtes agitations, les excitoit encore par ſes reproches, ſes promeſſes, par le fanatiſme de ſes prophéties; qu'en conſéquence le Roi s'étoit déterminé à mettre en mer une flotte conſidérable pour combattre *Ooroo*, & l'intercepter, s'il étoit poſſible: ce qu'on eſpéroit d'autant plus, qu'il n'étoit pas ignoré que le cortege du Roi d'*Ulietea* ne feroit pas nombreux. Pour *Etary*, prudent à ſon ordinaire, il ne devoit pas expoſer aux coups ſa précieuſe, mais fragile divinité. Son projet étoit de ſe retirer à une petite habitation qu'il poſſede dans le centre de l'Iſle, & de s'y occuper utilement à faire des imprécations qui, à ce qu'il lui ſembloit, feroient plus puiſſantes que toutes les forces de *Bolabola* réunies enſemble. Car, vous le ſavez, *Omaï*, rien n'eſt com-

parable à la fotte & ridicule vanité de ce perfonnage. «

» Inftruit des arrrangements que le *Dieu de Bolabola* avoit faits pour fa sûreté, je réfolus de les faire fervir à fa ruine. Hier je partis d'*Otaha* avec les trois pirogues que vous avez vues. Au milieu de la nuit, j'étois fur les côtes de *Bolabola*. Un canot m'a paffé, moi quatrieme, par-deffus le reffif. Mon efpion nous a conduits droit à la maifon d'*Etary* : les ténebres étoient profondes. «

» L'efpion nous a embufqués dans une petite vallée, diftante d'une centaine de pas de l'habitation de celui que nous cherchions. Il eft allé feul gratter à la porte, & *Etary* ayant demandé ce qu'on vouloit, il s'eft écrié d'un ton lamentable : » Puif-
» fant Dieu de *Bolabola*, ma pauvre époufe
» fe meurt à douze enjambées d'ici. Elle
» veut remettre fon ame entre vos mains,
» aimant mieux qu'elle foit mangée par un
» Dieu de connoiffance, que par un autre
» Dieu qu'elle ne connoît point. Elle eft

» bien zélée, la bonne femme ; vous aurez
» un cochon pour vos peines, & une belle
» piece d'étoffe que la chere amie m'a prié
» de vous réserver. « J'y vais, j'y vais, a
répondu *Etary*. Effectivement il a ouvert,
& a dit à l'espion : » Conduisez-moi.... il
» fait une nuit d'*Etée* (1). «

» Dès qu'ils ont été près de nous, je me
suis jetté sur le puissant *Etary*, en lui di-
sant, *si tu parles, ou si tu résistes, tu es mort.*
Aussi-tôt on lui a enveloppé la tête d'un
morceau de natte, & nous nous sommes
mis en route. Quand nous approchions
d'une habitation, nous renouvellions nos
menaces, & il obéissoit ponctuellement.
Une fois pourtant, la voix de quelques
Insulaires étant venue jusqu'à lui, il a cédé
à la tentation de se plaindre ; mais un coup
de poing fortement appliqué sur ses grosses
épaules l'a fait rentrer dans le devoir, &
depuis, il n'a pas proféré une seule parole
mal à propos. «

(1) De Diable.

» Nous le menions grand train, pour que le jour ne nous surprît pas, avant que nous fussions hors de danger ; &, comme il n'y voyoit goutte, le malheureux trébuchoit à chaque moment. Il tomboit même quelquefois. En approchant du rivage, il m'a déclaré qu'il n'en pouvoit plus, & qu'absolument il n'iroit pas plus loin. *A la bonne heure*, ai-je dit froidement ; *on va t'assommer là.* Ce mot énergique lui a redonné des forces. Nous avons enfin gagné le canot. «

» Lorsqu'il a été embarqué, j'ai décliné mon nom, & signifié au pauvre *Dieu* qu'il étoit prisonnier d'*Omaï*. Il a poussé un long soupir, ses larmes ont coulé. *Ris*, lui ai-je dit, *ou je te jette à la mer* : & il a ri. «

» Après nous en être amusés quelques instants, nous l'avons méprisé ; &, durant tout le voyage, il a gardé l'attitude dans laquelle il a paru devant vous. «

» Telle est l'histoire de mon expédition. «

Je n'en approuvai pas tous les détails.

Il faut être humain, même à l'égard de ses ennemis, & ne leur faire que le mal que les circonstances rendent nécessaire. *Poboote* avoit oublié cette maxime, ou il ne l'avoit jamais sue; mais, en total, son action n'avoit rien que de légitime; les loix de la guerre l'autorisoient. Ruse & courage, tout est permis en pareil cas.

Ooroo accueillit avec distinction le ravisseur du Dieu de *Bolabola*; les Chefs admirerent la hardiesse de l'entreprise & le bonheur de l'exécution: dès-lors *Poboote* fut regardé, même de ses égaux, comme un Guerrier beaucoup au-dessus de l'ordinaire. On le fit *Toooa* où *Earée* du second ordre, & l'on se proposa de tirer un grand parti de son audace & de ses talents. Le Peuple, qui l'aimoit, en devint fou. Nos Poëtes célebrerent l'enlevement d'*Etary* presqu'autant que mes victoires. On composa un Drame qui représentoit cette fameuse action; & quoique la piece n'eut pas cette régularité, ce fini, qui caractérise celles qu'on joue en Europe, elle n'auroit pas déplu sur les théatres de *Londres*, où j'en

j'en ai vu de moins agréables. Tous nos Insulaires rendirent visite à la Divinité captive, qui, à proportion que ses craintes diminuoient, reprenoit sa majestueuse & risible gravité. Elle dit sérieusement un jour que si on ne la relâchoit pas, elle prieroit son frere le *Dieu-Mer* d'ôter la grosse pierre qui éleve *Ulietea* au-dessus des eaux, & que nous en aurions cinquante pieds sur nos têtes coupables.... & on la supplia de n'en rien faire ; on lui remontra humblement que le bon Peuple d'*Ulietea* n'étoit pas cause que cet insolent de *Poboote* l'eût attirée hors de chez elle, sous prétexte d'un cochon à gagner auprès d'une vieille qui se mouroit. Pour la récréer, on chantoit les vaudevilles dont elle étoit le héros : on lui donna sa propre comédie.

Pendant que les Insulaires de toutes les classes s'amusoient aux dépens d'*Etary*, je délibérois avec quelques personnes choisies sur ce qu'il nous restoit à faire. Nous mettions en principe qu'*Opoony* ne devoit jamais revoir *Bolabola*, au moins comme Souverain. Je l'avois juré, à l'instant même

qu'il étoit devenu mon prifonnier, d'une maniere à laquelle on ne pouvoit reprocher ni infidélité ni fupercherie ; & ce n'étoit pas porter trop loin ma vengeance & la punition de fes crimes, que de le dépouiller d'une fouveraineté que l'*Eatooa* lui redemanderoit bientôt ; car il étoit d'un âge très-avancé : d'une fouveraineté dont il avoit fait abus pour opprimer les foibles & tourmenter fes voifins.

Mais comment nous conduire à l'égard de *Bolabola* & de *Mowrua*? Les laifferons-nous fe choifir un Roi, fans que nous nous en mêlions ? Les envahirons-nous pour y rétablir l'ordre, & leur accorder enfuite l'indépendance & la liberté, avec un Roi de notre création ? N'eft-il pas naturel que la guerre finiffe par la prife de celui qui troubloit la paix ? Faudra-t-il que le malheureux Peuple fouffre encore pour les fautes & les injuftices du defpote qui le tyrannifoit?.... Je n'écrirai ici que le réfultat des avis qui furent ouverts. Ils ne refpirerent pas tous la modération & l'humanité, mais ces deux vertus prévalurent.

Opoony régnoit à *Bolabola* par héritage ; il avoit conquis *Mowrua*. Arrêté d'abord que les deux souverainetés seront désunies. Le fils du Roi de *Mowrua*, détrôné par l'usurpateur, vivoit à *Taboohoe*, une des Isles basses. On savoit qu'il étoit digne du rang qu'il avoit perdu, que ses bonnes qualités égaloient son infortune, & qu'au sein de la misere & de l'indigence, il s'étoit concilié le respect des petits & l'estime de ses pareils : cet homme devoit être Roi. Arrêté que *Poboote* se rendra à *Mowrua*, qu'il assemblera les Chefs, auxquels il déclarera, » au nom d'*Huaheine*, d'*U-* » *lietea* & d'*Otaha*, qu'ils sont libres & à » jamais affranchis du joug de l'usurpa- » tion.... Que rien ne s'opposant au réta- » blissement du fils du légitime Souverain, » tué en combattant pour la patrie, il lui » est enjoint d'aller le chercher à *Taboohoe*, » avec l'escorte que ne manqueroit pas » de fournir les braves Insulaires de *Mou-* » *rua*. « Quoiqu'on ne prévît aucunes difficultés dans l'exécution de ce projet, on chargea *Poboote* de revenir sur le champ, s'il en rencontroit qu'il ne pût surmonter.

Arrêté, pour *Bolabola*, qu'on exigera d'*Opoony* une renonciation formelle en présence de ceux de ses Guerriers captifs entre nos mains, mais qui seront aussi-tôt renvoyés dans leur terre natale, pour y publier cette grande nouvelle, & apprendre à leurs compatriotes qu'*Ooroo* & *Omaï*, ne combattant que pour la justice, consentoient que la souveraineté passât à la fille unique d'*Opoony*, &, par elle, à l'époux qu'elle choisiroit, du consentement des vainqueurs. Arrêté enfin qu'un Ambassadeur accompagnera ces Guerriers, pour nous rapporter la réponse du Conseil de *Bolabola*, & lui déclarer, en cas de refus, que toutes les forces des Isles unies vont tomber sur *Eman-Hué* & ses *Earées*.

J'allai trouver *Opoony* afin de le disposer à son abdication. Il entra d'abord dans une grande colere, & me dit que je pouvois le faire mourir, mais qu'il mourroit Roi, & qu'il ne croyoit pas que ses Chefs & son Peuple fussent assez lâches pour abandonner la fille de leur Souverain, parce qu'il avoit été vaincu. — Si vous m'eussiez laissé

le temps de parler, repris-je, vous n'auriez pas tenu un langage qui ne convient nullement à votre ſituation.... *Opoony*, il eſt décidé irrévocablement que vous ne ſerez plus Roi. Vous pouvez ne pas renoncer à ce titre magnifique, mais alors vous prolongez éternellement votre captivité, & vous nous forcerez peut-être de vous ôter la vie. — J'aime mieux mille fois.... — Ecoutez. Votre fille vous intéreſſe ? — Je ne reſpire que pour elle. — Eh ! ne ſentez-vous pas que votre obſtination va la perdre ? Je veux que les Guerriers de *Bolabola* s'arment en ſa faveur : réſiſteront-ils à ceux devant qui vous êtes tombé ? *Huaheine* qui a commencé votre ruine, *Otaha* & *Ulietea* qui ſont redevenues ſœurs, *Mowrua* que vous aviez ſubjuguée, *O-Taïti* qui ne vous appréhende plus, toutes ces Iſles fondront ſur votre fille & ſes défenſeurs.... — Ah ! ma fille ! devois-tu t'attendre à vivre dans la miſere, l'opprobre, le mépris.... toi qui t'es vue l'héritiere de quatre royaumes ! —Elle n'avoit d'eſpérances & de droits légitimes que ſur un ſeul ; on les réaliſe. — Quoi !.... que dites-vous, *Omaï* ? On les

réalise ! — J'aurois déjà dit à *Opoony*, s'il m'en eût donné le temps, qu'on l'obligeoit de se démettre de la souveraineté de *Bolabola* en faveur de sa fille : sous la seule condition qu'elle ne se marieroit pas sans l'agrément des Conseils d'*Huaheine* & d'*Ulietea*.... mais toujours du consentement de son pere ; parce que ceux qui s'efforcent de réparer les injustices d'un Roi ambitieux, respectent les saintes loix de la nature. — Je ne résiste plus.... *Omaï*, tout ce que tu voudras.... Ma fille !.... Tu as été assez bon, assez généreux pour assurer son sort.... Ah ! pourquoi ne puis-je pas espérer d'être un jour ton ami ! (*J'ouvrois la bouche*) Tais-toi. J'ai tué ton pere, je le sais ; mais si tu savois, toi, combien le souvenir.... Tu ne m'en croiras pas.... Acheve ; que faut-il que je fasse ? — Déclarer devant les Guerriers de *Bolabola* qui sont en mon pouvoir, que vous renoncez à la souveraineté de *Mowrua*, tant en votre nom qu'en celui de votre fille.... que vous résignez la souveraineté de *Bolabola* à cette même fille, sous la condition qu'elle ne se ma-

riera point ſans notre agrément.... que vous me ſuivrez à *Huaheine*, pour y vivre de la maniere dont nous conviendrons enſemble....

QUINZIEME NARRATION,

EMAN-HUÉ.

La fille de l'usurpateur !... Je conçois votre étonnement ; mais trouvez-moi une femme qui l'emporte sur elle par les sentiments de la nature, & j'efface son nom.... Il restera.

UNE voix assez forte, & cependant très-agréable, qui se fit entendre à la porte de la chambre où nous étions, interrompit notre conversation. Elle disoit, mais de l'accent de la douleur la plus vive & la plus empressée : » Mon pere, mon pere !.... » où est mon pere ?.... Ah ! par pitié, que » je le voie.... rendez-moi mon pere !.... » Je ne demande qu'à mourir avec lui. « J'ouvre, une jeune fille entre précipitamment, court à *Opoony*, & tombe entre ses bras, en répétant *mon pere !* C'étoit celle que je venois de nommer Reine de *Bolabola.* Instruite de la détention d'*Opoony*, elle avoit passé par-dessus toutes les con-

ſidérations qui devoient la retenir dans ſon Iſle. *Tanadoure* l'avoit reçue au débarquement, & me l'avoit amenée, ſachant que j'étois avec mon priſonnier. Elle riſquoit au moins ſa liberté, mais elle obéiſſoit à la nature. Vous ignoriez, fille excellente, que les Dieux vous conduiſoient vers un ennemi, que des actions de cette eſpece enchanteront toujours : votre démarche n'en eſt que plus admirable.

L'évanouiſſement d'*Eman-Hué*, ne fut pas long. Les careſſes d'*Opoony*, & les ſoins de quelques femmes qui l'avoient ſuivie, la rappellérent à la connoiſſance d'elle-même & de tout ce qui l'environnoit. Sa premiere parole fut encore pour ſon pere. » Ah ! mon pere ! dans quel état je » vous revois.... (*Elle regarde autour d'elle.*) » Où trouverai-je *Omaï* ? « — Vous n'irez pas loin pour le rencontrer, lui dit *Opoony*. Et moi m'avançant de ſon côté : Que me voulez-vous ? — Eſt-ce *Omaï* qui m'a parlé ? — Lui-même. — Une grace , *Omaï* ! La vie de mon pere !.... Que je meure à ſa place.... Qu'a-t-on à craindre d'un vieil-

lard infortuné, votre captif.... que tout abandonne?.... Mais moi, je puis ſoulever contre vous.... inſenſée! je ne puis rien, que vous ſupplier.... On dit que vous êtes ſenſible : la nature au déſeſpoir ne vous touchera-t-elle pas? C'eſt mon pere.... (*Elle embraſſoit Opoony, lui baiſoit les mains*) je ſuis ſa fille.... O! vous tous qui avez un cœur, priez, ſollicitez pour moi.... que je meure à ſa place....

La bonté d'*Omaï* eſt trop connue pour qu'il ſoit néceſſaire de dire que ces paroles, leur ton, leurs douces & gémiſſantes inflexions, les geſtes qui les accompagnoient, tout cela joint à une figure agréable & noble, à une taille avantageuſe, à un air de décence & de pudeur, ſans lequel le reſte n'eſt rien, m'émurent prodigieuſement. Je me plus néanmoins à prolonger un peu le touchant embarras de la tendre *Eman-Hué*. — Il n'eſt pas poſſible que vous mouriez à la place d'*Opoony*. La Juſtice ne le permettroit point. Jamais vous ne nous avez fait de mal. Ce n'eſt pas vous qui derniérement encore promîtes à *Etary*,

que je ferois au nombre des cent victimes humaines, demandées par cet abominable Dieu, suppofé que le Roi de *Bolabola* remportât la victoire.... — (*En pleurant.*) Je n'obtiendrai pas l'échange que je vous ai propofé ; je ne le vois que trop ; mais.... me refuferez-vous auffi de mourir avec lui? — Cela n'eft pas plus poffible que de mourir à fa place. — O! je vous montrerai, cruels, que quand une fille veut accompagner fon pere dans le *Tourouva*, il n'eft, fur la terre, aucune puiffance capable de l'en empêcher.... Vous prévaudrez-vous de ma démarche, pour me retenir captive? Suis-je libre encore? — (*Gravement*) Vous êtes Reine de *Bolabola*, & la vie de votre pere fera refpectée à l'égal de la mienne. — Il vivra ! mon pere !.... Que je l'entende, ô ! que je l'entende encore une fois de la bouche d'*Omaï*. — *Opoony* vous dira lui-même les difpofitions que nous faifions, lui & moi, pour votre bonheur.... (*Au Roi*) Expliquez à votre chere *Eman-Hué* nos communes intentions. Je vous laiffe avec elle.... Dans quelques moments vous me reverrez, fuivi des Guerriers qui doivent

être les témoins & les garants du traité qui, je l'efpere, terminera mes inquiétudes & vos peines.

Je me retirai : *Opoony* & fa fille demeurerent feuls. Les prifonniers, excepté *Phaour*, abfolument étranger à l'affaire préfente, furent amenés à la demeure d'*Ooroo*, où je m'étois rendu en quittant le Roi dépofé. Je leur dis :

» Guerriers, qui avez fuivi un ambitieux à la plus injufte de toutes les entreprifes, *Ooroo* & *Omaï* vous pardonnent. Aucun de vous ne périra : le *Taboo* eft aboli, & vous n'avez plus les armes à la main. Nous ne reconnoiffons pour ennemis que ceux qui veulent & peuvent nous nuire : je vous en ai retiré le pouvoir.... Je me flatte que, dans un inftant, vous cefferez d'en avoir la volonté. «

» Dès aujourd'hui vous retournez à *Bolabola*, libres comme moi, à qui vous appartenez par droit de combat. Je vous reftitue votre patrie, vos femmes, vos enfants,

vos biens.... Ecoutez à quelles conditions. «

» J'ai voulu qu'*Opoony* renonçât à la ſouveraineté : il y conſent. Vous allez l'entendre vous-mêmes. Celui qui jadis fut votre Roi, m'accompagnera à *Huaheine*. On y reſpectera ſa vie & le rang ſuprême d'où il eſt deſcendu. Vous n'en ſaurez pas maintenant davantage. «

» Vainqueur, je pourrois ou me conſtituer votre Roi, ou vous en donner un de mon choix : j'aime mieux vous laiſſer celui que la nature vous déſignoit après *Opoony*. Sa fille régnera. En ſe mariant elle fera un Roi : puiſſe-t-il être pacifique !.... Ce ſouhait eſt pour vous. «

» La ſouveraineté de *Mowrua* eſt à jamais détachée de celle de *Bolabola* : il nous convenoit de rétablir un Roi légitime, en conſervant l'héritage paternel à la fille d'un uſurpateur. «

» Guerriers, ſouſcrivez-vous à cet arrangement ? «

— Oui, s'écrierent-ils, ſi *Opoony* le per-

met. — Et s'il ne le permettoit pas ? — (*Un vieillard répond*) Nous te remercierions de ta générosité ; nous admirerions les excellentes qualités de ton noble cœur, nous t'aimerions ; mais.... ne t'en offense pas.... nous resterions fideles à notre Roi. — » Hommes de *Bolabola*, repris-je, ces » sentiments & ce langage augmentent l'es- » time que j'ai pour vous. Sachez cepen- » dant qu'une des parties les plus essentiel- » les de la fidélité, due aux Souverains par » les Sujets, est de ne se point prêter à » leurs injustices manifestes, au goût effré- » né qu'ils ont pour l'usurpation, décorée » du beau nom de conquête.... (*Aux Insu- » laires*) Qu'on prépare autant de pirogues » qu'il sera nécessaire pour reconduire ces » braves gens dans leur terre natale.... » (*A eux*) Vous, suivez-moi chez *Opoony*. «

Les plus considérables de ces Guerriers monterent sur ma barque, qu'on avoit approchée du rivage ; les autres demeurerent à terre, mais placés de maniere qu'ils pouvoient tout voir & tout entendre.

— *Opoony*, n'eſt-il pas vrai que vous abdiquez ?

— Oui, cela eſt vrai.

— Et que vous vous démettez de votre ſouveraineté de *Bolobola* en faveur d'*Eman-Hué*, ici préſente ?

— Oui, cela eſt encore vrai.

— Et que votre fille ne pourra ſe marier ſans le conſentement d'*Ooroo* & d'*Omaï*.

— J'aurois deſiré qu'on lui laiſſât une entiére liberté ; elle eſt incapable d'en abuſer : mais puiſque vous le voulez abſolument....

— *Opoony*, renoncez-vous ſur cet article au droit paternel ? Votre volonté ne réglera-t-elle point celle de la vertueuſe *Eman-Hué* ?

— Je vous jure que non.

— Elle diſpoſera donc ſouverainement d'elle-même.... Vous l'avez entendu, Guerriers : voilà votre Reine.... Madame, le ſage *Opahiah* vous accompagnera comme notre Ambaſſadeur, pour nous rapporter la ratification du traité de paix que vous ferez jurer à vos *Earées*.... Comptez, en

nous quittant, Madame (1), fur la refpectueufe & conftante amitié d'*Omaï*, & que votre pere recueillera, dans fa retraite, le fruit de vos rares vertus.... Je n'ai rien à vous commander : vous êtes Reine ; mais j'ofe vous prier d'établir dans votre Ifle les loix qu'*Huaheine* & *Ulietea* ont adoptées pour le bonheur des hommes. *Opahiah* aura foin de vous les expliquer.... Votre embarcation eft prête : embraffez le pere que je vous ai confervé, & partez.

Elle fe jetta au cou d'*Opoony*, l'embraffa tendrement, & me dit : — Suis-je bien Reine, *Omaï* ! En ai-je bien toutes les prérogatives, tout le pouvoir ? Ces Guerriers à qui vous accordez la liberté, font-ils dès-à-préfent mes Sujets ? Puis-je leur donner des ordres ? Et s'ils me défobéiffoient, vous engagez-vous à me foutenir ?

— De toutes mes forces. Votre indépendance eft entiere, votre autorité abfolue. Ce font là vos Sujets : ils le font en ce moment, ils le font ici.

(1) *Tédua.*

» Oui,

» Oui, nous le sommes, s'écriérent-ils » comme de concert. La fidélité que nous » avions vouée à *Opoony*, votre illustre pe- » re, nous vous la promettons. Parlez, ô! » *notre Roi*! & l'obéissance la plus prompte, » la plus étendue vous apprendra ce que » vous êtes pour nous. «

— » Qu'on m'écoute donc sans m'interrompre, reprit avec dignité *Eman-Hué*.... & quand on m'aura entendue, qu'on ne me réplique pas. Je veux que mes ordres soient exécutés de point en point. Ils sont justes.... je vous en ferois Juges, si *un Roi* pouvoit avoir des Juges. «

» Je vous ordonne de retourner à *Bolabola*, d'assembler l'*Anoho*, d'y déclarer que je succede à *Opoony*, qui a voulu cesser d'être Roi.... & que telles sont mes volontés suprêmes : *Boba*, mon cousin & mon héritier, gouvernera pendant mon absence.... Je lui donne, avec le titre de Régent, la plénitude de mon autorité.... Il fera publier la paix en la maniere accoutumée : je défends seulement qu'elle soit arrosée du sang d'aucune victime humai-

ne.... Qu'*Opahiah*, l'envoyé d'*Omaï*, ſoit reçu comme ſi l'*Eatooa* deſcendoit viſiblement ſur notre Iſle, & qu'on apprenne de lui les réglements qui contribuent au bonheur des hommes. «

» (*Un petit repos.*) Quant à moi, Guerriers mes Sujets, j'en fais le ſerment.... & me puniſſent les Dieux immortels ſi j'étois tentée de le violer !.... jamais je n'abandonnerai le meilleur des peres.... O ! mon pere ! je te ſuivrai dans ton exil, je te ſervirai de mes propres mains, j'eſſuierai tes larmes, j'adoucirai tes peines.... tu continueras de régner ſur moi.... ſur une Reine.... elle ſera ton eſclave.... je t'aurai fait plus grand que tu n'étois avant ta chute.... &, je l'eſpere, plus heureux. « A ces mots elle ſe jette dans les bras d'*Opoony*.

Un murmure univerſel s'éleve. Il eſt d'abord modéré comme le bruit des feuilles agitées par la douce haleine d'un vent léger ; bientôt il reſſemble aux fureurs de *Tarooa*, qui arrache ou briſe les arbres. C'eſt la ſurpriſe, l'admiration, l'attendriſ-

ſement, la réſiſtance, toutes les paſſions qui luttent enſemble & s'expriment à la fois. *Eman-Hué* fait ſigne de la main; on ſe tait, elle reprend: » Obéiſſez, partez, je le » veux, je le voudrai toujours. Les rochers » de *Leéphono* changeront de place plutôt » que je ne changerai de volonté.... Adieu, » mes fideles Sujets; adieu, mes amis.... » Vous me reverrez lorſque l'ame du grand » *Opoony*, purifiée par l'infortune, aura » été introduite dans la terre des eſprits.... » Adieu. «

Elle courut s'enfermer dans la chambre d'*Opoony*. Nous l'y ſuivîmes, *Opahiah*, ſon pere & moi; & nous employâmes vainement notre éloquence pour lui perſuader ſon retour à *Bolabola*. Elle répondit toujours qu'elle étoit Reine & indépendante. » Je ſens, ajouta-t-elle en s'adreſſant à » moi, je ſens tout le prix de vos inſtan- » ces, généreux *Omaï*; cependant je ne » céderai pas. Il n'y auroit qu'un moyen.... » mais il n'y faut pas penſer, je ne ſou- » haite pas même que vous me deviniez.... «

Je ne la devinois que trop. Elle auroit voulu que je lui rendiſſe ſon pere. Mon cœur, d'intelligence avec elle, ſollicitoit en ſa faveur ; la politique s'oppoſa à notre envie mutuelle, & je gémis de ne pouvoir être auſſi bon que la nature m'avoit fait. *Eman-Hué* s'étoit arrêtée comme pour reſpirer, mais en effet pour me donner le temps d'exaucer ſa priere indirecte. Quand elle vit que j'avois réſolu de ne la point entendre, elle continua :

» Ce que je puis demander ſans indiſ-
» crétion, & ce que je demande avec la
» plus vive ardeur, c'eſt que vous hâtiez
» vous-même le départ de mes Sujets, ſans
» que je ſois obligée de paroître davan-
» tage.... Vous *Opahiah*, ſignifiez de ma
» part à *Boba* que ma volonté eſt qu'il de-
» meure dans ſon gouvernement, que je
» lui défends de me venir trouver, ſous au-
» cun prétexte. Sa préſence eſt néceſſaire à
» *Bolabola*. «

Je ne réſiſtai plus. Les ordres de la nouvelle Reine furent exécutés : *Opahiah* &

les Guerriers se mirent en route.... Laissons-les voguer sur les plaines liquides. Ils éprouveront une tempête, mais ils arriveront, après avoir perdu quelques pirogues. Notre Ambassadeur s'acquittera parfaitement bien de sa commission. La paix sera établie d'une maniere inébranlable. *Boba* prendra les rênes de l'administration, & se montrera digne du choix qui les lui confie. Le plaisir de commander adoucira, mais ne dissipera pas d'abord tout-à-fait le chagrin de l'absence d'*Eman-Hué*, qu'*O-poony* lui destinoit pour épouse. En un mot tout ira au mieux, sans que nous nous en mêlions. Il est temps de songer à notre propre départ. *Huaheine*, ivre de nos succès, nous rappelle par toutes ses bouches. *Nowa* m'écrit (oui, Européen; *elle m'écrit*) que si je ne reviens pas au plutôt, elle s'embarquera pour se rendre auprès de moi; tant elle appréhende qu'on ne me dérobe à sa tendresse. Il convient de lui épargner les fatigues du voyage, & de calmer des inquiétudes qui bien qu'exprimées légerement, pourroient n'être pas sans réalité; car nous avons, nous au-

tres hommes, une merveilleuſe réputation d'inconſtance. Malheureuſement pour les mœurs, cette réputation eſt méritée. Nos mariages ne tiennent à rien. L'inclination les forme, & le dégoût, la ſatieté du moins, les détruit. Quoique les femmes aient à peu près la même liberté que nous, quand il s'agit de divorce, elles en uſent avec beaucoup plus de retenue. L'expérience leur a enſeigné que chaque mutation diminue prodigieuſement le prix que l'opinion met à leurs perſonnes. J'eſpere abolir entiérement l'uſage des unions paſſageres, des mariages *à terme*, qui peuplent nos Iſles de proſtituées : mais ſi j'étois forcé d'en retenir quelque choſe, je les arrangerois de façon, que l'homme demeurât attaché à la femme, tant que celle-ci ne le repouſſeroit pas. On m'a dit en Angleterre, qu'une Nation nommée *le peuple Juif*, avoit une méthode toute contraire ; mais on m'a dit auſſi que cette Nation très-ſinguliére ne reſſembloit qu'à elle-même. Son exemple ne doit pas tirer à conſéquence,

Dès qu'*Ooroo* fut que je me disposois à quitter *Ulietea*, il me fit souvenir que je lui avois promis d'exaucer une priere, qui ne devoit m'être communiquée que la veille de mon départ. Ce sera donc aujourd'hui, lui dis-je, que vous me la communiquerez, puisque demain, vers le coucher du soleil, l'escadre des Guerriers d'*Huaheine* & ma grande barque, sortiront du Havre d'*Ohamaneno*, pour regagner *Owharre*. Le Roi, sur cette déclaration, se hâta de convoquer les Chefs, parce que la Requête qu'il avoit à me présenter, exigeoit, disoit-il, leur présence & leur concours. Je ne comprenois rien à ce langage, mais je connoissois trop de bon sens au respectable *Ooroo*, pour douter que son secret ne fût d'une véritable importance.

Le Conseil étant assemblé, le bon vieillard me pria de l'y suivre, en insistant toujours, & avec la répétition si familiere aux personnes de son âge, sur l'accomplissement d'une promesse » qui avoit les Dieux » pour garants, quoiqu'elle n'eût pas été

» confirmée par la religion du ferment. « Je la renouvelai, en répétant la condition que j'y avois mife d'abord, c'eft-à-dire, que je ne m'engageois que dans la fuppofition qu'il ne fallût pas demeurer à *Ulietea.*

Quand tout le monde eut pris place, *Ooroo* demanda aux Chefs s'ils reconnoiffoient dans *Ollou* le fils de fon fils, & l'héritier légitime du *maro* royal d'*Ulietea.* On ne voyoit pas où tendoit cette queftion ; cependant les Chefs répondirent qu'après *Ooroo*, l'aimable *Ollou* feroit leur Roi, qu'ils lui juroient dès-à-préfent obéiffance & fidélité, que l'ordre naturel des fucceffions l'appelloit au trône, & qu'on appercevoit en lui le germe des vertus propres à juftifier le choix de la nature....

—Oh ! fans doute il le juftifiera, reprit le bon Roi.... Si vous aviez vu, *Earées*, avec quel courage il a frappé le téméraire qui ofoit mettre la main fur la barque d'*Omaï* ! avec quel amertume il a pleuré le mal qu'il avoit fait à un homme !... Mais je dois vous entretenir d'autre chofe,

Je n'ai plus de fils. La maſſue d'*Opoony* a tué celui que les Dieux m'avoient accordé dans les jours de mon fragile bonheur.... Le pere de cet enfant eſt mort en combattant pour vous. Je n'ai plus de fils.... je veux en adopter un.... un qui n'ait plus de pere.... je l'adopte en cet inſtant même.... C'eſt *Omaï*.... Dis, *Omaï* : acceptes-tu *Ooroo* pour ton pere ? J'en ai les ſentiments, la tendreſſe ſur-tout.... T'appellerai-je mon fils ?.... Tu balances....

— O ! m'écriai-je, tombant aux genoux d'*Ooroo*, & les embraſſant de toutes mes forces, je le prononcerai donc encore ce doux nom de pere !.... Mon pere !....

L'émotion du reſpectable vieillard égaloit la mienne. Il me releva, & me ſerrant entre ſes bras : *J'ai retrouvé*, dit-il, *le fils que j'avois perdu* ! Nos larmes ſe confondirent. Les ſpectateurs de cette ſcene touchante pleuroient avec nous. *Ollou* m'accabloit des plus tendres careſſes, & ſe félicitoit de n'être plus orphelin. *N'oubliez* pas, me diſoit-il, *d'apprendre à* Nowa *que je ſuis devenu ſon fils encore une fois.*

Ooroo, un peu remis de ſon agitation, continua en ces termes :

» Chefs d'*Ulietea*, je le ſens, ma mort n'eſt pas éloignée. Les maux inouis que l'infortune a raſſemblés ſur ma tête, depuis le jour où l'ambition tenta le cœur d'*Opoony*, ont uſé ma vie, peut-être avant le terme marqué par la nature. D'ailleurs je ſuis auſſi âgé qu'*Orée*, qui a vécu. Les Dieux m'inſpirent de finir ma carriere dans le repos; de m'éteindre au ſein de la tranquillité ſolitaire, dont j'ai joui quelque temps à *Huaheine*. «

» Je n'ai plus ce qu'il faut pour régner. J'ai tout perdu.... tout, juſqu'au goût du commandement. «

» L'envie de vous revoir, bons & fideles Sujets d'un Roi qui, j'oſe le dire, n'avoit pas mérité ſes malheurs ; le deſir de vous préſenter moi-même, de vous recommander cet enfant, unique & précieux rejetton de la famille de vos Souverains ; l'obligation de partager les périls auxquels *Omaï*, le plus grand & le meilleur des hommes,

s'expofoit pour l'amour de nous.... m'ont ramené dans cette Isle, que le puiffant mais implacable *Etée*, depuis que j'ai eu ceint le *maro* de mes ancêtres, n'a pas ceffé un feul inftant de tourmenter en Dieu. Qui fait fi ce farouche & terrible efprit ne s'obftineroit pas à perfécuter mon Peuple à caufe de moi? La jeuneffe & l'innocence d'*Ollou* le défarmeront peut-être.... Et toi, grand Dieu, auquel *Etée* eft foumis, tu couvriras cet enfant de tes ailes protectrices!.... Il ne t'a point offenfé; fon cœur honnête eft encore l'image du tien. «

» *Earées*, mes collegues & mes amis, pour dernier acte de fouveraineté, je me dépofe, & fais *Ollou* Roi. «

Il fe leva, & ayant conduit le jeune homme à la place qu'il quittoit: — » Vous êtes Roi, *Ollou*. L'étendue des obligations facrées que vous impofe ce titre augufte, ne vous eft pas encore connue: on aura foin de vous en inftruire. Souvenez-vous d'être jufte: c'eft la premiere qualité

de celui qui commande à des hommes ; être bon, n'eſt que la ſeconde. «

» (*A l'aſſemblée*) Je nomme pour Régent pendant la minorité d'*Ollou*, le ſage & fidele *Rimahulo*. Il gardera l'autorité juſqu'à ce que mon petit-fils ait atteint l'âge de vingt ans. S'il meurt avant l'expiration de ce terme, les Chefs donneront un autre tuteur à l'Etat... à moins que mon *Ollou* ne fût un prodige : ce qu'il ne m'eſt pas permis d'eſpérer. «

» Je confie à *Oréo* la perſonne de votre Roi ; il veillera à ſa garde, & formera ſon cœur : je vous réponds de ſes talents & de ſa bonne volonté. *Ollou* & lui habiteront la demeure royale. «

» Quand *Méemé* aura rejoint ſon époux, vous aurez ſoin de lui former une petite ſociété de femmes irréprochables dans leur conduite. *Poyadua*, fille d'*Oréo*, ſera à la tête de ces femmes rares. Elle aura la ſurintendance des actions de *Méemé*, juſqu'à la majorité d'*Ollou*. «

» Je commets à l'adminiſtration des biens de notre famille, auxquels je renonce entiérement & abſolument en faveur du nouveau Roi, *Poboote*, qui entrera en fonction auſſi-tôt qu'il ſera revenu de ſa légation de *Mowrua*. Cet Inſulaire nous a rendu des ſervices importants. Il me paroît capable de tout. L'attacher à *Ollou* par des liens particuliers, eſt un acte de prudence & de reconnoiſſance.... «

(*Se tournant de mon côté*) » Actuellement, mon fils, prenons congé de ces vénérables Chefs; embraſſons-les, & partons. Toutes les fois qu'ils voudront venir nous voir à *Huaheine*, ils ſeront lès bien venus; n'eſt-ce pas, mon fils? — Oui, reſpectable *Ooroo*. — Dis *mon pere*, ou je ne t'appelle plus qu'*Omaï*. — Oui, mon pere. — Voilà ce que c'eſt. «

Je n'entretiendrai pas le Lecteur de tout ce qui fut dit & fait à l'occaſion d'un événement auquel perſonne ne s'étoit attendu. *Ollou* pleura; mais, au milieu de ſa douleur, il n'oublia pas de me recommander

l'envoi prochain de ſa *petite amie.* » Elle » ſeule pouvoit le conſoler de ce qu'il per- » doit. « *Poyadua* joignit ſes inſtances à celles du *petit ami*, promettant une vigilance..... des ſoins, qui ne le céderoient en rien à ceux de *Nowa.* Je m'engageai à conduire moi-même *Méemé* à *Ulietea* dans ſix lunes. — Six lunes ! s'écria le jeune époux, de ce ton où ſe confondent la douleur & la colere, ſans qu'on ceſſe de les appercevoir l'une & l'autre.... ſix lunes !.... J'entends qu'on m'amene *Méemé* avant qu'il ſoit une lune.... huit jours même. N'eſt-elle pas à moi ; moi à elle ?.... Ah ! *Omaï*, je vous ai ſouvent entendu dire à *Nowa* que vous ſouffriez lorſqu'on vous éloignoit d'elle ſeulement pour quelques heures.... Et vous croyez que je ſupporterai, pendant ſix mortelles lunes, l'abſence de ma chere *Méemé* !.... Vous m'aimez aſſez peu pour le vouloir !.... Car c'eſt vous qui le voulez ; elle ne le veut pas, elle : j'en ſuis sûr. Elle ſe plaindroit autant que moi. Six lunes ! il y a de quoi mourir plus de ſix fois.... Dans huit jours, bon *Omaï*, ou je retourne avec vous. Qu'ai-je beſoin d'être

Roi tout ſeul, ſans *Méemé*? Aurois-je conſenti à être Roi, ſi j'avois penſé qu'on nous ſépareroit pendant ſix lunes ? Dites, *Omaï*, cela vous paroît-il croyable.... vous qui *ſouffrez*.... je m'en ſouviens bien, c'eſt votre mot.... quand une affaire vous éloigne ?... Mais je l'ai déjà dit.... Eh bien, tenez, que ce ſoit *Méemé* qui en décide. Ne me l'envoyez qu'au moment qu'elle deſirera de venir.... mais ne la faites pas parler.... Ne lui dites pas, comme un jour (car elle m'a tout raconté) *extrême réſerve.... ne le voir que rarement.... ne pas accepter une fleur qu'il auroit cueillie....* Nous ne vous avons pas obéi, au moins ; mais à préſent que je ſuis bien loin, bien loin, elle obéiroit peut-être.... Je veux que vous me juriez que vous la laiſſerez dire.... Oh ! j'entends ſon cœur d'ici.... Elle s'écriera : *tout à l'heure, tout à l'heure....* ce qui ne l'empêchera pas de pleurer tout plein en embraſſant ſa Maman, & en diſant adieu à *Omaï*.... Menez-moi à *Huaheine* : vous nous ramenerez tous deux.... ou bien que *Poyadua*, qui ſera la ſeconde mere de *Méemé*, vous accompagne ; elles

reviendront enſemble.... dans huit jours. C'eſt bien facile....

Je n'avois point interrompu l'ardent petit Roi. Sa derniere idée me parut excellente. Je le tranſportai de joie, en lui diſant que je l'approuvois.

Achevons, tandis que nous y ſommes, l'hiſtoire de nos deux époux. *Poyadua* & ſon mari s'embarquerent avec nous. *Méemé*, comme *Ollou* l'avoit prévu, s'écria *tout à l'heure*. Puis quand elle fit réflexion qu'il falloit quitter *ſa chere Maman*, elle verſa des torrents de larmes, & ne voulut pas partir. Un peu conſolée, elle recommença à vouloir ſon départ, non plus *tout à l'heure*, mais *bientôt*.... mais ſi ſa chere Maman l'accompagne,... mais.... Les *mais* ne finiſſoient point. — Mais, dis-je à mon tour, *Ollou* ſe fâchera. — (*Effrayée*) Il ſe fâchera!.... Maman, *Omaï* penſe que je dois partir.

Nous terminâmes les perplexités de cette aimable enfant, en arrêtant que *Poyadua*

Poyadua l'emmeneroit le huitieme jour, à dater de notre arrivée. Alors, certaine de ſe réunir à ſon *petit mari*, elle pleura de bonne foi ſa Maman, ſon frere & ſa patrie. La choſe s'exécuta comme nous l'avions projettée. La fille d'*Oréo* remplit auprès de *Méemé* tous les devoirs d'une bonne mere, & ſa pupille fait le plus grand honneur à ſon éducation.

Revenons à notre voyage. Les préparatifs n'en feront pas longs. *Ooroo* n'emporte rien. Je ne mets dans ma barque, & ſur nos pirogues, que quelques vivres. Tout cela eſt l'affaire d'un inſtant.

Nous avons pris congé; la voile eſt déployée: les pagaies n'attendent plus que le ſignal, pour frapper la mer; je le donne, & nous partons.

Phaour & *Etary* étoient enchaînés au fond de ma barque, mais pourtant d'une maniere qui ne bleſſoit pas trop l'humanité. J'avois ordonné qu'on pourvût à tous leurs beſoins.

Opoony & ſa fille étoient demeurés en

poſſeſſion de ma jolie chambre. Je leur préſentai un compagnon qu'ils n'attendoient pas : *Ooroo*. La ſurpriſe du ci-devant Roi de *Bolabola* fut extrême, quand il vit entrer le Souverain auquel il avoit fait tant de mal, & qu'il ſut de lui-même ſon abdication volontaire, pour nous ſuivre à *Huaheine*, & y finir tranquillement ſes jours. Il comprit que ceſſer d'être Roi n'étoit pas eſſentiellement un malheur. L'exemple de ſon rival le toucha au point qu'il l'embraſſa, en lui diſant : » Ah ! vous » êtes plus courageux, plus grand que » moi !.... Pourrez-vous me pardonner les » maux que ma funeſte ambition a cauſés ? « *Ooroo* répondit en homme vertueux & ſenſible. Il rendit à *Opoony* ſes careſſes avec une franchiſe vraie & naturelle. *Eman-Hué*, émue juſqu'aux larmes, & goûtant, dans toute leur plénitude, les douceurs de cette réconciliation, prodigua aux deux vieillards les plus tendres ſoins, diſtinguant à peine, dans ſon empreſſement, celui qui étoit ſon pere, de l'autre qui devenoit leur ami. Pour moi, j'étois au comble de la joie. Jamais ſpectacle ne

m'affecta plus délicieusement ; & je m'enorgueillis, en quelque sorte, de l'avoir préparé.

Notre course d'*Ulietea* à *Huaheine* n'eut ni dangers ni longueurs. Nous ne passâmes qu'une seule nuit en mer, pendant laquelle *Eman-Hué* m'entretint de ses affaires avec une confiance qui m'attacha à elle pour toujours. Le temps étoit serein ; j'étois sur le pont, veillant pour l'équipage qui sommeilloit : les deux Rois, après avoir conversé fort avant dans la nuit, s'étoient endormis sur la même natte. La fille d'*Opoony* vint me trouver.

» *Omaï*, me dit-elle en s'asseyant à côté de moi, l'idée que je me suis faite de votre prudence & de l'honnêteté de votre ame, m'engage à vous communiquer un secret qui importe au bonheur de ma vie. «

» Vous connoissez *Boba*, celui que je viens d'établir Régent pendant mon absence, & qui fut autrefois Vice-Roi d'*Otaha*. C'est un excellent homme. Il

m'aime, & mon pere me l'a deſtiné pour époux, perſuadé qu'il me rendra heureuſe. Je lui rends, moi, la juſtice de n'en pas douter. Il doit à ſes bonnes qualités, autant qu'au hazard qui l'a fait notre parent, d'avoir été choiſi pour ceindre le *maro* de *Bolabola*, en recevant ma main. Mais je ne l'aime point. Qu'*Opoony* fût encore ce que naguère il étoit, mon pere & mon Souverain, j'obéirois, je me ſacrifierois. Les choſes ont changé de face : je ſuis Reine, & il n'eſt perſonne au monde qui puiſſe me contraindre de me donner à un homme qu'une recherche longue & empreſſée n'a pu conduire juſqu'à mon cœur. «

» J'eſtime *Boba*, j'honore ſes vertus, je me glorifie d'être du même ſang que lui ; qu'il me demande tout ce qu'il voudra, il eſt aſſuré de l'obtenir : je n'excepte que moi. «

» Vingt fois, pour me familiariſer avec un événement qui me paroiſſoit inévitable, j'ai eſſayé de vaincre l'antipathie qui m'é-

loignoit de mon coufin : & la répugnance s'eft accrue par les moyens employés pour la furmonter. Je rougis de le confeffer, *Omaï* ; & le croiriez-vous ? au fort de ma douleur, lorfque nos fugitifs m'ont appris qu'*Opoony* s'étoit noyé, la penfée de mon indépendance s'eft préfentée à mon efprit... Les Dieux me font témoins qu'elle ne me confola pas, & j'attefte leur vérité fuprême que j'aurois volé dans les bras de *Boba*, fi, à ce prix, j'euffe rappellé mon pere à la vie : mais jugez de mon averfion pour le mariage projetté, puifqu'affligée jufqu'au défefpoir, j'ai cependant apperçu qu'il ne s'exécuteroit pas. «

» En venant chercher mon pere à *Ulietea*, la joie de fuir *Boba* s'eft affociée, malgré moi, à la tendreffe filiale. Le même motif a influé fur la réfolution de fuivre *Opoony* à *Huaheine*, & de ne jamais le quitter. J'ai créé mon coufin Régent de *Bolabola*, avec défenfe d'en fortir, fous quelque prétexte que ce fût : le bien de l'Etat m'a dicté cette précaution ; mais j'y voyois encore en perfpective l'affranchiffement des vifites dont

on n'auroit pas manqué de m'accabler. Je vous le répete : il me suffisoit d'être la fille d'*Opoony* & d'écouter la sainte voix de la nature, pour faire tout ce que j'ai fait ; j'aimerois *Boba* avec toute l'énergie de l'affection qu'il m'a jurée, que je ne balancerois pas un instant à lui préférer mon pere & mon devoir ; je goûterois même dans ce sacrifice un genre de plaisir que j'ignore actuellement : mais mon intérêt particulier a trouvé son compte dans nos arrangements. Qui sait si les Dieux, seuls dépositaires de mes peines, avant que je vous les révélasse, n'auront pas disposé les choses pour rompre un mariage qui auroit empoisonné toute ma vie ? La foi d'une providence qui veille à tout, est le premier hommage que je leur rends. «

» N'allez pas croire, *Omaï*, que mon cœur soit prévenu pour quelqu'un. *Œdidée*, cet autre parent qui est de votre connoissance, me témoigna autrefois un attachement très-vif ; il me sembla que je répondois à ses sentiments. *Cook*, le fameux étranger, parut. *Œdidée* m'abandonna pour

courir les mers avec lui. Cette conduite me piqua, & je cessai d'aimer le voyageur : preuve que je ne l'aimois pas auparavant. J'ai appris, avec la plus parfaite indifférence, son mariage à *O-Taïti.* «

» Il y a peu de temps que mon pere me proposa de m'unir à vous. Il vous craignoit, & il me fit entendre que cette alliance étoit nécessaire à sa sûreté & à la mienne. Je ne résistai pas, je vous acceptai : vous, *Omaï*, vous me refusâtes, mais d'une maniere assez délicate pour ajouter beaucoup au regret que j'eus d'avoir été refusée. «

» Enfin, & quoi qu'il en soit du passé, mon cœur jouit maintenant d'une entiere liberté. Il faut que vous m'aidiez ou à le conserver dans cette heureuse situation, ou à ne lui faire porter que des chaînes dont il ne sente pas le poids. *Ooroo* renonçant à la souveraineté d'*Ulietea*, m'a indiqué le moyen d'obtenir ce que je desire ; & c'est en quoi j'ai absolument besoin de votre secours. Vous enverrez à *Boba* un homme de confiance qui sera chargé de lui décla-

rer, de mà part, que je ne ferai jamais fon époufe : du refte, il adoucira ce compliment autant qu'il pourra; mais néanmoins fans l'affoiblir pour ce qu'il contient d'effentiel. Il ajoutera enfuite que je prie le Régent, comme fa parente & fon amie, & que je lui ordonne, en Reine, de fe marier, non pas *à terme*, mais pour un temps indéfini : lui promettant, en dédommagement de fes efpérances perdues, la fouveraineté de *Bolabola*, dont je lui ferai ceffion dès que mon pere ne fera plus. «

» J'ofe croire que *Nowa* me fouffrira auprès d'elle, & que vous me procurerez l'un & l'autre une fubfiftance honnête. D'ailleurs nous avons à *Bolabola* un riche patrimoine, indépendant des biens de la fouveraineté. Nous l'échangerons contre quelque habitation d'*Huaheine*, ou nous continuerons de le cultiver par nos *Towtous*, qui nous en apporterons le produit.... J'aimerois mieux l'échange, afin de ne plus penfer du tout à mon premier état; & duffai-je perdre moitié, ou même davantage, en traitant avec un de vos Infulaires, je

regarderai toujours le marché comme avantageux. «

Ainſi parla *Eman-Hué*. Au ton ſeul de ſes paroles, je compris qu'on s'oppoſeroit vainement à ſa réſolution. J'acquieſçai à tout ce qu'elle voulut, excepté à l'idée de promettre à *Boba* une renonciation abſolue au trône de *Bolabola*. J'y ſubſtituai la promeſſe, ou d'abdiquer en ſa faveur, ou de régner célibataire, & de lui laiſſer ſous elle la principale autorité. Cette alternative dédommageoit aſſez le Régent, s'il avoit plus d'ambition que d'amour; & la ceſſion pure & ſimple du *maro* royal ne l'auroit point aſſez dédommagé, s'il eût eu plus d'amour que d'ambition. *Eman-Hué* goûta mon avis. Le jour même de notre arrivée à *Huaheine*, nous chargeâmes *Sanno* de la commiſſion. Il s'en acquitta au mieux, & *Boba* prit ſi bien la choſe, qu'il étoit marié à une jeune *Earée* d'*Otaha*, avant que la lune, qui alors commençoit ſa courſe, l'eût achevée. La Reine deſiroit que ſon couſin ne réſiſtât pas à ſa volonté ſuprême; cependant une

obéiſſance ſi prompte & ſi entiere la piqua. Elle m'en fit l'aveu, ne concevant pas, diſoit-elle, d'où lui pouvoit venir cette contradiction. Je devinois quelle en étoit la ſource, &, en Europe, on ne la cherchera pas long-temps ſans la trouver: mais je crus que la politeſſe ne me permettoit pas de diſſiper ſon ignorance.

Nous approchons de la baie d'*Owharre*. Les ſpéculateurs ont découvert ma barque. Une multitude innombrable de pirogues couvrent la mer. Tout *Huaheine* vient audevant de nous. Le bruit des acclamations réitérées s'éleve juſqu'au ciel; elles ſont mille fois répétées par les échos du rivage & des collines.

Entre les embarcations j'en diſtingue une très-élégante & très-parée. Elle s'avance avec toute la viteſſe que peuvent lui imprimer vingt Pagayeurs qui ne s'accordent pas un moment de relâche. Les autres reſtent bien loin derriere elle. On ne ſera point étonné de l'empreſſement avec lequel elle nous cherche, quand on ſaura

qu'elle porte *Tairée-Tareea* notre jeune Souverain, *Nowa*, ſa mere & mon épouſe, *Méemé*, qui brûle d'apprendre des nouvelles de ſon *petit ami*, *Réema-Lema*, dont le cœur eſt déjà auprès de *Tanadoure*, le reſpectable *Adelo*, ſa femme, *Zée* & *Laloë*, qui, je m'en flatte, ne venoient que pour moi.

Qu'on eût une grande joie de ſe revoir, qu'on ſe la témoignât par toutes les careſſes que la décence permettoit, qu'on renouvellât à chaque minute ces marques de l'amitié la plus tendre & la plus pure, qu'on ſe fît des queſtions ſans nombre qui ſe produiſoient dans le plus aimable déſordre, & ſi preſſées l'une contre l'autre, que la réponſe ne trouvoit preſque jamais où ſe placer : c'eſt ce que l'on concevra aiſément en Europe. La mode d'en uſer ainſi y eſt connue & pratiquée chez plus d'un Peuple.

Je préſentai *Eman-Hué* à toutes nos femmes, qui la reçurent avec le reſpect dû à ſa dignité & à ſes malheurs ; mais quand

on eut appris qu'elle abandonnoit tout pour ſuivre & ſervir ſon pere dans le lieu de ſa captivité, la Reine fut oubliée ; on prodigua à la fille, généreuſe & tendre, toutes les marques imaginables de ſenſibilité, d'eſtime, de vénération, d'intérêt. Jamais la nature n'obtint chez les humains un plus parfait hommage. Quelle douceur n'éprouvai-je pas en voyant ma chere épouſe donner l'exemple de cette conduite vertueuſe, & mériter qu'*Eman-Hué*, honnête & reconnoiſſante à l'égard de tout le monde, lui accordât une préférence délicate qui ne bleſſa perſonne. *Tairée-Tareea* montra beaucoup d'empreſſement & d'attention pour la Reine de *Bolabola* ; &, comme s'il eût deviné que le plus sûr moyen de faire ſa cour, étoit de bien accueillir le pere de cette aimable femme, il embraſſa le vieux *Opoony* avec une franchiſe, un air d'aiſance & de vérité, qui diſſiperent une partie des nuages revenus, pendant la route, obſcurcir le front du Souverain dépoſé. *Adelo*, ſoulevant un peu *Eman-Hué*, l'offrit aux Dieux comme un de leurs plus dignes ouvrages. Il appella ſur ſa tête tou-

tes les bénédictions céleftes; il les lui promit au nom de l'*Eatooa*. Soit hazard ou autrement, le bon Hiérarque rencontroit prefque toujours jufte dans fes prédictions; & quoique je fuffe guéri de mon ancienne crédulité, je me fentis tout à coup une certaine confiance qui crioit au fond de mon cœur qu'*Adelo* avoit dit vrai. Nous verrons, par la fuite, fi c'étoit preffentiment ou fimple defir.

Ooroo, ayant annoncé lui-même qu'il fe réuniffoit à fes anciens hôtes pour ne plus s'en féparer, excita les plus vifs tranfports d'alégreffe. *Nowa* ne put les contenir, lorfqu'elle fut du refpectable vieillard qu'il m'avoit adopté : elle l'embraffa comme fon pere. *Méemé* en fit autant, mais elle lui reprocha férieufement de n'avoir pas ramené *Ollou*. Sa petite colere s'appaifa, dès que la fille d'*Oréo* lui eut dit qu'elle venoit exprès la chercher » de la » part du Roi d'*Ulietea*, fon mari : « cette bonne nouvelle valut à celle qui l'apportoit, des remerciements d'une naïveté enchantereffe, & l'affurance d'une protection,

d'un attachement, d'une amitié.... longue comme toute la vie. Ce doux épanchement d'une ame fans artifice, ajouta beaucoup à la fatisfaction dont nous jouiffions.

Je ne dirai pas que la réception faite à *Opoony* par notre Peuple, ait été très-amicale. Les pirogues qui avoient atteint ma barque, étoient remplies d'hommes qui le maudiffoient. La derniere & funefte expédition du Tyran d'*Eimeo* lui étoit attribuée.... » *Maheine* auroit-il ofé l'entre-» prendre, s'il n'eût été certain de la pro-» tection du Roi de *Bolabola*?.... Peut-être » celui-ci la lui avoit-il confeillée, com-» mandée ; car ce *Maheine* n'étoit prefque » qu'un ufurpateur fubalterne.... Et alors » c'étoit *Opoony* qui avoit ravagé *Huahei-» ne*, tué nos Guerriers, brûlé nos habi-» tations, emmené en captivité nos fem-» mes & nos enfants ; c'étoit *Opoony* qui » avoit horriblement outragé la femme du » grand *Téaponée*.... *Opoony* avoit fait » faire, & *Maheine* avoit fait. « On rappelloit encore les autres crimes du Roi prifonnier : les malheurs d'*Ooroo*, la

mort de ſon fils unique, l'immolation barbare de mon pere, du premier époux de *Réema-Lema*, &c. Pour concluſion, l'on demandoit, à grands cris, que mon captif fût immolé à ſon tour, non plus aux Dieux, mais à la vengeance publique.

Ces paroles de ſang arrivoient toutes à l'oreille d'*Opoony*. Sa tranquillité n'en parut pas altérée. Je m'empreſſai d'écarter les ſoupçons qu'il auroit pu concevoir : je renouvellai mes promeſſes, je pris les Dieux à témoins de leur ſincérité. Tant que j'aurai un ſouffle de vie, dis-je à l'infortuné Souverain, on ne vous inſultera pas. Vous êtes aſſez puni. Je vais parler à ce Peuple : il changera ſes diſpoſitions, en connoiſſant les nôtres.

En effet je montai ſur le pont, & faiſant ſigne que j'avois à parler, le ſilence le plus profond ſuccéda aux clameurs déſordonnées qui m'importunoient. Les pirogues ſe ſerrerent les unes contre les autres, afin que perſonne ne fût privé du bonheur de m'entendre. Les Dieux, je

pense, grossirent ma voix, & répandirent la persuasion sur mes levres. Je dis :

» Chefs & Peuple d'*Huaheine*, *Opoony*, qui est mon prisonnier, qui n'appartient qu'à moi, se seroit donné la mort, si je ne lui eusse pas juré par le grand Dieu qu'il n'avoit aucune insulte à appréhender chez nous. N'irritons pas le grand Dieu par un parjure. «

» *Ooroo* a pardonné à son ennemi. Ils s'aiment; ils ont dormi sur la même natte. «

» *Opoony* a tué mon pere, & je lui ai pardonné.... parce qu'il a été généreux à l'égard de ceux de nos amis qui étoient tombés en son pouvoir, durant la derniere guerre. «

» *Tairée-Tareea*, votre Roi, l'a embrassé : ce baiser fraternel a scellé leur réconciliation. «

» Nous avons fait un traité avantageux ; *Opoony* n'est plus Roi : mais *Bolabola* périroit plutôt mille fois que de ne le pas venger,

venger, si nous l'outragions. Assurons la paix. Chefs & Peuple d'*Huaheine*, criez tous : *Bien venu soit Opoony*.... ou je le reconduis à l'instant dans le havre d'*Oteavanooa*. «

» Puisque tu le desires, brave *Omaï*, & » & que tu le crois utile à la Nation, ré» pondit le vieux *Mataneo*, celui des Chefs » qui s'étoit avancé le plus près de nous : » *Bien venu soit Opoony*. «

Ces paroles passerent de bouche en bouche; on les répéta à l'envi, & on y en mêla beaucoup d'autres qui renfermoient, avec mon éloge, des protestations d'obéissance à toutes mes volontés, & la promesse d'aimer notre ennemi pour l'amour de moi. On finit par demander à le voir. Il parut ayant *Eman-Hué* à côté de lui. Ce Peuple, qui, le moment d'auparavant, vouloit sa mort, n'eut plus de voix que pour prononcer : *Bien venu soit Opoony*. L'infortuné Souverain remercia avec beaucoup de noblesse & de dignité. *Mataneo* lui offrit tout ce qu'il avoit, jusqu'à sa personne inclusive-

ment. Et prenant le ton de la familiarité, qui, dans nos mœurs, n'eſt pas meſſéante : — Mon camarade, dit-il, quelle eſt donc cette grande & charmante créature que tu tiens par la main? — C'eſt ma fille, répondit *Opoony*. — C'eſt encore, ajoutai-je, la Reine de *Bolabola*, qui, pouvant jouir de toutes les prérogatives de ſon rang, y renonce pour vivre au milieu de nous, & ſervir ſon pere juſqu'à ce que la mort les ſépare. — Eſt-il bien vrai, s'écria *Mataneo*!.... O! mon ami, tu n'as rien perdu, puiſque cette fille te reſte!.... Fille divine! Les Puiſſances aëriennes te récompenſeront.... Et moi donc? je n'ai point d'enfants; je te nomme mon héritiere.... Peuple d'*Huaheine*, vous l'entendez? Voilà l'héritiere de *Mataneo*.... Abandonner un royaume pour s'exiler avec un pere malheureux, pour partager ſa miſere, ſes opprobres.... ce trait eſt ſans exemple. Que ne nous le diſois-tu d'abord, *Omaï*? Il n'en eût pas fallu davantage. Le pere d'une telle fille n'a point commis de fautes qu'elle ne lui faſſe pardonner.

L'enthousiasme fut universel : *Eman-Hué* conquit tous les cœurs ; & son pere se consola davantage du sacrifice auquel je l'avois forcé.

—Etes-vous content, lui dis-je ? Commençé-je bien d'acquitter mes promesses ? (*Il versa quelques larmes*) Qu'avez-vous, *Opoony* ? que vous manque-t-il ?

— Une chose, *Omaï*, sans laquelle je ne puis être heureux.

— Et cette chose dépend-elle de moi ?

— Je crains qu'elle ne soit pas en votre pouvoir ?

— Est-elle au mien, reprit *Mataneô* ?... Mon vieux camarade pourroit y compter.

— Elle n'est pas au pouvoir de *Mataneo*.

—(*Mataneo*) C'est donc une chimère, si *Omaï* & moi nous ne pouvons te la procurer.

— (*Opoony à Eman-Hué*) Ma fille, priez, suppliez *Omaï* de m'accorder....

— Quoi? une chose qui n'est pas en mon pouvoir ?

—Eh ! ne comprends-tu pas que cette chose.....

— Achevez donc.

— C'eſt ton amitié. (*Il ſe cacha le viſage avec ſes deux mains, & continua* :) Ton amitié !.... J'ai tué ton pere.... mais ſi tu voyois dans mon cœur.... à quel point je m'en repens, ma priere.... ne te trouveroit pas inexorable.... Parle à notre vainqueur, ma chere *Eman-Hué*.... mets le comble....

— Mon amitié !.... *Opoony* demande mon amitié !.... Mon pere !

—(Eman-Hué *s'empare d'une de mes mains & l'arroſant de ſes larmes* :) Vous en avez un autre.... *Ooroo* vous a adopté.

— Ame de mon pere.... égorgé.... tu l'entends cet *Opoony* !... il demande... ah ! jamais.

—(Eman-Hué *me quitte & court à* Nowa) O ! la meilleure & la plus aimée des femmes, intercédez pour nous ! (*Elle l'entraînoit de mon côté, & la mettoit preſque dans mes bras.*) Dites-lui : » Pour l'amour de ton » épouſe, aime *Opoony* qui ſe repent. «

—(Nowa *prononça ces propres paroles ; moi, ému au-delà de toute expreſſion, & la repouſſant légerement* :) Qu'exigez-vous ? Savez-vous qu'un pere.... c'étoit le mien ;

il feroit aujourd'hui le vôtre.... cruellement affaffiné.... (*Elle fit un mouvement pour fe retirer.*) Oh ! ne t'éloigne pas... ne me punis pas d'une réfiftance involontaire.... Que les Dieux la placent donc au fond de mon cœur cette amitié que vous follicitez !... Qu'ils y étouffent la voix du fang paternel.... que j'entends feule en ce moment terrible !.... Pourquoi, *Opoony*, ne t'être pas contenté de ce que j'ai fait ? Pourquoi me déchirer l'ame, en fufcitant contre moi une époufe adorée.... & ta fille... à laquelle je donnerois ma vie, fi elle étoit capable de la vouloir ?.... Vous pleurez tous !.... Toi auffi, *Tanadoure*, tu pleures !... Me trahirois-tu ? Te joindrois-tu à ceux qui fouhaitent que j'aime *Opoony* ?.... Vénérable *Adelo*....

— (*Il prit la parole*) J'allois parler.... (*avec enthoufiafme*) Ecoutez tous l'*Eatooa* qui m'infpire.... Les vertus fublimes font le partage d'*Omaï*. Il doit être humain, bon, généreux jufqu'au prodige. Les Dieux, dont il eft la brillante image, ceffent de voir le forfait que couvre le repentir. Il aimera un ennemi qui ne l'eft

plus, qui gémit de l'avoir été.... Foibles mortels ! qu'êtes-vous autre chofe que des inftruments de cette invifible providence qui arrive à fes fins, fans que l'on puiffe deviner ou retarder fa marche ?.... Qu'*Opoony* n'eût pas été quelque temps ambitieux & cruel, *Omaï* auroit-il fongé à quitter fa terre natale, & à voler aux extrêmités de l'Univers ? Ces richeffes en tout genre qu'il a rapportées, & qui préparent dès-à-préfent le bonheur de toutes nos Ifles, les aurions-nous ? Le fanatifme du *Taboo* n'égorgeroit-il pas encore fes victimes ?.... Que de vies font dues à la mort du pere d'*Omaï* !.... Tu te vengeois, *Opoony*, & le fuprême Adminiftrateur des chofes d'ici bas tiroit de tes vengeances mêmes le grand *Omaï* ; tu le formois malgré toi.... &, malgré lui, il te doit tout.... Viens, embraffe-le : les Dieux lui commandent de te fouffrir. «

En parlant de la forte, il ouvrit mes bras ; *Opoony* s'y précipita. Je tremblois. Il fallut me foutenir. Les Dieux triomphèrent. J'embraffai le.... le pere d'*Eman-Hué*.

Les témoignages de la joie univerſelle furent la premiere récompenſe du pénible ſacrifice auquel j'avois conſenti : j'en ai eu bien d'autres depuis.

Cependant l'air s'obſcurciſſoit. Un mouvement interne agitoit les flots. On entendoit au loin les ſifflements aigus de *Taroooa*. Tout annonçoit une tempête prochaine. Heureuſement nous n'étions qu'à quelques milles de l'entrée d'*Owharre*. Les pirogues s'y réfugierent avec empreſſement. Ma barque, excellente voiliere, les devança.

Je ne décrirai point ce qui ſe paſſa à notre arrivée : la joie du Peuple, les fêtes qu'il ſe donna, la part que nous y prîmes ; des ſoins plus importants me commandent de gliſſer rapidement ſur toutes ces minuties.

Deſcendu à terre, *Ooroo* me déclara qu'il prétendoit n'avoir pas d'autre maiſon que celle de *ſon fils*. En conſéquence, dit-il, & ſous le bon plaiſir de *Tairée-Tareea*, je cede à *Opoony* & à *Eman-Hué* l'agréable habitation dans laquelle on m'avoit inſtal-

lé, après le banniſſement des mauvais *Téaponées*. Rien n'y manquera à nos amis.

Cet excès de généroſité toucha ſenſiblement les deux perſonnes qui en recueilloient le fruit. Nous les accompagnâmes à leur nouvelle demeure, & nous les y laiſſâmes dans la plus grande liberté. *Opoony* jura par l'ame de ſon pere & par la tête de ſa fille, qu'il ne ſortiroit jamais d'*Huaheine* ſans notre permiſſion. Il demanda celle d'aller à la pêche, & de ſe promener ſur la mer de temps en temps. Nous conſentîmes à tout. Son langage paroiſſoit être celui de la ſincérité; d'ailleurs *Eman-Hué* le cautionnoit.

SEIZIEME NARRATION,

TUPAO.

C'eſt un Roi que les Dieux éprouverent long-temps, mais qu'ils aimerent toujours. Son rôle dans mon ouvrage eſt aſſez court ; il n'a eu que des vertus.

On n'a point oublié qu'à bord de mon vaiſſeau étoient le Dieu *Etary* & *Phaour*, ſoi-diſant Roi de l'Iſle des Perles. J'avois eu ſoin de les dérober aux regards des perſonnes qui vinrent au-devant de nous. Je ne voulois pas ſur-tout que *Réema-Lema* & ſon oncle puſſent s'entrevoir, & me forcer à une explication que je n'avois pas encore méditée.

On attendit le ſoir pour débarquer les deux priſonniers. Quelques-uns de mes *Towtous* conduiſirent *Etary* à la maiſon du corps-de-garde. Chacun eut la liberté de lui rendre viſite, & cet homme, auparavant ſi redouté, même des Rois, devint

le jouet d'un peuple qui ne le craignoit plus. Au refte, il n'éprouva d'autre mauvais traitements que la dérifion & le mépris : encore étoit-il de trempe à n'en être pas exceffivement tourmenté.

Pour *Phaour*, dont *Opoony* m'avoit promis qu'il ne parleroit pas, *Tanadoure* le mena à petit bruit, & avec une bonne efcorte, à la pauvre cabane où le vénérable *Aringa* avoit expiré entre les bras de *Réema-Lema*. On lui apprit cette particularité quand il y entra : c'étoit commencer fon fupplice. En vain accabla-t-il de queftions les Guerriers qui le gardoient ; on ne lui répondit jamais que par ces paroles : » C'eft ici qu'a expiré le vénérable » *Aringa*, entre les bras de *Réema-Léma*. « Il aima mieux fe condamner au filence que de provoquer la répétition de cette phrafe lugubre. Excepté le logement qui n'étoit pas magnifique, on eut pour lui tous les égards convenables à fon rang.

Le lendemain de notre arrivée on tint un grand *Anoho*, dans lequel la Nation,

représentée par ses Chefs, m'adressa les remerciements qu'elle croyoit me devoir. Mes nobles collegues se mirent l'esprit à la torture pour imaginer quelque distinction capable de me flatter; mais je dis si positivement que je n'en accepterois aucune, & que leur amitié suffisoit à mon bonheur, qu'ils se conformérent à ma volonté, non moins surpris de ma modération qu'enthousiasmés de mes succès. Nous convînmes qu'après un mois de réjouissances & de repos, nous nous rassemblerions pour délibérer sur la guerre d'*Eimeo*: car il étoit décidé que les attentats de *Maheine* ne demeureroient pas impunis.

Nous avions concerté, *Tanadoure* & moi, que débarqués à *Owharre*, nous expédierions deux hommes sûrs; l'un à *Mareaphoë* pour s'aboucher avec le *Towtou* & la nourrice de *Réema-Lema*, & les amener à *Huaheine*; l'autre à *Otavaoo*. Un de mes gens qui avoit navigué vers les Isles basses, fut chargé de la premiere commission. Son intelligence étoit médiocre, mais il n'en falloit beaucoup pour découvrir deux person-

nes qu'on lui nommoit, & leur ordonner de la part de *Réema-Lema*, de se rendre auprès d'elle.

La seconde commission étoit beaucoup plus difficile. Il s'agissoit d'abord de pousser jusqu'au terme le plus éloigné de notre navigation : & ce voyage avoit ses dangers. Ensuite, quelle prudence & quelle sagacité quand on auroit pris terre ! Ne se pas faire connoître tout d'un coup : sonder les dispositions des Chefs & du Peuple à l'égard de *Phaour* : découvrir si l'on étoit instruit de la captivité de l'usurpateur, quelle sensation un événement si peu attendu avoit produite, quelles résolutions, quelles mesures il occasionnoit : se déterminer, suivant les circonstances, ou à taire ou à rappeller le souvenir de *Wissaobenbo* & de *Réema-Lema* : s'ouvrir ou dissimuler ; en un mot tirer parti de tout pour opérer, s'il étoit possible, la restauration de la Famille royale, la ruine, la ruine entiere de *Phaour* & de ses coupables partisans.... voilà, en abregé, les devoirs de notre Ambassadeur à *Otavaoo*. On con-

viendra qu'ils exigeoient de grands talents. Malheureuſement *Sanno* étoit abſent : c'eût été, par excellence, l'homme qu'il falloit. *Opahiah* n'étoit peut-être pas près de revenir de *Bolabola* ; & d'ailleurs cet Inſulaire avoit plus de franchiſe que de fineſſe, plus de courage que de réſerve. Incomparable pour aller droit au but, parler avec dignité, s'expoſer généreuſement à tous les périls d'une commiſſion hazardeuſe, il étoit peu propre au rôle qui lui impoſoit preſque la néceſſité de ſe conduire en eſpion, avant de ſe montrer en négociateur.

Après y avoir mûrement penſé, je crus qu'il convenoit que *Tanadoure* lui-même fît le voyage d'*Otavaoo*. Il étoit le principal intéreſſé dans l'affaire, puiſque le *maro* royal lui appartenoit du chef de ſa femme. Par cette raiſon il pouvoit, mieux qu'aucun autre, prendre conſeil des circonſtances, & ſe déterminer ſans qu'il fût beſoin d'en référer à perſonne. Quant à la longueur & aux dangers de la navigation,

qu'étoit-ce pour un homme qui avoit vu *Lima* ?

L'embarras étoit d'obtenir le consentement de l'époufe de mon ami. Elle ne manquera pas de fe récrier contre une nouvelle abfence. A peine eft-on réuni. La quitteroit-on avec une forte d'empreffement, fi on l'aimoit ?.... Ajoutez qu'elle voudra favoir les raifons de ce départ précipité. Si on les lui dit, elle ne permettra jamais que fon mari coure les rifques d'une pareille aventure. Elle eft fans ambition. Contente de fon fort, elle a juré de mourir à *Huaheine*.... Mais comment ne pas les lui dire ? On a donc des fecrets pour elle ? Il n'eft pas certain qu'elle s'en plaigne : elle fouffrira, & *Tanadoure* aimeroit mieux renoncer à toutes les fouverainetés de l'univers, que de la voir fouffrir un feul inftant.... fur-tout que d'en être la caufe. — » J'irai, » j'affronterai le péril, je réuffirai ou je » périrai en homme de cœur.... mais char- » gez-vous de décider *Réema-Lema*.... Que » j'aie l'air de vous obéir, en l'abandon- » nant encore une fois.... Et ne vous cho-

» quez pas , *Omaï* , ſi je réſiſte , ſi j'affecte
» de la triſteſſe , ſi je me fais prier : il y
» aura de la réalité à tout cela. « Je promis.

En conſéquence , & un bon génie ſans doute m'inſpira cette ruſe innocente , je cherchai & trouvai bientôt l'occaſion d'avoir avec *Réema-Lema* une converſation ſolitaire. — La guerre contre *Eimeo* eſt réſolue , lui dis-je. Elle ſera ſanglante. *Maheine* n'eſpere aucun quartier. Il ſe défendra juſqu'à la derniere extrêmité. La victoire ſe déclarera pour nous ; mais le ſang de nos plus braves Guerriers l'arroſera peut-être.... Je ne le diſſimulerai pas à notre chere *Réema-Lema* : je crains pour *Tanadoure.* Il eſt vif , bouillant , inſatiable de gloire & de ſuccès.... il ne ſe ménagera point ; (*je voyois l'effroi glacer par degrés l'ame de la ſenſible épouſe*) je tremble qu'un coup malheureux.... Il y auroit un moyen d'empêcher....— Ah ! dites ! Quel eſt-il ? — Il vous affligeroit un peu , mais il vous conſerveroit.... — Eh ! qu'importe que je ſois affligée , pourvu que *Tanadoure* évite.... L'idée ſeule de *Maheine* & *d'Eimeo*

me fait frémir. Ayez pitié de moi. Quel eſt votre moyen ? Je conſens à tout. — Il me faut un homme de mérite pour une négociation extrêmement délicate.... l'Iſle eſt un peu éloignée d'ici.... je confierois cette négociation à *Tanadoure*, il partiroit ſans délai.... l'affaire traîneroit en longueur, & pendant ce temps-là.... — On feroit la guerre ? — C'eſt cela même. — (*Un ſoupir & une pauſe*) Le moyen eſt douloureux.... pour moi. — Et pour lui encore davantage, je vous aſſure. J'aurai beſoin de votre aſcendant ſur ſon eſprit, pour l'engager à accepter. Si vous ſaviez ce qu'il m'a dit quand je lui ai touché quelque choſe de cette affaire ?.... N'allez pas lui laiſſer entrevoir que notre but eſt de le ſouſtraire aux accidents meurtriers de la guerre prochaine. Je le connois ; ſon courage s'indigneroit, ſe révolteroit. Le coup ſeroit manqué. Il ne partitoit pas.... La tendre *Réema-Lema* doit, ſans autre explication, perſuader à ſon époux d'acquieſcer au déſir d'*Omaï*. — Comptez ſur ma docilité.

Nous

Nous converſions au bord de la mer, tandis que *Tanadoure*, ſe jouant avec les vagues courroucées, donnoit à deux cents Inſulaires le ſpectacle qui étonna tant le Capitaine *Cook* & ſes compagnons, la premiere fois qu'ils en furent témoins à *O-Taïti*. Mon ami excelloit dans cette lutte. Les plus habiles l'admiroient. Quand il ſe fut bien fatigué, il ſortit de l'eau, & nous rejoignit. — J'apprenois à *Réema-Lema*, lui dis-je aſſez ſérieuſement, que je deſirois vous charger d'une commiſſion qui m'importe infiniment, & que vous vous y refuſiez. Elle ne vous approuve point. — Elle? — La voilà; demandez-le-lui. — Vous n'approuvez point que je veuille enfin goûter le plaiſir, juſqu'à préſent traverſé, de vivre quelque temps à côté de vous? — Mon cher époux ne prend pas la choſe comme il devroit. Je me flatte qu'il ne doute pas qu'une nouvelle & prompte ſéparation ne me ſoit auſſi amere qu'à lui: mais quand *Omaï* parle, quand il prie.... on accorde tout; on ſacrifie.... tout. Mon bien-aimé paſſera encore deux jours avec moi. Ce terme expiré (*les larmes parurent*) il s'em-

barquera.... Par exemple, s'il consentoit que je l'accompagnasse, ma joie.... — Vous fait oublier que sous peu de mois je serai pere.... *Omaï*, je ne résiste plus. — Adieu, dit *Réema-Léma*; je cours chez *Adelo*.

Le bon Hiérarque étoit toujours son réconfort, lorsque le chagrin affligeoit son ame. Peut-être aussi que croyant fermement à toutes ses prédictions, elle mouroit d'envie de le consulter sur le retour de son mari, avant même qu'il fût parti.

Tanadoure, fort étonné du langage de son épouse, céda à la curiosité de savoir quel pouvoit être le moyen péremptoire qui l'avoit rendue facile & raisonnable au-delà de ses espérances, peut-être même au-delà de ses desirs. Il m'en fit la question. Je me gardai bien d'y répondre. L'idée de la guerre d'*Eimeo* auroit pu enlever à mon ami celle de son ambassade. — Ce que vous me demandez, lui dis-je, est mon secret; trouvez bon que je ne m'en dessaisisse pas avant votre retour. Vous ne vouliez que le consentement de *Réema-Léma*, elle l'a donné : il ne faut plus songer qu'à partir....

Et promettez-moi que vous aurez la discrétion de ne pas exiger de vôtre femme la petite satisfaction que je vous réfuse. Elle se tairoit ou mentiroit : nous en sommes convenus.... Mais sachez, pour votre consolation, qu'en acquiesçant à mon desir, elle n'a écouté que son amour pour vous.

— Lui auriez-vous confié que je vais à *Otavaoo* ? Penseroit-elle à son rétablissement, à mon élévation ?

— Ma réponse sera constamment que je ne vous en donnerai aucune, & que *Réema-Léma* ne sera pas moins silencieuse que moi.

— Soyez sûr, *Omaï*, que je ne la tourmenterai pas ; il suffit que ce soit votre volonté. Mais si nos projets pour *Otavaoo* avoient contribué à la résignation de ma chere épouse, j'aurois eu quelque chose à vous dire.

— Dites toujours.... (Je prononçai ces deux mots en souriant, très-aise qu'il se trompât lui-même, & que s'attachant à une raison indifférente & fausse, il n'entrevît pas la véritable.)

— Dites toujours... Cela me feroit croire que j'ai deviné juste. En tout cas, voici *mon*

ſecret : car ceux que j'aurai, je les communiquerai toujours à mon ami, ſans me plaindre de ce qu'il uſe quelquefois de réſerve avec moi.... Je connois *Réema-Lema*. Elle chérit notre médiocrité. Jamais elle n'a regretté ni les grands biens de ſa famille, ni le rang qu'elle a perdu. Satisfaite, elle compare ſon état préſent avec celui qu'elle avóit dans la pauvre cabane d'*Aringa*, & ſe trouve heureuſe autant qu'il eſt poſſible de l'être. Si l'envie de revoir *Otavaoo* & d'y régner germe dans ſon ame, c'eſt qu'elle aura préſumé me devoir ce ſentiment. Elle ne veut pas qu'il lui ſoit reproché d'avoir pu faire Roi ſon époux, & de ne l'avoir ſeulement pas tenté.... Or je ſuis bien aiſe que vous ſachiez, *Omaï*, que, grace aux Dieux, je n'ai pas plus d'ambition qu'elle ; que mon deſir le plus ardent eſt de vivre à *Huaheine* avec elle, avec vous, dans la compagnie de nos amis ; & que ſi je me tranſporte à *Otavaoo*, eſpérant y opérer une révolution, mon but, mon unique but eſt de remettre à leur place naturelle les enfants que *Réema-Léma* a eus de ſon premier mari,

de revêtir moi-même l'ainé du *maro* de son aïeul, & de procurer aux deux autres la part à laquelle ils ont droit dans les héritages de *Vissaobenbo* & de *Soussouma*. Je leur sers de pere, & c'est ainsi que je me propose d'en remplir les fonctions. M'aide l'*Eatooa* !

Je louai les dispositions de *Tanadoure*. Elles me charmerent, mais elles ne me surprirent pas. Tous les genres de vertu étoient faits pour mon ami. Nous nous quittâmes. Mes dernieres paroles lui recommanderent expressément de cacher ses conjectures à son épouse : il en fit le serment & l'observa. Les deux jours écoulés, il partit au coucher du soleil.

Réema-Lema, à qui ses malheurs avoient donné une habitude de mélancolie que le changement inespéré de sa fortune n'avoit pas dissipée, passa une fort mauvaise nuit. Elle ne ferma pas l'œil ; mais plus forte & plus courageuse que ne le sont ordinairement les femmes atteintes du même mal, elle se leva avec le jour, & cher-

cha à vaincre sa tristesse en se promenant loin de sa demeure, bien résolue de s'emparer, pour ainsi dire, de tous les objets qu'elle rencontreroit, & de repousser jusqu'à l'idée de *son voyageur*, si elle se présentoit d'une maniere trop importune. L'envie de visiter des lieux chers à son souvenir dirigea ses pas vers la pauvre cabane où je tenois enfermé son oncle & son persécuteur. Si elle fut surprise de la trouver habitée, elle le fut encore davantage en voyant des Guerriers sous les armes, la garder avec une extrême vigilance. Elle s'adressa à un des Insulaires qui faisoient sentinelle en dehors, & lui demanda ce qu'il y avoit dans cette cabane. » Un pri- » sonnier, dit-il, que *Tanadoure* nous a » remis de la part d'*Omaï*. « Jugez de son étonnement en entendant dire qu'un prisonnier, important en apparence, avoit été au pouvoir de son mari, & en se rappellant qu'il lui en avoit fait mystere. Elle ne douta pas que la commission qui le lui avoit enlevé, ne fût relative à ce personnage. — Et quel est, dit-elle, cet homme? — Nous ne le connoissons pas. — Son

nom, ſa patrie, ſon rang? — Nous n'en ſommes pas inſtruits. — Je vais l'interroger ſur tout cela. Il eſt malheureux; ma préſence le conſolera. (*Elle s'avançoit pour entrer.*) — Non pas, s'il vous plaît; le priſonnier ne voit perſonne. — Mais penſez-vous que c'eſt moi qui.... — Il m'en coûte infiniment pour vous refuſer: l'obéiſſance due aux ordres d'*Omaï* eſt mon excuſe. — *Omaï*, j'en ſuis sûre, ne me refuſeroit pas. — Je crois en être auſſi sûr que vous; avec cela il me blâmeroit, me puniroit peut-être pour avoir cédé à vos inſtances.... & puis je l'affligerois: il a tant à cœur que ſa diſcipline ſoit obſervée!.... Vous ne voudriez pas, vous qui êtes ſon amie, que je lui cauſaſſe de la peine.

Il fallut ſe rendre à de ſi bonnes raiſons, & réprimer les mouvements d'une curioſité d'autant plus vive que c'étoit celle d'une femme très-ſenſible, & qu'il y avoit pour la ſatisfaire un mêlange de facilités & de difficultés bien propres à l'enflammer. On s'approchera du moins de la cloi-

ſon, on regardera par les fentes, on ſe ſouvient qu'elles n'y manquent pas.... Nouveau déſagrément: ces lacunes avoient été remplies, afin que l'habitation fût plus ſaine & plus décente.... On ſera donc réduit à coller ſon oreille contre les planches, à écouter ſi l'on ſe plaint, ſi l'on ſoupire.... Mais qu'imagina notre curieuſe lorſqu'une voie inconnue ayant articulé la queſtion la plus indifférente, une autre voix répondit: » C'eſt ici qu'a expiré » le vénérable *Aringa* entre les bras de » *Réema-Lema*? « Elle ne comprit rien à ces paroles, qui n'avoient réellement aucun rapport à la queſtion; mais ſoit humanité, ce que je penſe, ſoit un peu de dépit d'avoir été contrariée, ce qui ne feroit pas impoſſible; ou que ces deux motifs, & pluſieurs autres, la déterminaſſent, toujours eſt-il qu'elle s'écria: » Pauvre mal» heureux priſonnier, je ſuis cette *Réema-* » *Lema* dont on vous parle.... Pourrois-je » vous être utile?.... J'ai voulu vous voir. » On m'en a refuſé la permiſſion. Si *Omaï* » étoit là, il me l'accorderoit.... Répon» dez-moi.... J'ai été long-temps malheu-

» reuſe.... Comptez que je vous ſecourrai,
» ſi je le puis. Au comble du bonheur,
» mon plus doux plaiſir eſt d'adoucir les
» peines de l'être qui ſouffre. «

Après quelques moments de ſilence, une voix forte & auſtere repliqua : Vous n'êtes pas *Réema-Lema*. Les flots l'ont engloutie.... il y a bien des années.

— » C'eſt un faux bruit, une fauſſe
» nouvelle, répandue exprès pour me ſouſ-
» traire aux pourſuites d'un cruel qui vou-
» loit ma mort.... je vous aſſure que je ſuis
» *Réema-Lema*. C'eſt entre mes bras que le
» reſpectable *Aringa*, ou plutôt *Souſſouma*,
» mon grand-oncle maternel, a redonné
» aux Dieux l'eſprit qu'il en avoit reçu....
» (*une pauſe.*) Vous ne me croyez pas en-
» core ? «

— Si vous êtes en effet *Réema-Lema*, je ſuis un de vos plus proches parents.... Une femme comme vous doit être toute-puiſſante ici. Ordonnez qu'on me rende la liberté.

— » Ils ne le feroient pas, puiſqu'ils ont
» opiniâtrément réſiſté à l'envie que j'avois

» de vous voir.... Mais je cours à *Omaï*,
» dont vous êtes le prifonnier; il viendra
» lui-même avec moi, & nous briferons les
» indignes liens qui ne devoient pas capti-
» ver un feul inftant le parent de *Réema-*
» *Lema*.... Oh! affurément *Omaï* ne fait
» pas que vous m'appartenez. Quoiqu'il
» vous ait trouvé (je le préfume) dans
» l'armée du Roi de *Bolabola*, & combat-
» tant pour nos ennemis, il vous auroit
» épargné à ma confidération.... fans qu'il
» fût befoin que je l'en priaffe.... mais je
» prolonge votre détention, en ne vous
» quittant pas. «

J'étois chez elle lorfqu'elle y rentra; & lui demandant avec intérêt comment elle avoit paffé la nuit. — J'ai bien autre chofe à vous dire, me répondit-elle. Qu'eft-ce qu'un prifonnier que le difcret *Tanadoure* a renfermé par vos ordres dans la cabane d'*Aringa*? Savez-vous que cet homme eft mon proche parent? Quel eft fon crime? Pourquoi le prive-t-on de la liberté, tandis que, de votre confentement, *Opoony* eft libre?.... Je vous pardonnerois, je crois,

bien difficilement, ſi cet homme eſt en effet un de mes parents, & que vous ne l'ayez pas ignoré.... Mais la choſe n'eſt pas poſſible. — Plus que poſſible, lui dis-je; car le priſonnier eſt ce qu'il dit être, & je le ſavois.

— Vous le ſaviez! En vérité cela ne ſe conçoit point.... & *Tanadoure*, mon époux, qui auroit dû protéger.... je m'y perds.

— Ainſi vous ne me condamnez pas tout à fait?

— Le pourrois-je? La bonté de votre caractere & votre tendre amitié pour moi me ſont ſi bien connues, qu'elles vous défendent dans mon cœur contre les plus fortes apparences.

— Vous me rendez juſtice, excellente femme. Mais avant de vous expliquer ma conduite, expliquez-moi vous-même de quelle maniere vous avez découvert qu'on gardoit mon priſonnier dans la cabane d'*Aringa*?

Elle me raconta ſon inſomnie, ſa promenade, tout ce qui lui étoit arrivé. Elle ne put s'empêcher de mettre un peu d'hu-

meur dans sa narration, quand elle me dit qu'on lui avoit refusé jusqu'à la satisfaction de voir un malheureux qui la touchoit de si près. Je l'étonnai beaucoup, en avouant que c'étoit précisément à cause d'elle que j'avois ordonné qu'il ne vît personne. Elle sollicita le mot de cette nouvelle énigme, & je lui assurai que sous peu de moments elle la devineroit sans mon secours.

Tanadoure étant en route pour *Otavaoo*, je ne risquois plus rien d'apprendre à *Réema-Lema* quel étoit l'homme que nous gardions avec tant de circonspection, & de l'instruire de tous nos projets, puisqu'il falloit qu'elle concourût à leur exécution. Je lui proposai donc de retourner à la cabane. Je vous y introduirai, lui dis-je, mais à condition que vous ne parlerez pas à votre parent.... je lui parlerai, moi; &, pendant ce temps-là, vous l'examinerez à votre aise.... S'il vous adresse la parole, vous ne répondrez point.... S'il vous presse de répondre, & que vous vous sentiez prête à succomber à la tentation, vous fuirez.... La singularité de ces précautions

vous prouve qu'elles ſont néceſſaires.... Après une viſite de quelques moments, nous nous retirerons, & tout alors vous ſera dévoilé. Le priſonnier ne dépendra plus que de vous ; un mot, un ſigne de votre part lui rendra la liberté. — Que j'aurai de plaiſir à rompre ſes liens ! — Peut-être.... Au ſurplus, le plaiſir qu'on anticipe par l'imagination eſt quelque choſe. Vous reſſemblez aux perſonnes qui rêvent agréablement : jouiſſez juſqu'au réveil.

Nous entrâmes dans la priſon de *Phaour*. Dès qu'il nous apperçut, cette exclamation : *c'eſt elle !* lui échappa involontairement. Il parut auſſi-tôt ſe repentir de ſon imprudence, & il donna les marques de la plus grande agitation. — Eſt-ce que cette femme vous eſt connue, lui dis-je ? — Non, me répondit-il. J'ai cru d'abord démêler quelque reſſemblance avec une femme que j'ai vue autrefois. Ce rapport m'a frappé. — Et cette autre femme, vous la nommez ? — Je ne m'en ſouviens plus. — Au moins vous n'aurez pas oublié qu'elle étoit épouſe de *Viſſaobenbo*, &

Reine d'*Otavaoo?*.... (*Il se troubla & garda le silence.*) On se ressemble de plus loin. Voilà *Réema-Léma*, la fille de cette femme que vous disiez.... ; elle me racontoit tout-à-l'heure que vous l'aviez reconnue pour votre parente : cela est-il vrai? — Il est vrai qu'une personne m'ayant parlé à travers la cloison, & m'ayant dit qu'elle étoit *Réema-Lema*, j'ai prétendu que je lui appartenois, dans l'espérance qu'elle me tireroit d'ici.... mais la véritable *Réema-Lema* n'existe plus. — En ce moment, votre conscience vous force d'avouer intérieurement qu'elle existe encore.... & que c'est cette femme.... A sa tranquillité, à l'espece d'intérêt que vous excitez en elle, il est aisé de sentir que ses yeux n'ont point percé les ténebres qui vous environnent.... Elle approche, cette révélation terrible, épouvantable.... Tremblez, & par votre repentir appaisez les Dieux.... Il détourna la tête, & nous sortîmes.

Réema-Lema continuoit de se taire; ses pensées l'occupoient entiérement. Eh bien, lui dis-je! quelle idée vous faites-vous de

mon prisonnier? Quelle impression avez-vous reçue de sa présence? Etes-vous encore favorablement disposée en faveur de ce *malheureux?* Romprez-vous *ses liens* avec une extrême satisfaction?

— Je ne sais où j'en suis. Le sentiment que j'ai éprouvé en le voyant, n'étoit point celui de la compassion: c'étoit du saisissement, de la terreur, presque de l'horreur.... Ce que vous lui avez dit, ses réponses, votre ton, sur-tout, ont achevé de me déconcerter.... j'aurois voulu être bien loin.... son regard me blessoit.... Si je le fixois, les battements de mon cœur accéléroient leur marche....

— *Réema-Lema* !.... Asséyons-nous, & écoutez-moi.... La nature & les Dieux ont parlé à votre ame. Le sang d'un pere, indignement répandu, a agité le vôtre. Vous avez vu.... votre parent, votre plus proche parent.... un monstre....

— Seroit-il possible! *Phaour*?

— Lui-même.

Elle se leva précipitamment, & fit quelques pas en courant vers la cabane. Je la retins. » *Phaour*! s'écria-t-elle en joignant

„ les mains & retombant à terre.... O !
„ Dieux ! *Phaour* !.... Et j'ai voulu le dé-
„ livrer!.... (*se relevant*) Qu'on l'immole....
„ *Omaï*, commandez qu'on l'immole.... sur
„ le champ.... Ah ! c'est moi qui l'immo-
„ lerai !.... Cruel, il coulera.... goutte à
„ goutte.... ton sang odieux : cette main
„ le versera.... elle le versera.... «

Je la laissai exhaler sa douleur tant qu'elle voulut. Un déluge de larmes termina cette crise violente. On se calma assez pour entendre le récit que j'avois à faire de la capture de *Phaour*, & des projets de *Tanadoure*. La tendre épouse ne put se défendre d'une vive inquiétude en se représentant les dangers auxquels son mari alloit être exposé ; elle avoua pourtant que nous avions embrassé l'unique parti qu'il y eût à prendre. A l'égard de cette suite incroyable d'événements qui avoient conduit *Phaour* dans la cabane d'*Aringa*, elle y admira, en créature religieuse, la providence du grand Dieu, qui ne differe le châtiment des crimes énormes que pour les punir d'une maniere plus solemnelle. Considérez,

fidérez, me difoit-elle, comme l'*Eatooa* tranquillife ce coupable; comme elle lui perfuade, fans menfonge, que je n'exifte plus; comme elle lui infpire le deffein de vifiter *Opoony*; comme elle le fait arriver à *Bolabola* au moment du départ de la flotte ennemie; comme elle amene à vos pieds, dans la même pirogue, votre victime & la mienne !.... Qu'on dife maintenant que l'efprit dominateur, le Dieu des autres Dieux, ne fonge qu'à fon propre bonheur, & qu'il ignore ou regarde avec indifférence les actions des hommes : il ne faut que *Phaour* pour détruire ce fyftême impie, accrédité par quelques-uns de nos *Tahonas.*

Mais, reprit-elle, quand & comment le punirez-vous? Le châtiment ne fauroit être ni trop prompt, ni trop rigoureux.... *Omaï* ne penfe-t-il pas comme moi? — Abfolument, lui dis-je; & dès que *Tanadoure* fera de retour, je vous confeille de décider irrévocablement le fort de votre prifonnier. Elle s'écria que ce délai étoit bien long, mais elle le jugea indifpenfable, quand elle eut fenti que la confervation

de *Phaour*, jusqu'à cette époque, importoit à la sûreté de son époux, qu'on pourroit ne pas recevoir amicalement dans l'Isle *des Perles*. L'usurpateur étoit un otage précieux qu'il ne falloit pas détruire par une mort prématurée. Ainsi l'amour conjugal mit un frein à la vengeance filiale.

Rien ne m'obligeant désormais à cacher *Phaour* aux regards de la multitude, j'ordonnai, au nom de *Réema-Lema*, qu'on le transférât à notre maison de garde, afin que, pour nous assurer de sa personne, il n'en coûtât point à nos Guerriers de peines inutiles. Le transport se fit avec beaucoup d'appareil. Toutes les troupes de l'Isle étoient sous les armes. *Phaour* en imposa par la noblesse de sa démarche & la fermeté de son maintien. Le peuple n'osa l'insulter. *Adelo* qui ne manquoit aucune occasion d'affermir ses compatriotes dans la croyance des Dieux, prononça un beau discours qui n'étoit, au fond, que les réflexions de *Réema-Lema* sur l'admirable conduite de la Providence à l'égard des coupables; mais qu'il développa avec cette

énergie mâle & cette ſenſibilité religieuſe qui vont au cœur. Je forçai *Phaour* de l'entendre : quelques larmes roulerent dans ſes yeux.

Cependant *Poboote* revint de ſa légation de *Mowrua* & de *Taboohoe*. Il étoit accompagné d'un parfaitement bel homme, qui avoit avec lui deux jeunes enfants, un garçon & une fille, de l'extérieur le plus attrayant. Le garçon reſſembloit à *Ollou*; la fille étoit jolie comme *Méemé*, peut-être davantage. La pudeur & l'innocence habitoient ſur leur front, dans leurs yeux : elles étoient répandues comme un voile ſur toute leur perſonne.

La plupart de nos amis des deux ſexes ſe rencontrerent chez moi, lorſque *Poboote* y arriva & me rendit compte de ſon voyage. Les Chefs de *Mowrua* l'avoient reçu avec autant de reſpect que ſi les Dieux eux-mêmes l'euſſent envoyé. On lui aſſura que tous les cœurs redemandoient *Tupao* (le fils de leur Souverain), & que ſans la crainte du trop puiſſant *Opoony*, on n'auroit pas

attendu notre invitation pour tenter fon rétabliffement. Ce fut à qui fuivroit l'Ambaffadeur à *Tabohoe*. Plus de vingt pirogues bien armées efcorterent la fienne.

» *Tupao* (c'eft *Poboote* qui parle) ne fongeoit à rien moins qu'à fon élévation. Nous le trouvâmes cultivant un petit jardin, la feule chofe au monde qu'il poffédât. Il lui avoit été donné par un pauvre Infulaire qui avoit coupé en deux fa modique propriété, afin que le malheureux étranger ne manquât pas abfolument du néceffaire. Les riches dont les vaftes poffeffions avoifinoient le mince héritage du *Manohoone*, avoient admiré, loué fa générofité : ils n'avoient fait que cela. «

» Si *Tupao* fut très-étonné de voir autour de fa cabane tant d'hommes à la fois, il le fut encore davantage du titre de Roi de *Mowrua* que nous lui donnâmes, & il me pria de lui expliquer ce que tout cela fignifioit. Je le fis en peu de mots. Alors fe tournant vers le Soleil, il s'écria : » O ! » Providence ! « Et après avoir paffé quel-

ques moments dans le silence de la méditation, il ajouta, en s'adressant à moi : » Nous partirons quand il vous plaira ; mon » déménagement ne nous arrêtera pas long- » temps, je n'ai que mes enfants & un » ami. «

» En peu d'heures la renommée avoit publié par toute l'Isle la nouvelle du jour. Chacun la racontoit à sa mode, & la défiguroit. La curiosité nous amena un peuple immense. Le Roi de *Toboohoe* & plusieurs *Earées* s'empresserent d'offrir leurs services à *Tupao*, qui leur répondit assez froidement : » Vous voyez que je n'en ai plus » besoin. «

» Le bon Insulaire qui avoit partagé son champ avec le Prince fugitif, étoit à la pêche. En touchant au rivage, il apprend confusément qu'une nombreuse troupe de Guerriers vient enlever son ami. Eperdu, la tête remplie de mille idées noires, ne voyant qu'*Opoony* capable de cette violence, & appréhendant tout de sa politique cruelle, il accourt, s'écrie d'une voix en-

trecoupée : » Que lui veut-on ?... Qu'a-t-il
» fait ?... *Tupao* eſt le meilleur des hom-
» mes ; il adore les Dieux, & ne ſe plaint
» jamais de ceux qui ont cauſé ſes mal-
» heurs... Eſt-ce que dans l'état où vous
» l'avez réduit, il exciteroit encore les crain-
» tes de ſon perſécuteur ?... Roi de *Toboo-*
» *hoe* & vous, nobles *Earées*, atteſtez à cet
» homme (il me montroit, ſans doute parce
» que je tenois *Tupao* par la main) que
» votre hôte ne vous a pas ſollicités une
» ſeule fois de le venger... (*A moi*) Con-
» ſidérez, Miniſtre d'*Oooony*, que l'infor-
» tuné, quand il le voudroit, ne peut nuire
» à qui que ce ſoit, beaucoup moins à votre
» redoutable Souverain... Il n'a pas un
» *Towtou*... Ma femme éleve ſa fille...
» Nous travaillons enſemble, & l'un pour
» l'autre ; nos mains cultivent cette terre
» peu féconde, mais jamais ingrate. Elle
» nous rend ce qu'il eſt en ſon pouvoir de
» rendre... Eſt-ce d'elle qu'on auroit envie ?
» Ah ! qu'on la prenne... Prenez tout, &
» laiſſez-nous notre ami... Chaſſez-nous,
» mais qu'il ſoit libre.... Mettez-nous dans
» une pirogue ; fût-elle ſans pagaies, ſans

» voile, les juſtes Dieux, les Dieux amis
» de la vertu, nous pouſſeroient vers quel-
» que terre hoſpitaliere... « *Tupao* l'inter-
rompit en l'embraſſant, & d'un air gai : » Je
» pars, dit-il, ... ou plutôt nous partons ;
» car la mort ſeule nous ſéparera. Je ſuis
» Roi, & vous , mon ami, vous êtes la
» ſeconde perſonne de *Mowrua*. Vous m'a-
» vez plus donné que je ne vous donne...
» Cet homme eſt l'envoyé d'*Omaï* , qui a
» vaincu & dépouillé le Tyran de *Bola-
» bola*... Ces Guerriers ſont l'élite de mes
» Sujets... Roi de *Toboohoe*, *Earées* ſes col-
» legues, recevez mes adieux. Il me ſeroit
» doux, en ce moment, de vous devoir da-
» vantage. Si l'*Eatooa* inſpiroit à quelque
» malheureux de mon eſpece, de chercher
» un aſyle parmi vous, offrez-lui *vos ſervi-
» ces* le jour même qu'il arrivera.... J'ai
» une grace à vous demander.... c'eſt que
» nos deux habitations, celle de mon ami
» & la mienne, avec tout ce qu'elles con-
» tiennent, ſoient aumônées aux deux plus
» pauvres familles de l'Iſle. « Il dit, &
marcha au rivage. «

» Nous nous embarquâmes. J'avois ſur ma pirogue le Roi, ſes deux enfants, le bon Inſulaire & ſon épouſe, quand nous fûmes à la hauteur de *Mowrua*, *Tupao* fit ſigne aux pirogues de ſe raſſembler autour de la nôtre. Rentrez, leur dit-il, dans la baie de *Wari* : je ne mettrai le pied ſur ma terre natale, qu'après avoir remercié en perſonne mes reſtaurateurs. Je vais à *Huaheine*.... Vous logerez mon ami (le bon Inſulaire) dans la demeure royale. En le préſentant à mes *Earées* & à mon peuple, ne manquez pas de leur dire : *Voilà celui qui n'ayant preſque rien, à nourri notre Roi & ſes enfants.* En attendant mon retour les Chefs gouverneront. «

» On obéit. Nous continuâmes notre route. Le *Dieu-Mer* & l'aimable *Era-potaia* nous ont ramenés ſains & ſaufs à *Owharre*.... Cet étranger, c'eſt *Tupao*; ces deux charmantes créatures ſont ſes enfants. « J'avois deviné cette concluſion.

Le Roi de *Mowrua* prenant auſſi-tôt la parole.— Qui de vous eſt *Omaï*, dit-il? —

Moi, répondis-je. — Et lui, faiſant un mouvement pour me baiſer la main, ce que je ne ſouffris pas : » Homme céleſte, com» blé de vos bienfaits, ne les ayant méri» tés que par mes malheurs, comment re» connoîtrai-je... « — En m'aimant, lui dis-je, pour abréger ſon compliment : & je l'embraſſai. Il mit lui-même ſon fils dans mes bras. *Nowa* & les autres femmes prodiguerent les plus tendres careſſes à *Févi* (c'eſt le nom de la jeune fille.) *Eman-Hué* ne put ſoutenir ce ſpectacle ; ſes larmes coulerent : elle ſortit pour les cacher. Curieux de ſavoir quel motif les lui arrachoit, je la ſuivis & lui demandai ſi la bonne réception que nous faiſions aux étrangers l'affligeoit. Le ſoupçonneriez-vous, me dit-elle, avec une forte d'indigation ?.... Ah ! je ne pleure en ce moment que les injuſtices d'*Opoony* !

Tupao paſſa une ſemaine entiere avec nous. Il s'acquit notre eſtime par ſes grandes qualités, & notre amitié par l'excellence de ſon cœur. Diſons tout de ſuite, que quand il fallut ſe remettre en mer,

la jeune *Févi* ſe trouva incommodée. Son état ne donnoit point d'inquiétude ; mais il y auroit eu de l'imprudence à l'expoſer aux fatigues & aux autres déſagréments du voyage. Le pere étoit dans un grand embarras ; ma chere épouſe l'en tira, en le priant de lui confier pour quelque-temps ſon aimable fille. » Elle me conſolera, dit-» elle, de l'abſence de *Méémé*. Tant que » vous voudrez bien nous la laiſſer, je croi-» rai n'avoir rien perdu. « *Tupao* accepta l'offre de la Régente, comme une faveur ; & c'en étoit une. Le Lecteur ſaura d'avance que *Févi* ne quittera point *Huaheine*, & qu'elle ne mourra pas de ſon indiſpoſition : n'avons-nous pas un Roi à marier ?

On donna à *Tupao* des fêtes de toute eſpece. *Opoony* & *Eman-Hué* eurent le bon eſprit de paroître s'en amuſer très-ſincérement, & je ne doute pas que quelques-unes ne les aient réellement divertis. Je répétai pour eux & pour le Roi de *Mowrua*, mes expériences d'optique. L'inſtrument qui rapproche *les apparences* & celui qui les groſſit, cauſerent à nos hôtes une vive ad-

miration ; les lunettes , le prisme & le miroir la partagerent. Ma lanterne magique étoit en possession de toujours plaire. Le peuple admis à une des représentations de cette ingénieuse machine, qui jusqu'alors avoit été un mystere pour lui , éprouva & manifesta une si agréable confusion de sentiments, que notre plaisir en augmenta de moitié. Mon orgue n'avoit point encore fait entendre publiquement ses sons enchanteurs. Je résolus de m'en servir en cette occasion distinguée, pour exciter dans l'ame des spectateurs un nouvel étonnement. J'annonçai donc que cette *boîte quarrée* savoit plus de musique que tous nos Artistes ensemble, & adaptant la manivelle , je jouai successivement presque tous les airs du cylindre. On m'attribua d'abord le mérite de cette mélodie, quoique l'on ne conçût pas comme, avec le même tour de main , je produisois des chants si variés. Je déclarai qu'un *Téohé* ou *esprit familier* (nous y croyons) étoit dans la boîte , & chantoit à ma volonté. Cette opinion, qui prit tout aussitôt, s'accrédita prodigieusement , quand ayant monté la machine de maniere qu'elle

ne rendoit aucun ſon, je la confiai à nos Muſiciens, qui tournerent en vain la manivelle les uns après les autres ; tandis qu'au moyen d'un léger changement dont perſonne ne s'apperçut, des Inſulaires qui ne ſavoient pas un mot de muſique, en tirerent autant de parti que moi ; parce que, diſois-je, mon ame le commandoit au *Téohé*. L'Ouvrier de *Londres* avoit eu l'adreſſe d'inſérer dans mon orgue celui de nos airs nationaux que nous aimons le plus, & qui régit preſque toutes nos danſes. On le joua ; l'enthouſiaſme fut univerſel. Alors j'ouvris la boîte, j'en démontrai de mon mieux la ſtructure intérieure : nonobſtant ce que je pus dire, l'idée du *Téohé* reſta dans bon nombre d'eſprits. Comme elle ne pouvoit y faire aucun mal, je la leur laiſſai.

L'électricité ſurpaſſa infiniment tout ce qu'on avoit vu auparavant. Ses moindres effets en produiſirent d'autres dans les ſpectateurs, qu'une main plus exercée que la mienne ne décriroit qu'imparfaitement. Chaque étincelle pétillante cauſoit un véritable effroi. C'étoit néanmoins à qui ſe prêteroit

à ce jeu innocent & terrible, parce que j'avois juré, foi d'*Omaï*, qu'il ne pouvoit en résulter aucun accident fâcheux. Les secousses invisibles & communiquées à deux cents personnes à la fois renverserent toutes les têtes. Ma machine étoit un Dieu, sans doute ; peut-être receloit-elle le puissant & malicieux *Etée*, dont je modérois le pouvoir par un ascendant supérieur. J'avois eu la précaution de recommander que les femmes enceintes ne s'exposassent point à la commotion. Une jeune fille qui étoit dans le cas de s'en abstenir, mais qui craignoit de découvrir son état par cette réserve, paya cher son imprudence & sa tardive modestie. De subites douleurs révélerent sa foiblesse.

Ces amusements divers nous occuperent tout une journée. Je les terminois ordinairement par un repas à l'européene. J'en donnai un en cette occasion, qui sera mémorable dans nos annales, non-seulement parce que les femmes s'assirent publiquement à la même table que les hommes ? mais encore, & plus particuliérement, parce qu'elles eurent le haut bout, servies avant

les hommes , & mangeant les meilleurs morceaux. Pour faire agréer ces étranges nouveautés, il ne me fallut que ce mot souvent répété : *C'est ainsi qu'on en use en Angleterre.* Le moyen de ne pas adopter les usages d'un peuple qui fabrique des télescopes, des miroirs, des prismes, & des lunettes... qui renferme toute la musique dans une boîte.... qui compose des machines pour mettre les hommes en feu, & les agiter rudement, quelqu'éloignés qu'ils soient? *Adelo*, idolâtre des anciennes coutumes, murmura assez hautement contre l'innovation, & nous vîmes le moment qu'il défendroit à sa chere *Hanah* de s'y prêter : mais après un instant de réflexion, il nous dit, en souriant, que si, malgré la réclamation des bonnes mœurs, on s'obstinoit à vouloir que les femmes fussent excessivement honorées, il croyoit son épouse digne de contribuer par son mérite, à nous faire pardonner une révolution que la postérité verroit probablement de mauvais œil.

Convenez, scrupuleux *Adelo*, que la circonstance étoit favorable pour accorder

au sexe des distinctions que nos peres, un peu barbares, lui avoient toujours refusées. Quelles femmes, en effet, que la plupart de celles qui eurent l'honneur suprême de manger avec nous! *Nowa* étoit mere du Roi, Régente & mon épouse.... *Réema-Lema* étoit fille & unique héritiere de *Vissaobenbo*, Souverain de l'Isle des Perles.... *Eman-hué* étoit Reine de *Bolabola*.... *Hanah* avoit pour elle ses malheurs, ses vertus & son époux.... *Zée* étoit sœur d'*Omaï*... La jeune *Févi* n'étoit qu'une enfant, mais cette enfant avoit un Roi pour pere : & puis, il le faut dire, *Tairée-Tareea* auroit souffert impatiemment qu'elle n'eût pas été du festin : il voulut très-absolument qu'elle prît place à côté de lui. Quelques autres femmes furent associées à celles-ci, & durent cet avantage, moins à leurs qualités personnelles, qu'au soin que je prenois d'étendre ma réforme, & d'étouffer les jalousies qui l'auroient contrariée.

Outre la singularité remarquable dont je viens de parler, mon repas en offroit une

autre ſans exemple : quatre Rois, tous enchantés de leur état, quoique dans une poſition fort différente, y figurerent ; *Tairée-Tareea* : il régnoit depuis quelques années ; *Ooroo* : il avoit abdiqué ; *Tupao* : il montoit ſur le trône ; *Opoony* : nous l'avions dépouillé. Mon vin & mon ſuc d'*Evée* (1) les mirent de la plus belle humeur. Ils oublierent qu'ils avoient été ennemis. Le peuple eut ſa part de la fête ; on lui diſtribua des laitages apprêtés de pluſieurs manieres, entr'autres une eſpece de *mamma* (2) délicieuſe, où le fruit à pain, délayé & cuit dans du lait doux, tenoit lieu de farine. Il goûta auſſi de quelques-unes de nos liqueurs fermentées, & elles lui semblerent d'autant plus agréables, qu'il n'y a guere que les *Earées* dont la bouche ſoit brûlée par l'*ava*.

C'eſt aſſez parler de nos amuſements. Une ſcene importante & nouvelle va s'ouvrir ; je me flatte qu'elle intéreſſera par des faits

(1) Eſpece de cidre.
(1) Bouillie.

faits assez peu croyables, mais pourtant aussi vrais que tout le reste.

Tairée-Tareea (on se souvient qu'il m'avoit déjà cassé un miroir) en maniant mon télescope, le laissa tomber d'assez haut pour que je craignisse vivement qu'il ne fût endommagé. C'eût été un malheur irréparable ; & j'eusse plus regretté la perte de cette utile & ingénieuse machine, que celle de tout un royaume. Je contins ma douleur & mes inquiétudes afin de ne pas trop attrister celui qui les causoit par son étourderie : mais ému jusqu'au fond de l'ame, appréhendant le résultat d'une expérience, & ne pouvant m'empêcher de la faire, je pointai l'instrument sur l'Isle de *Bamma.* J'avois une idée très-distincte de la maniere dont il me la représentoit auparavant, & par la comparaison de ce qu'il me montroit ordinairement avec ce qu'il alloit me montrer, j'aurois su tout-d'un-coup dans quel état sa chute l'avoit mis. Ma joie fut sans seconde, quand l'aspect de l'Isle s'offrit à mes regards tel que je l'avois toujours vu.

J'ai eu peu de ſenſations, en ma vie, auſſi douces que celle qui m'atteſta l'intégrité de mon téleſcope. Je le promenai avec complaiſance ſur l'immenſité des mers, & quelques pirogues très-éloignées, ſe faiſant appercevoir les unes après les autres, certifierent itérativement qu'il n'avoit rien perdu de ſon admirable propriété.

Je finiſſois cette vérification : un petit mouvement irrégulier porte le tuyau de la machine vers un point de l'océan que je n'avois point examiné. J'applique l'œil.... Que vois-je ! quel objet inattendu ! quel trouble, quelle agitation il excite en moi ! quel déſordre, quelle confuſion de ſentiments !.... C'étoit une embarcation européene, moins grande en apparence que ma barque, mais d'une conſtruction toute ſemblable. D'où venoit-elle, & où alloit-elle ? Etoit-elle ſeule, ou accompagnoit-elle quelque vaiſſeau plus conſidérable ? Etoit-elle amie ou ennemie ? Autant de queſtions que je me propoſai, quoique je fuſſe dans l'impuiſſance d'y répondre.

Il n'y avoit ni motif, ni moyen de dissimuler à mes convivesce que je découvrois. Je le leur dis de l'air le plus tranquille que je pus affecter. Ils ne m'imiterent pas. Représentez-vous trente ou quarante personnes qui se levent toutes à la fois, s'entre-poussent, courent çà & là, se pressent autour du télescope, se battent, pour ainsi dire, à qui y regardera le premier : & vous aurez une idée très-approchante des mouvements que le phénomene nautique occasionna.

Cependant je délibérois avec quelques Chefs sur le parti qu'il y avoit à prendre La troupe de garde eut ordre de se transporter à l'entrée de la baie, jusqu'à ce que les vaisseaux de *Thélème* & les miens, en général tous ceux qui étoient exercés suivant ma méthode, fussent rassemblés chacun sous leur drapeau. Le but de nos précautions n'étoit pas de nuire aux hommes qui viendroient à *Huaheine* : nous nous proposions tout simplement d'être les plus forts chez nous, supposé qu'on voulût nous faire la loi. On arrêtoit que nous atten-

drions l'événement ſans nous déplacer, lorſque conſidérant une ſeconde fois avec le téleſcope l'embarcation qui arrivoit, je crus y voir des ſignes évidents de détreſſe. La mer étoit groſſe, l'équipage avoit peine à gouverner, les voiles paroiſſoient en mauvais état: on avançoit lentement. A ce nouvel aſpect de choſes, je changeai de réſolution. Celle que je pris, ſous le bon plaiſir de mes collegues, fut d'aller avec ma barque au ſecours des voyageurs. Au bout d'une demi-heure j'étois en mer, bien accompagné & bien armé. Nous voguons. Je ne ſais quel preſſentiment m'avertiſſoit que l'embarcation inconnue m'offriroit un ſpectacle étrange, mais il ne m'affectoit point de cette maniere inquiete & pénible qui eût pu retarder ma marche; au contraire, il l'accéléroit. Les vents ſeconderent mon ardeur. J'apperçus bientôt diſtinctement une grande barque dans la ſituation que le téleſcope m'avoit fait ſoupçonner. Quatre ou cinq perſonnes, debout ſur le pont, nous tendoient les bras. Nous forçons de voiles; nous arrivons. La foibleſſe des ſuppliants étoit extrême.

De longs visages décharnés, une maigreur de cadavre, exposé depuis trois mois dans un *Toopapaoo*, des yeux à demi éteints, des jambes vacillantes, des mains desséchées, suspendues aux cordages ou à quelqu'autre appui; tels furent les objets qui émurent d'abord ma sensibilité. Mais que devins-je quand les ayant considérés de plus près, je reconnus.... On ne m'en croira pas; sincérement, j'appréhende qu'on ne me croie pas. S'attend-on à rencontrer-là un homme que j'aimois de tout mon cœur, *Féenou*; mes deux plus lâches ennemis, *Arepoo* & *Hapi*.... & Monsieur K*** ?

DIX-SEPT^{ME} NARRATION,

*MONSIEUR K***.*

Monſieur *K**** eſt un Français avec lequel j'avois eu à *Londres* un commerce aſſez intime. Entre mille ſervices qu'on le verra nous rendre, c'eſt lui qui mettra mes *Narrations* en langue européene, & qui, ſans doute, les publiera dans ſa patrie, d'où elle paſſeront, je l'eſpere, à tous les peuples avides de curioſités littéraires...., Monſieur *K****, mon ami, notre bienfaiteur, acceptez cette dédicace : je les fais toujours à la vertu ou à la reconnoiſſance.

JE montai ſur la barque qui m'apportoit une ſi étonnante compagnie. *Féenou* me donna & reçut de moi les marques de la plus tendre amitié. Le Français fut en tiers dans mes accolades fraternelles. *Hapi* & *Arepoo* ſe tenoient à l'écart, les yeux baiſſés. Je les conſidérai quelques moments en ſilence. — Ce ſont mes amis, me dit *Féenou.* — Vos amis, m'écriai-je ! Vous ne les connoiſſez donc pas ?.... (*A eux*) Quel deſſein vous ramene dans le

pays que j'habite, méchants, qui avez projeté la mort d'*Omaï* ? Seroit-ce pour tirer vengeance d'une punition juſte, mais trop douce, qu'exigea le ſoin de ma sûreté ? N'auriez-vous que des vues pacifiques? Le malheur & les Dieux auroient-ils changé vos *ames de reſſif*? La vertu y ſeroit-elle rentrée à la ſuite du repentir ? — *Omaï*, répondit *Arepoo*, il y a deux jours que nous n'avons mangé : vois toi-même s'il eſt poſſible que je ſatisfaſſe maintenant à tes queſtions? — Ah ! malheureux ! deux jours !....

Auſſi-tôt on diſtribua des nourritures ; mais avec les précautions uſitées en pareil cas, pour que l'avidité ne rende pas funeſte un ſecours néceſſaire. Mon vin fit des merveilles. J'en avois pluſieurs flacons qui reſtaurerent parfaitement ces pauvres affamés. J'en verſai ſans diſtinction d'amis & d'ennemis.

La raiſon de nos buveurs ne tarda pas à ſe troubler. Ils tomberent de laſſitude & de ſommeil. Achevons vîte notre voyage

pendant qu'ils dorment. On va les transporter dans ma barque, au nombre de cinq: car à ceux que j'ai nommés il faut ajouter un homme de *Tongataboo*, attaché à *Féenou*. Une partie de mes gens manœuvrera leur embarcation, & nous suivra à *Owharre*, où, pour abréger, nous arrivons.

Quoique la nuit eût déjà étendu ses voiles sur la nature, le peuple couvroit encore le rivage dans l'attente d'un grand événement. Je m'empressai de dire à haute voix que la barque étrangere ne renfermoit que cinq malheureux, échappés au naufrage; que quatre d'entr'eux étoient de ma connoissance particuliere; qu'on n'en sauroit pas davantage pour le moment; que chacun eût à retourner chez soi. Au reste, je promis que dès le lendemain la curiosité n'auroit rien à desirer. On obéit sans raisonnement & sans murmure.

Nous portâmes les cinq endormis dans un de mes magasins, où nous les étendîmes sur des matelas de mon invention,

Nous les couvrîmes pour les protéger contre le froid de l'ivreſſe. J'étois perſuadé qu'ils ne ſe réveilleroient pas avant le jour : néanmoins je leur laiſſai, à tout événement, deux *Towtous*, une lumiere & des aliments. La porte fut exactement fermée, & je commandai douze de mes Guerriers de *Bolabola* pour la garder.

Ces diſpoſitions finies, j'aſſemblai un petit Conſeil, compoſé uniquement de mes proches & de mes amis les plus intimes. Là je déclarai ce qu'étoit *Féenou* : ſon rang, ſes grandes qualités, la tendre amitié qui nous uniſſoit. Ce que je dis du Français prévint ſinguliérement en ſa faveur : je l'avois connu en Angleterre.... il n'avoit pas peu contribué à mon inſtruction & aux agréments de ma vie pendant mon ſéjour à Londres..... il étoit membre de cette Nation aimable, qui, ayant touché à *O-Taïti*, avoit emmené le jeune *Aoutourou*; ce dernier trait diſoit tout. On avoit conſervé un ſouvenir délicieux des hommes qui accompagnoient M. *de Bougainville*, lors de ſa relâche à notre Métropole, en

1768. On ſe plaiſoit encore à comparer leur douceur & leur gaieté avec l'humeur auſtere & cruelle des compagnons du Capitaine *Wallis*, qui, l'année d'avant, & pour une bagatelle, avoient tué quinze Inſulaires d'une ſeule décharge de leur épouvantable artillerie. Quels que fuſſent & leurs malheurs & leurs deſſeins, *Féenou* & M. *K* *** étoient aſſurés de la protection de tous les miens, qui ne manqueroit pas d'entraîner celle du Roi & des Chefs.

Il n'en étoit pas de même d'*Arepoo* & de *Hapi*. Au récit de l'attentat qu'ils avoient médité contre moi, ceux de l'Aſſemblée pour leſquels ce ſecret étoit nouveau, opinerent unanimement à la mort des coupables. *Taweiharooa*, mon Zélandais, qui avoit été de l'expédition du *Tarta-houelo*, crut qu'on les puniroit aſſez en les redonnant à cet (1) *Aow*, d'ordinaire implacable, qui nous les avoit reſtitués ſi mal-à-pro-

(1) Courant, torrent.

pos. Il vouloit que, profitant de leur ivresse & de leur sommeil, nous les y transportassions à petit bruit, comme la premiere fois. » Par ce moyen, dit-il, on se débar-» rassera d'eux, & probablement pour tou-» jours, sans détruire des vies que les » Dieux ont conservées au milieu de tant » de périls & d'accidents divers. « Ma bonne & sensible épouse adopta cet avis, qui réunissoit le double avantage de pourvoir à notre sureté, & de ne point répandre de sang. On revint à ce sentiment. Quant à moi, il me parut trop rigoureux encore. J'observai que l'*Eatooa* ne s'étoit pas contentée de veiller sur les jours de mes deux incendiaires, qu'elle les avoit ramenés dans leur patrie, & que ce seroit trop contrarier ses desseins que de les rendre aux gouffres d'où elle les avoit tirés; qu'il étoit présumable que le temps, l'infortune & de sérieuses réflexions auroient changé le cœur des coupables.... qu'au surplus, j'étois dans un état de puissance & d'élévation qui ne me permettoit pas de les craindre, supposé que leur haine

ne fût pas éteinte, ou même que le châtiment l'eût accrue.

Cependant (ajoutai-je) il conviendra d'éloigner ces deux hommes, & de mettre entr'eux & nous un intervalle raiſonnable. *Hapi* eſt né à *Bolabola* : qu'il y retourne, averti que le moment où il reparoîtroit à *Huaheine* feroit celui de ſa mort.... excepté le cas d'une tempête qui le jetteroit, malgré lui, ſur nos côtes; car nous ne verrions alors qu'un malheureux à ſecourir. Je me flatte de perſuader à *Arepoo* qu'il doit prendre le même parti; s'il refuſoit obſtinément, nous ſaurions l'y forcer; ſa qualité d'*Earée*, & même (je regardai *Nowa* en ſouriant) le motif de ſon crime, ſollicitent en ſa faveur quelques égards. Il aura la liberté de viſiter de temps en temps ſa famille & ſes amis; mais, dans les commencements du moins, il remplira la formalité d'obtenir notre agrément pour ces petits voyages, & nous réglerons la durée de ſon ſéjour ici.... *Eman-hué* cherchoit un Inſulaire à *Huaheine* qui voulût échanger ſes propriétés contre une partie des ſiennes :

Arepoo eſt préciſément l'homme qu'il lui faut.... D'ailleurs cet *Arepoo* n'eſt pas ſans mérite : peut-être que ſi une paſſion qui aveugle les plus grands hommes, ne l'eût pas ſubjugué, il n'auroit pas été ſans vertu. Après tout, nous recommanderons ſous main à *Boba* d'avoir l'œil ſur ſa conduite. Voilà mon ſentiment.... Ce fut celui de tout le monde, & je m'en doutois bien.

Quoique la nuit fût avancée, nous montâmes à cheval, mon Zélandais & moi, & nous nous rendîmes promptement chez *Opoony*. Il s'agiſſoit de nous aſſurer, pour les échanges, de ſon conſentement & de celui de ſa fille. Tout dormoit dans cette heureuſe & paiſible demeure. Je dis *heureuſe*, & en effet le vieux Monarque goûtoit les douceurs de ſa ſituation à un point que je ne puis exprimer : il m'avoit déjà remercié vingt fois de l'avoir détrôné. Pour *Emanhué*, pouvoit-elle ne pas jouir de cette tranquillité qui eſt le bonheur, ou qui le donne ? Penſez, je vous prie, qu'elle ſert un pere adoré, & qu'elle a la conſolation ineſpérée de l'entendre journellement bé-

nir leur ſort & les Dieux : penſez que ſon cœur eſt libre, qu'elle ne craint plus que l'obéiſſance filiale le charge de fers qui l'euſſent briſé : penſez que nous l'aimons comme notre ſœur, & que nous la reſpectons comme une Reine..... & concluez avec *Omaï* qu'après *Nowa* peut-être, *Eman-hué* eſt de toutes les femmes la plus fortunée. Elle dormoit donc & ſon pere auſſi. Nous les réveillâmes. Je tais la ſurpriſe d'une viſite ſi peu attendue, pour dire qu'ayant raconté ſommairement les aventures d'*Arepoo*, & fait part du projet de le confiner à *Bolabola*, en lui procurant une exiſtence honnête, au moyen de l'échange, on approuva, on ratifia tout, on me remercia comme d'un nouveau & important ſervice. Je fus inſtamment prié de mettre la derniere main à cette négociation: on s'en rapportoit entiérement à moi, à ma prudence. Muni de ce plein pouvoir, & inſtruit de la valeur des propriétés patrimoniales d'*Opoony* à *Bolabola*, je retournai chez moi, & dormis quelques heures.

Déjà la lumiere de *Mahananna* lançoit ſur l'horizon ces étincelles blanchiſſantes qui annoncent & commencent le jour. Je courus au bâtiment où les voyageurs avoient paſſé la nuit. Les *Towtous* me certifierent que leur ſommeil n'avoit ſouffert aucune interruption. Je m'approchai tout doucement de *Hapi*, & le réveillant je lui ordonnai de me ſuivre. Je le conduiſis au bord de la mer. Notez que j'avois deux piſtolets à ma ceinture, & qu'un large ſabre pendoit à mon côté. Le malheureux crut que j'allois l'immoler. Plein de cette idée, il ſe jette à mes pieds, embraſſe mes genoux, & me demande la vie par toutes les baſſeſſes qu'il peut imaginer. — » Relevez-vous, lui dis-je, *Ha-* » *pi*; vous ne mourrez point. J'imiterai les » Dieux qui vous ont épargné, vous ne » les aviez pas moins offenſés que moi.... » *Hapi*...... ne perdez pas un mot de ce » que je vais dire, & obéiſſez ponctuelle- » ment. Cette pirogue où vous voyez qua- » tre pagaïeurs, vous tranſportera à l'en- » trée du havre de *Bolabola*.... Là, vous » jettant à la mer, vous gagnerez terre....

» *Bolabola* eſt votre patrie, qu'elle devienne
» le lieu de votre exil éternel ; je vous dé-
» fends de la quitter ſous aucun prétexte.
» Sur-tout ne reparoiſſez jamais ici. Votre
» mort eſt réſolue, ſi vous l'oſiez. Je ne
» connois perſonne au monde qui pût vous
» ſauver.... Vous apprendrez en route que
» mon pouvoir paſſe mes menaces.... je
» vous préviens que vous ne retrouverez
» pas *Opoony* dans votre Iſle. Je l'ai vain-
» cu, il eſt mon priſonnier.... Partez. «

Hapi, bien revenu de ſes frayeurs, me demanda quel ſeroit le ſort d'*Arepoo*? s'il vivroit? — Il vivra, répondis-je ; dans peu de jours vous en ſaurez davantage.... mais, à propos, vous aime-t-il & l'aimez-vous? — Beaucoup. — A laquelle de mes deux queſtions ſatisfaites-vous? — A l'une & à l'autre par le même mot. Le crime nous avoit d'abord unis ; enſuite l'habitude de vivre enſemble, la néceſſité de nous aider mutuellement, notre ſolitude & le beſoin d'aimer reſſerrerent les nœuds de notre attachement : d'utiles réflexions & nos malheurs l'ont purifié.... Je penſe que ſi

ſi *Omaï* nous connoiſſoit mieux, il ne nous banniroit pas de ſa préſence.... mais il n'y a que l'*Eatooa* qui voie les cœurs....

Nous avions atteint le rivage.... Je fis ſigne à *Hapi* de s'embarquer; il obéit, & je lui tournai le dos.

Il étoit temps que je reparuſſe à l'hoſpice des étrangers. Tout le monde s'y étoit réveillé. *Féenou* & M. *K****, que je n'avois pas conſignés, ſe préſenterent à la porte, & obtinrent auſſi-tôt la permiſſion de ſortir. Ce fut pour *Arepoo* une mortification très-ſenſible que de ne pouvoir les accompagner. On lui ſignifia que ma volonté ſuprême étoit qu'on le gardât étroitement juſqu'à mon retour. Ses plaintes éclaterent. Il ſut que j'étois venu chercher *Hapi* : les plus noirs ſoupçons aſſiégerent ſon ame. J'entrai : » Qu'avez-vous fait de mon ami, » me demanda-t-il d'un ton moitié fier, » moitié ſuppliant? — Ce que j'ai voulu, » répondis-je; *Arepoo* n'a pas droit d'exi- » ger que je lui rende compte de ma con- » duite. — Ah! cruel! vous l'avez tué!

„ — Et si je l'avois tué, dites, quelle loi „ aurois-je violée ? N'étoit-il pas mon „ ennemi ? N'avoit-il pas tenté de m'ôter „ la vie ? N'a-t-il pas eu l'audace de se rap- „ procher du pays que j'habitois, & dont „ il étoit manifeste que je lui interdisois „ éternellement le séjour ?..... Mais nous „ consumons en paroles vaines un temps „ qu'il nous faut mieux employer. Suivez- „ moi. — Et où me menez-vous ? Est-ce à „ la mort ? — Ne m'obligez pas de recou- „ rir à la force. Obéissez....... (*à quelques* „ *Guerriers*) Qu'on l'accompagne. «

Il n'y avoit pas moyen de résister. *Arepoo* se détermina à me suivre. Je ne doute pas que mon sabre & mes pistolets, qui avoient si fort ému le pauvre *Hapi*, ne lui donnassent une foule d'idées sinistres. Je m'apperçus que sa marche étoit lente & pénible ; il restoit toujours quelques pas derriere moi. Si je me retournois pour le considérer, je le surprenois regardant tristement la terre, & ayant tout l'extérieur d'un homme conduit au supplice. Hâtons-nous, lui dis-je ; le moindre délai peut

faire manquer ce que je projette. Comme le temps de mourir ne manque jamais, ces paroles releverent un peu ſon courage. Il ſe hâta.

Nous arrivons au bord de la mer. La pirogue qui portoit *Hapi* étoit encore viſible. Je la lui montre en lui diſant : Ne ſoyez plus en peine de votre ami. Il vit ; cette embarcation le tranſporte.... — Ah ! ciel ! vous le rendez au *Tarta-bouelo* ? — Non. Je vous y ai pouſſés l'un & l'autre lorſque ma ſûreté demandoit que vous ceſſaſſiez d'être pour *Huaheine*, & que l'humanité plaidoit au fond de mon cœur pour que la vie vous demeurât. J'étois foible alors ; mon pouvoir ne faiſoit que de naître, ou plutôt je n'avois pas encore de pouvoir. Mais à préſent que je puis tout ici, & que mon nom ſeul cauſe plus d'effroi aux méchants que les coups redoublés de *Taroooa* aux femmes les plus timides, ma ſûreté n'auroit plus beſoin de votre abſence ; & ſi vous m'irritiez par de nouveaux attentats, je vous immolerois ſous les yeux de vos proches aſſemblés, ſans qu'ils oſaſſent

s'en plaindre, ou méditer une vengeance.... *Hapi* s'en va à *Bolabola* : c'eſt ſa patrie.... J'ai, à ce ſujet, quelques arrangements à vous propoſer. Aſſéyons-nous, & converſons de bonne amitié ; car je vous jure par l'ame de mon pere, que du moment de votre entrée dans les eaux de l'*Aow*, la haine fut un ſentiment que je n'éprouvai plus.... Guerriers, il n'eſt pas néceſſaire que vous reſtiez davantage : *Arepoo* eſt libre.

Les Guerriers ſe retirerent ; & moi prenant *Arepoo* par la main : — Je veux que mon compatriote ne connoiſſe déſormais que la vertu & le bonheur. — Le bonheur, *Omaï* !.... il n'en eſt plus pour moi. Quant à la vertu, je me flatte qu'elle ne me ſera pas étrangere. Je m'exprimerois autrement s'il convenoit de parler avantageuſement de ſoi. — Mais pourquoi déſeſpéreriez-vous plus du bonheur que de la vertu ? — Ne me preſſez pas là-deſſus. Vos *Towtous* ont répondu à une de mes queſtions..... Moi ! heureux ! Non, non.... mais je me jette bien volontiers entre les bras de la

vertu. Elle adoucit les maux; du moins elle aide à les ſupporter.... Voyons, je vous prie, de quels arrangements vous avez à m'entretenir.

Je continuai : — Vous jugerez comme moi, *Arepoo*, que la prudence ne permettroit pas que vous demeuraſſiez à *Huaheine*. — Oui, reprit-il vivement, la prudence me bannit, & un motif plus puiſſant qu'elle, me commande la fuite....

Ceci faiſoit alluſion à la réponſe des *Towtous*. Pour ne pas tenir le Lecteur en ſuſpens ſur ce petit incident, je lui rappellerai qu'*Arepoo* avoit aimé *Nowa*, & que cette paſſion avoit été la principale ou même l'unique cauſe de ſon attentat contre moi. Il avoit donc demandé à mes *Towtous* ſi *Nowa* étoit mariée ; on lui apprit ſans préambule qu'elle étoit ma femme. Accablé de cette nouvelle, il réſolut à l'inſtant d'abandonner *Huaheine*, ſi je lui en laiſſois la liberté. Reprenons notre converſation. C'eſt moi qui parle.

— Puiſque nous ſommes ſi parfaitement

d'accord ſur l'article eſſentiel, réglons-en à l'amiable les acceſſoires. Vous poſſédez ici des biens conſidérables....

— Je ſuis prêt à en faire le ſacrifice.

— Vous êtes *Earée*....

— Complettement déſabuſé de toutes ces chimeres de nobleſſe & de grandeur.

— Je deſirerois que vous fuſſiez en état de ſoutenir votre rang, & de vous procurer, avec une forte d'abondance, les différentes commodités de la vie.

— Vous m'avez forcé d'apprendre à m'en paſſer.

— Eh bien, je voudrois qu'*Arepoo* recommençât l'étude de ces jouiſſances innocentes; s'y refuſeroit-il, ſi la choſe étoit praticable ?

— Je ne m'y refuſerois pas.... Ah ! ma main pourroit répandre quelques bienfaits !

— Vous ne dites point aſſez. Auſſi à *Bolabola*....

— A *Bolabola* !

— Convenez que je vous ſurprends agréablement. Vous retrouverez *Hapi*, auquel vous ſerez utile : car il eſt pauvre, lui.

— Par-tout ailleurs, mais à *Bolabola*, non.

— La raifon ?

— C'eft que je hais *Opoony*.... autant que je vous haïffois lorfque j'ai voulu vous brûler.

— Du refte le pays....

— Eft charmant.

— Les Infulaires....

— Aimables, quoiqu'un peu groffiers.

— De forte que fi *Opoony* n'étoit pas le Souverain de cette Ifle, vous la choifiriez fans répugnance pour le lieu de votre habitation ?

— Vous l'avez dit.

— Cela étant, je vous annonce, mon cher *Arepoo*, que *Bolabola* fera le lieu de votre choix; *Opoony* n'eft plus Roi.

— La mort l'a frappé ?

— Non pas la mort, mais la victoire. C'eft une partie de fes biens que je vous propofe en échange des vôtres. Sa fille & lui follicitent, par ma bouche, cette permutation. Il ne nous manque que votre confentement....

Arepoo m'auroit laiſſé paſſer une heure ſans m'interrompre. Il ne revenoit pas de la ſurpriſe que lui cauſoit la nouvelle d'*Opoony* vaincu & dépouillé. Daignez, me dit-il, enfin, quand il vit que j'attendois ſa réponſe, daignez m'apprendre, avec quelque détail, l'incompréhenſible événement dont vous ne me montrez que le dernier réſultat. Je ne me fis point prier pour lui donner cette ſatisfaction. Après avoir touché légérement ce qui avoit précédé & préparé la guerre d'*Ulietea*, je racontai tout au long les différentes particularités de cette fameuſe expédition. Naturellement un peu vain, & jaloux de m'élever au plus haut degré poſſible de conſidération dans l'eſprit d'un homme qui, au beſoin, pourroit être retenu par le ſouvenir de l'impreſſion que je lui aurois faite, je n'oubliai rien pour augmenter l'éclat de mes actions; & afin de parvenir plus certainement à ce but, j'affectai de m'énoncer en termes ſimples & modeſtes : méthode preſqu'inconnue parmi nous, chez qui l'emphaſe & la pompe des expreſſions ſuppléent ordinairement à la petiteſſe des

fujets. *Arepoo* m'écouta avec attention. Quand j'eus fini, il ferra fortement fes mains l'une contre l'autre, & s'écria, regardant le ciel : » Quel bonheur que je » n'aie pas réuffi dans l'abominable entre- » prife qui m'a conduit au *Tarta-bouelo* ! «

Je vous ai fatisfait, repris-je, vous favez tout ce qui m'eft arrivé depuis votre départ : je defire à mon tour que vous me racontiez vos aventures, à dater du moment où, fortant de l'affoupiffement que l'*ava* avoit produit, vous vous trouvâtes emportés dans l'immenfité des mers, par le plus terrible des *Aows*. Sa narration commence.

» Je me réveillai le premier, & ne fachant où j'étois, ne voyant que le ciel & l'eau, me fentant entraîné par un mouvement dont la rapidité m'effraya, quoique je n'euffe aucun moyen de comparaifon pour l'eftimer, je fecouai vivement *Hapi*, qui fortit enfin de fa léthargie. » Où fommes-nous, lui dis-je, d'un ton qui pei- » gnoit toutes mes inquiétudes ? Quelle

» force invisible nous presse si prodigieu-
» sement ? Où nous mene-t-elle ? «.... Au lieu de me répondre, immobile d'effroi, mon compagnon d'infortune se mit à pleurer & à gémir d'une façon si lamentable que je faillis à perdre le peu de courage qui me restoit. — » Plus d'espoir, s'écria-t-il, plus
» de ressource.... Les Dieux nous pour-
» suivent.... encore quelques moments, &
» les monstres du grand abîme se nour-
» riront de nos cadavres.... Ah! pourquoi
» m'avoir excité à un crime que l'*Eatooa*
» ne pardonne point! « En prononçant ces dolentes paroles, il s'appliqua si vigoureusement une paire de soufflets & autant de coups de poing (dont il se plaignit par réflexion) que je ne pus m'empêcher d'en rire de tout mon cœur. Mais comme ces lamentations continuoient, je l'apostrophai très-durement, & affectant une résolution qui, pour le moins, chanceloit en moi : » *Hapi*, lui dis-je, essayons de sor-
» tir de l'*Aow*, & si nous ne le pouvons
» pas, mourons en braves.... Commen-
» çons par faire un tour à nos provi-
» sions. «

» Jufques-là nous n'avions point foupçonné d'autre vengeance que celle des Dieux; la vôtre ne nous étoit feulement pas venue à l'efprit. Nous nous fouvenions diftinctement du crime que nous avions tenté, de la maniere dont vous nous aviez furpris, & de tout le refte, même qu'après avoir bu l'*ava*, vous nous aviez aidés à regagner notre pirogue. Nous conjecturions que l'ivreffe nous ayant affoupis & la mer balotés, le hazard, *Etée* peut-être, nous avoit livrés au courant, qui faifoit voler notre embarcation. Mais lorfque découvrant nos provifions, nous les vîmes augmentées d'une grande quantité d'aliments : lorfque nous trouvâmes des vafes remplis d'eau douce, & les maffues, & la hache, & *la matiere à feu*, nous devinâmes auffi-tôt l'auteur de l'affreufe calamité dans laquelle nous étions tombés. «

» Vous penfez bien, *Omaï*, qu'en ces premiers & douloureux moments, nous ne vous épargnâmes pas. Cependant le foin que vous aviez pris de nous affurer des fubfiftances & plufieurs autres chofes non moins

néceſſaires, calma peu à peu mon reſſentiment. La générofité de votre procédé me touchoit. Nous en raiſonnâmes. *Hapi*, meilleur, ou, pour parler plus juſte, moins méchant que moi, exalta à haute voix votre bonté miféricordieuſe. Son exemple eut la force de changer mon cœur; je ne vous haïſſois plus que par intervalles.... Mais vous n'avez pas beſoin de l'hiſtoire de nos ſentiments. «

—Vous vous trompez, lui dis-je : j'aime à voir votre haine expirante. Expira-t-elle tout-à-fait ?— C'a été l'ouvrage du temps.

» Nous mangeâmes, continua-t-il, & reſtaurés par un repas frugal que la faim aſſaiſonnoit, nous eſſayâmes avec nos pagaies & notre voile de ſortir de l'épouvantable *Aow*. Le courant prévalut toujours ſur nos efforts. Ils ne ſervirent qu'à nous faire reconnoître qu'il falloit les ceſſer abſolument, & attendre notre ſalut du hazard ou de la providence. «

» Une ſage réflexion de *Hapi* nous confirma dans cette idée. Il obſerva judicieu-

sement qu'au lieu de gagner quelque chose, nous perdrions réellement beaucoup, si nos tentatives répétées venoient enfin à réussir. De quel côté aurions-nous dirigé notre marche ? Savions-nous où nous étions, à quelle distance nous pourrions rencontrer une terre quelconque ? Nos forces, nos vivres dureroient-ils pendant tout le voyage? N'aurions-nous pas tout à craindre & du calme & des tempêtes? Au lieu que l'*Aow* aboutissoit quelque part, & qu'unis avec lui nous avancions rapidement sans qu'il nous en coutât aucune peine. Après tout, si, dans notre course, nous appercevions *une Isle*, il seroit temps alors de tenter l'impossible pour nous délivrer, & nous aurions d'autant plus de moyens de le faire que nous ne serions pas épuisés par un travail inutile. Ainsi, ou à peu près, parla mon compagnon. La voile fut aussi-tôt pliée, & nous remîmes les pagaies à leur place. «

» Cependant la nuit approchoit. Nous vîmes avec douleur *Mahananna* s'enfoncer sous les flots, à l'extrêmité du monde. *Ma-*

rama ſon épouſe & leurs céleſtes enfants nous éclairerent quelques heures. Un brouillard épais s'éleva : elles en eurent peur, & ſe cacherent. Jamais les ténebres ne nous avoient paru ſi noires ; on eût dit que tous les objets s'étoient plongés dans le néant. Nous ne nous diſtinguions, *Hapi* & moi, que par la voix. «

» Mais voilà qu'un bruit ſourd ſe fait entendre au loin. D'abord il n'a rien d'effrayant. Nous croyons que c'eſt *Taroooa* qui ſe joue au-deſſus des nues. Tout-à-coup le mouvement de notre pirogue s'accélere ; elle éprouve des ſecouſſes, fortes, irrégulieres, ſubites : le bruit frappe plus diſtinctement nos oreilles. Il eſt continu ; bientôt il devient formidable. Tels les cris d'une mer furieuſe qui ſe briſe contre quelque reſſif, & ſe plaint des douleurs qu'elle éprouve. «

» Nous allions évidemment vers le lieu d'où le bruit partoit. Là probablement finiſſoit l'*Aow*. Avec quelle ineſtimable rapidité notre frêle embarcation va être portée con-

tre l'écueil !... Et quand elle ſera fracaſſée, diviſée en mille morceaux.... quel ſort !.... Encore ſi le jour nous éclairoit ; ſi, pour grace unique, les Dieux nous euſſent accordé de voir le danger dans lequel nous nous précipitions !.... on pourroit ſe ſauver à la nage, gravir ſur un rocher.... mais l'obſcurité nous enleve juſqu'aux dernieres reſſources du déſeſpoir.... «

» Tandis que nous nous communiquions ces triſtes idées, & que nous les accompagnions de gémiſſements & de pleurs, de malédictions contre vous, *Omaï*, & contre nous-mêmes, le moment de la cataſtrophe arrivoit. Nous tombons dans un gouffre affreux. Des eaux tournantes obligent notre pirogue de tourner avec elles. *C'en eſt fait*, m'écrié-je : au même inſtant, je ſens l'eau qui monte par-deſſus les bords de l'embarcation. La connoiſſance & le ſentiment m'abandonnent.... *Hapi* éprouva le même accident. «

» Combien cet état dura-t-il ? c'eſt ce que je ne puis vous dire. Le ſoleil étoit aux

premiers élans de sa course, lorsque nous nous réveillâmes de notre assoupissement. D'abord j'eus peine à me persuader que je vécusse encore ; mais en me tâtant, pour ainsi dire, & en m'examinant, je fus rassuré sur le compte de mon existence. *Hapi*, que le malheur rendoit religieux, adressa les plus vifs remerciements à l'*Eatooa*. J'avois envie de l'imiter ; une mauvaise honte me retint. Je l'avoue actuellement, parce que, dans un cas semblable, elle ne me retiendroit plus. «

» Un *Aow*, né sans doute des débris de l'autre, mais aussi facile que le premier étoit indomptable, nous imprimoit un mouvement doux que nos bras auroient pu augmenter. Rien de plus aisé que de sortir du courant ; nous n'en eûmes pas la pensée. Il nous dirigeoit vers une terre que nous appercevions à un demi-jour de marche. Pour peu que les esprits répandus dans l'air nous aidassent de leur souffle gracieux, nous atteignions avant la nuit cet heureux asyle que nous ne faisions encore qu'entrevoir. Quels transports d'alégresse ! En combien

bien de manieres nous les exprimâmes! Non, un captif échappé au *Taboo*, & rendu à sa famille qui le pleuroit comme mort, ne ressent pas autant de joie que nous en éprouvâmes à la vue *d'une terre*. A la vérité nous ignorions quelle étoit cette terre; elle pouvoit n'être qu'un amas de rochers, un sol aride, une Isle sans habitants, ou peuplée de ces hommes qui, dit-on, mangent des hommes : n'importe, c'étoit *une terre*.... & le souverain bonheur.«

» Enfin nous y touchâmes. *Hapi* se prosterna devant le grand Dieu, & baisa la terre hospitaliere qui nous ouvroit son sein. L'exemple étoit bon à suivre ; une voix intérieure, un *Téohé* peut-être, me sollicitoit, me pressoit de ne pas résister davantage. Le moment n'étoit point encore venu; je résistai. Le changement qui me rendit adorateur des Dieux & bon, date d'une maladie qu'*Etée* m'envoya bientôt après, & qui me tint tout une lune sous la main de de l'inexorable Déesse *Oopo*. (1) «

(1) La mort.

» Vous désireriez en vain savoir le nom de la terre où nous abordâmes. Nous n'y avons jamais vu un seul habitant. Il est probable qu'il n'y en a point ; car nous l'avons parcourue dans tous les sens. Cependant des hommes l'avoient visitée avant nous. Nous y avons trouvé, entr'autres choses qui l'attestoient, un couteau & une chaussure européene. «

» Il me sera plus aisé de vous donner une idée de l'agréable demeure que la providence de l'*Eatooa* nous avoit ménagée. Ce n'est point une Isle, mais un assemblage de petites Isles, dont la plus étendue est à peine double de la baie d'*Owharre*. Rarement elles sont séparées par un bras de mer, & encore un bon nageur le traverse-t-il en un instant. Leur position respective est d'être presque toutes unies les unes aux autres par un rocher, sur lequel elles paroissent comme semées de place en place. Quelques-unes sont très-fertiles ; plusieurs arbres, couverts de fruits excellents, en composent la principale richesse. Il en est aussi qui semblent naître, & de jeunes plantes naissent avec

elles. La mer qui environne l'immenſe rocher, fondement inébranlable de toutes ces Iſles, & qui le pénetre en pluſieurs endroits, eſt extrêmement féconde. Les poiſſons ſe laiſſent prendre comme on veut; les oiſeaux ne ſont guere plus farouches. Rien ne nous manqua dans ce lieu fortuné qui, pour le climat, reſſemble à *O-Taïti*, excepté que la chaleur y eſt quelquefois étouffante. (1)

Pour abreger, je vous dirai, *Omaï*, qu'après avoir vécu *beaucoup de lunes* dans l'abondance de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, un eſprit (nous avons cru long-temps qu'il étoit notre ennemi) brûla notre ame du deſir d'abandonner le lieu où nous étions ſi bien, pour chercher un autre lieu que nous appercevions à peine ſous la forme d'un nuage immobile. «

» C'eſt moi qui le premier eût cette idée. *Hapi* la combattit de toutes ſes forces. J'inſiſtai. Chaque jour notre ſolitude

(1) » Ne ſeroit-ce point l'Iſle *Palmerſton*?.... « Cette note eſt d'*Omaï*.

me devenoit plus insupportable. » Que l'un
» de nous deux meure, disois-je à mon ami,
» quel sera le sort de l'autre? Quelles res-
» sources si nous vieillissons? Qui montera
» pour nous sur les cocotiers? Qui attra-
» pera les oiseaux qu'une juste défiance
» éloigne déjà de nous? Qui pêchera les
» poissons dont la nature ici peu soupçon-
» neuse commence néanmoins à s'alar-
» mer, quand ils nous voient saisir quel-
» ques-uns d'eux? Et notre cabane?....
» Encore si nous avions des femmes &
» l'espoir d'une postérité! mais cette dou-
» ceur nous sera refusée tant que nous de-
» meurerons dans cette Isle.... Partons. «

» *Hapi* rêva quelques moments. Le fruit de sa méditation fut de convenir que j'avois raison. Seulement il pensa que si nous pouvions déterminer des *compagnes* à nous suivre, il faudroit revenir à notre Isle & nous y fixer, étant impossible d'être mieux ou aussi richement ailleurs. » Outre cela, » ajouta-t-il en riant, vous serez Souve- » rain; & je serai, moi, le premier après » vous. «

» Nous avions conſtruit une belle pirogue, capable de contenir dix à douze perſonnes. Nous la remplîmes de vivres & de tout ce qui peut être utile dans une navigation de ſept ou huit jours. Aucun de nos uſtenſiles un peu précieux ne reſta à terre, parce que nous n'étions pas certains du retour. Un vent léger ſouffloit vers le *nuage immobile* : nous mîmes à la voile. «

» Nous voguâmes deux jours & deux nuits. La ſeconde finiſſoit, lorſque nous entrâmes dans une petite baie qui ſembloit faite exprès pour recevoir notre embarcation. Aux premiers rayons du Soleil nous deſcendîmes à terre, & nous avançant vers un bois qui n'étoit qu'à deux cents pas du rivage.... Dieux ! quel ſpectacle s'offrit à nos regards ! Des têtes ſanglantes.... des pieds, des mains à demi-rôties.... des os dépouillés de leurs chairs ; en un mot, des reſtes d'hommes cuits & mangés.... Non loin de ces terribles objets, étoit un amas de charbons mal éteints, qui exhaloient une odeur infecte. Ils avoient ſervi

à préparer l'abominable repas, & les entrailles des cadavres y étoient encore attachées. «

» *Hapi* ne put soutenir cette scene d'horreur, sans être pris d'une tremblerie universelle. » Où sommes-nous tombés, me » dit-il d'une voix basse, & ses genoux » frappoient l'un contre l'autre ? Quels » monstres habitent cette affreuse con- » trée ?.... Fuyons, *Arepoo*, fuyons s'il » en est encore temps, & regagnons notre » innocent asyle.... «

Je ne demandois pas mieux. Quelque chose que nous entendîmes remuer, nous fit tourner la tête du côté que le mouvement indiquoit. Notre frayeur étoit au comble. Elle diminua aussi-tôt que nous eûmes apperçu une jeune femme qui sommeilloit, couchée sur l'herbe, au pied d'un arbre touffu. Elle avoit dans ses bras trois petits enfants qui dormoient aussi. » Enlevons-les, dis-je à *Hapi* ; en quatre » enjambées nous ferons à bord de notre » pirogue, & nous n'aurons pas tout-à-

» fait perdu le fruit d'un voyage entrepris » si mal-à-propos. « Il applaudit à cette idée. Son lot fut de s'emparer des enfants. Pour moi saisissant la femme par le bras, *tu es morte, si tu cries*, lui dis-je en notre langue. La malheureuse put en avoir envie, mais la frayeur lui en ôta la force. Elle balbutia quelques mots & s'évanouit. Je profitai de sa situation pour l'emporter plus à mon aise, en la chargeant sur mes épaules, je courus à la mer avec mon fardeau. *Hapi* me suivoit. Nous nous embarquâmes. On se doute bien que nous employâmes tout ce que nous avions de force & d'industrie pour nous éloigner d'une Isle où la barbarie & la mort régnoient si impitoyablement.

» La femme annonça par un soupir prolongé que son évanouissement alloit finir. En effet, elle ouvrit les yeux, & regardant autour d'elle d'un air inquiet & troublé, elle me demanda où je la conduisois, ce que je prétendois faire d'elle & de ses enfants? Je devinai cette question, car son langage n'étoit pas pour nous très-intel-

ligible, quoiqu'il eût avec le nôtre des rapports manifeſtes. *Hapi* qui attrapa mieux que moi la maniere dont elle prononçoit, lui répondit que nous la conduiſions dans une Iſle délicieuſe ; qu'elle feroit l'épouſe de celui de nous deux qui lui plairoit davantage, & l'amie de l'autre ; que nous chéririons ſes enfants comme s'ils nous appartenoient, & que nous n'épargnerions ni ſoins ni peines pour les rendre tous heureux & contents. «

» Ce diſcours ne parut pas lui cauſer de déplaiſir. Je lui offris une belle noix de coco qu'elle accepta. Elle en fit manger une partie au plus âgé de ſes enfants qu'elle prit à côté d'elle. C'étoit un garçon de cinq à ſix ans. Les deux autres ne paſſoient pas quatre ans : c'étoient des filles. «

» En portant les yeux vers la terre que nous fuyions, nous apperçûmes des pirogues, en aſſez grand nombre, qui quittoient le rivage. Il étoit clair qu'elles nous pourſuivoient : ſoit qu'on eût découvert le rapt dont nous étions coupables, ſoit que

se doutant que nous étions des étrangers, les Insulaires nous destinassent tout simplement à leur cuisine. Nous pouvions avoir une petite lieue sur les ennemis; le vent nous favorisoit; notre pirogue étoit légere comme l'oiseau qui fend les airs : malgré tout cela, nous eûmes tant de peur de ne point échapper à la chasse qu'on nous donnoit, que pour conserver & réparer nos forces, nous obligeâmes notre nouvelle compagne à remuer la pagaie qui l'éloignoit de sa patrie. Elle se prêta de très-bonne grace à ce travail, & se fatigua autant que si elle eût eu le même intérêt que nous à éviter ceux qui se hâtoient de nous atteindre. «

» La docilité de cette bonne créature m'enchanta, & dès ce moment je l'épousai dans mon cœur. Il étoit impossible qu'elle balançât entre moi & *Hapi*, qui n'avoit point d'oreilles. (1) D'ailleurs, elle pouvoit

(1) On se souvient que *Cook* les lui avoit fait couper pour un vol.

aiſément diſtinguer, à mon ton & à mes manieres, que j'étois le maître : cette obſervation m'aſſuroit ſon ſuffrage. A tant de motifs j'ajoutai le charme de la politeſſe & de l'attention, en la priant de me rendre ſa pagaie, de manger & de ſe repoſer. Elle céda à mon invitation, mais ſans empreſſement, & allant s'aſſeoir à l'autre bout de la pirogue, elle prit ſon fils entre ſes bras, & ſe mit à le careſſer. Puis ſe penchant ſur le bord de l'embarcation, elle ſe gliſſa volontairement dans l'eau, la tête la premiere, entraînant ſon enfant avec elle. Elle diſparut. «

» Jugez, *Omaï*, de mon étonnement & de mon déſeſpoir. Les circonſtances ne nous permettoient pas de plonger après elle, & de la chercher ; nos ennemis nous auroient atteints. «

» Nous croyions que ma future épouſe avoit mieux aimé périr que de nous ſuivre, quand, tout-à-coup & à vingt-cinq pas de nous, nous la vîmes élever ſa tête audeſſus de l'eau, & nager au-devant des

pirogues de ſa nation. L'enfant étoit étendu & comme accroché ſur ſon dos : ce qui ne l'empêchoit pas d'aller extrêmement vîte. Nous aurions voulu la rattraper, que cette tentative ſeroit demeurée ſans ſuccès. A la courſe, la fugitive eût devancé un poiſſon. Nous la diſtinguions encore quand elle fut reçue dans les pirogues : un cri de joie qui parvint juſqu'à nous, manifeſta le plaiſir qu'on avoit de la revoir. Ce n'étoit pas une femme du commun ; ſon extérieur avoit quelque choſe de noble & de ſauvage tout-à-la-fois ; ſa figure n'étoit pas gracieuſe comme celle d'une O-Taïtiene : c'étoit, en femme, le viſage de *Féenou.* «

» Nous reſtâmes poſſeſſeurs des deux petites filles, riche tréſor, parce que nous étions encore aſſez jeunes, & que nous paroiſſions condamnés à finir nos jours dans l'Iſle ſolitaire où nous retournions. «

» Les ennemis ceſſerent de nous pourſuivre avant le coucher du ſoleil. D'abord nous avions appréhendé qu'ils ne marchaſ-

ſent ſur nos pas juſqu'à notre heureux aſyle, & dans cette ſuppoſition, c'en étoit fait de notre vie : mais probablement ils ne ſont pas accoutumés à de ſi longs voyages. Nous ne nous tourmentâmes plus à ramer, dès que nous fûmes certains qu'ils abandonnoient leur projet. La nuit, nous n'avançâmes preſque point ; le jour ſuivant, pas beaucoup davantage. Cette négligence nous coûta cher. «

» Déjà notre Iſle s'offroit à nos regards avec tous ſes agréments. L'aſpect en étoit délicieux ; nous nous félicitions de l'avoir en partage. *Hapi*, dans la ferveur d'une tendre émotion, jura qu'il l'avoit quittée pour la premiere & derniere fois. Hélas ! il diſoit vrai, mais autrement qu'il ne penſoit. Un vent de terre ſembla accourir exprès pour nous repouſſer. La plus horrible tempête lui ſuccéda. N'en attendez point la deſcription ; je ne puis que me rappeller qu'elle dura deux mortelles journées, confondant enſemble le ciel, la mer & les abîmes, & qu'elle ſe termina par un naufrage. Notre pirogue pouſſée violemment

contre un rocher se brisa ; tout ce qu'elle contenoit devint la proie de l'Océan. Que ne fîmes-nous pas pour sauver les innocentes créatures que nous avions à bord? Elles périrent cependant.... à moins que le *Dieu-Mer* n'ait pris soin de leur existence. J'aime à me persuader que ses grottes profondes les ont reçues pleines de vie, & qu'elles s'y réjouissent du malheur qui nous est arrivé. «

» Contente de ces deux victimes, la tempête s'appaisa. Nous grimpâmes, avec beaucoup de peine, sur le rocher qui avoit brisé notre embarcation. Le jugement que nous portâmes, en regardant autour de nous, fut que notre mort n'étoit que différée, & que nous péririons de faim & de misere, dans un lieu où l'on n'appercevoit seulement pas un arbuste montrer sa tête au-dessus des grandes & mauvaises herbes qui le couvroient. Cette pensée ne nous empêcha pas de nous féliciter de notre salut actuel : comme on voit le vieillard qui a récolté cent fois les fruits de son habitation, baiser les mains du

docte *Taata*, dont l'art sublime prolonge sa vie de quelques lunes. «

» La soif nous tourmentoit horriblement. Nous suçâmes des plantes afin de nous désaltérer. L'envie désespérée de connoître notre malheur dans toute son étendue, & de savoir définitivement à quoi nous en tenir pour la suite, nous fit gagner le sommet du roc, où nous ne parvînmes qu'épuisés de fatigues, mais consolés & guéris, dès que nous eûmes jetté les yeux du côté opposé à celui qui nous avoit reçus. Le terrein s'inclinoit en pente douce jusqu'à la mer. D'assez beaux arbres l'ombrageoient. Nous nous acheminâmes aussi-tôt vers ce lieu fortuné, qui nous promettoit un abri & des nourritures; nous y rencontrâmes ce que nous n'y cherchions pas: des hommes. «

» C'étoient *Féenou*, son compagnon, & M. *K****. Je ne vous dirai rien de leurs aventures particulieres. Le Français n'a jamais voulu nous raconter les siennes. Pour *Féenou*, vous aurez tout le temps d'apprendre de sa bouche les évenements qui le con-

cernent ; car il se propose de finir ses jours auprès de vous. J'ajouterai, en terminant mon histoire, qu'ayant parlé de vous, *Omaï*, & m'étant donné pour un des Chefs de l'Isle où le Capitaine *Cook* avoit fixé votre demeure, dissimulant avec soin de quelle maniere j'en étois sorti, rapportant mes malheurs à l'*Aow* & à la tempête, on décida que lorsqu'on auroit amassé quelques vivres, nous nous embarquerions tous sur la pirogue européene de M. *K**** pour vous chercher. Cet homme avoit des instruments de navigation dont il se servoit, disoit-il, supérieurement ; il n'ignoroit pas la position de nos Isles ; il avoit lu (vous savez ce que c'est que *lire*) le journal de *Cook* ; il devoit nous amener ici en droite ligne. Ses estimes ont pu le tromper ; d'ailleurs le temps n'a pas été favorable, & nous étions aussi trop peu de monde pour les manœuvres. Obligés de tenir la mer beaucoup plus de jours que nous n'avions compté, les provisions de vivres n'ont pas duré autant que la navigation ; & quoique nous ne mangeassions exactement que pour nous empêcher de mourir, nous manquions de tout, lorsque l'*Eatooa*

& votre bon cœur vous ont envoyé au-devant de nous. «

La narration d'*Arepoo* me fit le plus grand plaisir. Je n'eus pas le temps de l'en remercier. Il finissoit à peine, que *Nowa*, à la tête d'un grouppe de personnes considérables, entre lesquelles étoient *Eman-Hué* & son pere, nous surprit, pour ainsi dire, en sortant tout à coup d'un chemin couvert, au bord duquel nous étions assis. Cette apparition déconcerta étrangément mon Historien. *Féenou* & M. *K****, remarquant son embarras, coururent à lui & l'accablerent de caresses. Mon épouse pensa qu'elle acheveroit de dissiper son trouble en lui parlant avec bonté; mais il en fut tout autrement: sa réponse ne présenta presque point de sens raisonnable; on eût dit que l'ivresse de la veille n'avoit pas entiérement cédé au repos de la nuit. J'abregeai cette scene désagréable, en disant à *Opoony* & à sa fille, qu'*Arepoo* consentoit bien volontiers à l'échange que j'avois proposé, & qu'il en passeroit sa déclaration au prochain *Anoho*. Il retrouva la parole pour me dire que

que sa présence à l'assemblée des Chefs n'étoit pas nécessaire ; qu'il y avoit assez de témoins du transport absolu qu'il faisoit de tous ses biens d'*Huaheine* à *Opoony* & à sa fille ; qu'il me prioit de lui procurer les moyens de se rendre, sans aucun délai, à sa nouvelle destination.— Votre famille... il conviendroit que vous la vissiez.— (*Vivement*) Je ne verrai personne. S'il faut que j'attende quelque-temps, souffrez que je me renferme dans le bâtiment où j'ai passé la nuit. *Féenou* & le Français me tiendront compagnie.... D'ailleurs, je sais être seul.

Qu'il parte, puisqu'il veut partir; & pour ne retarder personne, hâtons-nous d'instruire le Lecteur, qu'une pirogue de *Thélême*, qui se trouva dans la baie d'*Owharre*, conduisit sur le champ *Arepoo* à *Bolabola*. Je reçus ses embrassements; car il me demanda cette consolation. Mon épouse n'eut qu'un salut: c'étoit assez. *Opoony* n'eut rien; *Eman-Hué*, des remerciements. Cette Reine envoya par la même embarcation, un homme de confiance au Régent, pour lui notifier l'échange fait entr'elle & son nouveau

Sujet, avecordre de l'établir dans les biens dont il étoit devenu propriétaire, & de le traiter avec la diſtinction due aux *Earées*. Et comme il n'y avoit pas ſur les biens patrimoniaux d'*Opoony*, de demeure commode, elle autoriſa notre Banni à ſe loger proviſoirement dans la charmante petite maiſon où *Poboote* avoit ſurpris le Dieu *Etary*.... *Arepoo* occupe encore cette délicieuſe habitation. *Hapi* y eſt ſon commenſal. Ils ſe ſont mariés l'un & l'autre. Leur conduite leur a mérité l'eſtime de tous les Inſulaires. Les grands biens dont ils jouiſſent, ſe répandent par leurs mains ſur une foule de néceſſiteux qui béniſſent, à haute voix, le moment où ils ſe fixerent à *Bolabola*. D'après cela, nous avons cru devoir abolir le décret qui leur interdiſoit l'entrée d'*Huaheine*, ou gênoit leur liberté à cet égard. Je leur ai porté moi-même cette nouvelle flatteuſe. Ils l'ont reçue avec reconnoiſſance; mais ils n'ont point abuſé de la permiſſion qu'elle leur donnoit. *Hapi* n'a pas encore paru chez nous; *Arepoo* ne nous a fait qu'une viſite de politeſſe : il ne coucha mê-

me pas. Oublions-les maintenant, & qu'il n'en ſoit plus queſtion.

Je reviens à *Féenou* & à M. *K****, qui me doivent le récit de leurs aventures. Nous allons nous aſſeoir ſur un beau gazon, tous en cercle, & nos hôtes au milieu. C'eſt *Féenou* qui parlera le premier.

» Vous vous ſouvenez, me dit-il, cher *Omaï*, qu'à l'arrivée du Capitaine *Cook* aux *Iſles des Amis*, un Chef nommé *Taïpa*, crut qu'il étoit utile de m'ériger en Roi des *cent cinquante Iſles*. Je ne fis pas ce menſonge; mais je le laiſſai faire. Il eût été ſans conſéquence, s'il ne fût pas parvenu aux oreilles de *Poulaho*, le véritable Roi. «

» Un de mes ennemis (j'étois élevé trop haut pour n'en pas avoir) courut lui apprendre qu'une *grande pirogue de là-bas* étant venue à *Annamoka* & à *Hapaee*, j'uſurpois les honneurs de la ſouveraineté; & que pour perſuader que j'étois Roi en effet, je prodiguois aux gens de la grande pirogue les tréſors de l'Iſle. «

» Sur cet avis, *Poulaho* s'empressa de paroître, afin de m'humilier, & d'arrêter le cours de ce qu'on appelloit mes déprédations. Vous fûtes témoin de la maniere dont il s'y prit pour me couvrir de confusion. Sensible à ma douleur, vous la partageâtes seul ; mes compatriotes & vos Anglais avoient l'air de s'en amuser. Cette marque d'intérêt m'a plus attaché à vous que tout le reste. «

» La fierté de *Poulaho* souleva mon cœur. L'affectation avec laquelle il m'obligea de reconnoître son pouvoir suprême en présence des Etrangers, par toutes les bassesses usitées dans nos Isles (1), allumerent en moi le desir de la vengeance. J'y étois encore poussé par le sentiment d'une autre mortification que vous avez ignorée jusqu'à ce moment. Rappellez-vous que je quittai le Capitaine *Cook*, sous prétexte d'aller à *Vavaoo* pour y amasser des vivres. La vérité est que j'y allai; j'y fis une ample collection de

(1) Telles que de mettre sur sa tête le pied de la personne qu'on veut honorer.

nos fruits ; j'en chargeai deux pirogues.... *Poulaho* s'en empara. Je me vis réduit à compoſer l'hiſtoire du naufrage de mes embarcations. Elle ne trompa perſonne ; mais je m'apperçus avec chagrin que votre ami le Capitaine, loin de ſoupçonner la cauſe qui me ramenoit les mains vides, imagina que je manquois volontairement à ma parole, ou que je n'avois pas eu le pouvoir de remplir mon engagement. «

» Vous partîtes. De cet inſtant *Poulaho* ne me regarda preſque plus. Il fuyoit les occaſions de ſe trouver avec moi. Celles qui naiſſoient de l'exercice de mescharges, étoient difficiles à éviter : il les évitoit cependant. Une légere méſintelligence alluma le flambeau de la guerre entre les hommes de *Féejée* & nous ; il aima mieux l'éteindre par une négociation, que de combattre à la tête de ſes Guerriers ; non qu'il ne fût brave, mais le droit de ma place étoit de commander la flotte. «

» La Reine mourut. Vous ſavez qu'elle étoit ma ſœur. Le reſpectable *Maréewagée*,

notre pere, la ſuivit dans le ſéjour des ames. Avant d'expirer, il m'avertit de prendre garde à moi, » parce que ſans la conſidé-» ration que *Poulaho* lui portoit, ce Mo-» narque m'auroit déjà fait un mauvais » parti. « Je pleurai mon tendre pere, mais ſon conſeil me parut dicté par la foibleſſe des derniers moments. Que pouvoit le Souverain contre un homme, la ſeconde perſonne de l'Etat, & qui comptoit autant de vrais amis qu'il y avoit de Chefs conſidérables dans les *cent cinquante Iſles?* «

» *Poulaho* convoqua les *Earées*; nous fûmes ſpécialement invités, *Taïpa* & moi. Il s'agiſſoit de nommer aux emplois qu'avoit eu *le grand Maréewagée*: car c'eſt ainſi que le Roi affectoit de l'appeller, depuis qu'il n'étoit plus. Quelques Inſulaires me dirent ſecrétement que le Roi devoit former des plaintes contre un *perſonnage important*. Ce mot ſembloit me déſigner; & *Taïpa* fut d'avis que je m'abſentaſſe: » Il avoit, » me dit-il, un preſſentiment confus de » quelque grand malheur. « Je ris de ſes craintes, lui laiſſant, toutefois, la liberté

de les écouter pour lui-même. Il m'assura que je m'en repentirois, & jura en même-temps de ne me point abandonner. «

» Nous nous rendons à l'*Ehamoote* ou maison publique. Une troupe de Guerriers en occupoit les avenues : ils étoient tous de ma connoissance. Quand on eut pris place, le Roi se leva, dit qu'il avoit convoqué les *Earées* pour entendre l'éloge du *grand Maréewagée*, & pour remplir les charges vacantes par sa mort. *Poulaho* est naturellement éloquent; le tribut de louanges qu'il paya à mon pere, obtint tous les suffrages. Il fit couler mes larmes. L'Orateur le remarqua, & se tournant vers moi :

» Vous pleurez, *Féenou*, me dit-il d'un » air extrêmement haut; vous pleurez au » récit des vertus de votre illustre pere. » Si vous vous étiez piqué d'une noble » émulation, votre présence nous conso» leroit du malheur que la Nation vient » d'éprouver en le perdant. *Maréewagée* » revivroit en vous. La nature vous avoit

» prodigué ses dons les plus excellents :
» ingrat & ambitieux, vous en avez abu-
» sé.... (*Cessant de me regarder*) *Earées*,
» j'accuse *Féenou* & *Taïpa* d'un crime qui
» mérite la mort..... « Cet exorde foudroyant le conduisit au détail de tout ce qui s'étoit passé entre *Cook* & moi. Je m'étois dit Roi : je m'étois comporté en Roi : j'avois pillé les Naturels pour enrichir des étrangers qui ne donnoient presque rien en échange, & qui se vengeoient cruellement lorsque, par curiosité, on leur déroboit la moindre bagatelle : je m'étois lié d'amitié avec un certain *Omaï* qui affecta toujours de témoigner peu de considération pour le véritable Souverain même après qu'il fut connu.... De pareils attentats ne pouvoient demeurer impunis.... Le châtiment devoit tomber sur moi, le coupable, & sur *Taïpa*, mon lâche & vil adulateur. «

» Telle fut sommairement la harangue de notre royal ennemi. «

» On nous permit de répondre. *Taïpa* voulut parler le premier ; je ne le souffris

pas, & mal nous en prit. Il étoit plus ſage & beaucoup plus modéré que moi. Il auroit peut-être déſarmé la colere de *Poulaho*; du moins il auroit diminué, dans l'eſprit de nos égaux, l'idée du crime qu'on nous imputoit. Je gâtai tout par ma violence. Je m'emportai contre le Roi, qui n'oppoſa à mes reproches & aux expreſſions brûlantes dont je me ſervois, qu'un ſilence ſyſtématique, dont l'infaillible effet fut de m'animer encore davantage. J'allai juſqu'aux menaces. J'oſai dire que les nobles Chefs de *Tongataboo* ſauroient bien empêcher que le deſpotiſme arbitraire d'un Roi qui s'oublioit, n'opprimât un de leurs collegues.... A ces mots un murmure général s'éleva dans l'aſſemblée. C'étoit de l'indignation : je crus qu'on m'applaudiſſoit. Cette erreur me pouſſa à de nouveaux excès. Je me tus enfin. *Poulaho* me demanda froidement ſi je n'avois plus rien à dire pour ma défenſe; je répondis, du ton de l'ironie, qu'il devoit être content. Il ne répliqua rien; mais s'adreſſant à mon coaccuſé : » Parlez, *Taïpa*, dit-il, & juſti» fiez-vous, ſi vous le pouvez. «

» *Taïpa* convint d'abord que nous étions coupables. Il eut la générosité de dire que je l'étois beaucoup moins que lui, parce que la fantaisie de m'ériger momentanément en Roi des *cent cinquante Isles*, étoit de son invention. Il s'appliqua ensuite à montrer qu'eu égard aux circonstances, notre faute pouvoit & devoit s'appeller *légere*. Il protesta que nous n'avions pas eu dessein de porter la moindre atteinte aux droits de la souveraineté, mais seulement d'en imposer aux étrangers par un grand nom, afin que le commerce des échanges se fît avec plus de facilité & d'avantages. Il ajouta qu'aussi-tôt que *Poulaho* avoit paru, nos profonds respects avoient volé au-devant de lui, & que nous avions reconnu, par toutes les voies possibles, sa suprême & incommunicable dignité, quoique je fusse en si haute considération auprès des Anglais que j'eusse pu me maintenir dans le rang où j'avois affecté de paroître pour la bonne raison qu'on a dite..... de sorte que notre faute étoit réparée.... Le Monarque avoit pardonné en recevant publiquement & en particulier

nos excuses & nos hommages.... Quant aux déprédations qu'on m'objectoit, il soutint, 1° que ma charge me donnoit le droit de disposer des récoltes, en l'absence du Souverain; 2° que mes présents n'avoient gêné aucun des Insulaires ; 3° que les instruments de fer acquis par leur moyen, les avoient plus que payés.... » *Poulaho*, continua-t-il, avec une fermeté respectueuse, » a fait aux mêmes étrangers plus de pré- » sents que *Féenou* ; & j'ose assurer que ce » qu'il a obtenu en retour ne vaut pas, » toute proportion gardée, les richesses que » *Féenou* a procurées à nos Isles.... « Il conclut en suppliant le Conseil des *Earées* de ne pas traiter à la rigueur une faute dont le motif étoit louable.... sur-tout d'avoir de l'indulgence pour quelques termes peu mesurés que l'accusation formée par le Roi, ma vivacité naturelle, & le défaut de préparation, m'avoient comme surpris malgré moi. «

» Le Roi nous ordonna de sortir. Jamais commandement ne m'avoit été plus agréable; je me proposois bien, en quittant

l'*Ehamoote*, de courir à la mer, de me jetter dans une pirogue, & de m'en aller droit à *Féejée* : laiſſant *Poulako* délibérer gravement ſur notre punition, tandis que nous volerions à la vengeance. «

» Ce beau rêve s'évanouit ſi-tôt que nous poſâmes le pied hors de la ſalle. Les Guerriers nous ſaiſirent, & nous déclarerent qu'ils avoient ordre de nous garder juſqu'au lendemain, jour où nous apprendrions le jugement de l'*Anoho*. Il n'y avoit pas moyen de réſiſter ; nous étions ſans armes, & le nombre nous accabloit. «

» Il arriva ce fatal lendemain. On nous conduiſit à l'aſſemblée demi-vêtus, les mains liées derriere le dos, le viſage couvert : nous comprîmes que nous étions condamnés, & qu'il ne nous reſtoit aucun eſpoir de ſalut ; car on n'auroit pas oſé nous faire ſubir d'avance un traitement auſſi barbare, & nous laiſſer la vie. «

» En entrant dans la ſalle du Conſeil, on nous découvrit le viſage. Je vis que le

Roi n'étoit pas présent ; que les *Earées* mes parents, & ceux qui avoient des obligations particulieres à notre famille, s'étoient retirés. Le Chef qui présidoit en l'absence du Roi, nous fit asseoir au milieu de l'appartement, & prononça ces propres paroles, précédées d'un long soupir :

Coupables, le Conseil des Chefs vous prive de vos emplois.

*Coupables, le Conseil des Chefs vous dépouille de la qualité d'*Earées.

Coupables, le Conseil des Chefs juge que vos têtes doivent être fracassées à coups de massue.... Rendez courageusement vos ames à Kallafootonga (1). «

» Que devins-je ! A quelle fureur je me livrai ! Que d'extravagances ma langue proféra ! Comme je maudis *Poulaho* ! Comme je me repentis à haute voix de ne l'avoir

(1) C'est le Dieu de *Tongataboo*.

pas prévenu !.... Le vieux Chef attendit patiemment la fin de cette tempête. Il profita du premier inftant de calme pour me repréfenter que je m'emportois imprudemment & injuftement : que ce n'étoit ni *Poulaho* ni les Chefs qui m'avoient condamné, mais nos facrés ufages, nos loix : que j'avois d'autant plus de tort que le Roi, ayant le pouvoir d'accorder la grace des criminels, m'offroit la mienne à des conditions fupportables. — Quelles font ces conditions, demandai-je avec empreffement ? — 1° Que vous vous reconnoiffiez coupable ; 2° que vous imploriez la miféricorde de votre Souverain.... en plein Confeil ; 3° que vous renonciez à toutes vos charges ; 4° que vos biens foient diminués de moitié ; 5° que vous abandonniez au Roi le cheval & la jument que le Capitaine *Cook* vous a donnés ; 6° que vous viviez trois ans bannis de *Tongataboo*.... Enverrai-je dire à *Poulaho* que vous acceptez ? — Attendez.... Ce que vous me propofez eft le comble de l'humiliation.... Il n'eft qu'un motif au monde qui puiffe m'abaiffer jufques-là, & ce motif, j'en jure par les

Dieux de la mer, n'eſt pas l'amour de la vie.... dites, cette grace qu'on offre s'étend-elle à *Taïpa* ?.... S'il y eſt compris, je promets tout, j'exécuterai tout. — Il m'en coûte de vous le dire, répondit le vieux Chef : *Taïpa* n'eſt pas le fils de *Maréewagée* ; le Roi veut qu'il meure pour faire un exemple.... «

» Cette parole de ſang renouvella toutes mes fureurs. Je rejettai l'offre de *Poulaho* dans les termes les plus mépriſants. » Nous » mourrons enſemble, criai-je à *Taïpa* ; » nous irons de compagnie à l'éternelle » demeure ; & quand l'odieux & cruel *Pou-* » *laho* y deſcendra, nous nous attacherons » à lui comme deux *Etées* pour le tour- » menter pendant des ſiecles ſans fin.... «

» Cependant on nous entraînoit vers le lieu de l'exécution. Le peuple étoit aſſemblé. Des hommes que je croyois mes intimes amis, regardoient d'un œil ſec & avide l'appareil de mon ſupplice. Ce ſpectacle me déchira le cœur ; j'en pleurai de rage. Pour *Taïpa*, il étoit tranquille.

Quand on lui dit de ſe mettre à genoux pour recevoir la mort, il demanda la permiſſion de m'embraſſer & de m'exhorter à la vie. On la lui accorda. Ses inſtances furent preſſantes. Je les ai toutes oubliées, ou plutôt je ne les entendis pas, à l'exception de ces quatre mots qu'il me dit à l'oreille : *Vivez pour me venger.* Ne gagnant rien ſur mon obſtination, il s'agenouilla, en priant qu'on m'écartât un peu. Le *Guerrier-Aſſommeur* l'abattit d'un ſeul coup. Je me précipitai ſur le cadavre enſanglanté de mon ami; puis me mettant dans la poſture convenable : *Guerrier*, m'écriai-je, *acheve.* Le vieux Chef arrêta le bras qu'il levoit déjà. *Poulaho* vouloit que j'euſſe une nuit pour réfléchir. On me traîna donc de nouveau en priſon. «

» La garde fut changée. Entr'autres Guerriers qui la compoſoient, il s'en trouva un dont l'inhumanité me parut n'avoir pas d'égale. » Amis, dit-il à ſes compagnons, » il ne faut pas que ce *Féenou* nous em- » pêche de nous amuſer. Mes *Towtous* ont » fait cuire un cochon qu'ils nous appor- » teront

» teront tout-à-l'heure ; nous aurons auſſi
» une ample proviſion de *kava*. En bons &
» fideles Sujets, nous nous régalerons, tan-
» dis que ce coupable jeûnera & ſouffrira
» comme il l'a mérité. Auſſi-bien ſes peines
» finiront-elles demain.... Mais il ne faut
» pas qu'il nous échappe... Qu'on me donne
» des cordes.... Je vais le garotter de ma-
» niere qu'il nous diſpenſera d'avoir l'œil
» ſur lui, & qu'il ſe gardera au mieux tout
» ſeul.... «

Celui qui s'exprimoit de la ſorte étoit un riche Inſulaire que j'avois autrefois obligé, & qui, au temps de ma ſplendeur, s'épuiſoit en témoignages de reconnoiſſance. Sa monſtrueuſe ingratitude m'affecta ſinguliérement; elle eut le pouvoir de ſuſpendre mes autres maux. Je ne ſentis qu'elle. Sur quelques reproches que je lui fis, il me dit : » Les traîtres
» à leur Roi ne peuvent exciter d'autre
» ſentiment que le regret d'en avoir reçu
» quelques ſervices. On voudroit les leur
» rendre. «

» Des paroles il passa aux actions. Il m'attacha les jambes l'une contre l'autre ; il m'entoura le corps d'une grosse corde qui tenoit à une énorme piece de bois. Alors il tira de dessous son vêtement un couteau européen , & me le montrant : — » Que ne puis-je à l'instant terminer » ton sort avec cet instrument !.... Il m'est » venu de ces hommes qui t'ont rendu in- » fidele à *Poulako*.... Mais voyons.... tout » est-il solidement arrangé ? «.... Il se pencha sur mon visage comme pour examiner de plus près l'état des ligatures , & me dit à voix basse : » Que *Féenou* ne perde » pas courage ; on veut le sauver.... (*haut*) » Je vous réponds , mes chers compatrio- » tes , qu'il est impossible qu'il nous » échappe , quand *Etée* s'en mêleroit. » Voyez vous-mêmes.... « Ils jugerent tous que je ne devois leur causer aucune inquiétude. «

» On servit leur repas. La débauche fut complette. Plusieurs jattes de *kava* , vidées en un clin d'œil , bannirent d'abord la raison, & finirent par appeller le som-

meil.... mais un ſommeil qui ne ſe détruit que par le temps. L'Inſulaire qui régaloit parut s'endormir comme les autres, quoique j'euſſe obſervé qu'il n'avoit preſque pas bu de la liqueur qu'il diſtribuoit avec tant d'abondance. Dès qu'il eſt aſſuré que tout dort, excepté lui, il ſe leve & vient à moi, ſon couteau à la main. » *Féenou*, me dit-il, ou je vous » délivrerai, ou je périrai avec vous. A » mille pas d'ici nous trouverons, au bord » de la mer, une petite pirogue que j'ai » préparée ſans mettre qui que ce ſoit » dans ma confidence. Elle vous tranſpor» tera à *Féejée*. Vous n'irez pas ſeul; je » vous accompagnerai : trop heureux de » vous prouver mon amitié par le ſacrifi» ce de tous mes biens! J'en devois la » meilleure partie à votre protection. «

» En parlant ainſi, il coupoit ceux de mes liens qu'il ne pouvoit dénouer facilement. Me voilà libre. J'embraſſe mon libérateur, qui continue en ces termes : » Vous ne partirez pas couvert de hail» lons; aidez-moi à dépouiller ce dor-

» meur.... « C'étoit un homme de ma taille, & qui me reſſembloit un peu. Nous lui ôtons ſes vêtements, dont je m'habille; je m'empare de ſa maſſue : nous ſortions, quand mon ſauveur me dit : » N'allons » pas ſi vîte ; il me vient une excellente » idée. Revêtons cet homme des guenilles » que vous avez laiſſées, & enchaînons-le » à votre place. Si quelqu'un des Gardes » ſe réveilloit, croyant toujours voir ſon » priſonnier, il ne donneroit pas l'alar- » me.... & puis l'hiſtoire de votre évaſion » n'en ſera que plus plaiſante.... « Cette facétie me plut beaucoup ; d'ailleurs elle avoit une utilité ſenſible. La toilette de mon ſucceſſeur fut bientôt faite. Il ſouf- frit patiemment que nous le poſaſſions à l'endroit où j'étois couché ſur la terre nue, que nous le garotaſſions très-étroitement; en un mot, que nous l'ajuſtaſſions en cou- pable réſervé au ſupplice. Pour des yeux qui ne l'auroient enviſagé que ſuperfi- ciellement, c'étoit moi. «

» Enfin nous quittons ma priſon. Pour gagner la mer, il falloit paſſer auprès de

la demeure de *Poulaho*. Tout-à-coup un defir impétueux de vengeance s'empare de mon cœur. Il me femble entendre *Taïpa* expirant qui me crie de profiter de l'occafion. Un frémiffement univerfel regne dans tous mes membres ; il augmente à mefure que nous approchons : je n'y peux plus tenir. » Prêtez-moi votre couteau, » dis-je à mon camarade d'un ton qui l'ef- » fraya. — Qu'en voulez-vous faire ? — Ce » que je veux !... entrer dans cette mai- » fon.... tu m'entends. — Non, non, re- » prit-il avec fermeté, je ne le permettrai » pas. Vous nous perdriez. J'aime *Féenou*, » mais je ne hais pas *Poulaho* : c'eft mon » Roi ; je le défendrai au péril de ma vie.... » Ah ! *Féenou* ! voulez-vous que je me » repente d'avoir fauvé mon bienfaiteur?.... » Aurois-je délivré un affaffin, un monftre » qui tremperoit fes mains parricides dans » le fang de nos maîtres ? Rentrez en vous- » même ; redevenez ce que vous avez été » jufqu'à préfent : noble & généreux.... & » fi vous croyez devoir courir à la ven- » geance, *Féejée* vous en fournira des » moyens dignes de vous. «

» Cette remontrance eut ſon effet : je rougis, & nous continuâmes notre route. Nous étions bien loin en mer lorſque le jour parut. «

» Les Inſulaires de *Féejée* nous reçurent à bras ouverts. On nous aſſigna une demeure, des ſerviteurs & une certaine quantité de nourritures de toute eſpece, qu'on nous fourniſſoit journellement. «

» *Poulaho* apprit bientôt où nous étions. Il députa un de ſes *Earées* les plus importants, pour nous réclamer. En public, cet Ambaſſadeur ſe déchaîna contre moi : » On » ne pouvoit m'accorder un aſyle, ſans » violer les conventions de la derniere » paix ; il falloit me rendre, ou voir ſe » renouveller toutes les horreurs d'une » guerre à peine éteinte.... « En particulier, il me traita beaucoup plus humainement : » Il m'aimoit ; il feroit très-fâché » que les Chefs de *Féejée* me livraſſent à » lui ; au fond, *Poulaho* ne le déſiroit pas ; » ce Monarque étoit d'autant plus content » de ma fuite, qu'il acquéroit par elle la

» totalité de mes biens : s'il me faifoit re-
» demander, c'eft que, d'une part, fa digni-
» té l'obligeoit à cette démarche, & que,
» de l'autre, il étoit moralement certain que
» le Confeil de *Féejée* fe refuferoit à fes
» inftances... Lui, Envoyé, il m'autori-
» foit à dire, fous main, que fa légation n'é-
» toit qu'une grimace politique, & que le
» Roi des *cent-cinquante Ifles* fe foucioit
» fort peu qu'elle réufsît ou non. «

» Par ces difcours & autres femblables, le Député de *Tongataboo* gagna entiérement ma confiance. Je l'engageai à me raconter les fuites de mon évafion. On ne s'en apperçut pas d'abord. Le malheureux que nous avions enchaîné à ma place, manqua d'être affommé pour moi. On finit par rire de cette aventure. Les cœurs fenfibles furent bon gré au brave Infulaire qui l'avoit ménagée. *Poulaho*, pour la forme, ordonna à quelques pirogues de nous pourfuivre ; elles le firent également pour la forme, & ne nous virent feulement pas. «

» Cependant les Chefs de *Féejée* répon-

dirent, que leur terre étoit hospitaliere.... Qu'élevée au-dessus des flots sur les puissantes épaules de *Footafooa*, à la priere de *Fykaooa-Kajeea*, sa divine épouse, elle étoit ouverte à tous les malheureux, qui y trouvoient des hommes amis des hommes.... Que *Féenou* ne devoit pas être excepté de cette bienveillance universelle, parce que son prétendu crime n'étoit rien.... Et d'ailleurs n'étoit-il pas assez & trop puni ? L'angoisse mortelle qu'on lui avoit fait endurer, son bannissement, la perte de ses biens, la mort de son ami : autant de peines dont une auroit suffi.... Que si *Poulaho*, écoutant la sagesse, s'en tenoit à ce qui étoit fait, on continueroit de vivre en bonne intelligence avec lui ; mais que s'il persistoit dans ses idées de réclamation, & qu'il parlât encore de guerre, en cas de refus, on l'engageoit à se souvenir que les Insulaires de *Féejée* qui n'attaquent jamais, ont toujours vaincu en se défendant.... L'Ambassadeur eut ordre de partir le lendemain de cette réponse. «

» Je dormois tranquillement la nuit qui

préceda ce départ : mon ami étoit couché à côté de moi. Plufieurs hommes entrent brufquement, fe jettent fur nous, nous mettent un morceau d'étoffe dans la bouche pour nous empêcher de crier, & nous enlevent. On fe doute bien que cette affreufe trahifon étoit l'ouvrage du perfide Ambaffadeur. Nous ne tardons pas à être dans fa pirogue, liés & garottés, mais à cela près traités avec toute forte d'égards. Le vil *Earée* voulut s'excufer fur les ordres de fon Roi : un regard de mépris fut toute ma réponfe. Je jurai intérieurement d'arriver & de mourir fans articuler une feule parole. «

» L'occafion d'interpréter ce ferment fe préfenta bientôt. Au point du jour nous rencontrâmes une pirogue de guerre qui alloit à *Féejée* ; la nôtre manœuvra pour l'éviter. Ce mouvement nous fauva, en excitant la curiofité de l'autre pirogue. Elle porta fur nous, & après une chaffe de plus d'une heure, elle nous atteignit. Celui qui la commandoit, me reconnut. » Quoi, s'écria-t-il, c'eft vous

» *Féenou* !... Dans quel état.... expliquez-
» moi.... « L'Envoyé de *Tongataboo* s'em-
pressa de prendre la parole , & dit que
m'ayant redemandé aux Chefs de *Féejée*
de la part du *grand Roi* , ils m'avoient
abandonné à lui , sous la promesse que
j'aurois la vie sauve , & qu'il prioit qu'on
ne nous retardât pas davantage. — » O !
» de tous les menteurs le plus infâme ,
» dis-je à ce traître , comment oses-tu ra-
» conter une fable aussi absurde ! « . . . .
Voyons votre narration , à vous , me dit
le Commandant de la pirogue. Je la fis ;
& quand il l'eût entendue , vous différez
trop essentiellement l'un de l'autre , reprit-
il, pour que je puisse statuer quelque cho-
se de décisif. Retournons tous à *Féejée* :
là nous saurons qui des deux a voulu me
tromper. Enchanté de cette résolution, qui
ne causa pas le même plaisir à notre ra-
visseur , je priai le Commandant de m'ô-
ter mes liens. *Féenou* , me dit-il , ne fait
ce qu'il demande. Si les Chefs l'ont oc-
troyé à l'Ambassadeur de *Tongataboo* , il
ne m'est pas permis de le délier ; s'ils ne
l'ont pas rendu , si on le leur a enlevé par

un attentat horrible, il eſt néceſſaire qu'ils voient eux-mêmes comment on en a uſé envers un homme auquel ils avoient accordé l'hoſpitalité & leur protection. Nous marchâmes. L'homme de *Poulaho* oſa ſe plaindre qu'on bleſſoit les privileges du miniſtere dont il étoit revêtu. Qu'on prenne *Féenou*, ſi l'on veut, mais qu'on le laiſſe aller rendre compte à ſon Maître de la négociation qu'il lui a confiée. Le Commandant obſerva que cette propoſition n'étoit pas plus raiſonnable que la demande de *Féenou*, parce qu'il n'avoit pas droit de retirer à l'Ambaſſadeur de *Tongataboo*, un coupable que le Conſeil de *Féejée* lui auroit rendu. «

Nous entrons dans le havre de *Féejée*. Tout y étoit en rumeur. On avoit ſoupçonné notre enlevement. Nombre de pirogues de guerre s'apprêtoient à convoyer celle qui devoit porter un Chef, chargé de pourſuivre la reſtitution de nos perſonnes, & de déclarer à *Poulaho* une guerre qui ne finiroit qu'avec les étoiles, s'il nous maltraitoit ou qu'il nous gardât. «

» Qui pourroit décrire les ſenſations qu'excita dans ce valeureux peuple, le ſpectacle de ſes protégés qu'on lui ramenoit liés & garottés comme des victimes ! A quelle fureur il s'abandonna ! Quels cris contre le Roi de *Tongataboo*, contre ſon peuple !.... Pour l'Ambaſſadeur, on l'auroit déchiré par morceaux, ſi les Chefs de l'Iſle, non moins irrités, mais plus prudents, ne ſe fuſſent oppoſés à cette violence. Ils ſe contenterent d'arrêter *le profanateur de leur terre libre*, & d'indiquer une aſſemblée générale pour le juger. «

Je fus appellé à ce Conſeil. On me pria de raconter l'hiſtoire de notre enlevement, ſans en omettre la plus petite circonſtance ; on reçut le témoignage de mon compagnon ; le Commandant de la pirogue libératrice, déclara ce qu'il avoit vu & entendu ; l'homme de *Tongataboo* fut interrogé à diverſes repriſes : le crime demeura conſtant. «

» Le jugement & la punition ſuivirent de près. On coupa le nez & les oreilles à

l'Ambaſſadeur; ceux qui étoient entrés dans ma maiſon pour nous en arracher, perdirent ſeulement les oreilles : les autres n'eurent que la peur d'un pareil traitement. Après avoir ainſi mutilé les coupables, on les renvoya à *Poulaho*, auquel on fit dire qu'il étoit le maître de ſe fâcher ou d'en reſter-là; mais que s'il remuoit, on ne déſeſpéroit pas d'exercer un jour ſur l'auteur du forfait, le châtiment que venoit de ſubir l'ignoble *Earée* qui l'avoit exécuté. «

» *Poulaho* ne répondit rien. Le commerce fut interrompu entre les deux peuples; mais on ne fit point la guerre. J'eſſayai quelquefois d'en allumer le deſir dans l'ame des Chefs de *Féejée* : ils ſe refuſerent toujours à mes inſtances, en me diſant qu'ils n'avoient actuellement ni injure à venger, ni crime à punir; & qu'en un mot, la conduite du Roi de *Tongataboo* à mon égard, avant que je me retiraſſe chez eux, n'étant pas ſoumiſe à leur inſpection, ils ne courroient aux armes que pour repouſſer l'ennemi, & non pour l'attaquer. J'applau-

diffois intérieurement à cette difpofition. Peu-à-peu elle calma les tranfports qui m'agitoient. Je fentis qu'il feroit injufte & cruel de verfer le fang d'une multitude d'hommes qui ne m'avoient point offenfé, qui m'avoient plaint peut-être, qui peut-être encore s'étoient réjouis de mon évafion.... de le verfer pour me venger d'un Roi qui fauroit fe fouftraire prudemment aux dangers de la bataille, & qui, quoiqu'affez humain, ne regarderoit pas comme un bien grand malheur, la perte de quelques centaines de Sujets dont la plupart du temps il héritoit. «

» Ce changement de mes idées caufa beaucoup de joie aux Infulaires de *Féejée*. Ils me propoferent de m'aggréger à leur nation, & j'acceptai avec reconnoiffance. Une femme aimable & riche s'unit à moi. Je commençois d'oublier & ce que j'avois été à *Tongataboo*, & les malheurs qui m'en avoient banni, lorfque mon époufe mourut. Je penfai la fuivre dans le tombeau, fans autre maladie que le chagrin de l'avoir perdue. Mon ami employa tous

les moyens qu'il put imaginer pour adoucir la peine qui me dévoroit. Souvent nous nous promenions ſur la mer, nous éloignant quelquefois d'une journée. Le vœu de mon ame auroit été de trouver une terre déſerte & inhabitée, où je puſſe m'établir, vivre ignoré des hommes. *Kamingau* (c'eſt le nom de mon libérateur que voici; j'aurois dû vous le dire plutôt) faiſoit ſemblant d'approuver ce deſſein; ſeulement il demandoit de partager mon ſort, quel qu'il fût; & c'eſt ſur quoi nous conteſtions, lui s'obſtinant à le vouloir, & moi ne croyant pas qu'il me convînt d'accepter ce nouveau ſacrifice d'un ami que je n'avois déjà rendu que trop malheureux. «

» Les Dieux nous mirent d'accord. Un jour que notre diſpute étoit plus vive & plus ſentimentale qu'à l'ordinaire, des nuages épais s'amaſſerent ſur notre tête, un vent impétueux ſouleva les flots, la tempête accourut & s'empara de notre pirogue. Nous errâmes long-temps au gré de

ce tyran, entraînés loin de notre route, & n'ayant aucun moyen de remarquer nos écarts, puisqu'une obscurité profonde nous déroboit la vue de toutes les étoiles. Vingt fois nous crûmes périr. Cependant la bourasque cessa, les ténebres se dissiperent, le ciel devint serein. Nous étions à côté d'une Isle telle que je l'avois souhaitée. M. *K****, *Arepoo* & *Hapi* nous suivirent de près. «

» Nous parlâmes de vous, *Omaï*, & il nous parut à tous infiniment singulier que cinq personnes de votre connoissance, nées si loin les unes des autres, se fussent réunies presque dans le même temps, sur une terre qui leur étoit absolument inconnue. Nous imaginâmes que les suprêmes intelligences vouloient que nous vous cherchassions de compagnie. Nous nous y déterminâmes d'autant plus volontiers que M. *K**** nous assura qu'au moyen de ses instruments & de sa science nautique, il nous conduiroit à *O-Taïti*. Il nous a tenu parole, quoique le mauvais temps & la faim lui aient suscité bien des obstacles. «

» Quant

» Quant à moi, cher *Omaï*, je ne puis que me réjouir de mes infortunes paſſées, puiſqu'elles me procurent le bonheur de vous revoir, & de m'attacher à vous pour tout le reſte de ma vie. «

En prononçant ces mots, *Féenou* m'embraſſa tendrement, & me pria d'accorder mon amitié au fidele *Kamingau*. Mon cœur avoit prévenu cette demande; le ſauveur de mon ami partagea nos careſſes, en attendant des marques plus ſolides de notre bienveillance.

A votre tour, dis-je au Français, quand *Féenou* eut ceſſé de parler & de m'embraſſer. Racontez-nous par quelle ſuite d'événements vous vous êtes trouvé ſur nos mers, ſeul & dans une embarcation européene.

» Mon hiſtoire, reprit M. *K****, n'aura rien de bien intéreſſant pour vous. Je montois un grand vaiſſeau de ma Nation avec la qualité d'*Officier*. Notre Capitaine m'envoya à la découverte d'une Iſle qu'on

appercevoit au loin. Dix hommes de l'équipage eurent ordre de m'accompagner ; & comme nous ignorions ſi la réception des habitants feroit amicale ou non, nous nous munîmes d'armes offenſives & défenſives de toute eſpece. Nous n'eûmes pas le même ſoin de prendre beaucoup de vivres, ne penſant pas que notre voyage dût être de longue durée. D'ailleurs, l'aſpect du pays vers lequel nous dirigions notre courſe, offrant toutes les apparences d'une extrême fécondité, nous comptions ſur des rafraîchiſſements en abondance. «

» Il étoit ſoir lorſque nous arrivâmes à la côte. Nous deſcendîmes à terre, & nous y cueillîmes des légumes & des fruits, un entr'autres d'une ſaveur délicieuſe & d'une beauté rare. Cette récolte faite, nous retournâmes à notre barque, pour y paſſer la nuit, réſolus de commencer au point du jour l'examen des productions de l'Iſle, & la recherche de ſes habitants. «

» Nous mangeâmes tous du fruit que je viens de vous dire. Sans doute que ſa pro-

priété eſt aſſoupiſſante dans le degré le plus éminent. Je me rappelle que nous nous endormions ſucceſſivement, & ſans le vouloir, luttant même contre un ſommeil qui ne nous paroiſſoit pas naturel. Combien de temps reſtâmes nous dans cet état? c'eſt ce que je ne puis conjecturer avec quelque certitude. Je ſais ſeulement que j'en ſortis le premier, & que le Soleil dardoit ſes rayons ſur nos têtes. Quel fut mon étonnement lorſqu'au lieu de retrouver notre embarcation auprès du rivage, je la vis, flottante à l'aventure, au milieu d'un Océan immenſe, qui ne montroit à mes regards avides, ni le vaiſſeau, ni l'Iſle, ni quoi que ce ſoit, ſinon le ciel & l'eau! «

» Mes Compagnons dormoient encore que j'avois déjà fait cette cruelle obſervation. Ils ſe réveillerent, à l'exception d'un Mouſſe, pour qui le ſommeil n'eut point de fin. Ce ne fut pas un malheur. Les vivres ne tarderent pas à nous manquer. Deux de mes gens ne pouvant plus ſupporter la faim qui leur rongeoit les entrailles,

ſe noyerent ; les autres s'éteignirent lentement. Le dernier mourut à côté de moi... & je ne le jetai pas à la mer.... Mes forces revinrent un peu, le vent fraîchit, je le reçus dans mes voiles : un beau matin l'Iſle où étoit *Féenou* ſe laiſſa appercevoir à l'extrêmité de l'horizon. Je me hâtai d'y chercher un aſyle, & j'eus le bonheur d'y rencontrer un ami. Vous avez entendu le reſte. «

Dans l'inſtant même que M. *K**** achevoit de parler, nous fûmes joints par *Tairée-Tareea*, notre jeune Monarque, qui ſe promenoit accompagné de pluſieurs Chefs. Je lui préſentai nos hôtes ; il les careſſa beaucoup, & les aſſura fort noblement de ſa protection. Nous nous occupâmes, les principaux *Earées* & moi, de leur établiſſement. *Féenou* & *Kamingau*, aggrégés à ma famille, n'eurent point d'autre maiſon que la mienne, ni d'autres biens que mes biens. *Opoony*, charmé de la bonne mine du noble étranger, lui offrit une partie des poſſeſſions échangées avec *Arepoo*, diſant agréablement qu'il étoit trop riche

pour un Roi vaincu. *Eman-Hué* pressa mon ami d'accepter ; il s'en défendit de la maniere la plus reconnoissante & la plus gracieuse. Son refus augmenta l'estime que le pere & la fille commençoient d'avoir pour lui. On le témoigna ouvertement, & l'on ajouta qu'on seroit enchanté que, dans ses promenades, il s'égarât quelquefois du côté de l'habitation où l'on demeuroit. Un remercîment bien tourné fut la réponse à cette invitation. *Théléme* se chargea provisoirement du Français. On proposa à cet Européen d'oublier son pays & de se fixer au milieu de nous ; on lui promit les plus grands avantages, s'il y consentoit. Il avoua que ce sacrifice étoit au-dessus de ses forces : qu'il ne perdroit jamais le desir ni l'espérance de retourner aux lieux qui l'avoient vu naître, & vers lesquels il étoit rappellé par tous les sentiments de son cœur. » Tel » est, ajouta-t-il, le caractere du Français ; » il tient à sa patrie par des liens qu'il n'est » pas en son pouvoir de rompre. Elle est » toujours présente à son esprit ; elle do» mine toutes ses affections : s'il la quitte » de temps en temps, s'il entreprend de longs

» & pénibles voyages, c'eſt dans la vue d'y
» revenir goûter les douceurs du repos, &
» mourir dans ſon ſein. « Du reſte, il jura
de ne nous point abandonner, qu'un vaiſſeau de quelque Nation européene ne lui
accordât le paſſage, & de nous rendre, en
attendant, tous les ſervices dont il étoit
capable. Il combattra, expoſera ſa vie pour
nous; en un mot, il remplira tous les devoirs d'un zélé Compatriote, tant que les
circonſtances le retiendront à *Huaheine*. Et
afin de ne laiſſer aucun doute ſur la ſincérité de ſes proteſtations, il me fit don de ſa
barque & des armes qu'elle contenoit. Ce
préſent ajouta beaucoup aux richeſſes meurtrieres de mon arſenal; car il me procura
une addition de dix bons fuſils, de pluſieurs
paires de piſtolets, de quelques ſabres ou
couteaux de chaſſe, un baril de poudre,
des balles & du menu plomb.

Peu de jours après que nous eûmes réglé
le ſort de nos nouveaux amis, je demandai
au Français une converſation ſolitaire.
Vous avez parcouru bien des mers, lui
dis-je, & vous venez d'un pays voiſin de

l'Angleterre ; je présume que vous aurez entendu parler du Capitaine *Cook* & des suites de son expédition. J'ai des obligations infinies à ce célebre Navigateur ; je l'aime autant que vous aimez votre patrie. Je l'aurois suivi aux extrêmités du monde où il alloit en nous quittant, si je n'avois pas eu un pere à venger, un Roi à rétablir, une terre natale à délivrer de la tyrannie d'un illustre, mais cruel usurpateur. Depuis long-temps je suis inquiet, sans avoir précisément aucune raison de m'inquiéter. L'image du Capitaine s'offre à mon esprit, & des larmes involontaires coulent de mes yeux. C'est bien pis lorsque le sommeil ferme mes paupieres ; je crois voir mon respectable ami, nageant dans son sang, me tendre les bras ; il m'appelle par mon nom.... je vole à son secours : cet effort me réveille, & je me réjouis que ce ne soit qu'un songe.... Mais ce songe revient avec importunité, & presque toujours dans la même forme. Sa constance m'effraie. Je crains qu'un Dieu.... l'âme du Capitaine peut-être.... Vous baissez la tête ? Ah ! parlez.... je m'attends à tout.— J'ai ren-

contré auprès du *Japon* les deux vaiſſeaux que commandoient MM. *Cook* & *Clerke*, quand on vous ramena ici ; ils avoient alors pour Capitaines.... — Et les anciens Capitaines ? — Ils n'étoient plus. — Quoi ! *Cook*.... — A été tué.... — Tué ! .... — Et mangé par une peuplade, qui d'abord l'avoit reçu comme un Dieu.

A ces mots le froid de la mort me glace les ſens. Je tombe aux pieds de M. *K****, qui, très-embarraſſé de cette chute inattendue, eſſaie de me rendre au ſentiment & à la vie. Ne pouvant y réuſſir, il fait ſigne à quelques Inſulaires, qui n'étoient pas loin ; ils accourent, & me tranſportent chez moi.

J'y reſtai vingt-quatre heures dans le même état. Heureuſement le Français révéla à ma famille la cauſe de mon évanouiſſement ; ſi elle eût été ignorée, nos *Taatas* auroient immanquablement exercé ſur moi leur ſcience conjecturale. On laiſſa à la nature le ſoin de ma guériſon ; & ce premier des Médecins montra, par une ex-

périence nouvelle, qu'on n'efpére pas vainement en lui. La connoiffance me revint. Deux ruiffeaux de larmes foulagerent ma douleur. Tout *Huaheine* la partagea : *Cook* fut pleuré par notre Ifle, & par les autres qu'il avoit vifitées, comme on y pleure les bons Rois, les Rois dont la mort eft réputée une calamité publique. *Eimeo*, de l'ordre exprès de *Maheine*, fe refufa à ce deuil univerfel : fans doute parce que le Capitaine m'aimoit, & qu'il avoit exercé contre le tyran une punition rigoureufe, mais jufte. Je joignis aux anciens ce nouveau tort de l'ufurpateur, réfolu de les lui faire expier tous enfemble.

Quand je fus affez rétabli pour entendre des détails, je priai M. *K**** de nous raconter ce qu'il favoit de l'expédition des Navigateurs Anglais, & de l'affaffinat du Capitaine. Il le fit. M. *King* lui avoit communiqué fon journal, & celui que M. *Cook* avoit laiffé imparfait. J'inférerois ici le cahier dont il nous donna lecture, fi je pouvois croire que les faits qu'il contient, fuffent une nouveauté pour l'Europe, lorfque

mes *Narrations* y paroîtront. Remarquons ſeulement qu'il ſembloit perſuadé qu'avec plus de courage ou plus de bonne volonté, les Anglais euſſent ſauvé leur incomparable Chef. (1)

Pendant ma convaleſcence, *Adelo* me viſita ſouvent. Un jour que je déplorois plus amérement que de coutume la perte du Capitaine, il me propoſa d'ordonner en ſon honneur des funérailles ſolemnelles. » Quoique *Toote* ne fût pas de notre reli» gion, dit-il, ſes excellentes vertus hono» roient les Dieux, & je ne doute pas qu'ils » ne lui aient ouvert la porte du *Tourouva.* «

Je ſaiſis avidement cette idée : mon épouſe la goûta ; elle la fit adopter par le Roi ſon fils. Les Chefs donnerent les mains à l'exécution, & le peuple qui ne craignoit plus que ſon ſang arroſât de pareilles cérémo-

(1) Je me ſouviens d'avoir vu dans un *Mercure* des années dernieres (je fais cette note en 1789) un récit de la mort du Capitaine *Cook*, qui juſtifie pleinement cette idée.... Mais il faudroit que le récit fût lui-même juſtifié.

nies, reçut avec une joie inexprimable l'annonce de cette fête,

Nous dressâmes un magnifique *Toopapaoo*, sur lequel on plaça l'image de mon illustre ami, peinte à la hâte, mais d'une maniere très-ressemblante, par M. *K****, d'après le verre de ma lanterne magique. De petits *Whattas*, disposés symmétriquement autour du catafalque, furent chargés de légumes & de fruits, notamment de quelques grappes de raisin, offrande innocente, digne du Mort & de l'*Eatooa*. Le Grand *Téaponée* prononça un discours funebre dont j'avois fourni les matériaux, en communiquant à l'Orateur ce qu'on m'avoit appris en Angleterre, touchant le Capitaine, & ce que j'en avois vu moi-même. Je ne fus pas oublié dans cette harangue. Le plus beau trait du défunt (au jugement de son Panégyriste) étoit » d'avoir ramené » *Omaï-l'homme*, comblé de connoissances, » de richesses & de vertus. « Plusieurs de nos femmes, pour témoigner leur sensibilité, voulurent, suivant une ancienne, mais absurde méthode, se couvrir de blessures

en l'honneur de l'efprit de *Toote*; je m'y oppofai. Ces extravagances cruelles m'avoient toujours déplu, & mon deffein étant de les fupprimer entiérement, je ne voulois pas qu'elles fouillaffent la mémoire de mon ami.

Après qu'*Adelo* eut achevé l'éloge de *Cook*, les jeux commencerent. Ils avoient été proclamés dans les Ifles voifines ; on favoit que j'en faifois les frais, & que les prix accordés aux vainqueurs, feroient des marchandifes européenes : ces circonftances exciterent vivement l'émulation. Les Combattans vinrent de toutes parts ; avec eux fe trouverent, non pour difputer des palmes, mais pour me fommer de ma parole, les Envoyés du Peuple d'*Otaha*. J'avois promis de leur donner un Roi, & l'époque fixée par moi-même pour cette élection, étoit paffée depuis aifez longtemps. Je leur affurai que, les jeux finis, je déclarerois mon choix. Je n'avois pourtant pas encore pris de réfolution déterminée ; mon efprit flottoit entre trois ou quatre perfonnes, qui m'étoient également cheres,

& que je croyois à-peu-près également capables.

Je ne dirai rien de nos danſes, de notre muſique, de nos drames, me contentant d'obſerver que le plus habile de nos *faiſeurs* avoit compoſé une tragédie dont le ſujet étoit la mort du Capitaine. Il y avoit repréſenté au naturel ſon héros, tué & mangé par des barbares. Cette piece nous pénétra d'une horreur délicieuſe. M. *K**** en fut mécontent. Je ſavois déjà que les hommes de ſa Nation ne penſent pas, ſur les repréſentations théatrales, comme les Anglais, avec le goût deſquels le nôtre a l'analogie la plus marquée, quoique le reſte de notre caractere ſoit tout Français. Ils ont gêné leurs Poëtes par des regles ſouvent impraticables. Il ne ſuffit pas à ces Meſſieurs de remuer les ames, de les bouleverſer, de les remplir tour-à-tour de douleur, de tendreſſe, d'admiration, de joie, d'enthouſiaſme : il faut encore que la tranquille raiſon voie dans l'ouvrage, examiné de ſang froid, l'obſervation fidelle des préceptes qu'elle a imaginés ;

faute de l'y appercevoir, elle prononcera gravement qu'on s'eſt amuſé mal-à-propos, & on aura la ſimplicité de la croire ; au point que la compoſition irréguliere, ſi gaie d'ailleurs ou ſi touchante, ſera condamnée à un éternel oubli. C'eſt de notre étranger que je tiens ces particularités. S'il m'a trompé, tant pis pour lui; je le cite.

Le prix de la courſe fut une couple de jolis pantins, mâle & femelle. Un jeune *Earée* d'*O-Taïti* le gagna : un royaume ne lui auroit pas fait tant de plaiſir.

Je propoſai un éventail pour prix de l'agilité. M. *K**** s'étant mis ſur les rangs, le mérita ſi éminemment, que tout le monde applaudit, quoique tout le monde lui portât envie, lorſque je le lui décernai. Mais quels tranſports, quand l'ayant reçu avec toutes les marques poſſibles de reconnoiſſance, il le préſenta à celui qui, ſans ſon talent ſupérieur, l'auroit obtenu ! On rira en Europe de ces grandes émotions pour la ceſſion d'un éventail ; mais avant de ſe livrer à ce rire indécent, il faudroit

voyager, en esprit du moins, dans les mers du Sud, habiter quelque temps nos Isles, & s'imbiber de nos idées ; alors on ne se moqueroit point de nous. Chaque Peuple érige en choses importantes, de pures bagatelles. J'ai connu à *Londres* un antiquaire qui auroit donné la meilleure partie du bien qu'il possédoit dans les trois royaumes, pour certaine médaille dont il ne parloit jamais qu'avec ravissement. Or, qui échange la valeur d'une métairie contre un petit morceau de métal de forme circulaire, & dont la valeur réelle seroit plus que payée par une igname ou une noix de coco, est-il plus raisonnable que l'*O-Taïtien* qui achete une plume rouge par le prix d'un cochon, & se félicite encore d'avoir attrapé le Marchand Européen? Et notez qu'une plume pare nos *Earées*, tandis qu'une médaille est enterrée dans les tiroirs d'un cabinet.

Pour prix du *dard*, j'annonçai une pique de fer, ornée de rubans. Cinquante compétiteurs parurent aussi-tôt. Douze lancerent le dard à peu près à la même dif-

tance ; j'aurois été embarraffé fur le choix du vainqueur, fi *Féenou*, voyant leurs conteftations & mon incertitude, n'eût pas demandé à les mettre tous d'accord. Le dard, pouffé par fon bras vigoureux, parcourut le double de l'efpace des douze vainqueurs. Jamais coup de cette force n'avoit été vu dans nos Ifles. A l'étonnement fuccéderent des acclamations multipliées, quand *Féenou* recevant la pique, dit, en l'agitant fiérement : » Roi, Chefs & Peuple d'*Huaheine*, » elle ne me fervira que contre vos enne- » mis. «

Il eft bon d'écrire ici une petite particularité qui eut de grandes fuites. Ne perdant pas de vue mon projet favori de relever les femmes du profond abaiffement dans lequel nos préjugés les retenoient, j'avois dit en commençant les jeux, que ce feroit elles qui diftribueroient les prix, chaque vainqueur nommant celle des mains de qui il voudroit recevoir le fien. L'aimable fille de *Tupao*, Roi de *Mowrua*, avoit été élue par l'O-Taïtien : elle lui donna les deux pantins, non, je penfe, fans les regretter.

ter. Le choix de M. *K* *** étoit tombé ſur *Nowa*, dont il baiſa reſpectueuſement la main, en recevant l'éventail. *Féenou* s'adreſſa à *Eman-Hué*. Il n'oublia pas la reſpectueuſe cérémonie *de la main*, introduite par le Français. Mais il fit plus. Poſſeſſeur de la pique, il en détacha tous les rubans, & pria la fille d'*Opoony* de les accepter. Ce préſent, inattendu autant que magnifique, colora vivement le viſage modeſte de la Reine de *Bolabola* ; mon ami ne parut pas moins déconcerté de l'action qu'il avoit oſé faire : on en jaſa dans l'aſſemblée, & l'on ſe rappella, l'on ſe dit à l'oreille que, depuis ſon arrivée, le noble Etranger avoit fait de fréquentes viſites à *Opoony*, que ſa fille ne quittoit pas. Laiſſons les petits propos aller leur train ; & terminons le récit de nos jeux.

Le dernier combat fut celui de la lutte. *Kamingau* s'y diſtingua. Il ſoutint ſeul les efforts réunis de deux des plus robuſtes de nos Inſulaires ; il ne les vainquit pas, mais il ne fut pas vaincu. De droit, il auroit eu le prix, ſi *Féenou* n'étoit venu le lui enle-

ver par une victoire dont le souvenir durera autant que la lumiere de *Mahananna* & de *Marama*. Ce brave homme offrit de lutter contre quatre Guerriers à la fois, déclarant qu'il ajoutoit au prix que je donnois, la pique qu'il avoit déjà gagnée, pourvu que chaque Guerrier y ajoutât aussi quelque chose du sien. J'ai oublié de dire que le prix étoit un joli couteau de chasse, façon de Paris. Cette proposition ne frappa d'abord que par sa témérité ; elle me causa une vraie inquiétude, & je lus dans les yeux d'*Eman-Hué* qu'elle la partageoit. » Mon ami, dis-je à *Féenou*, c'est probablement une plaisanterie, & vous n'avez » pas dessein de tenter une pareille aventure. — » Je la tenterai, me répondit-il, » si on le permet, & je compte m'en tirer » de maniere que, si je suis vaincu, on » verra pourtant que je pouvois espérer » de vaincre. «

Il fallut consentir. Aussi-tôt quatre Guerriers se présentent ; ils ajoutent leurs armes au prix proposé. *Féenou*, placé au milieu de l'arêne, les défie, ils s'élancent ; ils le

ſecouent tous à la fois, s'épuiſent en efforts pour le renverſer. A quel degré ne monta pas l'admiration qu'il nous cauſoit, lorſque nous le vîmes ferme & immobile comme un reſſif de corail que battent des vagues impuiſſantes ! Néanmoins ce n'étoit-là que le prélude de ce qu'il devoit faire. Après avoit laſſé les quatre aſſaillants par une réſiſtance qu'ils étoient bien loin de ſoupçonner, quand ils accepterent le combat, il ſent que leur ardeur ſe rallentit, il étudie, ſuit leurs mouvements, & ſaiſiſſant un moment propice, il étend les bras & renverſe deux de ſes adverſaires, d'un coup de genou il pouſſe le troiſieme à quelques pas de lui, & ſoulevant en l'air le quatrieme, il le porte d'une main tout autour de l'aſſemblée. Les deux tiers de ceux qui la compoſoient crurent, de bonne foi, qu'un Dieu, caché ſous une forme humaine, opéroit ce prodige. On n'entendit point d'applaudiſſements ; une crainte religieuſe s'étoit emparée de tous les cœurs. *Féenou* voulut recevoir le couteau-de-chaſſe des mains de la plus laide & de la plus vieille femme de l'Iſle. Cette ſingularité

rappella la joie bruyante de nos compatriotes, qu'une ſorte d'effroi avoit bannie. On raiſonna beaucoup ſur le motif qui avoit porté le vainqueur à cette bizarre préférence. Quelques-uns la trouvoient offenſante pour *Eman-Hué* : il me ſembla qu'elle en jugeoit autrement; car une douce ſatisfaction brilloit dans toute ſa perſonne. Je me doutai bien que *Féenou* avoit appréhendé qu'elle ne comprît pas qu'il la préféroit réellement à toutes les femmes, ſi, pour la diſtribution du ſecond prix qu'il remportoit, il en choiſiſſoit une qui pût en effet entrer en comparaiſon avec elle. Pour écarter juſqu'à l'ombre du ſoupçon, il ſe tourna d'un côté plus propre à guérir de cette maladie, qu'à la donner. Content de ſa victoire, content ſur-tout d'avoir entrevu que ſa délicateſſe n'échappoit pas à la fille d'*Opoony*, le héros de *Tongataboo* rendit aux quatre Guerriers les armes qu'il avoit gagnées ſur eux, & laiſſa le couteau-de-chaſſe à *Kamingau*.

Ainſi ſe terminerent les funérailles du Capitaine *Cook*. Les Européens, s'ils ſont

reconnoiſſants, lui en auront fait de plus belles : nous ſommes pauvres, & ils ſont riches. Arts, matieres, inſtruments, ouvriers, génie, ils ont tout : & tout nous manque. Mais par le cœur, j'en ſuis sûr, nous les aurons égalés. C'eſt modeſtie, que de n'en pas dire davantage ; la grande civiliſation affoiblit la nature.

Rentré chez moi, je pris *Féenou* en particulier, & lui faiſant connoître que les marques d'attention données à *Eman-Hué* ne m'avoient point échappé, je le priai de me dire à quelle eſpece de ſentiment elle les devoit. Etoit-ce conſidération, amitié, ou quelque choſe de plus ? Il me répondit en ſouriant, que c'étoit le *quelque choſe de plus* ; & que la Reine de *Bolabola* occupoit dans ſon cœur, la place que *Nowa* avoit occupée dans le mien, avant mon mariage. — Oh ! repris-je, vous pouviez dire qu'elle occupe encore à préſent ; nous n'avons point changé.... Mais la fille d'*Opoony* ſait-elle que vous l'aimez ? — Elle ſeroit bien aveugle ſi elle ne le ſavoit pas. J'ai lieu de me flatter que non-ſeulement

elle m'a compris, mais encore me paie de retour. Cependant le mot essentiel n'a jamais été prononcé. — Par elle? — Ni par moi. Je sens trop l'intervalle que la fortune a mis entre *Eman-Hué* & *Féenou*. Un malheureux exilé, un proscrit, un homme sans biens & sans état.... — Vous êtes *Earée*.... — N'importe, je me rends justice; un *Earée*, dans ma situation, n'est pas fait pour une Reine. — De sorte que si elle vous vouloit bien, vous la refuseriez? — Peut-être serois-je capable de cet effort. Il me coûteroit pourtant davantage que la victoire des quatre Guerriers. — Je vous dirai confidemment qu'*Eman-Hué* ne sera pas Reine de *Bolabola*; elle a résolu de se démettre en faveur de *Boba* son parent. Cette abdication la rapprocheroit de vous. — D'un pas; mais elle sera toujours opulente, & je n'ai rien.

Je quittai *Féenou*, en lui recommandant le secret sur notre conversation. Personne, à ma place, n'eût manqué de courir chez *Opoony*, afin de sonder les dispositions de son aimable fille : c'est aussi ce que je fis.

Qu'on ne perde pas un mot de notre dialogue.

— Comment, Madame ! déjà parée des rubans qui ornoient la pique !

— (*Rougiſſant*) J'eſſayois l'uſage qu'on pouvoit faire de ces bagatelles (*& elle les dénouoit avec empreſſement.*)

— Oh ! laiſſez-les, laiſſez-les ; ils vous vont au mieux, j'aime à voir *Eman-Hué* s'embellir, s'il eſt poſſible, par les dons de mon ami.... A propos, *Nowa* eſt un peu jalouſe qu'il vous ait choiſie plutôt qu'elle.

— (*D'un air embarraſſé*) En effet il a eu tort ; *Nowa* méritoit à tous égards....

— C'eſt ce que j'ai dit à notre vainqueur.... Vous ne devineriez pas ce qu'il m'a répondu ?

— Cela feroit difficile.

— Je vais vous le dire.

— (*Précipitamment*) Je ne crois pas que cela ſoit néceſſaire.

— Je ne le crois pas non plus ; car il me ſemble que vous l'avez ſoupçonné.

— Moi ! je n'ai rien ſoupçonné, je vous jure.

— Pas même que *Féenou* m'a dit que vous aviez été le choix de fon cœur, & que fi les malheurs qui l'accablent ne le condamnoient pas au célibat, peut-être.... il eût ofé.... vous comprenez ?

— *Omaï* ! chercheriez-vous à me faire de la peine ?

— *Eman-Hué* ne le penfe pas. Je cherche à lire dans fon ame ingénue, comme j'ai lu dans celle de mon ami.... Il vous aime. Délicat à un point que je ne faurois approuver, jamais il ne vous l'eût dit.... il ne voudroit pas vous engager à un mariage auffi difproportionné.... il fe facrifieroit pour vous épargner la honte de l'avoir conclu.... Mais, au vrai, fi vous pouviez vous réfoudre à l'aimer, *Féenou* eft digne de vous. Il avoit le fecond rang dans une monarchie de cent-cinquante Ifles. Qu'on parcoure toutes les nôtres, nulle part on ne trouvera un homme mieux fait, d'une figure plus intéreffante, d'un port plus majeftueux. Ses deux victoires viennent de lui acquérir une gloire immortelle. Vous avez eu de fréquentes converfations avec lui; (*là une teinte de plus fur*

le front pudique de la Tedua) n'a-t-il pas de l'eſprit, de la ſenſibilité, de l'agrément?... La ſeule objection, c'eſt qu'il eſt pauvre; je vous eſtime trop pour croire qu'elle vous arrêtât, ſuppoſé qu'elle fût ſeule. D'ailleurs je le doterai de maniere à remplir une partie de l'intervalle qui eſt entre vous & lui.... Allons, *Eman-Hué*; un peu de franchiſe. Mon ami peut-il eſpérer?

— (*On rêve quelques moments, & l'on reprend*:) Ce n'eſt point avec *Omaï* que je diſſimulerai. J'aime *Féenou*; je ſuis à lui, ſi vous y conſentez. Mon pere l'acceptera volontiers pour gendre; il n'en parle qu'avec enthouſiaſme: *Tu ſerois trop heureuſe*, me diſoit-il, *qu'il ſongeât à toi*. Vous m'aſſurez qu'il y ſonge: de ce moment tout eſt fini. Vous pouvez l'en inſtruire. Je me flatte que mon procédé ne lui donnera pas mauvaiſe idée de moi; ſoyez-en juge, & faites pour le mieux.... J'oubliois un point important: ſait-il que je renonce au *maro* de *Bolabola*? Peut-être compte-t-il être Roi; il faut le déſabuſer avant de conclure.

— Il ſait votre projet, & s'en réjouit.... mais il ſera Roi, & vous continuerez d'être Reine.

— Non, *Omaï*.

— Oui, *Eman-Hué*.... A demain; souvenez-vous que je vous attends avec votre pere à l'audience que je donnerai aux Députés d'*Otaha*.

Eman-Hué me conduisit jusqu'à la porte de son habitation. Nous y rencontrâmes *Opoony*; sa fille lui répéta l'essentiel de notre conversation, & le royal vieillard m'engagea sa parole, en pleurant de joie. Je recommandai un secret absolu, même à l'égard de *Féenou*, si on le voyoit.

J'avois résolu de faire avec beaucoup d'appareil la nomination du Roi d'*Otaha* Toutes les personnes considérables de l'Isle étoient invitées à la cérémonie. Les étrangers venus aux obseques du Capitaine, en devoient relever extrêmement l'éclat par leur présence. On avoit dressé une tente sous laquelle *Tairée-Tareea* s'assit sur un siege élevé. Je pris place à côté de lui; le reste, hommes & femmes, ne garda aucun ordre, excepté les Députés d'*Otaha* que je fis mettre sur une estrade, de maniere qu'ils

pouvoient voir toute la compagnie & en être vus. *Féenou* étoit debout derriere moi; on eût dit d'un grand arbre qui ſurpaſſe de toute la tête,les autres arbres dont il eſt environné. Il avoit en face *Opoony* & *Eman-Hué*. Le Peuple étoit en dehors.

Je fis ſigne que je voulois parler ; auſſitôt le ſilence le plus profond régna dans cette nombreuſe aſſemblée.

» Hommes d'*Otaha*, dis-je, en m'adreſſant aux Députés, repréſentants d'un Peuple que j'ai affranchi de la domination d'*Opoony*, devenu juſte & bon, depuis qu'il n'eſt plus Roi, rappellez-vous, en ce moment ſolemnel, mes engagements & les vôtres. «

» Après que j'eus remporté la victoire qui vous délivroit, vous m'offrîtes la ſouveraineté de votre Iſle, vous me conjurâtes de l'accepter. J'aurois cédé à vos inſtances, n'eût été le ferment que j'ai fait de vivre & de mourir à *Huaheine*, ami.... mais Sujet de ſon Roi. Voyant que ma réſolution étoit

inébranlable comme *la pierre du fondement*, vous me priâtes de nommer moi-même le Monarque qui vous gouverneroit. Je promis de le faire, en demandant l'espace d'une lune au moins, pour songer au choix important qui remet des milliers d'hommes entre les mains d'un seul homme. De votre côté, vous promîtes de recevoir avec respect celui que j'aurois désigné, de quelque condition que je le tirasse, persuadés que l'homme de mon choix en seroit digne. Des événements de plus d'un genre ont retardé l'accomplissement de nos promesses mutuelles. Enfin le moment de les remplir est arrivé. «

» Députés d'*Otaha*, votre Roi est ici présent. Vous le voyez. C'est l'ami d'*Omaï*, un homme né auprès du trône : un homme qui, aux plus brillantes qualités de l'esprit, joint un cœur excellent, un courage éprouvé par l'infortune, une force de corps si supérieure à tout ce que nous connoissons des forces humaines, qu'elle vous a causé la plus vive admiration.... (*tous les yeux se porterent sur* Féenou.) Oui, c'est

Féenou que je nomme.... Approchez, hommes d'*Otaha*, ſaluez votre Roi, jurez que vous lui ſerez fideles. «

» Nous le jurons, s'écrierent-ils ; vive » *Féenou*, Roi d'*Otaha*, le ſucceſſeur du » grand *Viaru*, l'ami d'*Omaï*. « A ces mots l'air retentit d'acclamations. *Tairée-Tareea* ſe leve, quitte ſa place, y fait aſſeoir le nouveau Roi, l'appelle *ſon frere*, & lui demande ſon amitié. Les Députés d'*Otaha* s'approchent, & ſe découvrant les épaules : — » Nous ſommes vos Sujets ; nos cœurs » ſont vos eſclaves. Nous ne ſtipulons » point que vous conſerverez nos proprié- » tés, nos droits & nos uſages : le choix » d'*Omaï* nous répond de tout. Recevez les » marques du pouvoir ſuprême. « En prononçant ces paroles, l'un d'eux tira de deſſous ſon vêtement le *maro* royal, & ils le mirent à leur Souverain, qui, un peu revenu de ſon étonnement, dit à tout le monde les choſes les plus obligeantes.

Alors je fis ſigne que je voulois parler encore ; le ſilence reparut.

» Ce n'eſt pas aſſez, dis-je à l'aſſemblée, d'avoir donné un Roi à *Otaha*, il faut à ce Roi une compagne. «

» Qu'il nous quitte, riche de tous les biens qu'il fut en notre pouvoir de lui donner! «

» Je connois une femme.... la gloire de ſon ſexe. Sa naiſſance eſt illuſtre. Les ſacrifices qu'elle a faits à la nature, nous ont cauſé plus d'admiration encore que les victoires de *Féenou*.... Ils ſe conviennent, & j'ai lieu de croire qu'ils s'aiment.... «

Le nom d'*Eman-Hué* ſortit de toutes les bouches. *Féenou* courut à elle, & lui demanda ſi elle ratifioit le jugement d'*Omaï*. Elle étoit trop ſupérieure à toutes les petiteſſes de quelques-unes de ſes ſemblables, pour faire attendre ſon conſentement, ou ne le donner qu'à moitié. Elle avoua, avec une franchiſe noble & modeſte, que cet hymen la flattoit ſous tous les rapports; elle ajouta qu'il ne s'accompliroit cependant qu'à une condition qui dépendoit de

moi uniquement. — Et cette condition, repris-je, c'eſt qu'*Opoony* ne vous quittera pas.... J'ai compté là-deſſus; certain qu'une femme qui abandonnoit ſa patrie & le royaume de ſes ancêtres, pour ſuivre un pere dans la terre de ſa captivité, n'iroit pas régner ailleurs ſans ce pere chéri.... dût-elle immoler un amour légitime, victime plus précieuſe qu'une ſouveraineté.... *Opoony* eſt libre.... Mais, Reine, déclarez hautement ce que nous avons arrêté enſemble touchant la ſouveraineté de *Bolabola*.

Eman-Hué déclara qu'elle y renonçoit pour toujours, en faveur de *Boba* ſon héritier naturel. Une pirogue fut auſſi-tôt expédiée, pour apprendre à cet *Earée* la gracieuſe nouvelle de ſon élévation.

Les noces de *Féenou* & d'*Eman-Hué* ſe célebrerent à petit bruit. Deux jours après je partis avec eux pour inſtaller le nouveau Roi. Le vieux *Opoony* fut du voyage. Je me hâte de dire que les Chefs & le Peuple d'*Otaha* reçurent leurs Maîtres avec toutes les démonſtrations extérieures d'alé-

greſſe dont une Nation eſt capable en pareil cas ; & que l'on convint, ſur ma demande, que la royauté repoſeroit ſolidairement en *Féenou* & en *Eman-Hué*: de ſorte que l'un ceſſant de vivre, l'autre continueroit d'être Roi. Un exprès vient de m'annoncer que la nourrice de *Réema-Lema* ; accompagnée du *Towtou* ſon mari, eſt à *Huaheine*. Ma femme cache ces deux perſonnages juſqu'à mon retour. On voit bien que je n'ai que le temps d'embraſſer les deux Souverains de ma création, leur père, les principaux Chefs de l'Iſle, de les recommander les uns aux autres, & de partir. Je pars donc.

La nuit étoit très-obſcure lorſque nous arrivâmes à *Owharre* ; nous penſâmes échouer en y entrant. *Nowa* m'attendoit ſur le rivage. Elle me conduiſit à l'habitation où la nourrice & le *Towtou* étoient gardés dans le plus grand myſtere. Ces bonnes gens me raconterent l'hiſtoire de *Viſſaobenbo* & de ſa fille d'une maniere ſi conforme à la narration du vénérable *Aringa*, qu'il étoit aiſé de voir que ces deux

deux témoignages découloient de la vérité même des faits. Je demandai à *Hiza* & à *Louglou* s'ils avoient connu *Phaour*. Ils me répondirent qu'ils l'avoient parfaitement connu.... S'ils se souvenoient de la mere de *Réema-Lema* ? — Comme s'ils la voyoient encore.... Quel étoit le nom imposé à leur jeune Maîtresse, au temps de sa fuite ? — *Catima*.

Satisfait de ces éclaircissements, je leur dis que je les viendrois prendre au lever du soleil, & que je les menerois chez différentes personnes. » Quelques objets qui » frappent alors vos yeux, ajoutai-je, ne » vous permettez rien qui puisse vous faire » reconnoître, à moins que je ne déclare » le premier ce que vous êtes. «

Nous allâmes d'abord chez *Phaour*. Je causai avec lui de choses indifférentes, de sa santé, de la maniere dont on exécutoit les ordres que j'avois donnés pour son traitement. Son attention & sa tranquillité se soutinrent jusqu'à ce qu'il eût porté les yeux sur les deux personnes qui m'accom-

pagnoient. Alors l'émotion la plus vive perça à travers les précautions qu'il employoit pour la cacher. Il examinoit de la tête aux pieds le *Towtou* & la nourrice, ne me répondoit plus, ou ne prononçoit que des mots entrecoupés, qui n'avoient point de fuite, & quelquefois point de fens. L'étonnement des deux témoins égaloit l'agitation de *Phaour*; un tremblement univerfel les avoit furpris à la vue de cet illuftre fcélérat : ils l'avoient reconnu au premier coup d'œil. J'abrégeai leurs peines en fortant, & en les emmenant avec moi.

Eh bien ! leur dis-je ; l'homme avec lequel je me fuis entretenu eft-il de votre connoiffance ? Des larmes & un foupir commencerent leur réponfe. » C'eft *Phaour*; » c'eft le frere & l'affaffin de nôtre bon » Maître. « Je ne leur laiffai pas ignorer que fes crimes recevroient une punition éclatante : cette affurance les confola un peu.

En parlant enfemble de l'ufurpateur d'*Otavaoo*, & en leur racontant de quelle ma-

niere les Dieux l'avoient livré entre mes mains, je les conduisois chez *Réema-Lema.* Elle étoit dans son jardin. La nourrice l'apperçoit ; un cri lui échappe, elle oublie que j'ai ordonné de ne se point découvrir : la nature provoque elle-même la désobéissance de la bonne femme. Lecteur sensible, voyez-la courir à son éleve, l'embrasser, sangloter ; mais sur-tout écoutez-la. » Ah ! » vous êtes ma fille !... la fille de mon bon » Maître & de la meilleure des femmes.... » je l'ai vue à votre âge.... c'est elle que » vous.... Qu'elle est belle !... Oui, c'est » sa mere.... O ! *Réema-Lema*, si vous pou- » viez voir dans mon cœur comme il vous » reconnoît... comme il vous aime.... Je ne » vous pleurerai donc plus !... «

Durant ce court monologue, notre amie rappelloit ses idées. Elle avoit toujours conservé un souvenir confus des traits de sa nourrice ; le temps ne les avoit pas entiérement effacés. Le langage de cette femme, ma présence silencieuse, celle du *Towtou*, tout contribua à la lui faire reconnoître ; elle lui rendit ses caresses de la

maniere la plus tendre, la plus affectueuſe; elle l'appella ſa *ſeconde mere*, ſa *bonne mere*, & ce nom délicieux pénétra de joie l'ame de l'honnête nourrice.

Il convenoit que je laiſſaſſe ces deux femmes ſavourer le plaiſir de ſe revoir, & de ſe conter leurs aventures. Quand je les quittai, *Réema-Lema* me dit de ne me point occuper de l'établiſſement des nouveaux venus. . . .. Elle les retient auprès d'elle , & *Tanadoure* , en arrivant, ſera charmé de trouver ſa maiſon augmentée de deux amis.... Et quels amis! ajouta-t-elle, préſentant ſa main au *Towtou*, & ſe jettant dans les bras de la *ſeconde mere*....

DIX-HUIT^ME NARRATION,

MAMOORE.

Il ſera un peu de temps à paroître, mais dès qu'il ſe montrera, les cœurs feront pour lui ; on ne le jugera point indigne de l'honneur que je lui fais.

LE mois après lequel devoit commencer la guerre d'*Eimeo*, eſt écoulé ; *Mataneo* vient me faire une viſite ; il brûle de venger la patrie des attentats de *Maheine*. Il combattra, dit-il, non en Général : il a fait trop de fautes dans l'expédition d'*Ulietea* ; mais en ſimple Guerrier, qui met toute ſa gloire à terminer, les armes à la main, une carriere que la mort finiroit naturellement dans quelques jours. Il a diſpoſé de ſes biens, & j'ai la meilleure part dans ſon teſtament. Rien ne l'arrête. Il ſe ſignalera par des coups qui retentiront dans les ſiecles à venir ; ſon nom, du moins il l'eſpere, ſera aſſocié au mien. On dira : *Le*

grand Omaï *a vécu pour* Huaheine, & Mataneo *s'est immolé pour elle*. Voilà en subſtance le diſcours que me tint le vieux Chef. Il le débita avec tout le feu de la jeuneſſe.

Tairée-Tareea, ſur notre invitation, aſſembla les *Earées*; tous demanderent la guerre, & promirent de s'y comporter en gens qui, dans un combat, ne redoutent que l'infamie. *Mataneo* déclara qu'il ſerviroit ſous mes ordres : c'étoit me déférer le commandement ſuprême. On me pria unanimement de l'accepter. Avant de découvrir ma penſée, je demandai à notre jeune Souverain s'il ne ſe ſentoit pas quelqu'envie d'accompagner tant de généreux Soldats, qui s'expoſeroient pour le ſalut de ſon Iſle, & de montrer, par ſon courage, qu'il étoit digne de régner en temps de paix? C'étoit *Nowa* qui m'avoit ſuggéré cette queſtion. Elle aimoit ſon fils plus qu'elle-même, plus que moi peut-être; mais elle ne vouloit pas qu'il croupît dans l'inaction, comme la plupart des Rois, ſes collegues, ni qu'il s'accoutumât à demeu-

rer paisiblement dans sa royale habitation, loin du dard & de la massue, tandis que des Sujets, dont il étoit le défenseur & le pere, affronteroient mille morts pour sa gloire & pour ses intérêts. *Tairée-Tareea* répondit, conformément à nos vœux, que rien ne le flatteroit davantage que de me suivre à la guerre, si sa chere Maman ne s'en affligeoit pas trop... & *la chere Maman* dit que, quoique sa vie fût liée à celle de son fils, elle ne pouvoit qu'applaudir aux sentiments qu'il faisoit paroître.

Sur quoi je repris que *Tairée-Tareea* commanderoit donc, & que je serois son Lieutenant.

Non pas ainsi, répliqua le jeune Prince. Je n'ai point encore vu de bataille; mon ignorance gâteroit tout: nous serions vaincus par cet affreux *Maheine*. Cette fois j'obéirai, pour apprendre à commander dans la suite.... j'exige seulement qu'on ne me ménage pas. J'ai cessé d'être un enfant; mon frere *Ollou* n'est pas plus homme que moi, & il a déjà combattu de près son en-

nemi.... *Omaï* m'aſſignera ma place.... En mettant le pied ſur nos pirogues de guerre, je ne ſuis plus Roi, c'eſt vous, *Omaï*, qui l'êtes.

A ces paroles, qui juſtifioient nos eſpérances, *Nowa* embraſſa ſon fils, en verſant des larmes de crainte & de joie. Je baiſai reſpectueuſement la main du Prince; car, un peu plus libre dans le particulier, j'affectois en public la plus parfaite ſoumiſſion, afin que l'autorité royale ne ſouffrît point de l'éclat qui m'environnoit. Me découvrir les épaules en ſa préſence, étoit le ſeul acte de ſubordination dont je me diſpenſaſſe; encore étoit-ce parce que mon habillement ordinaire, preſqu'européen pour la forme, ne s'accommodoit point de cette cérémonie. En tout le reſte, je me montrois l'humble Sujet du Monarque & mes expreſſions de reſpect étoient d'autant plus goûtées du Souverain & de la Nation, que j'avois ſoin d'annoncer qu'elles étoient en uſage dans le grand royaume de *Britanne*. J'ai déjà quelques imitateurs parmi les *Earées*, & nos idées, à cet

égard, pourroient ſubir une révolution. Le mal feroit médiocre. Les ſignes extérieurs peuvent être impunément ſoumis aux caprices de la mode, pourvu que le ſentiment qu'ils expriment n'éprouve aucune altération. Il eſt même aſſez convenable qu'en ce genre, ce qui gêne ſoit remplacé par quelque choſe de facile à quoi l'on attachera les ſignifications accoutumées. Les hommes du monde civiliſé qui me liront, feroient bien de réformer, ſur ces principes, la plupart de leurs fatiguantes & bizarres politeſſes. Quoi de moins raiſonnable que leurs courbettes éternelles, & que les révérences de leurs femmes ?

Chargé de tous les détails d'une guerre dont le ſuccès devoit naturellement établir, au milieu de nos Iſles, le regne aimable d'une paix indeſtructible, je ne négligeai aucune des précautions qui pouvoient contribuer à la victoire.

Mes troupes particulieres & celles de *Thélême*, que nous n'avions jamais ceſſé d'exercer ſuivant la méthode des Euro-

péens, appropriée à notre position, se perfectionnerent sous la direction de M. *K****, notre Français, qui entendoit au mieux l'art militaire. Les autres Guerriers de l'Isle & ceux de *Tabooymanoo*, sans avoir voulu s'assujétir à nos manœuvres, avoient néanmoins rectifié une bonne partie des défauts de leur tactique. Ils marchoient avec plus d'ordre, gardoient leurs rangs, s'entre-soutenoient: à nombre égal, ces petites attentions appelloient auprès d'eux les avantages les moins équivoques.

Notre marine éprouva aussi l'heureuse influence de l'homme étranger que nous avions adopté. Par ses conseils nos pirogues, ma grande barque sur-tout, acquirent de la légéreté, &, si j'ose m'exprimer ainsi, une sorte de docilité, qui les faisoit comme obéir au premier signal de leurs conducteurs.

Il nous apprit encore l'usage des signaux, & comment, de bien loin, un Général parloit aux yeux avec un pavillon.

Enfin, aidé de nos plus habiles ouvriers, il conſtruiſit, en très-peu de temps, une embarcation ſemblable à la ſienne, de ſorte qu'en partant pour *Eimeo*, je me trouvai à la tête d'une eſcadre de *trois gros vaiſſeaux* qui pouvoient défier toutes les flottes réunies de la mer du Sud.

Tandis que nous nous préparions à le combattre, *Maheine* ne s'oublioit pas. Mes eſpions me rapporterent qu'il avoit raſſemblé une énorme multitude de pirogues doubles ; & que tous les Inſulaires de ſa domination étoient ſous les armes, réſolus, en apparence, de s'enſevelir ſous les ruines de leur pays. Quoiqu'*Otoo* m'eût promis de veiller ſur la conduite du Chef-Roi d'*O-Taïti-Etée*, & d'empêcher qu'il n'envoyât des ſecours à l'ennemi commun, je ſus que, faute d'attention ou de moyens, peut-être par la jalouſie de *Towa*, plus de deux mille hommes du quartier de *Tiarraboo* étoient paſſés ſecrétement au ſervice de l'uſurpateur, qui, en outre, avoit eu le talent de ſe former un corps très-conſidérable de tous les bannis des autres Iſles,

& de quantité de ces *Arreoys*, Guerriers indépendants, toujours prêts à ſe donner momentanément au Souverain qui tolere une extrême licence. Ces différentes troupes combinées montoient à huit mille hommes, nombre effrayant, ſi le défaut de diſcipline, d'intérêt, d'enſemble & de ſubordination, ne nous eût raſſurés contre les craintes qu'il devoit raiſonnablement inſpirer.

Avec toutes ces forces le Tyran étoit en proie aux plus vives appréhenſions. Il n'ignoroit pas que dans le ſein même de ſon Iſle, il avoit des ennemis qui n'attendoient pour ſe révolter qu'une occaſion propice. Plus d'une fois ils avoient remué, &, quoiqu'il en eût détruit une grande partie par les ſupplices ou par l'exil, il en reſtoit encore aſſez pour le beaucoup incommoder lorſque nous exécuterions notre deſcente, ſuppoſé qu'il ne réuſsît pas à diſſiper notre flotte, avant que nous touchaſſions le rivage. Il lui vint donc à l'eſprit de tenter la voie de la négociation. Pour cet effet il m'envoya cet

Insulaire dont j'avois autrefois sauvé les oreilles de la fureur de *Mataneo*, & qui, par reconnoissance, m'avoit voué un attachement inviolable. *Maheine* m'offroit son amitié & de riches possessions à *Eimeo*; il me désignoit son successeur, m'associoit, dès-à-présent, au pouvoir suprême.... Il avoit eu des torts; mais il en rougissoit. Quel homme ne manque pas quelquefois en sa vie, sur-tout quand il est Roi & mal conseillé?.... Du reste, il offroit toutes les satisfactions qu'on pouvoit exiger, pourvu qu'elles n'excédassent pas ses moyens.... Erigeroit-on en crime irrémissible le dégât qu'il avoit fait derniérement à *Huaheine*? Allié d'*Opoony*, n'avoit-il pas dû nous attaquer? Au moins ne l'avoit-il pas pu? Entre Nations, de pareilles hostilités ne bannissent pas à jamais la concorde & la bonne intelligence; on se rapproche.....S'il me faisoit ces propositions, s'il desiroit que je les acceptasse, ce n'étoit pas qu'il eût peur de moi. Il avoit eu affaire à d'aussi braves gens qu'*Omaï*, & il en avoit triomphé. L'élite des Guerriers de toutes les Isles, accourus à sa défense, lui répon-

doit de la victoire.... Et puis les Dieux le protégeoient si visiblement !.... Mais il m'estimoit, se sentoit des dispositions à m'aimer ; &, rassasié de cette espece de gloire qu'on acquiert dans les combats, il vouloit épargner le sang des hommes, à qui son ambition (il en convenoit) n'en avoit que trop coûté.... » Si vous vous re-» fusiez à cette ouverture de conciliation, » ajouta l'Ambassadeur, le Roi mon Maî-» tre n'auroit plus de reproches à se faire ; » toutes les horreurs de la guerre qui se » prépare, vous seroient justement impu-» tées ; nos femmes & nos enfants, les vô-» tres vous maudiroient, pour avoir mieux » aimé obtenir par le fer & par la massue, » ce qu'on vous offroit par une composition » amiable, qui ne détruisoit aucune vie, » n'arrachoit pas une seule larme. «

J'ouvrois la bouche pour répondre à l'homme de *Maheine*, quand un bruit confus, qui se fit entendre à côté de nous, m'en ôta le pouvoir & la volonté. La cause du tumulte étoit un inconnu qui se débattoit entre les mains d'une vingtaine de nos

Insulaires, & qu'on entraînoit vers moi. On le frappoit de temps en temps, parce qu'il ne vouloit pas avancer, & que lui-même se servoit de ses pieds & de ses poings contre ceux qui me l'amenoient. Delà des clameurs qui l'auroient emporté sur les éclats de *Taroooa.*

J'allai au-devant du malheureux qu'on traitoit si rigoureusement, & m'adressant au plus apparent de ses conducteurs : » Quel » est cet homme, lui dis-je? De quel droit » gênez-vous sa liberté ? De qui en avez- » vous reçu l'ordre ? « On me répondit en ces termes :

» *Omaï*, c'est l'amour que nous te portons qui nous a excités à cette violence.... Le scélérat que tu vois, est descendu à *Huaheine* dès le point du jour. Nous étions sur le rivage, où nous prenions le repas du matin. Il s'est approché. Un de nous l'a prié de prendre part à notre festin champêtre. Bientôt l'*ava* a dévoilé les secrets de son cœur. Il s'est mis à chanter les louanges de *l'incomparable Maheine.*

Nous, pour pénétrer davantage dans l'ame du coupable étranger, nous avons fait femblant d'applaudir. — *Vous n'êtes donc pas les partifans de cet* Omaï *dont on parle tant*, nous a-t-il dit? — *Nous!* avons-nous répondu avec un dédain affecté. — *Patience*, a-t-il repris; *dans peu de jours vous en ferez défaits. — Eh! comment donc? Les Dieux, qui voient dans l'avenir, vous ont-ils révélé l'inftant de fa mort? — Non, mais ils m'ont infpiré le courage de lui ôter la vie. Ce couteau* (il nous l'a montré) *que* Maheine *m'a donné tout exprès, vous délivrera de ce petit Tyran.... Aidez-moi feulement à trouver une occafion favorable.* «

» A ces mots nous l'avons faifi, en lui difant que pour qu'il fût à portée d'exécuter promptement fon noble deffein, nous allions le conduire au *petit Tyran* qu'il cherchoit. Sentant alors toute fon imprudence, il a réfifté; nous avons été les plus forts, & le voici. «

Je n'eus pas befoin d'interroger le méchant, pour m'affurer que l'accufation étoit vraie;

vraie ; ſon ſilence, ſa mine pâle & allongée, ſes yeux, qui ne quittoient point la terre, ſes jambes tremblantes, tout en lui confirmoit la dépoſition de l'Inſulaire. J'attendis quelques moments pour voir s'il tenteroit de ſe diſculper. Il continua de ſe taire, & j'ordonnai qu'on l'enfermât dans la maiſon de garde, mais qu'on en prît ſoin.

Reſté ſeul avec l'Ambaſſadeur d'*Eimeo*, qui pendant cette étrange ſcene m'avoit paru plus mort que vif, je lui demandai doucement s'il étoit de moitié dans le deſſein de m'ôter la vie par un lâche forfait ? A cette queſtion ſes larmes coulerent. — Ne croyez pas, me dit-il, que ce ſoient des larmes de repentir. J'atteſte les Dieux que je ſuis innocent du crime abominable dont le ſoupçon s'étend juſqu'à moi. J'ignorois qu'on le tramât. *Maheine* me connoiſſoit trop pour oſer me communiquer.... — S'il l'eût oſé, vous, lui disje brufquement, qu'euſſiez-vous fait ? — Tout mon poſſible pour le détourner de ſon funeſte deſſein. — Et s'il eût perſiſté ?

— Vous ne me croirez peut-être pas ; mais l'*Eatooa* ſait.... elle le ſait, qu'en perdant l'eſpoir de ramener *Maheine* à des ſentiments plus humains, j'aurois accouru vous ſauver de ſes fureurs, en vous avertiſſant de tout. — Encore un mot. Actuellement que le deſſein de l'uſurpateur eſt découvert, actuellement que vous en êtes inſtruit.... qu'allez-vous faire ? — Si vous ne vengez pas ſur moi l'attentat d'un homme que je ſuis honteux d'avoir ſervi, ſi je ſuis libre, enfin, je me rends auſſi-tôt à *Eimeo*, j'annonce au Tyran que ſon émiſſaire eſt arrêté, qu'il a tout dit, je l'accable de reproches.... & le fuis pour toujours. — Et vous vous retirerez ? — Ici, pourvu que vous m'en accordiez la permiſſion ; où les Dieux guideront mes pas, ſi vous me la refuſez.

Je fis quelques changements à ſon plan. D'abord je voulus qu'il retournât auprès de *Maheine*, & que, ſans parler de la détention de l'aſſaſſin, il lui dît de ma part que les choſes étoient trop avancées pour ſe terminer par un accommodement ; que

j'exigerois des conditions qu'il n'accepteroit pas, comme d'abandonner ſa ſouveraineté & de ſe remettre à ma diſcrétion, avec quelques autres perſonnes que je déſignerois ; que j'avois d'ailleurs de fortes raiſons de me défier de ſes propoſitions de paix ; qu'ainſi il eût à ſe préparer à la défenſe, parce qu'inceſſamment j'irois l'attaquer. — » Ceci fait, vous ſémerez parmi » les Habitants d'*Eimeo* que je n'en veux » qu'à *Maheine* : que les Inſulaires déſar- » més, de quelque ſexe & de quelqu'âge » qu'ils ſoient, n'ont rien à craindre de » mes Guerriers : que l'honneur des femmes » ſera reſpecté : que la flamme ne dévorera » aucune des maiſons de l'Iſle, à moins » qu'elle ne ſervît d'aſyle aux troupes de » l'uſurpateur, & qu'il n'y eût pas moyen » de les déloger autrement : enfin que tout » ce qui implorera ma clémence, en éprou- » vera les effets ; je n'excepte que *Mahei-* » *ne*.... Ces bruits répandus, vous pren- » drez le parti qui conviendra le mieux à » votre ſûreté. Il me ſemble que ſi j'étois ce » que vous êtes, je me retirerois à *O-Taïti*, » & y attendrois la fin de la guerre. «

Je congédiai l'Ambaſſadeur avec ces inſtructions : il les ſuivit de point en point.

Nous mîmes en mer peu de jours après ſon départ.... Ne convient-il pas que je donne ici l'état de mes forces, & le plan de la campagne que j'entreprenois ?

Le premier corps de nos troupes étoit compoſé des vaſſaux de *Thélême* & des miens. Il montoit à huit cents hommes, en y comprenant nos braves *Towtous*, & les Guerriers de *Bolabola* qui s'étoient attachés à moi, lorſque je les eus vaincus & pris à *Ulietea*. Ce bataillon valoit lui ſeul toute une armée ; il égaloit en diſcipline, & ſurpaſſoit peut-être en courage, ce que j'avois vu de mieux en Europe. *Thélême* le commandoit en chef. Notre jeune Monarque n'avoit pas dédaigné le titre de ſon Lieutenant. De plus, chaque bande de cent hommes avoit un Capitaine, un Porte-drapeau, & un autre Officier.

Le ſecond corps, beaucoup plus nombreux, étoit l'armée nationale d'*Huaheine* ;

on y comptoit deux mille Guerriers. Chaque *Earée* possédant un *Whennua* ou fief, conduisoit *ses hommes* ; les *Earées* sans districts commandoient sous eux. *Matanéo* étoit le Généralissime de cette division.

Les Guerriers de *Tabooymanoo* formoient le troisieme corps. Ils n'excédoient pas le nombre de huit cents, mais on les avoit choisis, &, en bien des choses, ils imitoient notre tactique nouvelle, deux particularités qui doubloient leur valeur. Ils avoient pour Capitaine leur Vice-Roi, nommé *Toobou.* C'étoit un vieillard respectable, qui ayant toujours eu des mœurs pures & une sobriété telle que jamais il n'avoit goûté de cochon ni d'*ava*, conservoit à soixante & dix ans toute la vigueur & toute la gaité de la jeunesse. Il craignoit les Dieux, qui le comblerent de prospérités. Le don le plus magnifique de leur bonté fut douze fils qui lui ressembloient, & tous enfants d'une même mere. Les deux ainés partageoient avec lui l'autorité du commandement ; les dix autres servoient en qualité de simples Guerriers.

Six cents hommes d'*Ulietea*, conduits par *Poboote*, composoient le quatrieme corps de l'armée, & le premier entre les auxiliaires. *Ollou* auroit bien voulu être du voyage ; mais les larmes de *Méemé* & la déférence que doit un jeune Roi aux avis de ceux qui gouvernent sous lui, l'en empêcherent.

Féenou en personne m'amena quatre cents hommes, l'élite des braves d'*Otaha*. En vain *Opoony* & *Eman-Hué* avoient tenté de le retenir : la gloire, l'amitié, la reconnoissance, l'emporterent sur leurs sollicitations ; mais il promit de se ménager, & de revenir bientôt sécher les larmes que son départ faisoit répandre. On chargea *Kamingau* de lui rappeller ses engagements.

Tupao, Roi de *Mowrua*, ne voulut pas perdre une si belle occasion de se signaler ; il vint avec deux cents hommes. L'excellent Insulaire qui l'avoit nourri à *Taboohoe*, l'accompagnoit : ce Héros de l'humanité fut caressé, fêté à l'égal d'un Souverain, ou même davantage.

Tatlenoo tint la promeſſe qu'il avoit faite à *Sanno*, lorſque j'envoyai celui-ci à *O-Taïti* pour ſonder les diſpoſitions de notre métropole : le jour même que nous appareillâmes, il parut à l'entrée d'*Owharre*, ſuivi de douze bonnes pirogues. Elles portoient cent hommes de débarquement.

Boba m'avoit offert une partie de ſes Guerriers ; mais comme il avoit été extrêmement lié avec *Maheine* dans le temps que cet uſurpateur & *Opoony* faiſoient la loi à toutes nos Iſles, je le refuſai auſſi poliment qu'il me fut poſſible : non pas aſſurément que je le ſoupçonnaſſe capable de quelque trahiſon ; je ne voulois que lui épargner la peine de concourir à la chute d'un homme, autrefois ſon allié, peut-être ſon ami. Il me ſut gré de ce ménagement.

Somme totale, j'avois à mes ordres cinq mille hommes de troupes réglées, ſans compter ceux qui étoient néceſſaires à la manœuvre des pirogues, & qui, au beſoin, euſſent quitté la pagaie pour la maſſue.

Quoique mon dessein fût d'éviter, autant que je le pourrois, un combat naval, qui me privoit de la plupart de mes avantages, & qui ne m'auroit pas dispensé de descendre & de combattre à terre, j'avois mis nos forces maritimes sur un pied respectable. La flotte étoit de près de trois cents pirogues doubles, au-dessus desquelles les trois embarcations européenes s'élevoient comme le cocotier au-dessus de l'herbe des champs.

Nous sortîmes de la baie d'*Owharre*, & nous portâmes sur *Eimeo* dans le plus bel ordre. Nous n'avions pas fait deux heures de chemin, que des pirogues d'observation s'approcherent pour nous reconnoître. Je leur en donnai tout le temps. Quand elles crurent nous avoir assez examinés pour rendre un compte exact de nos forces, de notre arrangement & de notre allure, elles revirerent avec une extrême vîtesse. C'étoit ce mouvement que j'attendois. Je fis rallentir la marche; & dès que nous eûmes perdu de vue les pirogues observatrices, le jour baissant,

j'exécutai un projet que je n'avois communiqué à perſonne avant le départ.

Pour l'intelligence de ce que je vais raconter, il faut ſavoir qu'*Eimeo* a quatre baies principales ; deux ſur la côte ſeptentrionale, *Taloo* & *Parowroah*, viſitées par le Capitaine *Cook* ; & deux ſur la côte méridionale, *Hapeare* & *Mamounoo.* Celles-ci ſont peu fréquentées, ſoit parce qu'elles ne valent pas les autres, ſoit parce qu'elles ne correſpondent qu'à peu d'habitations, & que la plupart des étrangers abordent toujours dans l'une des deux premieres. *Maheine* ne doutoit pas que je ne tentaſſe la deſcente au Nord, cette côte étant ſur ma route & d'un accès facile. Le rapport de ſes pirogues dût le confirmer dans cette idée : elles m'avoient rencontré cinglant à pleines voiles vers *Parowroah.* Un ſignal convenu appella auprès de moi tous les Chefs-Commandants. Auſſi-tôt qu'ils furent raſſemblés, je leur expliquai le plan d'attaque que j'avois conçu.

.... Thélême avec ſa troupe & le Vice-

Roi de *Tabooymanoo* avec la ſienne, doivent, à la faveur des ténebres, gagner ſans être apperçus, la côte méridionale; débarquer à *Hapeare* ou à *Mamounoo*; pénétrer au centre du pays; s'y fortifier juſqu'à ce qu'ils aient des nouvelles de notre arrivée, & prendre enſuite conſeil des événements & de leur courage.... Moi, je continuerai de m'avancer vers la côte ſeptentrionale, mais lentement; & dès que *Maheine* paroîtra, je manœuvrerai pour l'attirer loin de l'Iſle. J'aurai l'air de craindre le combat, de l'éviter. L'uſurpateur ne manquera pas de me ſuivre, alors je tomberai ſur lui avec mes grandes embarcations, mes armes à feu & mes pirogues. Le déſordre ſe mettra dans la flotte ennemie; elle fuira : je ne lui donnerai pas un moment de relâche; les havres d'*Eimeo* me recevront en même-temps qu'elle. Les ennemis ſe précipiteront ſur le rivage; nous auſſi; le combat recommencera, & nous aurons l'avantage; au moins nous nous ſoutiendrons, quand les troupes fraîches & bien diſciplinées de *Théléme* & de *Toobou*, s'ébranlant à propos, achéveront la victoire.

Les Chefs applaudirent à ce diſcours, qu'ils regarderent comme une prophétie. On admira la ſageſſe & l'étendue de mes conceptions, & chacun promit de concourir de tout ſon pouvoir, au parfait accompliſſement d'un deſſein qui s'annonçoit de la maniere la plus propre à inſpirer de la confiance.

Les ténebres couvrirent le ciel & la mer. *Théléme* & *Toobou* nous quitterent. Ils eurent ſoin, pour ne pas trop diminuer l'apparence de notre flotte, de n'emmener qu'autant de pirogues qu'il en falloit pour le tranſport de leurs troupes. Laiſſons-les aller à leur deſtination; nous ne tarderons pas à les rejoindre & à leur demander les détails de leur voyage; mais il nous arrivera bien des choſes auparavant.

Je ne fis que très-peu de chemin pendant la nuit; *Maheine* ne crut pas devoir ſe preſſer davantage; de ſorte qu'il étoit midi lorſque nous nous découvrîmes mutuellement. La flotte ennemie, toute ſur une ligne courbée comme le diſque de

Marama, quand elle commence ou finit ſa courſe, occupoit une vaſte portion de mer. Les deux pointes du croiſſant dirigées vers nous indiquoient aſſez qu'on ſongeoit à nous envelopper. Je dreſſai mon ordre de bataille en conſéquence. La totalité de nos pirogues fut diviſée en trois eſcadres, qui avoient chacune à leur tête une des grandes barques. Deux de ces eſcadres furent oppoſées aux pointes de la flotte d'*Eimeo*, & la dépaſſoient; la troiſieme correſpondoit au centre des ennemis: c'étoit celle où je me plaçai, commandant en perſonne mon embarcation. Le Français eut la droite : il montoit la barque qui lui avoit appartenu; *Mataneo* eut la gauche,avec la barque nouvellement conſtruite. Mon Zélandais étoit ſon Lieutenant, & commandoit en effet, quoiqu'il parût ne tenir que le ſecond rang dans cette diviſion. Toute mon artillerie étoit diſtribuée ſur les trois barques, & entre les mains de gens capables de s'en bien ſervir. J'avois voulu donner un mouſquet à *Féenou* & à *Kamingau*; ils le refuſerent, On voyoit ces deux Guerriers élevés ſur

la plate-forme d'une belle pirogue, ſeuls, & n'ayant pour équipage de guerre qu'une maſſue. Mais cette maſſue étoit au moins une fois plus groſſe que les nôtres, & ils la manioient avec tant d'adreſſe & de légéreté, une contenance ſi fiere, ſi impoſante, qu'ils ſembloient ne devoir pas craindre qu'on oſât s'approcher d'eux.

Attentifs aux ſignaux, les Chefs-conducteurs s'éloignerent inſenſiblement de la route d'*Eimeo*. Ce mouvement n'échappa pas à *Maheine*; & quoiqu'il n'en devinât pas le motif, il modifia ſa marche d'après lui. Tantôt j'accélerai l'action des pagayeurs, tantôt je la rallentis; je quittai & repris pluſieurs fois la même direction: l'ennemi m'imita en tout, & toujours pour ne pas perdre l'avantage qu'il croyoit attaché à la diſpoſition de ſa flotte. Un point qui m'intéreſſoit infiniment, à cauſe de mes deux grandes barques, & auquel l'uſurpateur ne ſongeoit ſeulement pas, étoit de gagner le vent; j'en avois beſoin pour fondre à volonté ſur les pirogues ennemies.

Après deux heures de manœuvres qui ne paroiſſoient que capricieuſes à qui n'avoit pas mon ſecret, je m'arrêtai. La mer étoit tranquille, le temps un peu couvert; la douce haleine de l'épouſe de *Toerou* agitoit mollement les flots. Je paſſai dans une petite pirogue, & annonçant ſucceſſivement aux trois eſcadres que nous allions livrer la bataille, j'exhortai tout le monde à bien faire ſon devoir. » La victoire eſt » à nous, diſois-je, ſi l'on ne ſe ſépare pas, » ou du moins ſi, après avoir été rompus » forcément, on ſe rallie derriere la grande » barque, qui eſt comme l'étendard de cha- » que diviſion. «

Ayant donné cette aſſurance, je remontai dans le vaiſſeau amiral; & mettant le ſabre à la main, j'ordonnai que toute la flotte s'avançât vers l'ennemi. Je dois à *Maheine* la juſtice de dire qu'il nous épargna la moitié du chemin.

Dès que les armées furent à la portée du trait, & qu'on eût fatigué l'air par des cris barbares, préludes ordinaires d'une

action, *Féenou* (je le lui avois permis) pouſſa ſa pirogue au milieu de l'eſpace qui étoit entre les deux flottes ; & faiſant ſigne de la main pour qu'on l'écoutât, ce qu'il obtint aiſément, il invita à un combat particulier celle des pirogues qui auroit la hardieſſe de ſe meſurer avec la ſienne.

A peine a-t-on entendu ce défi, la témérité même, s'il ne fût pas ſorti de la bouche de *Féenou*, qu'une embarcation, montée par douze Guerriers ſe détache de la flotte ennemie. Le Roi d'*Otaha* la regarde tranquillement s'avancer ; déjà les deux plates-formes ſont bout-à-bout. » Soldats du perfide *Maheine*, s'écrie mon » ami, fuyez; il en eſt temps encore. « On ne lui répond qu'en levant contre lui douze maſſues. La ſienne tombe avec un fracas épouvantable , non ſur les hommes, mais ſur la plate-forme. Elle eſt ébranlée du premier coup , elle s'écroule au ſecond ; une partie des Guerriers eſt précipitée dans la mer, l'autre accable les pagayeurs par ſa chute. C'eſt une confuſion qui ne

ſauroit ſe rendre. Alors *Féenou* & *Kamingau* ſautent dans la pirogue fracaſſée, & aſſomment indiſtinctement toutes les têtes qui ſe préſentent. Les ennemis qui échappent, ſe ſauvent à la nage vers la flotte qu'ils avoient ſi imprudemment quittée. Reſtés ſeuls, maîtres du champ de bataille, environnés de morts & de mourants, les deux héros achevent de briſer l'embarcation. Elle prend l'eau de toutes parts, elle s'engloutit. A ce ſpectacle, & tandis que les vainqueurs rentrent dans leurs pirogues, les ennemis courent à la vengeance, nous à la victoire, que cet étonnant ſuccès ſembloit préſager.

Je ne décrirai point toutes les actions de cette fameuſe bataille, qui dura deux heures; quelqu'attention que j'y apportaſſe, il étoit impoſſible de les remarquer toutes. Il y en eut de part & d'autres qui mériteroient un ſouvenir éternel. *Féenou* continue de renverſer tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage; mais, ô! malheur! un dard, lancé par *Maheine* lui-même, atteint le brave *Kamingau*, qui expire en baiſant

baiſant la main de ſon ami. A cette vue, le Roi d'*Otaha*, écumant comme la vague froiſſée contre le reſſif, ordonne à ſes pagayeurs de ſe porter de toutes leurs forces vers la pirogue royale : ils obéiſſent.... C'en étoit fait de l'uſurpateur, s'il n'eût lâchement reculé, & ſi une douzaine d'embarcations ne ſe fuſſent précipitées entre *Féenou* & lui. Peut-être aurois-je pu, d'un coup de mouſquet, arrêter le tyran dans ſa fuite, mais je voulois l'avoir en vie, pour le punir un jour par une mort plus ſolemnelle & moins honorable.

Mes armes à feu ne produiſirent pas autant d'effroi que je l'avois eſpéré : ſoit que l'on commençât à ſe familiariſer avec elles ; ſoit que leurs effets ſe perdiſſent dans le tumulte général de plus de ſix cents pirogues qui s'entre-choquoient horriblement, & de pluſieurs milliers de voix humaines qu'exaltoient le courage, le déſeſpoir, la douleur, la rage, toutes les paſſions ; ſoit enfin que les Soldats du Tyran, gens, pour la plupart, qui n'avoient plus de patrie, ou qui faiſoient profeſſion de braver la

mort, la bravassent, en effet, par quelque voie qu'elle fût apportée, ou que toutes ces causes concourussent ensemble : toujours est-il que l'explosion, le feu, l'atteinte subite & invisible n'exciterent aucune de ces émotions qui commandent impérieusement la fuite, & qui m'avoient si bien réussi en d'autres temps.

Le grand effort des ennemis fut contre les trois barques ; ils sacrifioient tout pour s'en emparer. Quoiqu'il leur en coûtât des mains que nous coupions avec nos sabres, des têtes que nous écrasions à coups de massue, des pirogues sur lesquelles nous passions à force de voiles ; quoique nous les inondassions de liquides brûlants, & que le moins qu'il leur arrivât, fut d'être culbutés dans la mer, au moment qu'ils croyoient mettre le pied chez nous : ils tenterent vingt fois, & par toutes sortes de moyens, de gagner le haut de nos bordages, & de s'établir sur nos ponts.

Ils en vinrent à bout dans la barque de *Mataneo*. Cinquante des leurs y grimpe-

rent. On se battit corps à corps. Mon Zélandais soutint le choc avec une valeur qui ne le cédoit qu'à celle du Roi d'*Otaha*. La mort voltigeoit d'un parti à l'autre, & les frappoit souvent tous deux à la fois. Le vieux *Mataneo* pensa être une de ses victimes. Un *Arreoy* d'*Eimeo* l'abattit à ses pieds sans mouvement & sans connoissance. Il l'auroit achevé, si *Féenou*, qui s'étoit apperçu de la détresse de nos gens, n'eût paru sur la barque, à l'instant que l'*Arreoy* levoit le bras pour écraser la tête de son ennemi terrassé. A l'aspect du Guerrier de *Tongataboo*, les choses changerent de face. Sa massue, terrible comme la foudre, prompte & inexorable comme elle, eut bien vîte dissipé les aggresseurs. Elle ne tua cependant presque personne, parce que presque personne ne l'attendit. Ce fut à qui chercheroit son salut sous les flots. Ainsi, voit-on en Angleterre les grenouilles sauter, les unes après les autres, dans le fossé sur le haut duquel se montre un homme.

La victoire étoit décidée. *Mataneo*, re-

venu de son évanouissement, & le Zélandais honteux d'avoir été si près de sa perte, firent couler des flots de sang. M. *K**** avoit porté la désolation dans l'aile de l'armée de *Maheine*, qui lui étoit opposée. Le centre que j'attaquois ne résistoit qu'à peine. Tout plia. L'usurpateur donna le signal de la retraite, & l'exécuta en habile homme. J'aurois pu la troubler; mais comme je désirois que nos ennemis retournassent à terre, afin que *Théléme*, *Toobou* & notre jeune Monarque, combatissent pour la cause commune, & partageassent nos succès, je leur permis de se retirer tout à leur aise dans la baie de *Taloo*, où je les suivis, me tenant éloigné d'eux d'environ un demi-mille.

C'est alors qu'il m'arriva un malheur dont je ne suis pas encore consolé. Tout à coup mon embarcation se remplit d'eau; il ne fut pas possible de la sauver: elle disparut presque subitement à la vue des deux flottes, que ce spectable affecta diversement. Les Guerriers de *Maheine* témoignerent leur joie par des cris d'alégresse; les nô-

tres gémirent d'un accident qui en entraînoit plusieurs autres après soi; car les blessés & les prisonniers que j'avois reçus en grand nombre sur mon bord, & qui la plupart étoient dans les chambres ou tout au fond du vaisseau, se noyerent misérablement: deux paquets de poudre, un sac de balles & quelques armes, qui n'étoient pour le moment aux mains de personne, furent ensévelis dans les vastes abîmes du *Dieu-Mer*. Quantité d'autres effets précieux, notamment une demi-douzaine de gros flacons d'excellent vin, eurent le même sort. La barque de M. *K**** & celle de *Mataneo*, reçurent mon équipage & mes Guerriers. Pour ne pas mortifier le vieux Chef, dont l'autorité se feroit éclipsée en présence de la mienne, je montai sur la premiere de ces deux embarcations, & nous continuâmes de poursuivre l'armée d'*Eimeo*.

Peut-être feroit-on curieux de savoir d'où provint le malheur qui m'enleva le vaisseau amiral, au moment que j'y songeois le moins. Je le dirois bien volontiers, si ce n'est que je l'ignore moi-même. La voie

d'eau fut-elle l'ouvrage du hazard ou de quelque traître? les Plongeurs de l'ennemi la préparerent-ils pendant le combat? *Etée*, protecteur des méchants, qui lui ressemblent, rendit-il à *Maheine* cet important service? Jamais une réponse certaine ne fixera les idées à cet égard. Ne nous en occupons donc plus. Et puisque le chemin que nous avons à faire pour gagner le havre de *Taloo* n'offrira aucun évenement digne d'être écrit, remplissons ce court intervalle par le récit de l'expédition particuliere de *Thélême* & du Vice-Roi de *Tabooymanoo*.

Ils arriverent sur la côte méridionale d'*Eimeo*, au moment à peu près que nous découvrîmes la flotte de *Maheine*, & ils débarquerent sans aucune difficulté dans la baie d'*Hapeare*. Les Guerriers qui auroient pu s'opposer à leur descente, s'étoient tous portés vers l'endroit où il étoit visible que nous exécuterions la nôtre. On ne rencontra que des vieillards & des femmes, accompagnés de leurs enfants, & chargés de ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils fuyoient la partie de l'Isle

qui devoit être le premier théatre de la guerre, & ils se rapprochoient des montagnes, asyle ordinaire des foibles & des vaincus. La publication faite en mon nom de la sûreté accordée à quiconque ne seroit pas trouvé les armes à la main, ne leur inspiroit pas une bien grande confiance. Les uns regardoient ce bruit, répandu avec affectation, comme une ruse dont je me servois pour les retenir chez eux, & les y opprimer plus facilement. Les autres me rendoient plus de justice. La renommée avoit porté jusqu'à eux la clémence dont j'avois usé à *Ulietea* & à *Otaha*, même à l'égard de ceux qui combattoient pour *Opoony*; mais ils craignoient que je ne fusse pas absolument maître de mes Guerriers, qui, dans le tumulte & la confusion d'une déroute, leur feroient mille maux que je ne pourrois ni prévenir, ni réparer.

A la vue des seize cents hommes, qui sembloient sortir de ces mêmes montagnes où ils se réfugioient, leur frayeur n'eût point d'égale. Elle les tint immobiles quel-

ques moments. Bientôt ils jetterent tout ce qui pouvoit les embarraſſer, & ſe mirent à courir çà & là, ſans but déterminé, craignant à chaque pas de tomber entre les mains d'ennemis cachés, qu'ils s'attendoient à voir paroître inopinément pour les envelopper. *Thélême*, qui avoit un grand intérêt à ce qu'ils ne retournaſſent pas donner l'alarme au quartier-nord d'*Eimeo*, profita de l'incertitude de leurs mouvements pour les atteindre. Il étoit très-agile ; ayant donc ordonné à ſa petite armée de ſe repoſer ſur le gazon, à l'ombre des bananiers, il détacha une branche de cet arbre, qui, préſentée par un Guerrier, annonce la paix, & courut après les fuyards. Un homme ſeul, qui s'avance vers une mltitude nombreuſe, rappelle toujours la confiance, excite du moins la curioſité: chacun ſe dit, *Que veut-il*? & chacun s'arrête pour l'apprendre. Les premiers qui apperçurent *Thélême*, ſuſpendirent leur courſe ; de proche en proche on les imita : on finit par aller au-devant du Guerrier. Plus de mille perſonnes étoient enſemble, lorſque le Général leur adreſſa le diſcours ſuivant ;

» Vieillards respectables, enfants, la joie de vos meres, & vous, femmes, dont *Omaï*, s'il est victorieux, changera le sort en un sort meilleur & plus honorable, considérez sans effroi une troupe de Guerriers qui vient vous délivrer de l'oppression, briser le joug de la tyrannie, ressusciter parmi vous le bonheur & la liberté. «

» Nous n'avons d'ennemis que *Maheine*, & ceux qui le défendent. Vous êtes, vous, nos freres & nos sœurs, nos amis. «

» Jettez un coup d'œil sur ces arbres riches des plus beaux fruits : nous n'en couperons aucun... sur ces habitations élégantes & commodes : nous n'en brûlerons aucune.... sur ces jardins délicieux, fermés de haies vives & odorantes : nous n'entrerons pas dans un seul, à moins que le Tyran ne nous y force. «

» Vos vies nous seront aussi cheres que les nôtres, & tant que nous serons au milieu de vous, la pudeur n'aura point de larmes à verser. «

» Nous vous jurons tous ces articles par le Dieu tutélaire d'*Eimeo.* «

» Si vous ne me croyez pas, reprenez vos meubles & vos provisions, emportez-les, & retirez-vous paisiblement vers les montagnes. Mes troupes ne quitteront point la place où elles sont maintenant, que vous ne soyez hors de leur atteinte. «

— Nous te croyons, répondit pour tous un vieillard à cheveux blancs : néanmoins, puisque tu le permets, nous nous retirerons dans les montagnes, jusqu'à l'événement de cette fameuse guerre. La licence des bandits, qui sont aux ordres de *Maheine*, n'aura point de bornes, si les Dieux, irrités contre notre malheureuse terre natale, leur accordent la victoire. Avant de te parler nous redoutions autant ces vils défenseurs que les Guerriers qui nous attaquent; actuellement nous ne redoutons qu'eux : mais c'en est assez pour courir au bout du monde, si nous pouvions y aller.

— Au bout du monde, reprit *Thélême*, est une chose impossible. Si vous ne soupi-

rez qu'après un asyle sûr, il est aisé de vous le procurer.... A une lieue d'ici, dans la baie d'*Hapeare*, vous trouverez les Rameurs & les pirogues qui nous ont apportés. Comme nous avons résolu de vaincre ou de périr, ces embarcations, qui nous sont inutiles, peuvent vous conduire à *Huaheine*. Vous y serez reçus avec tous les témoignages & tous les secours de l'amitié.

Cette proposition étoit adroite ; elle envoyoit chez nous des otages, ou même des Citoyens, dont nous avions d'autant plus de besoin que vingt ans de guerre presque continuelles, & de fréquentes émigrations, occasionnées par l'invasion d'*Opoony*, & par les troubles de la Régence d'*Orée*, avoient fait descendre notre population bien au-dessous du taux auquel elle s'éleve ordinairement. D'ailleurs elle imposoit à nos Soldats la nécessité de remporter la victoire, en les privant, sans affectation, du seul moyen qui auroit pu favoriser leur retraite.

Le vieillard orateur demanda à *Thé-*

léme qui il étoit, lui qui faisoit des offres de cette importance; & s'il connoissoit assez les dispositions de son jeune Souverain, pour se flatter que ce Prince agréeroit la démarche qu'il conseilloit? — » Je suis *Théléme.* « A ce nom, déjà célebre dans nos Isles, les inquiétudes disparurent. Le Général acheva de les dissiper en annonçant que *Tairée-Tareea* étoit à quatre pas delà, & qu'on pouvoit traiter immédiatement avec lui.

Toute la troupe s'avança aussi-tôt, & ayant salué respectueusement le Monarque, elle le supplia, par la bouche du vieillard, de lui accorder sa protection. *Théléme* expliqua de quoi il s'agissoit; *Tairée-Tareea* dit, en souriant, qu'il avoit laissé à *Huaheine* toute son autorité; mais qu'au surplus il ratifieroit un jour en Roi, ce qu'il approuvoit à présent, comme Lieutenant de celui auquel il devoit l'obéissance.

Les Guerriers se réjouirent beaucoup de ce que *Théléme* les avoit assez estimés

pour croire que nul d'entr'eux ne voudroit ſurvivre à une défaite. Ce ſentiment fut tel qu'étant indiſpenſable de choiſir des Inſulaires de quelque conſidération, pour accompagner les fugitifs d'*Eimeo*, & inſtruire la Régente de la convention faite avec eux, on eut toutes les peines du monde à en trouver qui acceptaſſent cette commiſſion, parce qu'elle déroboit à l'honneur & aux dangers de la bataille. Il fallut que les Chefs commandaſſent, & on n'obéit point ſans murmurer.

Tairée-Tareea eut ſa part de ce généreux mécontentement. Il entendit *Thélème* qui ordonnoit de réſerver *pour le Roi* trois pirogues, en cas de malheur; ſon ame, naturellement fiere, s'indigna d'une exception qui lui parut aviliſſante. Il demanda avec un ton un peu haut pour un Lieutenant, ſi l'on penſoit qu'il craignît la mort, ou qu'il fût homme à fuir ſeul, tandisque ſes braves Sujets prodigueroient leurs vies peut-être, pour aſſurer ſa fuite ignominieuſe? Il jura qu'il n'en ſeroit point ainſi. » Faites reſter vingt pirogues, ſi cela

» vous plaît, mais sachez que *Tairée-Ta-*
» *reea* n'y remontera jamais que victorieux.
» M'écrase le grand Dieu, si je manque
» librement à ma parole. « L'armée récompensa
sur le champ le royal jeune homme
par des acclamations multipliées. *Théléme*
le complimenta, en lui observant toutefois
qu'entre le Roi & le simple Guerrier,
ayant l'un & l'autre les armes à la
main, il y avoit une différence infinie;
que le Roi ne devoit pas écouter seulement
son courage, mais sa prudence,
mais l'amour de la Nation dont il est le
pere.... » Cessez, cessez, reprit vivement
» *Tairée-Tareea*; ici je ne suis que votre
» Lieutenant; je vaincrai avec vous, ou
» je mourrai à vos côtés. *Huaheine* ne manquera
» pas de Roi : *Omaï* me remplacera. «
Théléme n'insista plus, mais il n'en conserva
pas moins la résolution de sauver une
tête si chere : il l'avoit promis à *Nowa* &
à moi.

La négociation avec les fugitifs consuma
un peu de temps; nos gens se hâterent
de le regagner en traversant promptement

l'Isle, & en s'approchant, sans se découvrir, le plus près qu'ils purent de la côte septentrionale où devoit s'exécuter mon débarquement. Ils ne tarderent pas à arriver à un lieu élevé, d'où ils apperçurent la mer, les manœuvres des deux flottes, puis le combat naval. Ils se porterent encore en avant, afin d'être à portée de venir à notre secours quand il en seroit temps.

Thélême eut soin de se camper avantageusement. On creusa un fossé; on se fortifia avec des branches d'arbres; on plaça des gardes avancées, des sentinelles; on envoya, jusques sur le rivage-nord, des espions qui devoient rapporter l'état des choses. La plupart de ces précautions n'étoient pas nécessaires dans la circonstance; mais, pour s'accoutumer à les prendre, lorsqu'il seroit utile de n'y pas manquer, j'avois fait de les prendre toujours un point essentiel de ma discipline militaire, & *Thélême*, mon fidele coopérateur, étoit à tout cela d'une exactitude que la mienne ne surpassoit pas.

Mes Lecteurs du grand monde civilisé reléveront, j'en suis presque certain, ce morceau de mon histoire. » Preuve, di- » ront-ils que ce n'est qu'un roman : car, » en vérité, qui concevra jamais qu'une » armée qui n'a ni pioches, ni bêches, ni » houes, en un mot, point de fer, puisse » s'entourer en un instant d'un fossé large » & profond ? «.... On doit reconnoître la méthode exagératrice de ces Messieurs. Cet *instant* est de trois heures, & le *fossé large & profond* n'est chez moi qu'*un fossé*. Il faut savoir que nos terres sont très-faciles à remuer, que nous avons des bois naturellement très-durs, & que nous les durcissons encore au feu ; qu'avec ces bois nous avons fait des socs de charrue : par conséquent un fossé, sans instruments de fer, n'est pas pour nous la chose impossible. Je n'ai pas le loisir de raisonner plus au long avec mes critiques ; *Maheine* est arrivé dans la baie ; j'y entre, moi, au moment qu'il commence de ranger ses troupes à une petite distance du rivage, afin de tomber sur nous dans la confusion du débarquement.

Les

Les Tacticiens Anglais, ou autres, jugeront peut-être qu'il eût mieux valu se tenir tout au bord de la mer, & s'opposer vigoureusement à notre descente : & voilà ce que c'est que de voir de si loin. Avec une connoissance exacte des lieux, on jugeroit au contraire que l'usurpateur, vraiment homme de guerre, s'étoit posté le plus avantageusement possible. Le havre dans lequel nous entrions est vaste ; il offre dix endroits pour un où des pirogues peuvent aborder, & mettre à terre les Guerriers dont elles sont pleines. Le Tyran d'*Eimeo* ne savoit pas auquel de ces endroits je m'attacherois ; sa présence en celui-ci m'eût fait courir à celui-là : il auroit eu ensuite un trop long circuit à faire pour venir jusqu'à moi, &, à ce moyen, il perdoit tout l'avantage de sa position : au lieu que, campé comme il étoit, sa marche se dirigeoit naturellement sur la mienne, &, s'ébranlant à propos, il arrivoit presqu'aussi-tôt que ma flotte à l'endroit où nous aurions débarqué.

Il m'importoit extrêmement qu'il n'exé-

cutât pas ce plan d'attaque.... ou de défenſe: car ici on peut dire l'un & l'autre. L'obliger à nous attendre, & conſéquemment à nous donner le temps de ſortir des pirogues, de nous former en bataille, de marcher à lui, étoit le point capital. J'y réuſſis: voici comment. Ma flotte, diviſée en deux parties égales, ſe porta aux deux côtés oppoſés de la baie. *Maheine*, qui n'avoit pas prévu cette ſéparation, & dont l'armée ne faiſoit qu'un ſeul corps, nullement accoutumé aux évolutions, aux dédoublements: *Maheine*, qui n'avoit ſous lui aucun Chef auquel il oſât confier la moitié de ſes troupes, ne put les diviſer à notre exemple. Il gagna une colline qui l'appuyoit auparavant, & s'y établit. Un Dieu, je le crois, oui, un Dieu vengeur lui inſpira cette penſée: *Thélême* & *Toobou* occupoient le revers de la montagne.

Mes Guerriers débarquerent donc ſans aucun empêchement, & marchant en bon ordre ſur les côtés de la baie, il ſe rejoignirent à ſon ſommet, précisément en face

des ennemis, qui étoient au moins deux contre un, car je n'avois guere que trois mille hommes, mais forts d'une victoire déjà remportée. Nous n'avions garde de compter des gens qui nous fuyoient. J'avouerai pourtant que nous aurions infiniment risqué, si les deux corps (c'étoit les meilleurs) envoyés par la côte-sud, n'eussent pas suivi ponctuellement leurs instructions, ou qu'un de ces hazards malheureux, dont les guerres de tous les temps & de toutes les Nations sont pleines, eût dérangé leur marche. Je me fiai à la justice de ma cause & à celle des Dieux.

Par le conseil de M. *K****, qui voulut être mon Aide-de-camp, je disposai mon armée comme j'avois fait ma flotte. Au centre étoit *Mataneo* avec les troupes d'*Huaheine*; les Auxiliaires d'*Ulietea* formoient l'aile droite; la gauche étoit composée des hommes d'*Otaha* & de *Mowrua*. Le brave & mélancolique *Tatlenoo* me demanda & obtint de n'être attaché à aucune de ces divisions; il devoit, avec sa compagnie, marcher à la tête de l'armée,

& engager le combat. Je lui recommandai très-particuliérement de ne pas troubler nos rangs, s'il étoit rompu, mais de se rallier derriere nous : il m'assura qu'il n'auroit pas besoin de se rallier.

Dès que nous fûmes à la portée du mousquet, je fis jouer toute mon artillerie : car j'avois mis en avant, en guise de batteries, tous ceux qui portoient ces armes infernales. Il n'y eut pas un seul coup de perdu. Plusieurs de nos ennemis tués ou blessés dans cette premiere décharge, causerent aux autres un effroi sensible : nous le reconnûmes aux mouvements qui les agitoient. Afin de le prolonger & de l'accroître, on fit halte, & l'on ne tira que coup-à-coup. Un peu reposés, nous avançâmes lentement & en silence. J'espérois toujours que les Guerriers de *Mâheine*, saisis d'une terreur panique (1), l'abandon-

(1) Dans l'original *terreur* d'*Etée*. Ce mot *étée*, qui exprime le *génie mal faisant*, exprime aussi tout ce qui a rapport à lui, tout ce qui en vient, tout ce qui est nuisible, ou même simplement défectueux.

neroient ou l'entraîneroient dans leur fuite : je fus trompé. Ils nous attendirent de pied ferme.

Tatlenoo commença l'attaque d'une si furieuse maniere que, poussant toujours devant lui, il se trouva presque seul au milieu des *Arreoys* d'*Eimeo*. Il nous fut impossible de le secourir à temps. Ses compagnons firent des efforts incroyables pour le dégager ; lui-même se battit en héros, & avec tout le sang-froid d'un homme qui défie la mort. L'usurpateur le voyoit & l'admiroit ; il lui cria de se rendre : invitation à laquelle notre ami répondit à grands coups de massue. Mais, enfin, il succomba. Renversé, expirant, il prononça distinctement ces paroles adressées à l'ame de son épouse : *Je te rejoins, sans qu'il m'en ait coûté un crime !* Le sommeil éternel le surprit lorsqu'il les finissoit.

Déjà nous le vengions. La mêlée devint horrible. Trois fois *Féenou* pénétra jusqu'à *Maheine*, & trois fois il fut repoussé par un gros d'ennemis qui se sacri-

fioient pour ſauver le Tyran. *Poboote*, *Tupao*, le Français, ſur-tout, armé d'un ſabre, firent des prodiges. *Mataneo* les imita, ſi même, en proportion de ſon âge & de ſes forces, il ne les ſurpaſſa pas : cette journée le couvrit de gloire & de bleſſures. Je ne parlerai pas de moi ; un Général ſe bat plus de la tête que de la main. Nos troupes montrerent toute l'ardeur & toute l'intrépidité de leurs Capitaines. L'armée d'*Eimeo* ne nous le cédoit ſous aucun de ces rapports ; de part & d'autre l'acharnement étoit égal.

Cependant nous reculions inſenſiblement. Le poids de nos adverſaires, aidé de la pente du terrein, nous pouſſoit malgré nous, comme il les entraînoit peut-être malgré eux. Ce n'étoit pas une retraite, bien moins encore une fuite : c'étoit une preſſion méchanique qui menoit, pour ainſi dire, les deux armées au pied de la montagne, où tous euſſent combattu ſur le même plan, & ſans aucun avantage étranger à la valeur.... Ce fut alors que *Thélème* & *Toobou* parurent au ſommet de la colline,

Pour cette fois je crus bien fermement que les ennemis ne tiendroient pas davantage. Je me trompai encore. Quoique déconcertés à la vue de ces nouveaux assaillants, ils soutinrent le premier choc. Mais deux bataillons de huit cents hommes chacun, qui combattoient en masse, étoient des torrents à quoi rien ne pouvoit résister. Aussi nos Guerriers, serrés les uns contre les autres, présentant d'un bras inflexible leurs piques longues & aigües, allant & venant, portoient partout la confusion & le trépas. Les ennemis plierent. *Maheine* donna le signal de la fuite, en se sauvant lui-même : tout ce qui put échapper à nos Guerriers le suivit. Au bout d'une demi-heure, nous restâmes maîtres du champ de bataille, & de quelques centaines de prisonniers qui implorerent ma clémence. Le nombre des morts dans l'armée d'*Eimeo*, passa deux cents. Notre perte ne fut pas à beaucoup près aussi considérable : nous n'eûmes à regretter, parmi les Chefs, que *Kamingau* & *Tutlenoo*.

La nuit approchoit. Je logeai les troupes victorieuses dans les habitations voisines, où elles se nourrirent de ce qu'elles y trouverent : c'est le seul dégât que je leur permis.

Quoique je n'eusse pas sujet d'appréhender que les ennemis profitassent des ténebres pour nous surprendre, je ne négligeai aucune des précautions que la prudence suggere en pareil cas. Je commis à cette garde nocturne le brave M. *K****, qui s'en acquitta avec une intelligence bien supérieure à la mienne.

J'avois bien des choses à faire avant de songer au repos. Et d'abord je dépêchai à *Nowa* la plus leste de nos pirogues, pour lui apprendre que nous avions remporté une pleine victoire, & que son fils étoit digne d'elle & de son rang. Ensuite, ou plutôt en même-temps, dans la crainte que *Maheine* ne tentât de quitter *Eimeo*, je semai, pour ainsi dire, la mer de pirogues, recommandant aux Conducteurs de s'éloigner peu des côtes, & d'arrêter

tout ce qui en partiroit. *Thélême* & *Poboote* monterent chacun une de mes grandes barques, & établirent leur croisiere dans les parages qui conduisent d'*Eimeo* à *O-Taïti-étée* ou *Tiarraboo* ; je ne voyois dans l'univers que cet endroit où l'usurpateur fugitif osât espérer un asyle. Je m'emparai de toutes les embarcations de l'armée vaincue, & j'en tirai des vivres en abondance que nous réservâmes pour les vainqueurs. Ayant su par quelques prisonniers que dans plusieurs petites baies il y avoit des pirogues recelées, j'y envoyai de forts détachements pour s'en saisir : ils devoient pousser au large, s'il survenoit quelqu'un pour les leur disputer.

Ces arrangements faits, je soupai dans la maison même de *Maheine*. Mes convives furent M. *K****, *Féenou*, *Tupao*, *Mataneo*, dont les blessures étoient légeres, mon Zélandais, plusieurs autres Chefs & quelques simples Guerriers, dont le courage avoit mérité cette distinction. Notre jeune Roi ne dédaigna pas de s'associer à cette compagnie, n'occupant que

ſon rang de Lieutenant. Après le repas chacun ſe coucha & s'endormit comme il put. Quant à moi, je repoſai d'un ſommeil ſi paiſible & ſi profond, qu'il étoit jour quand je m'éveillai, & que, croyant être dans ma maiſon, j'adreſſai quelques paroles à *Nowa*, avant d'ouvrir les yeux. Cette douce illuſion dura peu. Mes idées de Général revinrent en foule ; je me levai pour vâquer aux affaires dont la place que j'occupois, m'impoſoit le fardeau.

Ma premiere action fut d'aſſembler l'Armée. En ſa préſence, & à haute voix, je remerciai les Dieux de la victoire qu'ils nous avoient donnée ; les Guerriers religieux m'imiterent, les autres s'unirent à nous par le ſilence. Je complimentai les différents Corps ſur leur bravoure, leur bonne conduite. Je diſtribuai quelques louanges particulieres, affectant de regretter que le tumulte & l'impoſſibilité de tout voir, m'euſſent dérobé une infinité d'actions héroïques, qui méritoient les plus grands éloges : au moyen de cette clauſe perſonne n'avoit à ſe plaindre d'être oublié.

» La guerre eſt finie, continuai-je, il ne » s'agit plus, braves Compagnons, que » de profiter de la victoire. Nous emploie- » rons trois jours à parcourir l'Iſle dans » tous les ſens, ou même davantage, ſi » avant l'expiration de ce terme *Maheine* » n'étoit pas tombé entre nos mains, mort » ou vif..... Aſſommez ſans miſéricorde » tout ce qui réſiſtera.... Promettez la vie » & un traitement honnête à qui mettra » bas les armes.... Que tout ce qui n'eſt » pas Guerrier ſoit ſacré pour vous, & » qu'on ne diſe pas un jour que les Com- » pagnons d'*Omaï* ont inſulté des femmes, » qu'ils étoient venus délivrer de l'oppreſ- » ſion d'un Monarque impur.... Voilà les » ordres de votre Général ; je punirois » épouvantablement celui qui les tranſ- » greſſeroit. «

Un ſeul homme oſa les violer, en outrageant une des plus intéreſſantes créatures que j'aie jamais vues ; il étoit mon vaſſal, & ſa déſobéiſſance étoit, à ce titre, doublement criminelle : je le fis fouetter juſqu'à la mort, ſous les yeux de ſes camarades,

qui applaudirent à ma juſtice, en pleurant, comme moi, ſur le coupable.

Quatre Corps, de cinq cents hommes chacun, conduits par des *Earées*, & ayant pour guides ce que je trouvai de plus honnête entre nos priſonniers, ſe mirent en marche. Ils devoient viſiter les montagnes & les vallées, fouiller les bois, annoncer par-tout mes volontés ſuprêmes, & les exécuter. Le reſte de l'armée campa ſur la colline où la bataille avoit commencé. On avoit eu ſoin d'en enlever les morts. Les nôtres furent enterrés avec pompe; mais ceux des ennemis ne furent point inſultés. J'ordonnai qu'on plaçât *Kamingau* dans le *morai* des Rois : c'étoit une bien foible récompenſe de ſes ſervices, & malheureuſement la ſeule que les circonſtances permiſſent de lui décerner. Les Gens de *Tatlenoo* emporterent ſon corps, & l'enſévelirent ſecrétement dans l'endroit de ſa maiſon où repoſoient les cendres de ſon épouſe. Il en étoit convenu avec eux avant ſon départ d'*O-Taïti*, & celui qu'il avoit inſtitué ſon héritier, avoit juré par l'*Ea*-

tooa de ne jamais toucher *à la terre* qui renfermeroit les deux époux.

Cependant le peuple accouroit à moi de toutes parts, le bananier à la main, & chantant mes louanges. Ceux qui avoient été conſtamment attachés à la mémoire du Souverain légitime, que *Maheine* égorgea pour régner, ne ſavoient comment me témoigner leur reconnoiſſance. Ils manquoient, diſoient-ils, de moyens & de paroles; & moi je les aſſurois que cette impuiſſance valoit mieux que tout ce qu'ils auroient pu dire ou faire. Ceux qui avoient fléchi ſous le Tyran, qui l'avoient traité en Roi, » gémiſſoient d'avoir été » forcés à cette honteuſe ſervitude. Leurs » cœurs appelloient la révolution que ma » vaillance venoit d'opérer; chaque jour » ils ſollicitoient les Dieux d'accélérer » leur délivrance.... Auſſi n'avoient-ils » preſque pas combattu.... Ils avoient » tourné le dos auſſi-tôt qu'il leur avoit » été poſſible.... Du reſte, ils n'avoient » fait que ſe défendre, leur maſſue n'é» toit tombée ſur aucun de nos Guerriers....

» S'ils avoient lancé quelques dards, leur » bras en avoit volontairement affoibli le » coup.... « Je fis semblant de les croire.

Dès le lendemain de la bataille, sept des principaux Chefs me demanderent audience. Je faisois la revue de l'armée victorieuse, & je les reçus environné de mes Capitaines, & à la tête de mes braves Soldats. Ils se découvrirent les épaules, & me saluerent en Roi d'*Eimeo*: je leur déclarai que je ne l'étois pas, que je ne le serois jamais, que je ne voulois avoir parmi eux d'autre qualité que celle de *vainqueur du Tyran* & de *leur ami*. Je les priai de communiquer mes dispositions à ceux de leurs collegues qui ne les avoient pas accompagnés, & de convoquer chez moi, pour le jour suivant, un *Anoho* général, afin de délibérer en commun sur l'état des choses, & de régler provisoirement l'administration de l'Isle. Il fut aisé de s'appercevoir qu'ils ne s'attendoient pas à tant de modération, & peut-être que, de ce moment, leur cœur m'auroit déféré la souveraineté, qu'ils ne

m'offroient auparant que par politique. Nous bûmes *l'ava* enſemble, & ils ſe retirerent, enchantés de leur réception.

L'*Anoho* eut lieu. Quinze Chefs y prirent ſéance. Je le préſidai.... Tous les Grands de mon armée voulurent aſſiſter à cette aſſemblée, mais ſans rang & ſans autorité. J'ouvris les délibérations par un diſcours analogue aux circonſtances. Je dis que trois motifs nous avoient excités à la guerre que l'*Eatooa* & notre courage venoient de terminer ſi heureuſement; & ces motifs étoient, premiérement, de délivrer une de nos ſœurs de la ſervitude & de l'oppreſſion; ſecondement, de punir *Maheine* du ravage hoſtile qu'il avoit fait à *Huaheine*, y ayant paix entre les deux peuples; troiſiémememcnt, de le punir encore pour un attentat particulier, mais horrible, qu'on révéleroit à la face de *Mahananna*, quand, par la capture du Tyran, on feroit ſûr de pouvoir faire ſuccéder à cette affreuſe révélation, la peine du forfait.... J'ajoutai que les Rois confédérés & moi, nous n'avions plus

d'ennemis à *Eimeo* , si ce n'étoit l'usurpateur & ceux qui le protégeroient.... Je finis par prier les Chefs de s'unir à nous dans la recherche que nous faisions de *Maheine* , protestant qu'aussi-tôt qu'il seroit entre nos mains , l'armée quitteroit l'Isle , n'emportant avec elle d'autres dépouilles que la personne du scélérat.

— Et quel Roi aurons-nous , dit un Earée ?

Je répondis : incessamment vous aurez la liberté de le choisir ; mais , auparavant , il faudra savoir s'il ne reste de la noble famille de vos Souverains , aucun homme ou aucune femme , capable d'hériter du *Maro* d'*Eimeo*. Je n'ignore pas que *Maheine* a fait tout ce qu'il a pu pour détruire , jusqu'aux derniers rejettons , cette race non moins illustre que malheureuse : mais souvent les Dieux trompent l'espoir du méchant , & conservent dans le sein de leur providence , celui qui la justifiera par son rétablissement & par ses vertus.

—Quand le feu Roi fut détrôné & assassiné par *Maheine* , continua l'*Earée* , sa femme

femme étoit enceinte. Elle a disparu avec l'enfant qu'elle portoit.

— Et où s'est-elle retirée, demandai-je vivement ?

— On ne l'a jamais découvert, répondit-il. (*Les autres Chefs confirmerent ce que leur collegue avoit dit.*)

— Je m'étonne, Chefs d'*Eimeo*, que votre Roi, expirant par un crime, n'ait pas eu d'amis assez fideles pour secourir sa veuve, l'accompagner lorsqu'elle fuyoit, veiller sur le précieux enfant dont elle étoit mere, afin de le remontrer un jour au peuple libre de l'aimer.... Nous chercherons ces infortunés ; nous publierons dans toutes les Isles que le *maro* d'*Eimeo* est vacant, qu'il sera rendu au plus proche héritier du dernier Roi (*Maheine* ne fut qu'un Tyran), & que ceux qui auroient des prétentions à faire valoir, devront les communiquer au magnifique Conseil.... En attendant la décision de cette grande affaire, il faut que l'autorité soit exercée à *Eimeo* : entre les mains de qui la déposerons-nous ?

Tous les Chefs s'écrierent qu'ils s'en rapportoient entiérement à moi, que j'étois le maître, & mille fois trop bon de les consulter. Je poursuivis en ces termes:

„Si je vous connoissois davantage, Chefs d'*Eimeo*, & que je n'eusse point à craindre de faire éclorre dans vos cœurs le poison de la jalousie, en élevant un d'entre vous au-dessus de ses collegues, un d'entre vous seroit par moi nommé Régent de cet Etat : vous souffrirez que, pour le bien de la chose publique, je nomme un étranger. «

„C'est *Taweiharooa*, né en Zélande, Isle immense & très-éloignée, où sa famille regne : ses qualités brillantes & solides honoreront la place que je lui donne. Il ne l'acceptera que pour me plaire ; l'ambition n'a jamais ému son cœur.... & quand nous aurons retrouvé votre Souverain, ou que vous en aurez élu un, il sera le premier à se réjouir d'un évenement qui lui rendra la tranquillité de la vie privée & ses amis, au nombre desquels je me glorifie d'être compté. En ce moment, il est

à la pourſuite de vos ennemis. Je l'attends ce ſoir. Vous reviendrez demain ici, & nous l'inſtallerons. «

» Pendant ſa régence, *Taweiharooa* occupera la demeure du Roi, jouira de ſes domaines, gouvernera avec la plénitude de ſon autorité. N'appréhendez pas, *Earées*, que la vôtre en ſouffre : il ſe fera un devoir de vous conſulter en tout.... Je l'aime ; mais s'il vous offenſoit, adreſſez-vous à moi, vos plaintes ſeront écoutées. «

» Votre ſûreté & celle du Régent veulent que, dans ces premiers temps, il ait à ſes ordres un Corps de troupes qui en impoſe aux mutins, par ſa bravoure & ſa diſcipline : je lui laiſſerai huit cents hommes, l'élite de notre armée. Vous leur devrez la nourriture ; rien au-delà. «

» Dites à vos vaſſaux & à tout le peuple de n'être point inquiets d'une multitude de vieillards, de femmes & d'enfants, qui ont diſparu hier matin : ils ſont à *Huaheine*, où notre jeune Monarque leur

a offert l'hospitalité. Vous les reverrez incessamment. «

» Que l'*Eatooa* vous garde, Chefs d'*Eimeo* ; qu'elle dirige toutes vos actions !.... A demain. «

Je rompis l'assemblée, & après un léger repas que nous prîmes sur les provisions de *Maheine*, chacun s'en alla à ses affaires.

Les miennes furent de régler le sort d'une multitude de prisonniers qu'on m'amenoit de moment en moment. Les naturels d'*Eimeo* étoient délivrés aussi-tôt que remis entre mes mains : pas un qui ne bénît le Ciel d'avoir été vaincu. Les *Arreoys* étrangers, & ceux qui n'étoient proprement que des aventuriers, eurent ordre de vider le pays sous vingt-quatre heures ; on leur fournit des pirogues & des vivres. Beaucoup demanderent à s'enrôler parmi mes troupes ; je craignois trop leur esprit d'indépendance, leur bravoure indisciplinée, pour y consentir. D'ailleurs la plupart étoient de mauvais sujets, sans religion, sans mœurs, qui, ne croyant

point à la vie immortelle des ames, ne connoiſſoient de vertu qu'un courage effréné, de maître que les paſſions, de bonheur que l'ivreſſe & la volupté : je rejettai leur requête avec mépris. A la priere des naturels d'*Eimeo*, les vaſſaux du Chef-Roi d'*O-Taïti-Etée* furent relâchés, à la charge de dire à leur Souverain, que ſi, apprenant ma victoire, il ne ſe hâtoit pas de me déſarmer par ſes ſoumiſſions, j'irois lui demander compte des raiſons qui l'avoient engagé à ſoutenir un Tyran.

Il me reſtoit deux claſſes de captifs. Les uns avoient été bannis de leur patrie par Jugement ; les autres, plus ou moins criminels, l'avoient abandonnée de peur d'y ſubir quelque peine, auſſi plus ou moins grande. Je me contentai de chaſſer d'*Eimeo* les premiers, & de leur interdire *Huaheine*, *Tabooy-Manoo* & *Ulietea* ; je retins les ſeconds pour les reſtituer à leurs Juges naturels. On n'en uſe point ainſi en Europe. Un ſcélérat trouve-t-il le moyen d'échapper à la Juſtice du Prince dans les terres duquel il a commis le délit, &

de passer chez un autre Prince, il jouit de l'impunité la plus parfaite. J'ai vu à *Londres* des Français, qui avoient mérité le dernier supplice : on les recevoit dans la bonne compagnie, on les fêtoit, la traversée d'un petit bras de mer les avoit métamorphosés en honnêtes gens; le grand *Earée* de France les auroit en vain redemandés, ils n'étoient plus à lui, & s'il avoit tenté de les avoir par force ou par supercherie, une guerre cruelle eût suivi cet attentat contre le privilege des Nations. Je sens à merveille qu'il ne faut pas qu'un peuple s'en aille prendre qui que ce soit sur le territoire d'un autre peuple; mais tous les peuples devroient convenir, pour leur commun bonheur, que les *coupables* seroient exceptés, ou plutôt qu'on se les rendroit réciproquement, qu'on s'entr'aideroit à les chercher, à les découvrir, à les punir. Les crimes en deviendroient beaucoup moins fréquents; les malheurs même, parce qu'on y regarderoit de plus près. Un jeune Officier Français m'a avoué qu'il n'auroit pas tué en duel le fils unique d'une mere, s'il n'avoit pas eu la ressource

d'un paquet-bot, qui en peu d'heures le mettoit en sûreté. Hommes du monde civilisé, je vous le soutiens : voilà vraiment de la barbarie. Elle regnoit encore dans nos Isles lors de l'évenement qui a comme appellé ces réflexions : je les en purgerai.

Le second jour depuis ma victoire finissoit ; nous n'avions aucune nouvelle de *Maheine*, bien que nos perquisitions se fussent étendues à toutes les habitations & à tous les endroits qui pouvoient receler un homme. Il y avoit lieu de penser que, malgré la vigilance de nos pirogues, il s'étoit échappé à la faveur des tenebres; &, dans cette supposition, je ne doutois pas qu'il n'eût dirigé sa marche vers *Tiarraboo*, où il étoit facile à *Whaeatua*, son allié, de le dérober à nos recherches, peut-être à notre puissance. Au moment que je désespérois de m'en emparer, une insigne & vile trahison me le livra. Deux de ces *Arreoys* qui vendent leur sang & leur vie à qui les veut acheter, après avoir combattu pour l'usurpateur, dont ils étoient les confidents, & dont ils se disoient les

amis, l'accompagnerent dans sa fuite, lui prodiguant les témoignages d'un attachement tendre & affectueux. Ils rendirent suspects par leurs artificieuses insinuations, tous ceux qui, en leur compagnie, suivoient le Monarque fugitif. Ils parvinrent à les écarter les uns après les autres; seuls avec *Maheine*, dans un antre obscur, ils leverent le masque, se jetterent sur le Tyran, le garotterent & le traînerent à mes pieds. En m'abordant, *Maheine* me dit : » *Omaï*, je te demande pour grace » unique de m'ôter de la vue des mons- » tres qui m'ont trahi. « C'est alors que je fis raconter par le couple scélérat toutes les circonstances de leur basse & infâme supercherie. Loin d'en dissimuler aucune, ils les détaillerent avec complaisance, & d'un ton qui annonçoit qu'ils comptoient sur ma gratitude. Mon indignation étoit au comble. J'ordonnai qu'on saisît les deux *Arreoys*, & m'adressant à l'usurpateur : » Je t'avouerai, lui dis-je, que la plus » douce satisfaction que je pusse goûter, » étoit de t'avoir en ma puissance; mais » l'action par laquelle tu deviens mon cap-

» tif, n'en eſt pas moins une horreur à » laquelle je ne vois rien de comparable » que tes crimes. Apprends de quelle ma- » niere je fais punir.... (*à mes gens*) Qu'on » lie les pieds & les mains de ces miſéra- » bles, & qu'on les précipite dans la mer. » Voilà la récompenſe que je leur dois. «... Ils eurent beau ſe débattre, crier qu'ils étoient *Earées*, gémir, ſupplier ; tout fut inutile. L'un d'eux, pour me toucher, ſe dit mon parent ; & je lui dis, moi, que j'étois ravi de pouvoir juſtement retrancher de ma famille un membre qui la ſouilloit. Quand les flots les eurent engloutis, nous nous regardâmes *Maheine* & moi quelques inſtants, ſans prononcer une ſeule parole ; enſuite je le fis conduire, ſous bonne garde, dans la petite maiſon où il avoit ſi horriblement outragé la vertueuſe *Hanah*. On y pourvut à tous ſes beſoins. C'eſt ainſi qu'on engraiſſe une victime.

Je ne croyois pas qu'après la capture du Tyran, celle de quelqu'autre priſonnier me pût cauſer une joie bien vive. L'arrivée

d'un homme que je n'attendois pas, me détrompa. C'étoit le Hiérarque qui avoit voulu frapper *Adelo* avec la massue de la religion, & qui, furieux de n'avoir pas réussi, avoit conseillé à *Maheine* de déshonorer la sage & pudique *Hanah*. Peu s'en étoit fallu qu'il ne se sauvât; une pirogue très-légere lui avoit fait éviter toutes les nôtres : il fut arrêté par la derniere de celles qui pouvoient empêcher son évasion; & s'il n'eût pas été le plus lâche des humains, il surmontoit facilement cet obstacle. La crainte de la mort l'obligea de tendre les bras aux liens qu'on lui présentoit. Il parut devant moi, les yeux baissés, tremblant, voulant parler & balbutiant à peine des mots que je n'entendis point. Je commandai qu'on le réunît à *Maheine*, en faisant remarquer au Peuple qui m'environnoit, que, tôt ou tard, l'inexorable justice de l'*Eatooa* s'appesantissoit sur les grands coupables.

Ma flotte & mes Guerriers s'étoient rapprochés de moi. Je décidai que nous mettrions à la voile pour *Huaheine*, le soir

du jour ſuivant; l'*Anoho* devant être célébré le matin, & mon Zélandais inſtallé dans la charge de Vice-Roi-Régent d'*Eimeo.* Je lui avois appris ce que j'avois fait pour ſa fortune, & j'eus la ſatisfaction de voir qu'il ne m'en ſavoit point de gré : parce que, me dit-il, toutes les places qui l'obligeroient à me quitter, l'élevaſſent-elles au rang ſuprême, lui paroîtroient un honnête exil.... Il ajouta qu'il obéiroit. Le Dieu de l'amitié vint au ſecours de la nôtre, & renverſa un projet qui la troubloit.

Quelques heures avant que l'*Anoho* s'aſſemblât, le vieux Chef qui m'avoit parlé de la veuve du feu Roi, entra chez moi, accompagné d'un beau jeune homme de dix-huit à vingt ans, & dont la phyſionomie gracieuſe & timide annonçoit pourtant de la nobleſſe, une ame élevée. Il me plut ſi décidément au premier coup d'œil que mon *bon jour* à l'*Earée* fut de lui demander quel étoit cet intéreſſant jeune homme.

—Le plus fidele & le plus aimé de mes *Towtous*, me répondit-il.

— De vos *Towtous* ! Quoi ! il eſt né ſerf ?

— Non ; ſa famille étoit libre. Son humiliation eſt le fruit de la pauvreté. Je l'ai rencontré... il peut y avoir quinze ou ſeize révolutions de ſoleil.... avec ſa mere, dans une Iſle éloignée. Ils étoient l'un & l'autre toute leur richeſſe. La mere ſe mouroit, & n'avoit d'inquiétude que pour ſon fils. Je lui propoſai de me le donner ; elle aima mieux, uſant d'un droit établi par nos mœurs, me le vendre, afin qu'il m'appartînt, & que, devenu grand, il ne lui fût pas poſſible de ſortir de ma maiſon, ni de ſe ſouſtraire à mon autorité.... Peu après la concluſion de ce marché, ils reçurent, elle, le dernier baiſer de ſon fils, lui, le dernier ſoupir de ſa mere.... J'emmenai auſſi-tôt *Mamoore* à *Eimeo*..... L'Eſprit de vie n'avoit pas fécondé mon mariage; une épouſe, uniquement & tendrement aimée, s'affligeoit jour & nuit de ſa longue ſtérilité : *Voilà*, lui dis-je, en mettant l'enfant dans ſes bras, *voilà un fils que je te donne*.. Il lui a montré tant d'égards, tant d'attachement & de reconnoiſſance, qu'elle a cru

être mere. L'illuſion s'étendit juſqu'à moi, & je me crus pere.... *Notre fils* me parloit ſouvent de l'auteur de ſes jours. Il ne l'avoit jamais connu, & ſa mere (j'entends la premiere) avoit évité de répondre aux queſtions enfantines qu'il lui faiſoit là-deſſus. Il ſe ſouvient, comme ſi c'étoit d'hier, qu'elle diſoit quelquefois, en le regardant & en pleurant: *Toi, mon fils! dans cet état!... Les Dieux t'en tireront....* Vous penſez bien, *Omaï*, que ce jeune homme n'a pas été traité en *Towtou....* Je viens vous l'offrir; vous l'affranchirez, il vous aimera, & je le déclarerai héritier de tous mes biens.

Pendant ce diſcours, l'aimable Inſulaire avoit peine à retenir ſes larmes. Je le pris par la main, & lui demandai avec douceur quel ſujet l'affligeoit en ce moment? S'il craignoit que, devenu mon bien, je ne lui rendiſſe pas la liberté, ou s'il étoit fâché de me la devoir? Il me répondit modeſtement, mais dans les meilleurs termes, qu'il ne ſongeoit jamais à ſa *premiere mere* ſans que ſes yeux devinſſent humides; que

l'exclamation de cette chere perſonne, & l'eſpece de prophétie qui l'accompagnoit, rempliſſoient ſon cœur d'inquiétudes vagues, de deſirs ardents, mais ſans objet, chaque fois qu'on les lui rappelloit.... que les bontés de ſon *Maître* & de ſa *Maîtreſſe* le pénétroient.... qu'il feroit charmé de me devoir la liberté, & qu'il ne doutoit pas que je ne la lui rendiſſe.... » Cependant, ajouta-t-il en ſoupirant, il » m'eſt impoſſible de ne me point affliger » en voyant *mon pere* travailler pour que » cette liberté, don précieux, ſoit le bien- » fait d'un autre, tandis qu'elle pourroit » être le ſien. «

A ſon tour le bon vieillard fondit en larmes; & embraſſant *Mamoore*, il dit : Non, mon fils, ta liberté ne pouvoit être mon bienfait.... Il faut que vous ſachiez, *Omaï*, qu'on a exigé de moi le ferment de ne jamais affranchir ce jeune homme. Ce ferment eſt nul, puiſqu'il fut forcé; d'ailleurs on l'éluderoit facilement : je préfere de le remplir.

— Eh qui donc a exigé.... ?

— *Maheine*. Cet enfant l'inquiétoit, le troubloit. » Il eſt charmant, me diſoit-il, » mais je ne ſais pourquoi il me déplaît. » Sa vue me bleſſe.... Donne-le-moi.... Au » moins jure que tu n'en feras jamais un » homme libre. « Je connoiſſois le Tyran, & je jurai.... Mon pupille, de ſon côté, ne pouvoit pas ſouffrir notre Souverain ; il le haïſſoit long-temps avant d'avoir appris que c'étoit un uſurpateur, & qu'il avoit tué ſon Roi. La préſence de *Maheine* excitoit en lui des mouvements ſemblables à la fievre. J'ai eu bien de la peine à obtenir qu'il diſſimulât, quand les crimes du Monarque lui ont été révélés ; & s'il eût ſu qu'un *Towtou* étoit reçu dans vos troupes, il ſe feroit échappé pour courir à *Huaheine*, à la premiere nouvelle de votre armement. Croiriez-vous qu'il m'a ſupplié à genoux de ne pas combattre pour votre ennemi ?...

Je concevois comment une ame naturellement généreuſe avoit pu haïr *Maheine*, après avoir entendu l'hiſtoire de ſes crimes; mais l'antipathie ſans motif de l'uſurpateur & de l'enfant me paroiſſoit inexplicable.

— Pourquoi, dis-je à *Mamoore*, aviez-vous de l'averſion pour un Roi qui ne vous faiſoit point de mal, que votre bon Maître reſpectoit, & dont il étoit conſidéré ?

— Je l'ignore, me répondit-il avec ingénuité.... à moins que les Dieux ne vouluſſent préſerver mon ame de l'amour d'un auſſi méchant homme. Je l'entendois quelquefois me demander à mon pere : ſi l'on m'eût donné à lui, c'en étoit fait de ma vie.... ou de la ſienne : car, je l'avouerai, à ma honte peut-être ; vingt fois j'ai été tenté de délivrer, par la mort du Tyran, cette terre, devenue ma patrie. La crainte de paſſer pour un aſſaſſin m'a ſeule retenu.

— Mon *Towtou*, reprit alors le vieux Chef, a reçu une éducation beaucoup au-deſſus de ſon état. Je l'ai formé moi-même à toutes les parties de notre art militaire. Il remue une pagaie avec force & activité, il eſt prompt à la courſe, ſouple & agile dans tous ſes mouvements, il lance un dard très-loin, & de la plus peſante de nos maſſues il fait le diſque de *Marama* autour de ſa tête. Un ſage *Téaponée* l'a inſtruit dans

dans la ſcience de la Religion, de la vertu & des mœurs ; il n'y a pas juſqu'au meilleur de nos *Taatas*, qui s'eſt amuſé à lui communiquer ſes ſecrets les plus intimes : auſſi viſite-t-il aſſiduement tous les malades du voiſinage. Il les guérit quelquefois & les conſole toujours. Il n'a rien à lui, quand les malheureux ont beſoin de ce qu'il poſſede. On l'aime univerſellement. Nos filles de la premiere qualité s'entre-diſent, en le regardant : *Quel dommage que ce ne ſoit qu'un* Towtou !.... Tairai-je le reſte, mon cher fils ?

Le fils, dont les joues étoient colorées comme les doigts de l'aurore, répondit que ſon pere ne l'avoit que trop loué, mais qu'il étoit le maître d'ajouter tout ce qu'il lui plairoit.

— J'ajouterai donc que la fille unique d'un *Earée*, allié au feu Roi, à force de dire *quel dommage*, a ſenti vivement que c'étoit en effet dommage que *Mamoore* ne fût qu'un *Towtou*.... Je ſuis perſuadé que mon cher fils s'en eſt apperçu, & qu'il

l'auroit aimée, s'il eût ofé lever les yeux fur elle.

— Le plus indulgent des Maîtres & le meilleur des peres ne fait pas tout, dit le jeune homme, en baiffant la voix : j'aime *Retea*, fans avoir ofé lever les yeux fur elle.

— Tu l'aimes ! Eh, qu'efperes-tu ?

— Rien autre chofe que de l'aimer.... & encore d'en être aimé, actuellement que vous m'avez appris qu'elle a *fenti* que c'étoit *dommage*.

Le vieillard rêva quelques inftants, puis s'adreffant à moi :

— Avec un peu de la protection d'*Omaï* nous parviendrions peut-être à arranger ce mariage-là.... Vous affranchiffez *Mamoore*, je lui affure tous mes biens, j'attefterai à mon collegue que fa naiffance eft honnête, vous defirerez que cette alliance s'accompliffe, & vous êtes ici l'arbitre de nos deftinées.... Je ne doute pas que *Retea* ne nous aide : fon pere ne l'a jamais contrariée.... Tentons. Que rifquons-nous ? Un refus ? Le défagrément n'en tombera que

ſur moi.... mais je me flatte que nous réuſſirons.... Elle eſt charmante, cette *Retea*.... Si vous y conſentez, *notre affranchi* ira chercher le pere & la fille ; ils demeurent à quatre pas.... mon fils leur dira que vous ſouhaiteriez conférer avec eux d'une affaire importante avant la tenue de l'*Anoho*.... — A la bonne heure, repris-je ; mais penſez bien que je n'interpoſerai que mes bons offices, & que je déclarerai très-poſitivement au pere de la jeune fille qu'il en peut diſpoſer à ſon gré, qu'il ne m'offenſera nullement en ſe refuſant à l'exécution d'un projet qui, dans nos mœurs.... ne lui convient guere.

— (*Le vieux Chef vivement*) Vous ne lui direz pas ces dernieres paroles ?

— Oh non ; c'eſt une réflexion entre nous.

Le vieillard témoigna qu'il étoit content, & *Mamoore* partit comme un trait pour ſa légation.

Dès qu'il fut aſſez loin pour ne nous pas entendre, l'*Earée* me demanda quelle

idée j'avois de son pupille, & si je me sentois quelque disposition à l'aimer ? Je répondis que ce n'étoit pas le mot qu'il falloit employer. — Je l'aime vraiment. Le soin que vous m'avez dit qu'il prend des malades & des infortunés m'enchante encore plus que son extérieur séduisant. Si votre collegue voit comme moi, & qu'il ait la force de s'élever au-dessus de certains préjugés, *Retea* aura le bonheur d'être l'épouse de votre incomparable jeune homme.... Mais je reviens à l'antipathie qui existoit entre *Maheine* & lui : elle est bien incompréhensible.

— Pour qui ne sait pas ce que je sais.

— Eh ! que savez-vous donc qui puisse expliquer un phénomene de cette espece ?

— Je sais.... Les Dieux me sont témoins que je ne ments pas ; j'atteste l'ame du feu Roi, mon Maître & mon ami, celle de mon pere, la vôtre, *Omaï*, vengeur des crimes.... Je sais que *Mamoore* est le fils du Monarque....

— Que *Maheine* assassina !

— Oui.

J'aurois dû preſſentir ce dénouement. Muet d'admiration & de joie, je ſerrai dans mes bras le fidele vieillard, qui s'écrioit que je le récompenſois trop d'une conduite toute naturelle. Ses relations avec la mere de *Mamoore* ſe développerent d'elles-mêmes à mon eſprit. Il favoriſa ſa fuite, ne la perdit jamais de vue, l'aſſiſta dans ſon exil : & quand il apprit que le chagrin, après l'avoir conſumée lentement, frapperoit bientôt le dernier coup ſur ſa victime, il courut recevoir le précieux dépôt qu'il a ſi heureuſement conſervé. Au moyen de l'achat imaginaire, il oſa le garder, le nourrir ſous les yeux du Tyran.

Le reſpectable Chef étoit près de révéler à *Mamoore* le ſecret de ſa naiſſance, quand la renommée publia que je préparois une flotte & des Guerriers contre l'uſurpateur. Il réſolut d'attendre le ſuccès de cette expédition, & de ne s'ouvrir à moi que lorſqu'il m'auroit vu aſſez juſte pour rendre au légitime héritier le *maro* que j'aurois conquis.

Nous arrêtâmes de ne pas différer plus long-temps à faire reconnoître *Mamoore* pour ce qu'il étoit, & de profiter de l'*Anoho* qui alloit s'assembler. Quant à la maniere de procéder à cette action solemnelle, le tuteur de son Roi s'en rapporta à ma prudence. Deux hommes, témoins irréprochables, devoient certifier sa narration, supposé qu'on ne s'en rapportât pas entiérement à lui.

Retea, son pere & *Mamoore* ne se firent pas attendre. La jeune *Tédua* étoit réellement charmante ; jamais rien de si beau ni de plus décent ne s'étoit offert à ma vue : *Nowa*, *Réema-Lema*, *Hanah* & *Méemé* sembloient lui avoir donné chacune ce qu'elles avoient de mieux pour en composer sa personne : c'étoit la merveille de son sexe, comme *Mamoore* l'étoit du sien. Discret ou timide, notre envoyé n'avoit pas parlé du sujet de son ambassade. Peut-être eût-il été naturel d'apprendre au pere de *Retea* que *Mamoore* étoit Roi : ce mot applanissoit toutes les difficultés. Le bon tuteur pensa autrement ; il vou-

loit que le mérite & l'amour de son pupille obtinssent le consentement du pere & de la fille, sans la protection des titres honorifiques. A l'en croire, les époux seroient d'autant plus heureux, que l'orgueil du rang auroit moins influé sur leur union.... & lui, qu'il falloit compter pour quelque chose, il perdoit la moitié du plaisir espéré, si son noble collegue n'acceptoit pour gendre que le Roi d'*Eimeo*. Je me prêtai à cette fantaisie, dont l'effet pouvoit être très-agréable, bien résolu de trahir, mais adroitement, le secret du vieillard, si je voyois que les répugnances du pere de *Retea* écartassent absolument d'elle un *Towtou* riche & affranchi.

Après les salutations d'usage, après que je me fus récrié sur les agréments infinis de la jeune personne, le pere me demanda respectueusement pour quelle affaire je lui avois fait l'honneur de l'appeller, & si *Mamoore* ne s'étoit point mépris, en lui disant que sa fille le devoit accompagner. Je répondis que notre envoyé s'étoit fidelement acquitté de sa commission, &

qu'ils m'étoient nécessaires l'un & l'autre pour décider une question très-épineuse.

» Voici, continuai-je, de quoi il s'agit. Un *Earée* a acheté, dans un pays lointain, le fils d'une femme qui mouroit de misere & de tristesse, mais qui avoit connu auparavant l'aisance & le bonheur. Cette femme & son mari, mort plusieurs années avant elle, étoient de condition libre. L'*Earée* a été si content de son emplette, il a découvert tant de rares qualités dans son *Towtou*, qu'il l'a élevé comme son propre enfant. N'ayant point d'héritiers, il lui a assuré tous ses biens, en lui donnant par avance la liberté. «

» Or ce jeune homme, imprudent sans doute, n'écoutant que son cœur, a osé aimer la fille d'un des premiers Chefs de l'Isle qu'il habite.... Il l'a aimée, mais c'est tout. Jamais il ne le lui a dit; s'il le lui a fait entendre, c'est involontairement,

& parce qu'à ſon âge il eſt impoſſible de cacher le feu qui embrâſe l'ame.... «

— Cela eſt bien malheureux pour lui, dit gravement l'*Earée.*

» Vous ne ſavez encore que la moitié de l'hiſtoire. (*Ici* Retea *parut toute décontenancée.*) Des yeux obſervateurs ont cru voir que l'orgueil du rang n'avoit pas préſervé la jeune *Tédua* d'un amour réciproque. Elle n'a avoué ſa foibleſſe à perſonne, elle ſe la diſſimule peut-être à elle-même... «

— Vous vous trompez, *Omaï*, dit le Chef en me coupant la parole ; la jeune fille eſt deſcendue dans ſon propre cœur, & elle a tout avoué à ſon pere, qui n'a pas eu de peine à la faire rougir d'un attachement ſi peu digne d'elle.

» Il l'a fait rougir, ſoit ; mais l'a-t-il guérie ? «

— Il ſuffit pour une *Tédua* qu'elle rougiſſe.

» Le pere a-t-il eu quelques objections perſonnelles à propoſer contre le jeune aſpirant ? «

— Nulle autre que ſon état.

» Mais quand ce pere, dont je ſuis loin de blâmer la délicateſſe, réveilloit dans l'ame de ſa fille l'orgueil de la naiſſance, afin de contre-balancer le pouvoir de l'amour, il ignoroit probablement ce que je viens de vous dire : Que l'aimable *Towtou* étoit né libre, qu'il étoit rendu à ſa premiere condition, par un affranchiſſement dans les formes, & que, de plus, l'adoption de ſon ancien Maître le changeoit en un riche héritier ? «

— Il eſt vrai que le pere ignoroit tout cela.

» Et la fille auſſi.... qui auroit rougi moins facilement, ſi elle eût été inſtruite de ces particularités ?

Le Chef ne repliqua rien, & parut vouloir laiſſer tomber la converſation. Je la relevai en ces termes :

» Quoi qu'il en ſoit, noble *Earée*, on a penſé que moi, qui ai vaincu *Maheine* & épouſé *Nowa*, je pourrois quelque choſe ſur l'eſprit du pere. On m'a prié d'obte-

nir ſon conſentement ; j'ai ſeulement promis de le ſolliciter.... je le ſollicite auſſi vivement que je le puis,... mais en proteſtant à ce pere reſpectable que ſa réſiſtance ne m'offenſera pas. «

— C'eſt-à-dire, enfin, qu'*Omaï* me demande *Retea* pour *Mamoore*.... *Omaï*, ſi vous le commandez....

» Non, je ne le commande pas ; je le deſire. «

— Eh ! ne ſentez-vous pas que ce deſir eſt un ordre ? Que peut-on refuſer aux ſimples velléités du libérateur de la patrie ? Conviendroit-il qu'il nous quittât avec le chagrin de n'avoir pas été écouté ?.... Lui à qui nous devons tout ; à qui nos femmes & nos filles doivent l'honneur ; à qui nous devrons un Roi légitime.... Si vous ne commandez pas, ceſſez donc de deſirer.

» Vous aimez votre fille ? «

— Plus que moi-même.... N'eſt-ce pas, ma fille ? (*La fille pleura.*)

» Vous ne voudriez pas qu'elle eût à re-

gretter toute ſa vie d'avoir manqué ſon bonheur? «

— Oh ! non, certainement.

» Je ne vois pas alors que vous puiſſiez trop ne la point accorder aux vœux de *Mamoore*. Elle l'aime à n'en jamais revenir. Interrogez ſon cœur : s'il vous répond qu'elle peut être heureuſe avec un autre, je n'ajoute pas un mot en faveur de mon protégé. «

Retea, interrogée par le plus indulgent des peres, avoua que ſon cœur étoit donné ſans retour ; que ſi elle étoit maîtreſſe abſolue d'elle-même, *Mamoore* obtiendroit ſa main ; qu'elle le préféroit tellement à tous les hommes, que ne pouvant l'avoir pour époux, elle étoit réſolue à n'en point avoir d'autre.... » Car, dit-elle, en levant » ſur ſon pere des yeux pleins de larmes & » de ſentiment, je me flatte que vous vous » contenterez du ſacrifice que je fais à l'o- » béiſſance.... Non, vous ne mettrez pas » mon devoir à une nouvelle épreuve.... » plus dure que la premiere.... Et toi, *Ma-* » *moore*, que je n'épouſerai jamais, mais

» que j'aimerai jufqu'au dernier foupir....
» affez noble, affez vertueux pour approu-
» ver ma conduite, quoiqu'elle te coûte le
» bonheur.... fuis, fuis loin de moi.... je
» t'en conjure.... *Omaï*, vous lui accorde-
» rez une retraite ; il ne fera malheureux
» qu'à demi fi, en me perdant, il vous
» infpire de la compaffion. L'amitié adou-
» cira les peines de l'amour ; je voudrois
» pouvoir defirer qu'elle les guérît, mais
» ce fouhait.... eft au-deffus de mes
» forces. «

Le pauvre *Mamoore* étoit trop ému, trop anéanti, pour répondre fpirituellement à ce difcours. D'ailleurs *Retea*, en le finiffant, tourna brufquement les talons. Elle feroit déjà chez elle, fi fon pere ne l'eût rappellée. Il lui demanda avec douceur où elle couroit fi vite, & pourquoi elle abandonnoit une partie qu'elle pouvoit encore gagner ?.... Il n'étoit pas un tyran ; il ne vouloit pas condamner fa fille à l'opprobre du célibat ; il vouloit, au contraire, revivre dans fa poftérité, & faire danfer fur fes genoux de petits enfants qui ref-

semblassent à leur mere.... & pour cela il falloit un époux, parce que ce temps n'étoit plus où les hommes sortoient de la mer tout formés, & germoient au sein de la terre comme un bananier.... Il n'auroit pas choisi *Mamoore*, non qu'il ne l'aimât & l'estimât beaucoup ; il rendoit justice à ses grandes qualités, elles honoreroient le trône.... mais un *Towtou* pour une *Tedua* de la premiere classe! Que ne diroit-on pas? A combien de critiques ne seroit-on pas exposé? Quelle figure feroit-on à *Eimeo* après une pareille mésalliance?.... Il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de s'expatrier.... Or il étoit trop vieux, trop attaché à sa terre natale, aux tombes de ses ancêtres....

A mesure qu'il parloit, nous perdions par degrés l'espérance que le rappel de *Retea* nous avoit donné. Elle revint & fut comblée, lorsque le Chef ajouta :

» Cependant, ma chere fille, si tu aimes » *Mamoore* autant que tu parois l'aimer, si » ton bonheur dépend de l'avoir pour

» époux, ſi *Omaï*, dans le fond de ſon
» cœur, ne me déſapprouve pas.... & que
» tu te ſentes le courage de braver (modeſ-
» tement) l'opinion publique, de repouſ-
» ſer ou de ſouffrir les railleries qui vont
» pleuvoir ſur toi, les petites humiliations
» que la jalouſie de tes égales ſaura te mé-
» nager.... je ne réſiſte plus, je t'accorde
» à ton ami ; je le place à côté de toi dans
» le lieu que mon ame paternelle réſervoit
» à ton époux ; il eſt mon fils, mon cher
» fils.... «

Nous interrompîmes ce bon pere, *Retea* & moi ; elle pour l'aſſurer que ſa tendreſſe étoit extrême, & que le courage ne lui manqueroit pas au beſoin ; moi pour lui proteſter que ſa facilité m'enchantoit, & qu'avant peu il auroit à s'en réjouir. A ces mots l'*Earée* embraſſa *Mamoore* & lui dit : » Vertueux jeune homme, ma fille eſt à » toi ; fais ſon bonheur, & tu feras pour » nous le Roi d'une de nos Iſles. «

Rien de plus touchant que la confuſion & le déſordre qui régnerent dans les re-

merciments de *Mamoore*. Il en devoit à quatre perſonnes : vous le voyez, en un inſtant, aller de l'une à l'autre, vouloir parler, ne le pouvoir, ſe parler à lui-même, ſe féliciter, puis tout-à-coup & en levant les yeux au ciel : *Ah ! ma mere, ſi tu vivois !....*

Je laiſſai un libre cours à ce délire ſentimental qui me pénétroit. Quand il fut un peu calmé, je dis au pere de *Retea* qu'il falloit, ſans aucun délai, conſommer notre ouvrage. Nos mœurs n'ont pas revêtu de beaucoup de cérémonies la célébration du mariage, nous ſortîmes tous dans la campagne, & là, en préſence d'un peuple nombreux que l'*Anoho* avoit attiré, le grand *Téaponée* d'*Eimeo*, qui arrivoit avec les Chefs, voulut bien, à ma priere, unir les deux époux.

L'étonnement fut prodigieux parmi les Inſulaires. *Retea*, accablée de compliments, moitié ſinceres, moitié ironiques, fit très-bonne contenance, & répondit à tout le monde ſelon qu'on le méritoit. J'ordonnai qu'on

qu'on habillât *Mamoore* en Guerrier *Manohcone*. Cet ajuftement, fous lequel il n'avoit jamais paru, lui prêta des graces nouvelles, & prefque de la majefté. Mais il eft temps de commencer l'affemblée. Le jeune époux, la maffue fur l'épaule, monte la garde à la porte de la maifon royale, tandis que l'époufe, à laquelle j'avois recommandé de ne fe point éloigner, fe mêle à un grouppe de filles de fon âge, dont la plupart envient fecretement fon bonheur, en blâmant affez ouvertement fa conduite. Les Chefs entrent & s'affeyent. Je dis :

» *Earées*, je reprends ce foir la route d'*Huaheine*. Ma premiere idée avoit été de vous donner, en partant, *Taweihaoâra* pour Régent : j'y renonce. Vous aurez un Roi. «

Le Hiérarque m'interrompit. Souffrez, ô le plus jufte des hommes, me dit-il! fouffrez que je vous rappelle votre promeffe. Vous vous êtes engagé à ne point difpofer du *maro* d'*Eimeo*, que vous n'euffiez publié auparavant dans toutes les Ifles, que la fouveraineté eft vacante, &

cherché par toutes les voies poſſibles à découvrir ce qu'étoient devenus la veuve & l'enfant du feu Roi.

» Miniſtre des Dieux, repris-je, & vous leurs ſerviteurs, Chefs d'*Eimeo*, adorez la providence du Grand-Eſprit.... La veuve du Roi que *Maheine* a aſſaſſiné, ne vit plus; ſon enfant vit.... C'eſt un fils. Je l'ai vu. Il eſt digne du rang auquel ſa naiſſance l'appelle. Vous le connoiſſez, vous l'aimez tous.... Un d'entre vous, Sujet fidele, Chef irréprochable, a oſé l'élever ſous les yeux du Tyran.... Nommerai-je votre Roi ? Etes-vous diſpoſés à le recevoir ſur ma parole ? «

Tous répondirent avec empreſſement, que ma parole leur ſuffiſoit.

» Votre confiance me flatte, nobles *Earées*; je n'en abuſerai pas.... je vais ſortir; le moment d'après je rentre, accompagné d'un homme.... examinez-le bien : c'eſt lui.... mais gardez le ſilence ; cet homme ignore ce qu'il eſt. Je veux l'inter-

roger devant vous. Il ne vous ſera permis de lui témoigner votre reſpect, de lui jurer obéiſſance & amour, que lorſque je lui aurai dit : *Vous êtes Roi d'Eimeo....* «

Tous : » Nous garderons le ſilence « .... Je ſors.... & je rentre auſſi-tôt, tenant *Mamoore* par la main. Le plaçant au milieu de l'aſſemblée, qui a beaucoup de peine à ſe contenir, je lui fais ſubir l'interrogatoire ſuivant :

» Jeune homme, quel eſt votre nom ? «

— *Omaï* ſait qu'on m'appelle *Mamoore.*

» N'avez-vous jamais porté d'autre nom ? «

— Je ne le penſe pas.

» Où êtes vous né ? «

— Je l'ignore. Je me ſouviens ſeulement que le reſpectable *Oberou-Toomi*, ici préſent, m'a acheté de ma mere, dans une terre éloignée.... je m'en ſouviens parce qu'on me l'a ſouvent rappellé.

» Votre mere vit-elle encore ? «

— Mon maître, en m'emmenant, me dit qu'elle étoit morte ; il me l'a toujours

répété depuis. J'ai pleuré ma mere bien des fois ; je la pleure encore.

» Votre pere, l'avez-vous connu ? «

— Jamais ; il étoit mort avant que je vinſſe au monde.

» Avez-vous un ſouvenir diſtinct de la perſonne de votre mere, de ſa figure, du ſon de ſa voix ? «

— Non.

» De ſes paroles ? «

— De quelques-unes.

» Par exemple ? «

— Elle me diſoit fréquemment : *Toi, mon fils, dans cet état !.... Les Dieux t'en tireront.*

» Qu'entendoit-elle par votre *état* ? «

— Probablement elle parloit de notre miſere.

» La prédiction de votre mere eſt accomplie, *Mamoore* ; les Dieux vous ont tiré de l'état abject dans lequel vous étiez. Epoux de *Retea*, héritier d'*Oberou-Toomi*, ſon fils, vous n'avez plus rien à demander à l'*Eatooa* que de faire honneur à ſes bienfaits. «

— Et d'être reconnoiſſant comme je le dois. C'eſt auſſi la double priere que je lui adreſſe.

» *Eimeo* aura bientôt un Roi ; le ſervirez-vous ? «

— De tout mon pouvoir.

» Et ſi *Maheine* étoit rétabli ? «

— *Maheine* !.... il ne peut pas être Roi, lui.... il a tué le ſien.... Il a opprimé ſa terre natale, il a dépouillé, banni.... *Maheine* !.... vous voulez m'éprouver. Propoſez-moi de punir l'uſurpateur, voilà mon bras.... mais le ſervir !....

» D'où vient cette haine pour un homme qui, ſes crimes à part, eſt un grand homme ? «

— Je vous l'ai dit tantôt, quand vous m'avez fait la même queſtion : j'ai haï *Maheine* ſans ſavoir d'abord pourquoi je le haïſſois ; à ſa vue mon cœur ſe gonfloit de peine & d'indignation. *Oberou-Toomi* ne vous a pas laiſſé ignorer que les ſentiments de *Maheine* à mon égard reſſembloient aux miens pour lui.

» Voulez-vous connoître la ſource de cette antipathie mutuelle ? «

— Oh, bien volontiers.
» C'eſt que vous êtes né Roi d'*Eimeo*, «
— Moi !....

On ne lui donna pas le temps d'en dire davantage. De tous côtés on s'écria *vive le Roi* Mamoore ! Les acclamations ne ſe renfermerent pas dans la ſalle où nous étions aſſemblés ; ceux qui gardoient les portes les entendirent & les répéterent. De proche en proche l'heureuſe nouvelle parcourut l'Iſle avec la rapidité de l'éclair. *Maheine* l'apprit & en frémit. *Retea* étoit l'objet des railleries de ſes jalouſes compagnes, quand un *Earée*, envoyé par le Conſeil, la ſalua Reine.

Cependant les Chefs s'emparent de leur Souverain ; ils le revêtent du *maro*, le placent ſur le Siege royal ; c'eſt à qui lui jurera fidélité. Je lui baiſe la main ; *Féenou*, *Tupao* & *Tairée-Tareea*, Rois comme lui, l'embraſſent ; les *Earées* des deux ordres ſe découvrent les épaules, & ſe conforment à toutes les cérémonies uſitées en pareil cas.

Il eſt inutile de dire que *Mamoore* étoit au comble de l'étonnement, que ſes premieres actions avoient été irréfléchies & preſque machinales, qu'il nous laiſſa faire tout ce que nous voulûmes, ſans y conſentir & ſans s'y refuſer. Un peu revenu de ſa ſurpriſe, il me demanda gravement ce que pouvoit ſignifier une comédie de cette nature ? quel but on ſe propoſoit en la jouant ? & quels motifs m'avoient déterminé à l'ériger en Roi de théatre ? Je lui répondis, avec encore plus de gravité, qu'une attention médiocre aux circonſtances actuelles, & au caractere des perſonnes qui le traitoient en Souverain, lui auroit appris que la choſe étoit ſérieuſe, & nullement une de ces farces dont on s'amuſe quelquefois parmi le Peuple. Hauſſant la voix : » Vous êtes Roi, *Mamoore*, » lui dis-je ; Roi d'*Eimeo*, le fils du der- » nier Roi que *Maheine* a aſſaſſiné. Quand » l'uſurpateur verſa le ſang de votre au- » guſte pere, votre mere vous nourriſſoit » encore du ſien. Caché dans le ſein ma- » ternel, vous trompâtes la fureur du » Tyran.... Le reſte vous eſt connu.... *Obe-*

» *rou-Toomi*, confirmez ce que j'avance. «

Le vieux Chef conta tout au long l'hiſtoire de la naiſſance & de l'éducation de *Mamoore*; il appella le grand Dieu à témoin de la verité de ſa dépoſition ; il produiſit les deux certificateurs qu'il avoit amenés....

Et tout cela, m'objectera quelqu'un, pour prouver à un homme qu'il eſt Roi ! Craignoit-on qu'un jeune ambitieux ne rejettât l'honneur ſuprême qui le cherchoit, à moins que ſa généalogie ne lui parût authentique & ſcrupuleuſement vérifiée ?.... Il vous plaît, hommes du grand monde civiliſé, d'appeller *Mamoore*, jeune ambitieux, parce que vous le jugez d'après vos idées : quoi qu'il en ſoit, les preuves de ſa filiation, adreſſées directement à lui, étoient moins pour lui que pour les Chefs & pour tout le Peuple d'*Eimeo*. Je prenois cette tournure afin qu'en convaincant les eſprits, j'euſſe l'air d'avoir cru qu'il n'étoit pas néceſſaire de rien ajouter à ma déclaration pour les convaincre.

En ſortant de l'*Anoho*, nous prîmes le chemin de la demeure royale, où étant arrivés nous mîmes le nouveau Roi en poſſeſſion des domaines attachés à la ſouveraineté.

Je ne parlerai pas de tout ce que firent les Inſulaires pour honorer leur jeune Monarque, ni des excès à quoi le porterent l'amour du ſang de ſes anciens Maîtres, ſon déchaînement contre *Maheine*, ſa reconnoiſſance pour *Oberou-Toomi* & moi. Les principes & les effets de cette effervefcence populaire ne ſont pas ignorés en Europe; il faut ſeulement que mes Lecteurs ſachent que chez nous le Peuple l'eſt deux fois plus que dans leurs contrées, parce qu'avec autant d'imagination & plus de ſenſibilité, nous avons moins de ces habitudes conventionnelles qui refroidiſſent l'un & émouſſent l'autre.

Mamoore n'eut preſque rien à changer dans ſes manieres pour paroître Roi. Il congédia les Chefs avec beaucoup de dignité, ne retenant auprès de lui que *ſon*

pere. Il me pria de retarder mon départ, au moins d'un jour, parce qu'il avoit à me consulter, disoit-il, sur bien des choses, & que ce seroit pour lui un supplice (il rougit & baissa les yeux) de s'occuper jusqu'au lendemain d'aucun autre objet que de *Retea*. Elle parut à l'instant qu'il m'adressoit cette priere, & se joignit à lui ; pouvois-je les refuser ?

Ce court intervalle fut utilement employé. *Oberou-Toomi*, qui, dans les commencements du nouveau regne, devoit être Régent, sans en porter le titre, eut avec moi une longue conférence à laquelle nous appellâmes le pere de *Retea*, homme d'un mérite au-dessus de l'ordinaire, & qui jouissoit d'une grande considération. Il fut décidé entre nous que mon Zélandais resteroit à *Eimeo*, quelques lunes seulement, avec deux cents hommes de mes meilleures troupes. Cette garnison étoit moins pour la sûreté de l'Isle, qui n'avoit plus rien à craindre, depuis la captivité de *Maheine*, que pour introduire parmi ses Guerriers nos formes & nos exercices militaires.

Nous arrêtâmes ensuite qu'on feroit une recherche exacte des partisans du Tyran : que ceux qui, à l'examen, se trouveroient complices de ses divers attentats, seroient dépouillés de leurs biens, & bannis sans espérance de retour, ou même punis plus rigoureusement, si le Conseil des *Earées* le jugeoit à propos.... Que ceux qui n'auroient été que ses amis ou que ses flatteurs, demeureroient ou s'en iroient à leur choix, & que, dans l'un & l'autre cas, ils disposeroient de leurs propriétés ; mais que, s'ils restoient, on veilleroit sur eux avec un soin & une attention toute particuliere : bien entendu qu'on les obligeroit à un serment, au moins *par l'ame de leur pere*, dont la formule renfermeroit l'abjuration précise du pouvoir & de la personne de *Maheine*. L'abolition du *Taboo* fut le troisieme fruit de notre conférence. Elle en produisit ou en prépara d'autres encore, dont j'aurai occasion de parler dans la suite. J'exigeai des deux Chefs qu'aussi-tôt après notre départ, on réduisît en cendres la petite maison où *Maheine* étoit gardé : elle n'avoit appartenu qu'à lui, & c'étoit

ſous ſon toît que l'innocente *Hanah*.... Je l'ai déjà obſervé.

Le jour accordé pour *Retea* paſſa comme un inſtant. Dès le matin qui le ſuivit, *Mamoore* m'aborda, & m'embraſſant affectueuſement : — J'ai bien des queſtions à vous faire, me dit-il ; la plus importante, celle qui me tient le plus au cœur, eſt de ſavoir comment j'acquitterai le double bienfait que j'ai reçu de vous?....

— Si vos autres queſtions, répondis-je, ne ſont pas plus embarraſſantes que celle-là, je vous aurai bien vîte contenté. Le deſir de vous acquitter eſt le ſeul paiement que j'exige. Soyez un bon Roi....

— C'etoit-là ma ſeconde queſtion. Que faut-il que je faſſe pour devenir un bon Roi?

— Etre juſte & humain ; vous ſouvenir que vous avez été malheureux, & qu'on eut pitié de vous ; avoir des mœurs, du courage : mais aimer par-deſſus tout la paix.... & adorer les Dieux, dont la providence ſecourable a remplacé les parents que vous avez perdus.

— Comment récompenſer *Oberou-Taomi*?

— *Oberou-Toomi* ! Sa récompense est dans son cœur. Tout Roi que vous êtes, *Mamoore*, & bien qu'époux de *Retea*, votre pere est plus heureux que vous. Il est heureux de son bonheur & du vôtre, heureux du bonheur de tous ceux sur qui vous allez régner.... Votre jeunesse & votre inexpérience ne vous permettent pas de n'avoir point de guide ; en prenant *Oberou-Toomi* pour cette honorable & pénible fonction, vous suivrez le chemin que l'*Eatooa* vous a tracé. Mais gardez-vous de croire qu'en l'associant à votre autorité, en le faisant régner sous votre nom, vous le récompensez. Au contraire, vous contractez à son égard une nouvelle dette. Je ne vois qu'un moyen de le récompenser en effet....

— Ah ! dites ! soulagez ma reconnoissance !

— Comportez-vous si bien qu'il ait toujours à s'applaudir de son ouvrage.

— J'y travaillerai de toutes mes forces.... Ne conviendroit-il pas (*ses larmes parurent*) que j'envoyasse dans cette Isle éloignée, redemander les précieux restes

de la meilleure & de la plus infortunée des meres ?

— Cette tendre piété ne peut que vous faire beaucoup d'honneur.

— Et ſi j'y allois moi-même ?

— Je vous loue de le deſirer ; mais la prudence veut que, d'ici à quelques temps, vous ne quittiez pas *Eimeo.*

— (*Son viſage devint auſtere & preſque dur.*) Ne me laiſſerez-vous pas *Maheine?* J'ai à le punir de la mort de mon pere, de celle de ma mere, de tous les maux dont il nous a accablés.

— Je ne vous le laiſſerai pas. Il m'appartient par le droit de la guerre : je l'ai vaincu ; il s'embarquera avec nous. Ne craignez pas que je l'emmene pour le ſouſtraire au ſupplice : il périra.... mais d'une maniere ſi éclatante, ſi terrible.... que votre vengeance ne pourroit rien imaginer de plus.

— Je dois vouloir ce que vous voulez.... (*radouciſſant extrêmement ſes traits*) *Nowa* vous aime toujours, on me l'a dit ; elle ne ceſſera jamais de vous aimer.... De grace, *Omaï*, apprenez-moi votre ſecret. Si *Retea*

m'enlevoit ſa tendreſſe.... ſi je la perdois par ma faute.... j'en mourrois.

— Ne la perdez point par votre faute (répondis-je , en riant intérieurement de cette queſtion enfantine) & je vous aſſure qu'on ne vous l'enlévera pas.... Mais c'eſt bien à moi à vous donner des leçons ! *Towtou ,* vous vous êtes fait aimer , & Roi , vous appréhendez qu'un jour on ne vous aime plus !.... Ce malheur , je le répete , ne peut vous arriver que par votre faute, & cette faute eſt unique dans ſon genre.

— Ce ſeroit ?

— De ne plus aimer *Retea....* je ne ſais même ſi vous réuſſiriez à la détacher de vous ; probablement ſon cœur ne ſe régleroit pas ſur l'inconſtance du vôtre ; elle vous aimeroit malgré vous , malgré elle-même.

— Vous me tranquilliſez, abſolument ; il eſt impoſſible que je commette cette faute.

— Cher *Mamoore* , tous ceux qui l'ont commiſe dans la ſuite , penſoient & s'exprimoient comme vous au commence-

ment.... Veuille l'Esprit qui là-haut protege les unions conjugales, vous préserver l'un & l'autre de tout attachement durable ou passager, qui violeroit l'amour chaste & délicat qui brûle vos ames!

— (*Avec toute l'action du sentiment & de la ferveur*) O! qu'il m'en préserve!... Que je meure plutôt que de n'en être pas préservé!.... Que mon dernier soupir précede immédiatement celui qui ne seroit plus pour *Retea*!...

L'arrivée de plusieurs personnes interrompit notre conversation. *Mamoore* ne me demanda point à la reprendre: je présumai que ses consultations étoient épuisées.

Le soir vint. Nos pirogues se remplirent de troupes, qui n'emportoient d'*Eimeo* que ce qu'elles y avoient apporté, quoique les Insulaires leur offrissent de riches présents. Mon exemple prêchoit le désintéressement que j'avois ordonné; *Maheine* & le Hiérarque composerent toute ma part du butin. *Mamoore*, *Retea*, leurs peres, les principaux

principaux Chefs me conduifirent jufqu'à ma barque ; je les embraffai tous. Les jeunes époux folliciterent la permiffion de me venir voir à *Huaheine* ; & *Retea*, en me chargeant de fon *hommage* pour *Nowa*, me dit obligeamment qu'après fon pere & fon mari, nous étions, mon époufe & moi, les deux perfonnes dont elle ambitionnoit le plus l'eftime & l'amitié. Pour terminer les compliments, nous démarâmes.

DIX-NEUV^me NARRATION,

VISSAOBENBO.

Offrande faite, non au Roi foible, mais au Roi bon & malheureux.... au pere de *Reema-Lema.*

SI je ne raconte pas les détails de notre réception à *Huaheine*, c'eſt qu'ils reſſemblent trop à ceux qui ſuivirent l'expédition d'*Ulietea*, pour que je ne renvoie pas à l'endroit de mes Narrations où je les ai décrits. On ſe ſurpaſſa peut-être en cette occaſion, mais on n'imagina rien de nouveau. Acclamations, couronnes, danſes, muſique, comédies, joie bruyante, mouillée de quelques larmes; car nos pertes, ſans avoir été conſidérables, n'étoient cependant pas nulles; enfin, parmi les grands, beaucoup de raiſons individuelles noyées dans l'*ava*: ainſi furent célébrés les vainqueurs & leur victoire. Je gliſſe

rapidement fur ces frivolités ; *Tanadoure*, que je trouve revenu de fa légation d'*Otavaoo*, va m'occuper tout entier, & j'ai confiance que mes Lecteurs ne refuferont pas de partager l'intérêt qu'il m'infpire.

Dès que je fus que mon ami étoit de retour depuis deux jours, je courus chez *Réema-Lema*. Ils étoient fortis enfemble. On m'indiqua le lieu de leur promenade, je les apperçus aux environs de la demeure d'*Aringa*. Cette petite courfe m'avoit tout l'air d'un pélerinage ; car la *pauvre cabane* étoit un temple où les deux époux alloient de temps en temps adorer la Providence ; & renouveller le ferment de s'aimer toujours. Je me ferois fait fcrupule de troubler leur dévotion; ils la contenterent, mais fobrement, n'ayant demeuré que quelques inftants dans la cabane. Je me préfentai à eux: leur premier mouvement fut un cri de joie ; le fecond, une embraffade très-vive ; le troifieme, du côté de *Tanadoure* feulement, un air gêné & prefque froid. » Je n'aurois jamais foupçonné, me dit-il, » qu'*Omaï* m'éloignât de fa perfonne pour

„ affronter, fans moi, les nobles dangers
„ d'une guerre qui le couvre de gloire. Je
„ valois peut-être la peine qu'il m'atten-
„ dît. Les campagnes d'*Ulietea* répondoient
„ de mon courage. «

Je vis bien que *Réema-Lema* avoit jasé, & qu'interrogée par fon mari, ou même fans être interrogée, elle avoit avoué que le moyen dont je m'étois fervi pour la faire confentir fi volontiers à une féparation qu'elle devoit naturellement abhorrer, avoit été la perfpective de la guerre prochaine, & des nouveaux périls auxquels le courage & l'honneur ne manqueroient pas d'expofer fon époux. J'interrompis brufquement mon ami, en lui difant que je n'étois point la dupe de l'extérieur qu'il affectoit; qu'en fuppofant que j'euffe failli, mon pardon, j'en avois la certitude, étoit prononcé au fond de fon cœur.... (*en riant*) qu'au furplus *Réema-Lema* étoit fi reconnoiffante de ma fupercherie, que je ne pouvois m'en repentir. — » Cher *Tanadoure*,
„ continuai-je plus gravement, ce n'eft pas
„ vous, c'eft votre époufe que j'ai attrapée.

» Mon deſſein n'a point été de vous ſouſ-
» traire aux *nobles dangers* de la guerre
» d'*Eimeo*, mais de vous ſéparer, pour un
» temps aſſez long, d'une femme que la
» moindre abſence alarme ou afflige. J'ai
» imaginé de retracer à ſon eſprit le ſpec-
» tacle ſanglant d'une guerre dont le mo-
» ment approchoit, de vous montrer expo-
» ſé aux coups de toutes les maſſues enne-
» mies.... elle a regardé tout auſſi-tôt vo-
» tre éloignement comme une faveur. Son
» ame a ſoupiré après une ſéparation qui
» la déchiroit. Elle a conſenti (en vous tai-
» ſant ſon motif, dans la crainte de réveil-
» ler votre ardeur guerriere) au projet
» d'ambaſſade dont elle auroit cru proba-
» blement que tout autre pouvoit auſſi bien
» ſe charger que vous, ſi la réſiſtance qui
» vous eût retenu pour l'inſtant, ne vous
» avoit pas conduit enſuite à *Eimeo*, où,
» dans ſa terreur, elle voyoit la mort épier
» le moment de votre arrivée.... Quant à ce
» que vous dites que *vous valiez bien la peine*
» *d'être attendu*, j'ai deux choſes à vous ré-
» pondre. La premiere, que le Conſeil des
» *Earées* ayant fixé l'époque de la guerre,

» il ne convenoit pas que je la retardasse.
» La seconde, que *Réema-Lema* auroit eu
» vraiment à se plaindre de moi, si lui
» ayant arraché un consentement pénible,
» je l'eusse privée de l'unique fruit qu'elle
» en espéroit, en vous rendant aux dan-
» gers dont l'idée seule lui avoit coûté
» votre séparation.... Qu'on ne me que-
» relle donc plus; je n'ai jamais moins
» mérité qu'on eût de l'humeur contre
» moi. «

— O! je n'en ai pas, s'écria la tendre épouse, je suis loin d'en avoir; je ne considere que l'effet: *Tanadoure* n'a pas été exposé.

— Ni moi, reprit l'époux, je n'en ai pas; je n'envisage que le motif: *Omaï* ne m'a point mésestimé.

La paix faite, & cimentée par toutes les caresses de l'amitié, je demandai à *Tanadoure* quel avoit été le succès de son voyage, s'il en étoit content; en un mot, quelles nouvelles il nous apportoit. C'est, me dit-il, ce que je vais vous apprendre,

en vous racontant fidélement toutes les particularités de ma pacifique expédition. *Réema-Lema* les ignore : elle a eu la discrétion de ne vouloir pas les savoir avant vous.... A l'instant même nous fûmes joints par une troupe d'amis qui n'étoient pas de trop : c'étoient *Nowa*, *Thélème*, M. *K* * * *,&c. Nous nous assîmes à l'ombre de quelques bananiers, & la narration commença ainsi :

» On ne peut naviguer par un plus beau temps que celui que j'ai eu depuis *Huaheine* jusqu'à *Otavaoo.* L'aimable épouse de *Toerou* sembloit prendre à mon voyage le même intérêt que moi. Au moment de partir j'avois offert sur son *Whatta* une pyramide d'ignames & une coupe de lait, la suppliant de modérer la violence de son terrible époux, & de protéger un homme dont les intentions étoient aussi pures que son haleine est bienfaisante. Le sacrifice & la priere ne lui ont point déplu. Elle a constamment rempli la voile de ma pirogue de son souffle invisible & divin. Les flots se jouoient légérement avec

lui ; aucun nuage n'eſt venu en contrarier la direction. «

» Non, loin d'*Otavaoo* je trouvai une petite Iſle abandonnée : je dis abandonnée plutôt que déſerte, parce qu'il y avoit encore quelques maiſons en aſſez bon état, & même des meubles qu'on pouvoit réparer ; ce qui prouvoit qu'elle avoit eu récemment des habitants. Son extrême richeſſe en fruits de toutes les ſortes, jointe à la proximité du terme de ma courſe, me firent naître l'envie d'y deſcendre, & l'idée d'y laiſſer tout mon monde, afin de faire moins de ſenſation en arrivant à l'Iſle *des Perles*. «

» Mes compagnons furent enchantés de cette réſolution. Le ſéjour de la petite Iſle leur ſembloit & étoit réellement délicieux. Nous prîmes terre au moment que le ſoleil trempoit ſes rayons dans les mers de l'Occident ; je me déterminai à coucher une nuit à *Mah*.... c'eſt le nom de l'Iſle.... & de me lever le lendemain avec l'aſtre dont l'exemple m'invitoit au repos.... Le re-

pos ! je le cherchois, mais je ne le goûtai pas.... O ! *Réema-Lema*, vous allez entendre d'étranges choſes. je me flatte pourtant qu'elles vous donneront plus de conſolation & de joie, qu'elles ne vous cauſeront de peine.... Préparez votre ame au plus grand & au plus ſingulier des événements.... «

Les ténebres avoient remplacé la lumiere, qui s'étoit retirée à la ſuite de *Mahananna*. Excité au ſommeil par la fatigue des jours précédents, par un excellent repas, par l'obſcurité elle-même qui avertit les hommes de diſpenſer leurs corps de tout travail, & de permettre à leurs ames d'errer agréablement dans la région des ſonges, nous nous étions, mes compagnons & moi, étendus ſur des nattes. On avoit ceſſé de parler ; nous ne dormions pas encore, mais nous n'étions plus éveillés. «

» Tout-à-coup un bruit épouvantable nous tire de notre aſſoupiſſement. Ce ſont tous les vents enſemble : ils ſe diſputent à

qui abattera la cabane où nous sommes. La terre tremble ; des cris aigus, des sifflements prolongés, des gémissements entrecoupés de soupirs, frappent nos oreilles ; aussi-tôt notre habitation est remplie de ces feux qu'on voit quelquefois voltiger dans les airs. A la lueur pâle qu'ils répandent, nous appercevons plusieurs phantômes d'hommes géants, armés de massues proportionnées à leur taille.... Il n'est pas nécessaire de vous dire que l'effroi s'empara de nos ames, & que la terreur, autant que la raison, nous rendit silencieux & immobiles. Qu'eussions-nous pu faire de mieux ? «

» Nous attendions les suites & la fin de cette horrible apparition, quand une voix rauque, & pourtant majestueuse, prononça distinctement ce foudroyant arrêt : » Qu'on n'en épargne pas un, pas un » seul.... Qu'on les immole tous.... Les » malheureux ! les parjures !... ils abusent » de ma bonté, je les ai avertis trop de » fois.... Vils esclaves d'un abominable » assassin, vous n'ignoriez pas que j'avois

» promis la mort aux audacieux qui ofe-
» roient fouiller cette terre par leur pré-
» fence, & en manger les fruits.... Vous
» avez cru, fans doute, que je ne pouvois
» que menacer: apprenez aujourd'hui, &
» qu'en retrouvant vos cadavres privés de
» vie, vos lâches compatriotes apprennent
» ce que je puis en effet.... Guerriers,
» qu'on les frappe.... « A l'inftant vingt
maffues fe leverent fur nos têtes; je m'é-
criai:

» Ame ou efprit célefte, écoutez-moi;
» de grace écoutez moi! (*Les maffues refte-
» rent en l'air*).... Nous ne fommes pas ce
» que vous penfez.... Le Souverain au-
» quel nous obéiffons, n'a jamais fait de
» mal à perfonne; fa jeuneffe, fon éduca-
» tion, fon bon naturel l'ont préfervé de
» ce malheur.... «

» La voix reprit avec l'accent de la fur-
prife: vous n'êtes donc pas les Sujets de
Phaour!

— Non affurément. Nous fommes des
Infulaires d'*Huaheine*, Ifle voifine de la

grande *O-Taïti*, qui, allant à *Otavaoo*, n'avons pas cru commettre de crime, en nous repoſant une nuit ſur cette terre, & en mangeant des fruits qu'elle produit avec tant d'abondance.

— Si vous ne mentez pas, ſi vous êtes des étrangers voyageurs, vous n'avez pas commis de crime.... & je me repens de vous avoir effrayés.

— Je jure par l'ame de mon pere, par celle de *Réema-Lema*....

— Etranger, qu'avez-vous dit! Quel nom eſt ſorti de votre bouche!... *Réema-Lema*.... Cette femme vit-elle encore?... La connoiſſez-vous?... Où l'avez-vous vue?

— Elle vit, & je la connois.

— Phantômes, diſparoiſſez. (*La voix demeura ſeule*) .... Vous connoiſſez *Réema-Lema*!

— C'eſt mon épouſe.

— Ah! ſi vous ſaviez combien m'eſt cher le nom que porte votre épouſe!... Après tout, il n'eſt pas ſans exemple que deux femmes aient eu le même nom.... celui de *Réema-Lema* eſt pourtant bien diſtingué.. A-t-elle encore ſon pere, votre épouſe?

— Elle ne l'a jamais connu.

— Quel trouble.... quel efpoir vos réponfes me donnent !.... Achevez.... Comment s'appelloit le pere de votre *Réema-Lema* ?

— *Viffaobenbo....*

— O ! mon fils ! «

A cet endroit de fon récit, *Tanadoure* fut obligé de l'interrompre. L'émotion de *Réema-Lema* étoit exceffive ; le nom de fon pere, l'efpece de vie dont il jouiffoit, la converfation qu'il avoit eue avec fon mari, la tendreffe que, mort, il confervoit pour elle : tout cela avoit produit dans fon ame tant de fentiments à la fois, que fon état nous caufa quelques moments d'inquiétude. Ses larmes coulerent ; elle fut foulagée, & fe remit. A fa priere, *Tanadoure* continua :

» L'exclamation : *O ! mon fils* ! termina cette fcene, d'abord terrible, & enfuite fi douce. Je n'entendis plus rien. Je parlai, j'interrogeai, je conjurai de me répondre : on ne me répondit pas. Un calme parfait

régnoit autour de nous. Mes compagnons me raconterent toutes leurs frayeurs; je leur avouai la mienne, & nous nous endormîmes, eux volontiers, moi, parce que je ne pus faire autrement. «

» Je ne saurois vous dire si je dormis long-temps, mais rêvant que *Vissaobenbo* étoit à côté de moi, j'éprouvai un léger frémissement qui me réveilla. A l'instant même une voix foible, dont l'organe me sembloit collé à mon oreille, me dit affectueusement, & très-bas: » Ne vous troublez point; je suis l'ame du pere de votre épouse. L'*Eatooa* m'a assigné cette Isle pour demeure, (1) jusqu'à ce que *Phaour* ait reçu d'elle ou de quelqu'un des Ministres de sa justice, la punition de ses crimes. Les Guerriers tués dans la derniere bataille, l'habitent avec moi. A force de les tourmenter, nous en avons banni tous les vivants soumis à l'usurpateur. Comme ils nous importunoient

(1) Voilà pourquoi *Vissaobenbo* ignoroit si *Réema-Lema* vivoit encore : il n'étoit point dans le *Touvouva*, séjour des ames.

» par de fréquentes visites, je les ai me-
» nacés de la mort ; ils ont eu peur, &
» nous ont délivrés de leur odieuse présen-
» ce.... Depuis quelques années nous n'a-
» vions vu personne. La renommée avoit
» publié que des esprits *étées* s'étoient em-
» parés de *Mah*, & maltraitoient cruelle-
» ment ceux qui osoient y mettre le pied.
» Les pirogues d'*Otavaoo* n'en approche-
» rent plus.... Jugez de mon étonnement,
» quand, à la fin du jour, je vous ai ap-
» perçus mangeant mes fruits, & vous
» établissant dans cette maison. J'ai cru
» que c'étoit une nouvelle tentative des
» Insulaires d'*Otavaco*, & qu'ils vouloient
» éprouver si l'enchantement de *Mah* du-
» roit encore. En conséquence, j'ai résolu
» de leur faire une si belle peur qu'ils n'y
» revinssent plus. Vous avez manqué d'être
» les victimes.... «

— Quoi! lui dis-je, nous auriez-vous tués ?

» Je l'aurois pu, me répondit-il ; mais je
» suis bon, & vous en auriez été quittes
» pour quelques meurtrissures.... Laissons

» cela ; entretenez-moi de ma fille, de ses
» aventures, des vôtres ; dites-moi qui vous
» êtes, comment vous êtes devenu l'époux
» de *Réema-Lema*, par quelle fatalité,
» quelle suite d'événements, elle a été
» transportée dans une Isle si éloignée de
» sa terre natale.... «

» Je satisfis à toutes ces questions. Rien de ce qui concernoit le vénérable *Aringa*, ma chere *Réema-Lema* & moi, ne fut omis. La voix m'interrompit de temps en temps par de courtes, mais solemnelles actions de graces à la providence des Dieux : elles pénétroient mon cœur d'un sentiment religieux & tendre que je ne pourrois vous faire connoître qu'en vous le faisant partager. «

» Le nom d'*Omaï* occupa tant de fois un rang distingué dans mes réponses, que *l'ame paternelle* exigea que je lui racontasse en détail tout ce qui avoit trait à cet *homme unique* : c'est l'expression dont elle se servit. Je cédai facilement à un ordre qui me flattoit sous tous les rapports. Vos voyages,

voyages, *Omaï*, votre retour, vos ſages inſtitutions, vos victoires, fixerent ſucceſſivement l'attention de *Viſſaobenbo*. Il ſe réjouit de la chute d'*Opoony*, & pria hautement le grand Dieu de favoriſer l'entrepriſe que vous méditiez contre *Maheine*. Ces deux hommes ne lui avoient jamais fait de mal, mais ils avoient été uſurpateurs : cette circonſtance ſuffiſoit à ſa haine, & la juſtifioit.

» O ! s'écria l'Ombre indignée, en hauſſant un peu le ton, pourquoi faut-il » qu'*Huaheine* & *Otavaoo* ſoient ſéparées » par une ſi vaſte étendue de mers ! J'ai » confiance que, ſans cet obſtacle, *Phaour* » ne mourroit pas impuni..... que cet » *Omaï*, ſi juſte & ſi terrible, ne ſouffriroit » pas qu'un frere, l'aſſaſſin de ſon frere » & de ſon Roi, deſcendît en paix dans » le tombeau ; qu'il rétabliroit ma fille & » ſon digne époux.... A propos, ne m'a» vez-vous pas dit que vous allez à *Ota*» *vaoo* ? Je concevrois cette démarche, ſi » vous étiez ſuivi d'une armée ; mais preſ» que ſeul.... ! *Tanadoure* ! le gendre de

» *Vissaobenbo*, dans une Isle où regne
» *Phaour* !.... J'ai beau réfléchir, je me
» perds dans cette pensée. «

Vous comprenez, mes amis, que parlant de la derniere victoire remportée sur *Opoony*, j'avois passé sous silence la rencontre & la captivité de notre oncle. J'augmentai donc prodigieusement l'incertitude & l'étonnement de l'ame, quand je lui dis d'un air tranquille que *Réema-Lema* renonçant pour elle & pour moi à la souveraineté d'*Otavaoo*, j'allois faire tous mes efforts pour engager les Chefs & le Peuple à reconnoître dans l'ainé des enfants qu'elle avoit eus de son premier mari, l'imprescriptible qualité de successeur légitime de *Vissaobenbo*.

» Quel projet, reprit la voix ! Qu'il est
» insensé !.... On déteste *Phaour*, je le pré-
» sume ; mais on le craint, mais il est puis-
» sant, mais l'Isle est remplie de ses émis-
» saires, & de ses *Arreoys*.... qui t'égor-
» geront, ô mon fils ! avant que tu puisses
» ouvrir la bouche pour réclamer le droit

» de ton pupille.... O ! si tu chéris ma mé-
» moire, si le conseil d'un pere est respec-
» table à tes yeux.... à ton cœur, fuis cette
» terre où te conduit ton imprudence subli-
» me; elle te dévoreroit.... Retourne à *Hua-*
» *heine*, vis dans la médiocrité avec l'épouse
» de ton choix, que ses enfants deviennent
» les tiens, ne les quitte plus, que l'usur-
» pateur ignore leur existence.... Il en a,
» lui, des enfants.... il trouveroit le moyen
» d'immoler les nôtres à leur sûreté. «

L'esprit, si j'ose m'exprimer de la sorte, pleuroit en prononçant ces paroles. Je me repentis d'avoir dissimulé que *Phaour* étoit entre nos mains. En voulant ménager à *Vissaobenbo* une surprise agréable, j'avois alarmé sa tendresse, & déchiré son ame par une nouvelle douleur. Je ne pouvois réparer trop tôt ma faute. Etendant les bras, & faisant ensuite le geste d'un homme qui serre un affligé contre sa poitrine, je dis :

— Cessez, cessez, ombre adorée, de vous inquiéter pour vos enfants; vous serez vengé; *Phaour* n'est plus à craindre,

Omaï le tient prisonnier à *Huaheine.*

» Ai-je bien entendu ? *Phaour*.... prison-
» nier d'*Omaï* ?.... Justes Dieux, sa capti-
» vité est-elle votre ouvrage ?.... Est-elle
» réelle ?.... Tu me trompes, mon fils; tu
» cherches à dissiper l'inquiétude cruelle
» que ton projet m'a donnée.... Si tu veux
» que je te croie, répete-moi encore, jure,
» & sur-tout explique.... ce prodige. «

Je répétai, je jurai que *Phaour* étoit votre prisonnier, *Omaï*; & afin qu'il ne restât aucun doute à notre auguste pere, sur un fait qu'il avoit raison de nommer un *prodige*, je développai ceux qui avoient préparé, accompagné & suivi la prise de l'homme assassin. Ma narration fut longue. La voix ne m'interrompit point; quand j'eus fini, elle prononça affectueusement ces paroles:

» Dors maintenant, cher *Tanadoure*, &
» demain mets-toi en route pour achever
» ta noble entreprise.... Aime toujours ma
» fille.... Dis-lui que dans un état heureux
» & tranquille, tel que l'*Eatooa* l'accorde

» à la vertu qui se purifie, je n'ai pas joui » d'un inſtant de bonheur qui ſoit compa- » rable à celui que tu m'as procuré en » m'apprenant qu'elle vit.... & que tu es » ſon époux.... La plus longue vie eſt cour- » te ; nous ſerons bientôt réunis dans la » région des morts : en attendant reçois ce » gage de mon amour. «

» Je ſentis une joue froide s'appuyer ſur ma joue ; & comme ſi ce baiſer eût eu la propriété de rappeller le ſommeil, je me rendormis en le recevant. «

» Le jour parut. Je n'eus rien de plus preſſé que de demander à mes compagnons de voyage ce qu'ils penſoient de notre aventure de la nuit ? — De quelle aventure parlez-vous, me dit un d'entr'eux, en ouvrant de grands yeux étonnés ?.... J'ai dormi du ſommeil le plus profond & le plus tranquille : c'eſt tout ce que je ſais. — Et vous, m'adreſſant aux autres, ne ſavez-vous auſſi que cela ? — Pas davantage, me répondirent-ils d'une commune voix. — Quoi !

repris-je, vous ne vous ſouvenez pas de ce bruit épouvantable, de ces feux errants, de ces phantômes armés.... de la converſation que j'ai eue avec leur Chef, de celle que j'ai eue avec vous à la ſuite de cet étrange colloque ? — Tout ce que vous dites eſt nouveau pour nous.... c'eſt un rêve que vous avez fait. — Mais vous m'avez avoué que les maſſues levées ſur vos têtes, vous avoient pénétrés d'une frayeur inexprimable.... — Jamais nous n'avons repoſé ſi doucement. «

» La franchiſe & la ſincérité étoient empreintes dans ce langage naïf. D'ailleurs quelles raiſons avoient-ils de me tromper ? Ajoutez que je ne leur avois pas donné le temps de concerter leur ſupercherie ; mes interrogations avoient, pour ainſi dire, accompagné leur réveil. Je fus donc obligé de croire qu'en effet j'avois rêvé toutes les choſes dont je viens de vous entretenir ; car quelle que ſoit la force du ſommeil pour détruire la mémoire de ce qui ſe paſſe au moment qu'il eſt près de s'emparer des ſens, il étoit impoſſible que de tant de per-

fonnes, pas une ne confervât du moins un fouvenir confus d'un évenement fi extraordinaire, fi propre à faire des impreffions durables. Mais, fonge ou non, (& quand c'auroit été un fonge, il ne me paroîtroit pas moins admirable, moins l'ouvrage de l'*Eatooa* que la réalité) je me fouvenois, moi, diftinctement de ce que je vous ai raconté, je fentois encore le baifer paternel de *Viffaobenbo* : fans exagération, ma joue en étoit encore froide. «

» Mes gens ignorant le gros de l'aventure nocturne, je ne jugeai pas à propos de leur en apprendre les détails. Nous montons, un *Towtou* & moi, dans ma pirogue pour nous rendre à *Otavaoo*, éloignée de deux heures de chemin.... Certes on ne niera pas que je fuffe alors bien éveillé.... je me baiffe pour détacher l'embarcation, & pouffer au large : un vent doux & léger, une haleine gliffe fur mon oreille, & y dépofe cette phrafe : » Vas, *Tanadoure*.... » Les Dieux donnent & ôtent la mémoire » comme il leur plaît.... mais ils ne trom» pent jamais les hommes. « Etonné, je

me releve & regarde autour de moi ; je ne vois perſonne que mon *Towtou*, qui étoit à l'autre bout de la pirogue, arrangeant la voile & nos pagaies. Il n'avoit rien entendu. Ce petit prodige arrivé en plein jour me confirma toutes les merveilles de la nuit. Nous partîmes. «

» En débarquant à *Otavaoo*, je rencontrai quelques Inſulaires qui ſe promenoient au bord du rivage. Je leur demandai ſi un *Arreoy*, étranger & voyageur, pouvoit eſpérer chez eux ce qui étoit néceſſaire à la vie ? Le plus jeune, &, en apparence, le plus conſidérable de ceux auxquels je m'étois adreſſé, me répondit qu'on voyoit bien que j'étois étranger ; autrement j'aurois ſu qu'*Otavaoo* étoit renommée pour la maniere dont elle exerçoit l'hoſpitalité. » Nous avons, continua-t-il, un ſuperbe » *Ehamoote*, où les voyageurs *Manohoones* » ſont logés & nourris gratuitement. Pour » les *Earées*, nos Chefs s'empreſſent de les » accueillir, & tiennent à honneur de par- » tager avec eux leurs demeures & tout ce » qu'ils poſſedent.... Quel eſt votre rang ?

» — *Earée.* — Mon pere eſt votre égal.
» Que je ſuis heureux de m'être trouvé ici
» au moment de votre arrivée ! Perſonne
» ne nous diſputera le plaiſir de vous rece-
» voir.... Voilà notre habitation. (*Il me la*
» *montra de la main.*) Allons : que le cher
» auteur de mes jours ait la ſatisfaction de
» vous établir dans ſa famille, avant que
» l'*Anoho* commence. «

» Je ſuivis mon jeune guide, qui ordonna de prendre ſoin de ma pirogue, & d'amener mon *Towtou* à la maiſon. Nous n'avions pas fait deux cents pas, que nous apperçûmes un vieillard qui marchoit appuyé ſur l'épaule d'un petit garçon. » C'eſt » mon pere, me dit mon conducteur ; ſa » bonne fortune l'envoie au-devant de » vous. « Il me quitte en achevant ces mots, & court au vieillard, qui ne l'a pas plutôt entendu qu'il hâte ſa marche ; j'en fais autant de mon côté : nous nous joignons. «

» Il feroit inutile de vous rapporter tout ce que me dit d'obligeant le pere de mon

jeune hôte, puiſque ce fut la répétition ou l'équivalent de ce que vous ſavez déjà : nous nous embraſſâmes. En entrant dans la maiſon, deux aimables filles s'empreſſerent de nous ſervir le repas du matin. Le bon vieillard, voyant que je les fixois, me dit à l'oreille : » Elles ſont pures comme » la lumiere de *Mahananna* ; je me flatte » que vous les reſpecterez. « — J'en fais le ferment, lui répondis-je, en ſerrant ſa main contre mon cœur. «

» On m'aſſigna un logement commode, & ſuppoſant que je pouvois avoir beſoin d'être ſeul, on m'y laiſſa avec mon *Towtou*. «

» Je n'irai pas plus loin ſans vous faire connoître davantage cette intéreſſante famille. Le vieillard ſe nomme *Toe-Forou* ; il eſt veuf depuis quelques années, & ne s'eſt marié qu'une fois. Le petit garçon ſur lequel je le vis s'appuyer, eſt le dernier de ſes enfants. L'aîné, celui qui me reçut au débarquement (ſon nom eſt *Yaſſi*) peut avoir vingt ans; les filles en ont ſeize à

dix-huit. Ils ſont tous charmants, à commencer par le pere, dont la phyſionomie a quelque choſe de céleſte. *Toe-Forou* eſt extrêmement conſidéré. Après la tribu royale, celle dont il eſt le Chef occupe le premier rang dans l'Iſle ; auſſi préſide-t-il l'*Anoho* en l'abſence du Souverain, & ſi le *maro* étoit vacant, faute d'héritier naturel & légitime, il lui appartiendroit de plein droit. Quand même la coutume du pays ne l'appelleroit pas au trône dans le cas que je viens de dire, le reſpect & l'amour de tous les ordres de la Nation le lui donneroient. *Phaour* avoit déclaré plus d'une fois, que ſi *Yaſſi* n'étoit pas marié, lorſque ſa fille (qui n'eſt encore qu'une enfant) ſeroit nubile, il conſentiroit volontiers à leur union. «

» L'honorable famille vint en corps me faire viſite dans mon logement. *Toe-Forou* examina lui-même ſi rien ne me manquoit, & chargea la plus jeune de ſes filles de veiller ſpécialement à la propreté & aux autres détails de mon ménage. Elle me parut très-contente de ce petit départe-

ment. Le Conseil avoit été remis au lendemain; *Toe-Ferou*, sans doute pour me connoître, me proposa une promenade autour de son habitation; ajoutant poliment que si j'étois fatigué, il jouiroit de ma conversation chez lui ou chez moi.

— J'accepte la promenade: (*à ce mot nous sortîmes*) n'ayant fait que deux lieues aujourd'hui, & ayant passé la derniere nuit à terre sur une excellente natte, je suis aussi frais & aussi peu fatigué que si je me levois actuellement.

— (*Avec étonnement.*) A terre! la derniere nuit à terre!.... & à deux lieues d'ici!.... Mais.... vous avez donc couché à *Mah?*

— J'ignore le nom de l'Isle où j'ai couché; je n'y ai vu que des maisons vides, & quelques meubles sans propriétaires, des fruits délicieux que personne ne cueille.... On l'apperçoit d'ici, cette terre.... regardez, à l'est.

— C'est *Mah*!.... Et vous avez dormi paisiblement?

— Pas trop d'abord.

» Je racontai les événements de la nuit, en supprimant ce qui auroit pu me déceler. *Toe-Forou* me dit que mon récit ne le surprenoit point : que l'enchantement de *Mah* étoit connu de tout le monde : qu'on savoit que l'ame de l'infortuné *Vissaobenbo* s'étoit emparée de cette petite Isle, & qu'elle n'y souffroit aucuns habitants ; que les anciens Colons, affreusement tourmentés toutes les nuits, avoient été obligés de l'abandonner ; que de temps à autre de jeunes étourdis, ou ne croyant pas le prodige, ou s'en moquant, avoient été coucher à *Mah* par partie de plaisir ; mais qu'ils en avoient rapporté des meurtrissures si visibles & une terreur si grande, qu'on l'avoit enfin négligée tout-à-fait, quoique très-agréable, & fertile au suprême degré. «

— On auroit pu, dis-je au vieillard, y aller de jour, & en récolter les fruits ; car j'entrevois que le jour on y est tranquille.

— Vous avez raison, & c'est en effet le parti que prirent les propriétaires ; mais on ne tarda pas à s'appercevoir qu'il étoit mauvais. A peine avoit-on goûté des fruits cueillis à *Mah*, qu'on tomboit en défail-

lance: ces accidents étoient ordinairement ſuivis d'une maladie grave, dont on ne guériſſoit qu'en promettant, mais ſincérement, à l'ame courroucée de ne plus toucher aux richeſſes de ſon domaine.

— Nous n'avons éprouvé, mon *Towtou* & moi, aucun des maux que vous dites; au contraire les productions de *Mah* ont parfaitement réparé nos forces.

— On ſe réſervoit à vous punir au moment du ſommeil.

— Probablement; mais nous en avons été quittes pour la peur.

— Voilà ce qui me ſurprend; car ni les prieres ni les promeſſes n'ont jamais pu calmer la colere de l'ombre royale; quand on juroit qu'on n'y reviendroit plus, elle répliquoit malignement: *Fortifions cette réſolution*; & les tourments commençoient. On dit même qu'elle a menacé d'une mort inévitable quiconque auroit la hardieſſe de violer encore l'aſyle que les Dieux lui ont accordé.

— Au premier mot ſorti de ſa bouche, j'ai compris qu'elle avoit fait cette menace.

— A laquelle pourtant vous avez échappé ?

— Le plus aifément du monde.

— Mais quel moyen avez-vous donc employé pour la fléchir ?

— La vérité.... L'ombre avoit commandé aux phantômes de nous frapper, de nous immoler, & s'adreffant directement à nous: *Vils efclaves d'un Roi affaffin*, a-t-elle dit.... J'ai eu la force de m'écrier, » qu'on » fe trompoit, que nous étions des étran- » gers, que notre Roi n'avoit jamais tué » perfonne...: « A ces mots la vifion a difparu, & la voix a dit: *Je me repens de vous avoir effrayés.*

— Il eft donc vrai (*reprit le vieillard en foupirant*) que *Viffaobenbo* n'en veut qu'aux malheureux Habitants d'*Otavaoo* !

— (*Avec une furprife affectée.*) Quoi ! obeiffez-vous à un Roi affaffin ?

— Nous fommes Sujets de *Phaour*.... Les Dieux ne l'appelloient point au Trône; il l'a ufurpé.... Crime affreux!.... *Viffaobenbo* étoit fon frere. On dit que pendant les ténebres, au milieu du tumulte & de la con-

fusion d'une bataille sanglante, sa main, sa propre main.... La *voix de Mah* semble prouver ce forfait, sans le rendre croyable. Il falloit qu'elle s'élevât du sein de la terre pour accuser *Phaour* : aucun témoin n'a déposé contre lui.

— C'est peut-être qu'on le craint.

— Oui, il inspire ce sentiment; mais il en inspire d'autres encore : l'estime, la reconnoissance, le respect.... Si vous saviez par combien de vertus & de bienfaits il a racheté le crime de son usurpation !

» Là *Toe-Forou* me fit une longue histoire de l'assassin, depuis qu'il avoit succédé à son frere. Je suis forcé de convenir que peu de regnes ont été illustrés par autant de traits de sagesse, de courage, d'humanité. *Phaour* a réformé des abus sans nombre, établi de bonnes loix, encouragé la pêche & l'agriculture, abaissé l'orgueil des Grands, soulagé les foibles & les malheureux. Il n'y a point de pauvres à *Otavaoo*, point d'injustices, de vexation, d'oppression; le dernier des humains, offensé

offensé par un *Earée*, crie & est écouté, vengé. «

» Mes amis ne me soupçonneront pas...., vous sur-tout, cheré *Réema-Léma*, vous ne me soupçonnerez pas de tenter l'apologie d'un homme qui a mérité que nous le condamnions, quand l'Univers entier demanderoit sa grace ; mais je vous dois un compte exact de tout ce que j'ai fait, de tout ce que j'ai appris...., & je vous le rends. «

» Quand *Toe-Forou* eut fini l'énumération de ce qu'il appelloit les *vertus* & les *bienfaits* de son Roi : avouez, me dit-il, que nous sommes, en quelque sorte, excusables de l'avoir reconnu ?

— (*D'un air embarrassé*) Etranger, jeune, votre hôte, je ne critiquerai pas la conduite, les sentiments d'un Chef aussi respectable que vous.

— Il ne s'agit pas de moi seulement, mais de toute la Nation qui vous a parlé par ma bouche.... Néanmoins expliquez-

vous ouvertement, j'aime la franchiſe ; nous blâmez-vous ?

— Tout-à-fait.

— Vous nous blâmez d'avoir reconnu pour Souverain un homme ſi digne de gouverner des hommes ?

— Quand vous vous êtes ſoumis à ſon empire, il n'avoit rien fait de ce que vous dites qu'il a fait depuis. A vos yeux il n'étoit alors, du moins il ne devoit être que l'aſſaſſin de votre Roi.

— Et ſon frere, ſon ſucceſſeur naturel.

— Peut-être, s'il ne l'eût pas égorgé... Eſt-ce que *Viſſaobenbo* ne laiſſoit point d'enfants ?

— Il avoit une fille....

— Voilà votre Roi.

— Mais, le lendemain de la bataille, cette fille, enfant à la mamelle, a diſparu avec ſa nourrice & ſon grand-oncle maternel. On a ignoré long-temps ce que ces malheureux fugitifs étoient devenus. Au bout de quelques années, nous ſûmes que la mer les avoit engloutis. Leur mort a légitimé les droits de *Phaour* & notre ſoumiſſion.

— Les droits de *Phaour* !... Mais êtes-vous bien certains que la fille de *Viſſaobenbo* a éprouvé un naufrage ? Etes-vous certains qu'elle y a péri ? Quels témoins avez-vous, quelles preuves enfin ? Qui vous a dit que ces bruits de naufrage & de mort, utiles à l'uſurpateur, ne ſont pas ſon ouvrage ; l'ouvrage de ſes partiſans ? N'eſt-il pas une providence qui veille à la conſervation de l'innocent perſécuté ?.... Pardon, reſpectable vieillard, pardon ſi je m'exprime avec tant de chaleur, le ſujet m'a entraîné malgré moi.

— Vertueux Etranger, il s'en faut beaucoup que vous m'ayez déplu. Vos réflexions ſe ſont préſentées à moi plus d'une fois ; elles m'ont vivement affecté.... Mais que vouliez-vous que nous fiſſions ? *Phaour* étoit puiſſant, il nous regardoit preſque comme ſa conquête, l'adminiſtration de l'Iſle lui appartenoit proviſoirement. *Réema-Léma* (c'eſt le nom de la fille de *Viſſaobenbo*) ne paroiſſoit point, vainement avoit-on couru toutes les mers, abordé dans toutes les Iſles ; elle n'y avoit laiſſé aucune trace de ſon paſſage : bientôt on

publia que le *Dieu-mer* l'avoit dévorée.

— Et vous le crûtes ?

— Nous le crûmes. N'étoit-il pas nécessaire de prendre un parti ? & dans notre position, soyez équitable, avions-nous la liberté du choix ?

— De sorte que si *Réema-Léma* eût paru....

— Elle étoit Roi. *Phaour* lui-même y eût consenti ; il le disoit.

— Quelle assurance !.... Mais vous ne l'avez pas cru. Non, vous n'avez pas cru qu'un homme qui avoit massacré son frere pour être Roi, épargneroit un enfant, unique & foible obstacle à ses desseins ambitieux.... Dites-moi si vous l'avez cru ?

— Nous ne nous sommes point examinés là-dessus ; tout ce que je puis vous dire, c'est que si *Réema-Léma* se fût montrée, ou nous périssions tous, mes Collegues & moi, ou *Phaour* tenoit parole.

— Et si elle se montroit à présent ?

— A présent, comme autrefois, nous nous dévouerions à son service, à sa défense.... Nous regretterions *Phaour*, mais

nous obéirions à la fille de *Viſſaobenbo....* Je ne ſaurois trop vous le répéter : *Phaour* ne regne qu'à ſon défaut.

» Je louai, comme je le devois ſans doute, les généreux ſentiments de *Toe-Forou* ; je lui dis, & je le penſois, qu'avec de pareilles diſpoſitions, ſa conduite & celle des autres *Earées*, ou n'étoit pas répréhenſible, ou l'étoit ſi peu, que la délicateſſe la plus ſcrupuleuſe ne s'en appercevoit pas. Enchanté de ce jugement, le vieux Chef m'embraſſa. *Yaſſi*, préſent à notre converſation, me remercia de la juſtice que je rendois à ſon pere. L'heure du repas nous rappelloit à la maiſon. En y retournant, je dis à mes hôtes que l'éloge qu'ils avoient fait du Roi *Phaour* me donnoit une ſi haute idée de ce Monarque, que je brûlois d'envie de le connoître. «

— Ne me procurerez-vous pas l'honneur de paroître devant lui ?

— (*Un ſoupir*) Plût à l'*Eatooa* que la choſe fût poſſible !... Elle ne l'eſt point... *Phaour* n'eſt point ici, peut-être l'a-

vons-nous perdu pour toujours.

— Vous auroit-il quittés ?

—Il avoit entendu parler d'*Opoony*, Roi de *Bolabola*, comme du premier Monarque & du plus illuſtre conquérant que nos Iſles aient jamais eu ; il s'eſt mis en mer pour l'aller voir, une lune s'eſt écoulée ſans que nous ayons appris aucunes nouvelles de ce funeſte voyage : enfin, ces jours derniers, on nous a rapporté qu'une grande & ſanglante bataille s'étoit donnée entre *Opoony* & un certain *Omaï*, dont la réputation eſt fort équivoque, & que notre Roi, ſans doute accablé par le nombre, car il eſt brave, étoit demeuré au pouvoir des ennemis.

— J'étois à *Ulietea* au moment même de la bataille que vous dites, & *Omaï* m'eſt parfaitement connu.

— Il vous eſt connu ! Quel bonheur dans notre infortune ! Que ne vous devrons-nous pas !... L'*Anoho* de demain a pour objet de délibérer ſur les meſures qu'il faut prendre pour la délivrance de *Phaour* ; daignez y aſſiſter.... je vous réponds des égards & de la reconnoiſſance

de tous mes Collegues.... Vous ſeul pouvez nous guider, régler nos démarches, nous procurer des éclairciſſements.... & les Dieux ont imprimé ſur votre front un caractere de ſincérité, qui m'aſſure que vous ne nous tromperez pas.

» Je répondis à ce compliment qu'on pouvoit diſpoſer de moi ; que je ne promettois pas de dire des choſes agréables, mais que l'incorruptible vérité couleroit de mes levres, & que je m'eſtimerois heureux de contribuer au rétabliſſement *du Roi* d'*Otavaoo*. Le vieillard interpréta, comme il voulût, ces dernieres paroles, & je ne jugeai pas à propos de diſſiper l'illuſion qu'il ſe faiſoit. Quand le moment de l'explication ſera venu, me diſois-je, il comprendra que je ne l'ai pas trompé : cela me ſuffit. «

» Le reſte de la journée ſe paſſa en converſations indifférentes. J'accompagnai à la pêche *Yaſſi* & ſes deux ſœurs. Il me fallut compoſer un roman de ma vie ; car les petites perſonnes m'interrogerent avec

la plus grande exactitude & l'ordre le plus méthodique. Ma patrie, mon nom, mon âge, premieres questions. L'ainée des filles me demanda si j'étois marié; la cadette, si j'avois envie de me marier bientôt. *Yassi* ne me parla que de mes voyages & de mes combats. Je mentis le moins qu'il me fut possible; mais, après tout, je n'avois pas promis vérité à ces aimables indiscrets. Ils surent que j'étois né à *O-Taïti*, que je m'appellois *Tanadoure*, qu'un Souverain étranger, en reconnoissance des services que je lui avois rendus, m'avoit fait *Earée* dans son Isle.... J'éludai la question du mariage.... Je dis que je m'étois trouvé à des actions très-périlleuses, & qu'une fois, entr'autres, j'avois été dangereusement blessé.... Je m'étendis sur le voyage de *Lima*, & sur tout ce que j'avois vu chez les Espagnols. Ces objets étoient si nouveaux pour mes jeunes Insulaires, ils les amuserent tant, qu'on oublia le reste. «

» Transportons-nous au lendemain. L'*Anoho* étoit assemblé depuis environ une

heure, quand deux Chefs parurent à l'habitation de *Toe-Forou*, & m'inviterent, de la part du magnifique Confeil, à *l'honorer* de ma préfence. Je les fuivis. L'étiquette vouloit fans doute qu'ils gardaffent le filence le plus rigoureux, car ils ne me dirent pas un mot pendant la route. Leur taciturnité me fit d'autant plus de plaifir, qu'elle me laiffoit tour entier aux idées qui m'occupoient. «

» Nous arrivons. Mes conducteurs m'introduifent; tous les Chefs me faluent, à l'exception du Préfident, auprès duquel on me montre ma place. Je m'affieds. Alors *Toe-Forou* dit : » Etranger, mon » hôte, j'ai communiqué aux nobles *Earées* » d'*Otavaoo*, la volonté que vous avez de » nous obliger; ils vous remercient : leur » reconnoiffance fe manifeftera en temps » & lieu par des preuves folides.... Le » Chef-Orateur va vous demander les » éclairciffements qui nous intéreffent. Je » me fuis rendu garant de votre fincérité. «

— Vous n'aurez pas à vous en repentir,

Earée-Préſident.... Oui, Chefs d'*Otavaoo*, je ſerai vrai, & je deſire vous être utile. Quant aux *preuves ſolides* de votre reconnoiſſance, je n'en veux point d'autres que d'être le maître de quitter cette Iſle quand il me plaira, libre & votre ami.

» Un murmure d'approbation annonça qu'on étoit content de moi. «

» L'Orateur reprit en ces termes : » Etranger, vous êtes inſtruit de nos » malheurs. *Phaour*, notre Roi, eſt cap- » tif. Un accident à jamais déplorable l'a » livré à un homme qu'on appelle *Omaï*, » revenu, dit-on, des extrêmités du mon- » de pour dépouiller les Rois, & ravir » aux peuples les douceurs de la paix.... » Nous avons réſolu de tenter, par toutes » les voies poſſibles, la délivrance du Mo- » narque que les Dieux nous ont donné. » L'honneur, la fidélité, l'attachement, » tout ce qu'il y a de puiſſant & de ſacré » parmi les hommes, nous en impoſe le » devoir : nous le remplirons.... Mais nous » ſommes embarraſſés ſur le choix des

„ moyens. Emploierons-nous la force ou-
„ verte ? *Huaheine*, dont le Souverain pro-
„ tege *Omaï*, & lui accorde un aſyle,
„ éprouvera-t-elle les horreurs d'une guerre
„ auſſi ſanglante que juſte ? Ou bien au-
„ rons-nous recours à la négociation ? Nos
„ Ambaſſadeurs peuvent-ils, ſans crainte
„ & ſans déshonneur, s'adreſſer à *Omaï* ?
„ Ce fléau connoît-il, reſpecte-t-il le droit
„ des Nations ? A-t-il quelque choſe d'hu-
„ main ? Les ſupplications toucheront-elles
„ ſon ame de reſſif ? Le gagnera-t-on à
„ force de préſents ? En un mot, quel eſt
„ cet *Omaï*, & que nous conſeillez-
„ vous ? «

» Je n'écoutai pas tranquillement ce diſ-
cours ; mon ami y étoit trop malſraité. Je
me contins cependant, & m'adreſſant à
l'Orateur : » Comment avez-vous pu, lui
„ dis-je, qualifier de *fléau*, *d'ame de reſ-*
„ *ſif*, un homme que vous avouez ne pas
„ connoître ?... O Chef ! le reſſentiment
„ vous égare.... Ecoutez-moi, & vous auſ-
„ ſi, Nobles *Earées*, écoutez ce qu'eſt *Omaï*,
„ dont on parle ici avec tant de mépris....

» *Omaï* eſt le meilleur & le plus grand » des hommes. Il ne fut point conduit aux » extrêmités du monde par le deſir d'y ap- » prendre le ſecret de dépouiller les Rois, » mais celui de rétablir le ſien.... celui d'af- » franchir ſa patrie du joug de l'uſurpa- » teur.... celui de venger un pere, une » mere, des freres, toute ſa famille..... lui- » même, qu'*Opoony* avoit dévoué à une mort » religieuſe. «

» Les Dieux ont béni ſa glorieuſe entre- » priſe. Il a délivré *Ulietea*, ſa terre na- » tale; il a rendu le *maro* de cette Iſle célè- » bre au vénérable *Ooroo*, ſon Roi. *Otaha*, » ſœur d'*Ulietea*, avoit été la premiere cau- » ſe des malheurs de ſa patrie: il a oublié » qu'elle étoit coupable; ſa main libératrice » a briſé la chaîne de l'infortunée, & maî- » tre de l'aſſervir, il a refuſé d'en être le » ſouverain. Deux fois il a vaincu le formi- » dable *Opoony*: arbitre de ſa deſtinée, il l'a » forcé de vivre, & lui a fait trouver de » la douceur à n'être plus Roi.... Cet *Omaï* » que vous doutez avoir *quelque choſe d'hu-* » *main*, a donné la ſouveraineté de *Bolabola*

„ à *Eman-Hué*,fille d'*Opoony* : mais protec-
„ teur des Rois opprimés, de ceux mêmes
„ qu'il ne connoiſſoit pas, il a ordonné
„ qu'on en détachât celle de *Mowrua*, en-
„ vahie par l'inſatiable *Opoony*, & qu'on
„ cherchât à *Taboohoe* le légitime Souve-
„ rain, pour la lui rendre.

„ Qu'eſt-ce donc maintenant que cet
„ *Omaï* qui fait & défait les Rois, non pas
„ ſelon ſes caprices, mais ſelon les regles
„ immuables de la ſainte équité? Le plus
„ ſoumis des Sujets de *Tairée-Tareea*, Roi
„ d'*Huaheine*.... Quelles ſont ſes richeſſes
„ territoriales? Une habitation modique....
„ Quel fruit recueille-t-il de ſes victoires,
„ de ſes travaux? Il ne court ni après les
„ dépouilles de ſes ennemis, ni après la
„ gloire ſtérile de les avoir terraſſés. Que
„ les peuples ſoient heureux, qu'ils ſoient
„ libres ſous la domination de leurs Rois
„ légitimes, il eſt ſatisfait; ſes peines ſont
„ récompenſées. *Omaï* ne vit, il ne reſpire
„ que pour faire du bien. Il a rapporté des
„ pays lointains pluſieurs animaux rares &
„ précieux qui fertiliſent & cultivent les

» terres ; il a rapporté des plantes nouvel-
» les, des légumes exquis, des liqueurs
» beaucoup plus ſaines, beaucoup plus
» agréables que l'*ava ;* il a rapporté des
» inſtruments, des arts, des ſecrets admi-
» rables pour apprêter les aliments, vêtir
» les hommes, conſtruire les maiſons, les
» pirogues.... Et ne croyez pas, illuſtres
» Chefs, qu'*Omaï* garde pour lui ces tré-
» ſors, il s'empreſſe au contraire de les ré-
» pandre. La mer eſt couverte de pirogues
» qui, des Iſles voiſines, viennent lui de-
» mander, tantôt des inſtructions, tantôt
» des modeles, d'autres fois des graines, des
» plantes entiéres : il ne refuſe jamais, quand
» il peut donner. Le vœu de ſa grande ame
» eſt d'enrichir ſucceſſivement toutes les
» terres de notre océan, & d'en faire les
» plus heureuſes contrées du monde.

» Déjà plus de victimes humaines dans
» les lieux qui ont ſenti l'influence de ſon
» pouvoir & de ſa bonté ..... plus de re-
» préſailles, plus de dévaſtations, de maſ-
» ſacres après la victoire. Dans les pays où
» il porte ſes armes redoutées, il ne voit

» d'ennemis que ceux qui lui réfiftent. Par-
» tout les femmes font fes fœurs, les vieil-
» lards fes peres, les enfants fes enfants ;
» par-tout il refpecte les poffeffions.... On
» diroit que fon ame bonne & fenfible a
» paffé dans tous les Guerriers qu'il mene
» au combat; ils imitent tous fes vertus.

» Chefs d'*Otavaoo*, vous avez voulu
» connoître *Omaï* : le voilà. S'il n'eft pas
» parfaitement reffemblant, c'eft que j'ai,
» par mégarde, omis quelques traits qui
» agrandiroient fon éloge. «

» Je réuffirois mal à vous peindre les
divers fentiments que ce difcours excita
dans l'ame de mes auditeurs. On défavoua
hautement les expreffions injurieufes que,
par ignorance, on avoit employées en par-
lant de vous, cher *Omaï*; on me pria de
confentir qu'elles fuffent enfévelies dans un
oubli éternel. L'Orateur, reprenant fa ha-
rangue, vous éleva jufqu'aux nues, & con-
clut, tant de ce que j'avois dit, que de ce
qu'il avoit ajouté, que vous n'affligeriez
pas par un refus tout un peuple qui vous
redemanderoit fon Roi. «

» Après la connoiſſance du caractere » d'*Omaï*, repris-je, l'élargiſſement de » *Phaour* eſt l'autre point ſur lequel, ma- » gnifiques Chefs, vous avez deſiré quel- » ques inſtructions.

» Il m'a ſemblé que vous aviez réſolu, ſi » vos négociations étoient infructueuſes, » de porter la guerre à *Huaheine*, & d'ar- » racher de vive force celui qu'on ne vou- » droit pas vous rendre : & certes ce deſ- » ſein honore tout à la fois votre courage » & votre fidélité. Mais ſouffrez, ô Chefs » d'*Otavaoo* ! qu'on vous faſſe toucher au » doigt que ce même deſſein ne ſauroit » obtenir le ſuffrage de la prudence & de » la raiſon.

» Conſidérez d'abord l'intervalle immen- » ſe qui vous ſépare d'*Huaheine*. Comment » une flotte entiere de Guerriers le parcour- » ra-t-elle ? Que d'accidents funeſtes peu- » vent la détruire, avant qu'elle ait com- » battu.... avant même qu'elle ait vu l'en- » nemi, tranquille dans ſes havres, & ſous » l'abri de ſes fortifications !

» Conſidérez

» Considérez ensuite que vous aurez sur
» les bras plus d'un peuple. D'*Ulietea*, d'*O-*
» *taha*, de *Mewrua* & même de *Bolabola*,
» sortiront des armées formidables qui vous
» fermeront le passage, ou embarrasseront
» votre retour ; qui, séparément, vous har-
» céleront sans relâche ; qui, réunies, vous
» anéantiront d'un seul coup.

» Je vous avertis encore qu'*O-Taïti* la
» grande volera au secours d'*Omaï* ; le Sou-
» verain de cette Isle, *Otoo*, l'aime à l'égal
» d'un fils.

» Pour ne rien vous dissimuler de ce qui
» peut vous détourner d'une guerre désas-
» treuse, sachez qu'*Omaï*, aussi politique
» que brave, a su se ménager des intelli-
» gences chez les peuples vos voisins ; qu'il
» a contracté des alliances avec eux.... sa-
» chez qu'au moment où vous quitterez
» cette terre d'*Otavaoo*, pour courir à la
» plus imprudente des expéditions, vous
» n'aurez probablement plus de patrie,
» plus de royaume à donner à ce Roi, vo-
» tre idole.... Tout sera envahi ; vos fem-

» mes & vos enfants vous imploreront en
» vain , leurs gémissements n'atteindront
» pas jusqu'à vous , leurs cris ne vous rap-
» pelleront pas : & lorsque vous revien-
» drez , il sera trop tard.

» Mais. supposons que ces malheurs
» n'existent que dans mon imagination ,
» qu'ils ne soient point à craindre ; sup-
» posons que votre navigation soit res-
» pectée des vents , que par-tout votre
» flotte trouve des havres & des vivres ,
» que les alliés d'*Omaï* s'endorment ou le
» trahissent ; que vos voisins en usent
» fraternellement avec vos familles dé-
» laissées ; que vous arriviez à *Owharre* ,
» sans tempête , sans maladies , sans per-
» dre une seule pirogue, un seul homme....
» *Phaour* n'est pas libre encore , parce
» qu'*Omaï* n'est pas vaincu. Que dis-je ?
» & pourriez-vous vous flatter de vaincre
» facilement celui qui , avec une poignée
» de Soldats , a brisé la puissance d'*Opoo-*
» *ny* l'invincible ?

» Non , *Earées* , vous ne triompherez

» point d'*Omaï*. Soit qu'il s'avance au-de-
» vant de vous, soit qu'il vous attende à
» terre, votre perte est certaine. S'il se dé-
» termine à vous épargner une partie du
» chemin, il se présentera conduisant d'é-
» normes embarcations, dont une seule,
» presque sans Guerriers & sans armes,
» disperseroit, écraseroit mille pirogues.
» S'il vous laisse descendre à *Huaheine*,
» c'en est fait; je doute même qu'il reste
» assez de vos hommes pour apporter ici la
» nouvelle de votre défaite épouvantable.
» Des fossés larges & profonds, des arbres
» amoncelés les uns sur les autres, & quan-
» tité d'autres défenses mettront l'ennemi
» à couvert de vos insultes. Il n'en viendra
» aux mains que quand il le voudra.... Et
» quand il le voudra, tremblez. Un art
» militaire tout nouveau, des ruses inouies,
» sur-tout des armes qui vomissent les feux
» du tonnerre, & frappent au loin vingt
» Guerriers à la fois, vous arracheront la
» victoire, vous forceront à la fuite, ou
» vous donneront la mort.

» Nobles *Earées*, j'ai dit la vérité. «

„ A la pâleur des visages, au silence morne qui régna dans l'assemblée, tandis que je parlois, au silence encore qui continua lorsque j'eus cessé de parler, j'augurai que la guerre n'étoit plus du goût des Chefs d'*Otavaoo*. Je ne me trompois pas, & ils en convinrent franchement. „ Mais „ la négociation, dit le Chef-Orateur, „ n'est-elle pas praticable ? Avez-vous „ aussi des objections à proposer contr'elle? „ Nous ravirez-vous jusqu'à l'espérance de „ réussir par cette voie ? «

„ Affectant une contenance embarrassée, & m'arrêtant par intervalles, je répondis qu'en effet.... on pouvoit envoyer des Ambassadeurs.... Cette démarche ne peut rien gâter... *Omaï* recevra les Envoyés avec honneur, leurs personnes lui seront sacrées; mais.... probablement.... certainement même.... ils n'obtiendront pas ce que le Conseil desire.... *Omaï* n'aura pas manqué de prendre sur *Phaour* les informations les plus exactes, il aura su que ce Roi fût un usurpateur, l'assassin de son frere; il ne pourra résister à la voix de la

juſtice & de la nature, qui le prefferont de punir ce double attentat.... *Maheine* eſt moins coupable que *Phaour*, & *Omaï* ſe prépare à le chaſſer d'*Eimeo*.... Et ne ſuffiroit-il pas, après tout, que le Roi ait été pris les armes à la main, attaquant un homme qui n'étoit pas ſon ennemi?... «

» Ces réflexions, qui avoient l'air de m'échapper, que je propoſois lentement, afin qu'elles euſſent le temps de s'imprimer dans l'ame de ceux qui les écoutoient, toucherent au but. On manifeſta une extrême inquiétude. Le moment de fraper le grand coup étoit venu; j'ajoutai, en redoublant les apparences de ma peine & de mon embarras:

» D'ailleurs, illuſtres Chefs, je ne crois » pas qu'il fût au pouvoir d'*Omaï* de vous » rendre *Phaour*, quand il le voudroit. «

— O Ciel, s'écria-t-on! l'a-t-il tué?... Vous étiez donc inſtruit de l'empriſonnement du Roi d'*Otavaoo*, avant d'aborder ici?... Etranger, qui êtes-vous? Eſt-ce le hazard qui vous amene dans notre Iſle? Avez-vous quelque deſſein?

» *Earées*, répondis-je avec gravité, Ad-
» miniſtrateurs ſuprêmes de la ſouveraine-
» té, demeurée vacante par la mort de *Viſ-*
» *ſaobenbo*, & par la fuite de *Réema-Lema*,
» Chefs dont j'admire la fidélité, au mo-
» ment même que je blâme l'attachement
» que vous avez pour un uſurpateur.... (*aſ-*
» *fermiſſant ma voix*) je ſuis l'envoyé d'*O-*
» *maï* auprès de vous. «

» La foudre tombant au milieu de l'Aſ-
ſemblée, n'auroit pas cauſé plus de tu-
multe que ces quatre mots, *je ſuis l'envoyé
d'Omaï*. On ſe leve, on s'agite, on court
l'un à l'autre, tout le monde parle, per-
ſonne n'écoute. Quand l'émotion fût un
peu calmée, le vénérable *Toe-Forou* m'a-
dreſſa quelques reproches; il prétendit,
mais foiblement, que je l'avois trompé :
jamais il n'auroit reçu chez lui, dit-il,
l'agent d'un homme qui tenoit priſonnier
le Roi ſon maître. Le Chef-Orateur m'o-
bligea de ſortir de ma place, & d'aller
m'aſſeoir ſur un ſiege deſtiné, dans la ſalle
du Conſeil, à ceux qui, de la part d'une
Nation ou d'un Souverain, viennent trai-

ter de quelqu'affaire majeure. Encore me fit-on valoir comme une diſtinction perſonnelle, de ſouffrir que j'occupaſſe cette ſeconde place; car je n'étois enfin l'Ambaſſadeur, ni d'un peuple, ni d'un Roi; je repréſentois un particulier, un Sujet, qui pouvoit être doué des qualités les plus éminentes, mais qui ne pouvoit revêtir ſon agent de la qualité inviolable d'homme public. «

» Je repris mon diſcours en avouant que cette derniere obſervation étoit juſte; que quoiqu'*Omaï* fût pour le moins auſſi grand que les Rois, dont la ruine ou l'élévation étoit ſon ouvrage, il avoit refuſé & refuſeroit toujours de franchir la barriere que les Dieux avoient miſe entre lui & le pouvoir ſouverain; que je n'étois donc pas *un Ambaſſadeur*, mais ſeulement l'envoyé, l'ami d'un Héros, qui, n'ayant aucun beſoin des Chefs d'*Otavaoo*, ſur-tout ne les craignant pas, avoit déterminé un *Earée*, leur égal & le ſien, à leur apporter des paroles de ſalut & de paix. » Et à ces dif- » férents titres, ajoutai-je d'un ton ferme,

» il convenoit peut-être, Chefs d'*Otavaoo*, » que votre Orateur me laissât la place » qu'on m'avoit d'abord assignée. «

» Passant aux reproches de *Toe-Forou*, je me contentai de dire que je l'estimois trop pour n'être pas persuadé qu'il en sentoit lui-même toute l'injustice; mais que j'étois surpris que je ne sais quelle considération, indigne de son rang & de sa vertu, le forçât de dissimuler ses véritables sentiments. » Quand vous articulerez » précisément la tromperie que je vous ai » faite, Chef-Président, lui dis-je, je m'é- » tendrai davantage là-dessus; & si, après » m'avoir gracieusement offert l'hospitali- » té, vous jugez à propos de reprendre » votre bienfait, je retourne à *Mah*, où » l'ame de *Vissaobenbo* me donnera un » asyle. «

» On parut s'adoucir; on m'invita même à reprendre la place que l'Orateur m'avoit ôtée peu civilement: je refusai en disant que toutes les places étoient bonnes pour dire la vérité; que je demandois

feulement qu'on l'entendît. On fe tut auffi-tôt.

» Non, *Earées*, le coupable que vous » réclamez, n'eft plus au pouvoir d'*Omaï*. » En defcendant à *Huaheine*, *Phaour* y a » trouvé fon légitime Souverain & le vô- » tre. Vous ne comprenez pas ce langage, » illuftres Chefs ; il ne fait que vous éton- » ner : une courte explication va vous dé- » voiler cet important myftere. «

» Cette explication fut le récit très-animé des aventures de ma chere & refpectable époufe. Je dis comme elle avoit été fouftraite aux fureurs de l'ufurpation par *Souffouma*, fon grand-oncle maternel, aidé d'un *Towtou* & d'une nourrice, fideles au fang de leurs Maîtres.... qu'un frere répandoit. Je la peignis fugitive, errante, obligée de changer de nom, réduite à la plus extrême pauvreté. On vit le Tyran la pourfuivre d'Ifle en Ifle par fes lâches émiffaires, & marchander la vie de l'infortunée. A cet endroit de mon difcours l'indignation de quelques auditeurs éclata

ouvertement ; ils s'écrierent : *le barbare !* L'action vigoureuse d'*Aringa*, qui noya dans la mer de *Mareaphoë*, l'infâme *Omiah* (1), reçut de justes applaudissements. On ne loua pas moins l'heureuse idée de faire accroire que *Réema-Lema*, victime des vents & de la tempête, étoit demeurée sous les flots : on sentit qu'elle seule avoit terminé les recherches de l'usurpateur, & le danger de sa niece. Quel intérêt j'excitai en racontant les différentes scenes qui se passerent à *Huaheine*, depuis que *Soussouma* s'y fut établi sous le nom d'*Aringa* ! Comme on pleura son fils, premier époux de *Réema-Lema*, immolé par l'ordre d'*Opoony* ! Comme on partagea les douleurs de la jeune épouse & de l'auguste pere !.... *Adelo*, vertueux Prêtre, quels hommages on rendit à votre zele, à votre humanité, & que *Tanne*, notre Dieu, parut grand aux Chefs d'*Otavaoo*, quand ils lui connurent un si digne Ministre ! «

(1) Officier du Roi, dont la qualité correspond à celle de *Gentilhomme de la Chambre.*

» Il me fallut enfin parler de moi, ſans pourtant me découvrir. Je dis qu'un de nos Inſulaires avoit été tellement épris des charmes de la *pauvre jeune veuve*, tellement enchanté de ſa conduite à l'égard du vieillard expirant, de la nobleſſe de ſes remerciements à *Adelo*; de la joie maternelle qui perçoit à travers ſon affliction, lorſque, jettant ſur ſes enfants des yeux baignés de larmes, elle ne les voyoit plus, grace aux bontés du *Téaponée*, inveſtis, comme auparavant, de toutes les horreurs de la miſere & de l'abandon.... qu'ignorant abſolument qui elle étoit, ou plutôt ne la ſoupçonnant qu'une femme très-commune, il lui avoit offert ſa main & ſes richeſſes. On ſe récria beaucoup ſur la généroſité de l'Inſulaire en queſtion. «

» Cet Inſulaire, continuai-je, eſt *Earée*.
» L'énorme diſproportion du rang & de la
» fortune, au lieu d'éblouir la jeune veu-
» ve, qui n'avoit pas le ſecret de ſa naiſ-
» ſance, l'effraya, ſi bien que l'honnête
» aſpirant fut d'abord refuſé. On lui apprit
» qu'elle étoit Reine : alors elle s'empreſſa

» d'élever jusqu'à elle, l'homme qui avoit
» voulu l'élever jusqu'à lui... «

— Ils vivent, dit *Toe-Forou* en m'interrompant?.... S'ils vivent, ce sont les Souverains légitimes d'*Otavaoo*.... Chefs, mes collegues, ne pensez-vous pas comme moi, que si *Réema-Lema*, fille de *Vissaobenbo*, vit encore, elle est notre Roi, & que l'époux qu'elle a choisi est aussi notre Roi?

» Ils déclarerent tous que tel étoit leur sentiment. «

» C'est aussi, repris-je, le sentiment du
» grand *Omaï*. Quand j'ai quitté *Huaheine*,
» son dessein étoit de remettre *Phaour* en-
» tre les mains de *Réema-Lema*, à laquelle
» on a dû le cacher avec soin jusqu'à mon
» départ, & qui m'auroit certainement
» nommé son Ambassadeur auprès de vous,
» illustres Chefs, si, pour des raisons
» qu'il est aisé de deviner, on ne lui avoit
» pas fait mystere de mon voyage. «

» *Toe-Forou* m'adressa plusieurs questions touchant l'époux de *Réema-Lema*, qui m'embarrassérent singuliérement. Il voulut

ſavoir s'il étoit jeune ou vieux, s'il avoit un extérieur qui en impoſât, s'il aimoit la guerre, s'il s'étoit trouvé à quelques batailles, s'il y avoit commandé, ſi l'on pouvoit ſe flatter qu'il conſerveroit les établiſſements faits par *Phaour* à *Otavaoo*; enfin, s'il étoit de mes amis. Je répondis le plus ſimplement poſſible. L'époux de *Réema-Lema* étoit entre deux âges, plus jeune que vieux; ce n'étoit ni un géant, ni un nain; il ſavoit faire la guerre, mais il ne l'aimoit pas; il avoit eu le bonheur de verſer une partie de ſon ſang pour la défenſe d'*Huaheine*, envahie par *Maheine*, Roi, ou pour mieux dire tyran d'*Eimeo*; on le comptoit au rang des Généraux formés par *Omaï*; après ce grand homme, c'étoit celui que j'aimois le plus. «

» Satisfait de ces éclairciſſements, le Chef-Préſident me pria de me retirer pendant qu'on délibéreroit, non ſur la queſtion de ſavoir ſi l'on reconnoîtroit *Réema-Lema*, ſuppoſé qu'elle vécût : cette queſtion venoit d'être décidée par l'acclamation univerſelle des nobles Chefs; mais

ſur les moyens de vérifier les faits peu croyables dont je les avois entretenus. Il obſerva que quelque confiance qu'inſpiraſſent mon extérieur & mes paroles, je ne déſapprouverois pas que, dans une affaire de cette conſéquence, on ne négligeât aucune des précautions ſuggérées par la prudence, en pareil cas; & que d'ailleurs la vérité de ma narration en brilleroit d'un nouvel éclat. «

» Je l'aſſurai bien que ſa franchiſe, loin de m'offenſer, me faiſoit le plus grand plaiſir, & que j'aurois même été le premier à propoſer au magnifique Conſeil d'en agir de la maniere qu'on projettoit, ſi je n'euſſe pas été perſuadé que tant de perſonnes exercées aux affaires n'avoient pas beſoin de l'avis d'un homme comme moi, pour embraſſer une ſage & utile réſolution.... » Prenez donc toutes les meſures » poſſibles afin de conſtater les *faits in-* » *croyables* qui ont formé le tiſſu de mon » hiſtoire. Et pour n'être pas obligés de » recommencer la délibération, écoutez » un dernier fait, plus incroyable peut-être

» que tous les autres, mais également vrai :
» *Réema-Lema* & son époux ne régneront
» point à *Otavaoo* ; ils ne régneront nulle
» part. La vie privée a pour eux d'incom-
» parables douceurs : ils s'aiment ; ils ont
» une aisance honnête ; ils jouissent à *Hua-*
» *heine* de beaucoup de considération & y
» possedent des amis : l'heureux couple
» n'échangera point tant de biens contre
» une souveraineté, qui les leur raviroit
» presque tous.

» La fille de *Vissaobenbo* a trois enfants
» de son premier mariage. Elle cédera le
» *maro* d'*Otavaoo* à l'ainé. Le cadet aura
» la moitié des possessions de leur famille,
» & la petite souveraineté de *Mah*, dont
» les habitants ne seront plus tourmentés
» par l'ame du feu Roi, dès qu'ils auront
» cessé d'être les Sujets de *Phaour*. Le troi-
» sieme, d'une santé très-chancelante, res-
» tera auprès de sa mere, adopté par l'é-
» poux.

» Voilà bien exactement la façon de
» penser de vos légitimes Souverains ; je
» la connois, & vous pouvez en faire le

» fondement de vos délibérations... « Je sortis en disant que le lendemain, à la même heure, je reparoîtrois pour recevoir la réponse définitive des nobles Chefs.

» *Toe-Forou* fit courir après moi, pour me dire que, les choses s'acheminant à une bonne fin, il espéroit que je continuerois de n'avoir pas d'autre maison que la sienne. Je le lui promis, en déclarant en même-temps que je partois sur le champ pour *Mah*, afin d'y passer une nuit, & instruire *Vissaohenbo* du succès de ma démarche. «

» *Yassi* & ses deux sœurs parurent sincérement affligés, quand ils apprirent que je ne coucherois pas chez eux. Le jeune homme vouloit absolument m'accompagner à *Mah*; j'étois trop peu sûr de la réception qu'il y auroit, pour le souffrir: je prétextai la courte durée de notre séparation, & l'inquiétude qu'il causeroit à son respectable pere, en s'absentant avec un inconnu, qui pouvoit n'avoir que le masque de l'honnêteté. Il ne se paya pas de ces raisons, mais il n'insista plus. «

Il

Il étoit midi lorſque nous deſcendîmes à *Mah*, mon *Tòwtòu* & moi ; mes gens furent au comble de la joie en me revoyant. Ils ſe féliciterent à l'envi de leur ſéjour dans la petite Iſle. A les en croire, on y appercevoit une multitude de choſes fort extraordinaires, mais nullement effrayantes. C'étoit un arbre qui ſembloit battu d'une violente tempête, tandis que tous les autres jouiſſoient d'un calme profond ; le moment d'après il demeuroit tranquille au milieu de l'agitation univerſelle... On étendoit la main pour y cueillir un fruit : la branche ſe retiroit d'elle-même, & trompoit par ce mouvement l'avidité de celui qui ſongeoit à la dépouiller.... On regardoit avec les yeux du deſir une *évée*, placée trop haut pour qu'il fût poſſible d'y atteindre : la branche intelligente ſe courboit juſqu'à terre ; il ne falloit que ſe baiſſer & prendre.... Vous vous promeniez, & un doux zéphir vous careſſoit le viſage : *vous* c'eſt un ſeul ; le reſte de la compagnie n'éprouvoit rien de ſemblable.... Vous vous endormiez, & l'on vous berçoit mollement.... De grands éclats de rire & mê-

me des chants harmonieux s'entendoient au loin pendant la nuit : au lever du foleil, tout fe taifoit, &c. «

» Ces contes m'amuferent ; & pour ne pas contrifter ceux qui me les faifoient, je feignis d'y ajouter foi. Que ce fût illufion, fupercherie, ou réalité, toujours eft-il que les phénomenes cefferent à mon arrivée. «

» On avoit découvert une troupe de cochons qui erroient dans les bois de *Mah.* Nous nous occupions à en accommoder un pour notre fouper, lorfque nous apperçûmes une pirogue, qui, pouffée par un vent frais, s'approchoit de la côte. Elle étoit fort grande & remplie de Guerriers. Sa direction annonçoit qu'elle étoit partie d'*Otavaoo.* Je ne doutai pas que le magnifique Confeil n'eût délibéré de s'affurer au moins de ma perfonne, pour avoir entre fes mains un otage dont la vie répondît de celle de *Phaour.* La fuite & la réfiftance étoient également impraticables ; je réfolus d'attendre & de braver l'évenement. «

» Il ne reffembla en aucune maniere à

celui que j'avois soupçonné. Dès que la pirogue eut touché terre, quatre personnes en sortirent, & aussi-tôt elle regagna le large. On eût dit qu'elle avoit apporté des *Tabob*. Je m'avançai au-devant de ces pauvres abandonnés, ne sachant que penser d'une aventure qui auroit été toute simple, sans la crainte insurmontable que les phantômes de *Mah* inspiroient aux habitans d'*Otavaoo*. Je ne pouvois me persuader qu'un seul d'entr'eux vînt librement passer la nuit dans l'Isle infestée, & j'en voyois quatre, parmi lesquels on distinguoit des femmes, branche de l'espece humaine incomparablement plus foible & plus timide encore que l'autre, sur-tout quand il s'agit d'*esprits qui reviennent.* «

» Nous fûmes bientôt à portée de nous reconnoître & de nous embrasser. C'étoit le vénérable *Toe-Forou*, son fils aîné & ses deux filles. Le vieillard me dit, en m'abordant de l'air le plus gracieux : » Vous avez » refusé pour cette nuit l'hospitalité que » nous vous offrions ; eh bien ! il faut que » vous nous l'accordiez. Nous couchons

» tous quatre ici... & dans le même endroit
» que vous : car vous seul pouvez défendre
» nos filles des phantômes & de la peur ;
» ou, pour mieux dire, nous avons tous be-
» soin de votre protection. L'ame de *Vis-*
» *saobenbo* ne doit pas tourmenter des gens
» qui vous aiment & vous recherchent. «
Je répondis comme je le devois à ce com-
pliment. Nous soupâmes de très-bon appé-
tit, sans observer aucune distiction de sexe
ou de rang : ce qu'on se permet dans une
Isle enchantée, ne tire point à conséquence.
La conversation roula principalement sur
les phénomenes de l'Isle. Le plus beau par-
leur de ma troupe les raconta avec empha-
se, & probablement les exagéra, car il
nous dit des choses infiniment singulieres.
J'observois la physionomie des jeunes filles.
On y remarquoit un mélange d'envie de
tout apprendre & de crainte de tout savoir.
Quelquefois l'émotion étoit si vive qu'il
leur échappoit des larmes involontaires,
qu'elles s'efforçoient en vain de retenir ou
de cacher, & quand l'orateur, s'apperçe-
vant de l'impression trop forte que faisoit
son éloquence, s'interrompoit & changeoit

de propos, elles le prioient à mains jointes de continuer. Elles n'avoient pas, disoient-elles, la plus légere frayeur, & elles trembloient en le disant. Cette contradiction, que je ne me vanterois pas de bien expliquer, nous amusa pendant tout le repas, après lequel *Toe-Forou*, me prenant en particulier, m'assura que je serois content des résolutions du Conseil & du plan qu'il avoit arrêté. C'est à moi de vous en instruire, ajouta-t-il; mais je manquerois à mes Collegues, si j'anticipois le moment où tout doit vous être révélé. Nous comptons sur la parole que vous nous avez donnée de vous représenter demain à l'*Anoho* : c'est-là que le Député du grand *Omaï* entendra de ma bouche la suprême volonté des Chefs d'*Otavaoo*... (comme par réflexion) Mais .... ne méritez-vous pas des reproches, homme franc & loyal ? Pourquoi, s'il vous plaît, débarquer chez nous avec un seul domestique, tandis que vous voyagez avec une suite nombreuse ? Appréhendiez-vous de nous surcharger, ou vouliez-vous nous dissimuler votre rang, votre opulence ? J'allois répondre .... Encore un mot,

me dit-il, en me ſerrant la main & en me regardant malignement : l'époux de *Réema-Lema*, cet homme qui renonce au trône pour ne ſe pas ſevrer des douceurs de la vie privée, n'eſt-il pas un peu votre parent...? ne vous reſſemble-t-il pas un peu ? Oui, je jurerois qu'il a quelque choſe de votre air, de votre démarche . . . même taille . . . même ſon de voix . . . quand *il* s'appelleroit auſſi *Tanadoure*, je n'en ſerois point étonné. Qu'avez-vous à dire à tout cela ?

» Heureuſement le curieux vieillard avoit articulé lentement ſon interrogatoire ; j'avois eu le temps de me remettre de l'extrême embarras qu'il me cauſoit. » J'ai à » dire à tout cela, répondis-je, qu'il ſe » pourroit en effet que l'époux de votre » Reine me fût un peu parent, & qu'il eût » avec moi quelque reſſemblance. Nous » avons enſemble des relations aſſez inti- » mes ; mais il s'en faut beaucoup que je » l'aime autant que d'autres perſonnes » d'*Huaheine*. Je vous l'ai déjà dit : *Omaï* » m'eſt plus cher que cet *Earée*, & je fe-

» rois pour *Réema-Lema* bien des choſes
» que je ne me donnerois pas la peine de
» faire pour ſon mari .... Du reſte je ſuis
» le ſeul de nos Inſulaires qui porte le nom
» de *Tanadoure.* «

— Et l'époux de *notre Roi*, reprit l'importun vieillard, s'appelle?

» Je ne continuerai de répondre à vos
» queſtions qu'après que vous m'aurez dit
» pourquoi vous me les faites. «

—Ceſt que ſi l'époux de *Réema-Lema* eût été ici à la place de *Tanadoure*, ou que *Tanadoure* .... vous comprenez? . . nous aurions pu, demain, le proclamer Roi... il eût enſuite diſpoſé de la ſouveraineté, au moins de la régence, comme il auroit voulu.

» Cette proclamation auroit été précipi-
» tée, imprudente. Un homme qui ſe ſe-
» roit dit l'époux de *Réema-Lema*, auroit
» pu vous tromper, comme celui qui ſe dé-
» clare l'Envoyé d'*Omaï.* «

—Vous avez raiſon, j'ai été indiſcret : allons dormir.

» La nuit fut tout-à-fait tranquille ; je

crus pourtant entendre la *voix* qui me disoit : *Mon fils, je sais que tout va bien* ; mais je ne l'assurerois pas ; je commençois à sommeiller. «

» Le jour venu, nous retournâmes tous à *Otavaoo* dans ma pirogue. Je me rendis au Conseil, dès qu'on m'eût averti qu'il étoit assemblé. *Toe-Forou* & l'Orateur me presserent de m'asseoir à la place d'honneur que j'avois occupée la veille ; je refusai d'abord, mais voyant qu'on en étoit sérieusement affligé, je fis ce qu'on voulut. Le Chef-Président m'adressa alors ce petit discours :

» Etranger, je vous parle au nom de
» tous mes Collegues ici présents ; au nom
» du peuple d'*Otavaoo*, dont la langue ne
» peut s'exprimer que par la nôtre.

» Etranger, vous vous dites l'Envoyé
» d'*Omaï* auprès de nous ; *Yassi*, mon fils,
» sera le nôtre auprès de lui. Puisse-t-il ob-
» tenir, sinon la liberté, du moins la vie de
» *Phaour* ! Nous détestons le crime qui le

» fit Roi .... mais il a été le bienfaiteur de
» tous les Ordres de la Nation.

» Etranger, vous avez annoncé aux no-
» bles Chefs que la fille de *Viſſaobenbo* vi-
» voit encore, qu'elle avoit épouſé en ſe-
» condes noces un *Earée* d'*Huaheine*.,
» qu'elle avoit des enfants d'un premier
» mari, fils de *Souſſouma*, ſon grand-oncle
» maternel, qu'elle réclamoit le *maro* d'*Ota-*
» *vaoo* pour ſon fils ainé ... Nous ne vous
» ſoupçonnons pas de nous en impoſer ;
» cependant deux *Earées* (il me les montra
» de la main) ſe tranſporteront à *Huaheine*,
» ſoumettront à l'examen le plus rigoureux
» ces faits importants .... & quand la vé-
» rité en aura été par eux authentiquement
» reconnue, ils ſe déclareront les Députés
» des Chefs & du Peuple d'*Otavaoo*, pour
» offrir à *Réema-Lema* & à ſon époux la
» ſouveraineté de nos perſonnes & de nos
» biens. Si les enfants de *Viſſaobenbo* n'ac-
» ceptent pas pour eux-mêmes, ce dont ils
» feront ſuppliés, nous en gémirons ...
» mais nous nous conformerons à leur vou-
» loir abſolu : le fils ainé du fils de *Souſ-*
» *ſouma* ſera Roi.

» Etranger, nous vous préfentons ce
» collier de perles comme un gage de l'a-
» mitié que nous vous portons ; il nous
» feroit impoffible d'en donner un plus
» beau à l'époux de *Réema-Lema* ..... Si
» vous nous aimez, vous vous en parerez
» aux jours folemnels.

» Etranger, nous vous croyons vertueux
» & bon .... ayez pitié de *Phaour* ; nous
» fommes perfuadés qu'il fera en votre
» pouvoir de le fauver .... & fouvenez-
» vous que les Rois doivent pardonner
» comme les Dieux .... au repentir & aux
» grandes actions. «

» *Toe-Forou* finiffoit, une natte, qui cou-
vroit la muraille à côté de lui, tombe... O !
mes amis, devinez le fpectacle que j'ai fous
les yeux ? ... Une jeune enfant, belle com-
me on dit que le font les Divinités quand
elles apparoiffent fous une forme humaine.
Son vifage étoit inondé de pleurs, fes che-
veux épars, fes vêtements déchirés, mais
riches.... une femme la foutenoit.... Elles
s'avancent vers moi d'un pas mal affu-

ré .... Arrivées, me touchant presque, elles se jettent à mes pieds, & crient de toutes leurs forces : *grâce ! grâce !* Emu, attendri, je les releve, j'embrasse l'enfant ... & aussi-tôt le Chef-Président me dit, du ton le plus grave : *En embrassant la fille, vous avez contracté l'obligation de protéger la vie du pere.* «

» Je vous laisse à penser combien ce compliment m'étonna. Non, mes amis, non, chere épouse, je ne me repentis pas de ma sensibilité .... Eh ! l'aurois-je pu ? Quelle ame de ressif rougiroit d'avoir été touchée des larmes d'une tendre enfant, qui demande à grands cris la vie de son pere ? Mais en apprenant que j'avois embrassé la fille de *Phaour*, j'éprouvai ce frémissement involontaire que vous ressentîtes, *Omaï*, quand *Adelo* mit dans vos bras *Opoony*. L'aimable petite infortunée me tendoit les mains, je les écarte doucement ; elle s'approche de nouveau, je recule : les Chefs m'entourent, ils joignent leurs sollicitations au langage muet & déchirant de l'innocente créature ; on me supplie d'em-

ployer mon crédit auprès d'*Omaï*, auprès de *Réema-Lema*, de son époux .... » Si » cet époux, disoit-on, a l'ame de *Tana-* » *doure*, il pardonnera ... Pauvre, pauvre » enfant ! O ! ne refusez pas de l'embrasser » encore une fois .... « & *Toe-Forou* la met contre ma joue, tandis que d'autres *Earées* me tiennent la tête. Je cede, je rends les caresses qu'on me prodigue, mes larmes coulent .... Je promets que *Tanadoure* demandera la vie .... à ce mot je m'arrête, je ne prononcerai pas le nom de *Phaour*..., la vie du pere de cet enfant. «

» Cet engagement solemnel que les circonstances m'arracherent, mais que je remplirai, termina l'*Anoho*. Le Chef-Président me ramena chez lui ; la plupart des autres Chefs me firent cortege, & mangerent avec nous d'un excellent repas qu'*Yassi* & ses sœurs avoient préparé. «

» Ayant accompli tous les devoirs de ma légation, je comptois partir incessamment d'*Otavaoo*. Il se passa cependant près de quinze jours, avant que je remisse

en mer. J'en donnai quelques-uns aux inſtances du reſpectable *Toe-Forou* & de ſa famille ; quelques autres au rétabliſſement des habitants de *Mah*, qui s'empreſſerent d'aller, ſous mes auſpices, ſe rétablir dans leurs propriétés. Suivirent des jours peu favorables à la navigation : on ne vouloit pas que je m'expoſaſſe au plus petit danger. Enfin l'on déſira que je ne précédaſſe que de très-peu de temps, les Ambaſſadeurs : mais leurs préſents, leurs proviſions, en un mot, leurs équipages exigeoient un nouveau délai. Un ſoir *Toe-Forou* me dit très-affectueuſement que ſi je n'étois pas l'époux de*Réema-Lema*, il connoiſſoit quelqu'un à qui je ne déplaiſois pas, & dont il uniroit volontiers le ſort au mien. Je me doutai qu'il parloit de *Seïma*, ſa fille aînée ; car elle ſembloit avoir perdu toute ſa gaité, depuis que je touchois au moment de mon départ. Je n'eus garde de faire entendre au reſpectable vieillard que je le pénétrois, je me contentai de lui répondre que, ſans être l'époux de *Réema-Lema*, on pouvoit avoir engagé ſa liberté, & qu'en effet j'avois une femme,

moitié de moi-même, qui toujours regneroit sur mon cœur.... d'où pourtant elle n'excluroit jamais ni la reconnoissance, ni l'amitié. » C'en est assez, me dit le bon » pere, en me fermant la bouche avec sa » main ; je ne vous retiens plus. Quittez-» nous.... sans nous prévenir.... & veuille » l'*Eatooa* vous effacer de l'esprit de ceux » que votre souvenir tourmenteroit ! «

» Je partis le lendemain de cette conversation, feignant d'aller à *Mah*. Les Dieux ont favorisé mon retour. Ma pirogue ne s'est arrêtée nulle part, & nous avons fait route jour & nuit.... Sous huit jours au plus tard vous recevrez la députation des Chefs & du Peuple d'*Otavaoo*. «

Ainsi parla *Tanadoure*. Un autre auroit eu de moi des éloges & des récompenses : l'approbation de *Réema-Lema*, la mienne, lui tinrent lieu de tout.

Le succès du voyage de mon ami avoit de beaucoup surpassé nos espérances, & je remerciai plus d'une fois le Dieu qui don-

ne les bonnes penſées, de m'avoir inſpiré celle qui remit aux mains de l'époux même de la fille de *Viſſaobenbo*, le ſoin d'une affaire à laquelle tant de perſonnes étoient intéreſſées. J'eus cependant quelque regret de l'engagement que *Tanadoure* avoit pris, vaincu par un genre de ſollicitation contre lequel une ame bonne & ſenſible n'eſt jamais forte. Mais s'il avoit promis d'intercéder pour *Phaour*, je n'avois pas promis, moi, de l'écouter : & nous pouvions encore, l'un & l'autre, faire notre devoir, ſans que le coupable conſervât une vie qui auroit, ce ſemble, perpétuellement accuſé la juſtice des hommes & celle des Dieux.

L'expédition de *Tanadoure*, ſon objet & ſes ſuites, ne furent plus un myſtere pour *Huaheine*. J'en fis ſemer par-tout la nouvelle. *Phaour* l'apprit dans ſa priſon, & elle ne contribua pas à calmer ſes inquiétudes. Les deux époux reçurent, à cette occaſion, les compliments de l'Iſle entiere. *Adelo* penſa mourir de joie, quand il ſut que le fils ainé de ſa *ſœur d'adoption* alloit

être décoré du *maro* royal d'*Otavaoo*, & que, pour opérer cette révolution, il n'en coûteroit pas aux hommes une ſeule goutte de ſang. Il en rendit aux Dieux de ſolemnelles actions de grâce, en expoſant ſur un *Whatta* les dons purs & innocents de quelques ſubſtances végétales : ſa bonne ame avoit peine à offrir des êtres vivants à l'immortelle *Eatooa*, & tout en riant de cette honorable foibleſſe, nos Inſulaires s'accoutumoient à l'imiter. Tant mieux; plus la religion eſt humaine, plus les mœurs ſont douces.

Fin du tome troiſieme.

Fautes à corriger.

Page 83, *ligne* 21, manqueroit, *liſez* manqueroient.
Page 120, *ligne* 21, apporterons, *liſez* apporteront.
Page 273, *ligne* 23, les hommes? *liſez* les hommes;
Page 331, *ligne* 15, guerre, *liſez* guerres.

EXPLICATION de quelques mots o-taïtiens conſervés dans la traduction.

Quoique la plupart de ces expreſſions aient été éclaircies par de courtes notes, quand elles ſe sont préſentées pour la premiere fois, on a cru qu'il étoit convenable d'en former une liſte à laquelle on pût recourir au beſoin.

Anoho. Ce mot ſignifie *aſſemblée.* On s'en ſert particuliérement pour déſigner l'aſſemblée des Chefs, délibérants ſur les affaires publiques.

Aow. Il ſignifie *torrent*, & plus ordinairement un *courant de mer.*

Arreoy. Guerrier preſqu'indépendant, Membre d'une Société plus dangereuſe qu'utile, répandue dans toutes les Iſles, ayant des loix & des uſages uniformes, malgré la différence des gouvernements.

Ava. Liqueur enivrante, connue dans toutes les Iſles de la mer du Sud, & appellée *Kava* dans les Iſles *des Amis* & ailleurs.

Britanne. C'eſt la *Grande-Bretagne.*

Earée. Noble.

Eatooa. Nom générique de la Divinité. On le donne auſſi à tout ce qui ſe rapporte à elle.

Ehamoote. Maiſon publique. C'eſt, pour ainſi dire, *l'hôtel-de-ville.* Communément

on y reçoit les étrangers quand ils ſont revêtus du caractere d'Ambaſſadeurs, ou quand ils jouiſſent d'une grande conſidération perſonnelle.

Era-Potaïa. Vent femelle d'une extrême douceur. C'eſt le vent des beaux jours, des navigations paiſibles & heureuſes.

Evée. Fruit qui a beaucoup de reſſemblance avec la pomme.

Etée. Le Dieu méchant ou mauvais Principe. On ſe ſert de ce mot pour exprimer les *défauts*, même ce qui eſt *petit*, par oppoſition à ce qui eſt *grand*.

Haïra. Fète publique.

Hoa. Officier du Roi, ordinairement pris dans la claſſe des *Manohoones*. Ce mot exprime ſpécialement un homme attaché à la perſonne du Roi: par exemple, *un Page*.

Mahananna. Le Soleil.

Manohoone. Homme du ſecond ordre des Inſulaires, qui correſpond à celui de nos roturiers libres.

Marama. La Lune.

Morai. C'eſt le lieu où l'on enterre les morts, & où l'on honore la Divinité. Il ſe nomme *Fiatoka* dans les *Iſles des Amis* : différence remarquable entre deux langues qui ſont onciérement la même langue.

Oopo. La Mort.

Taata. Il a pluſieurs ſignifications: celle de *Médecin* eſt la plus uſitée.

Taboo. Interdit, dévoué, consacré. Il est substantif & adjectif.

Tahona. Savant ou Philosophe. C'est un homme qui fait gloire de s'élever au-dessus des pensées du vulgaire, & qui souvent n'en est pas plus raisonnable.

Tanne. Dieu particulier de l'Isle d'*Huaheine.*

Taroooa. Tempête ; plus particuliérement le bruit du tonnerre.

Tatano. Ministre de la religion. Ce mot est moins usité que celui de *Téaponée.*

Tatée. Prononciation o-taïtienne du nom du Capitaine Clerke.

Tayo. Ami, mais ami intime.

Téaponée. Prêtre ou Ministre de la Religion.

Tédua. Nom qu'on donne aux femmes & aux filles de qualité. Il peut se rendre par *Madame* & *Mademoiselle.*

Téohé. Esprit familier. Les Insulaires croient beaucoup à ces intelligences, & ils en racontent bien des histoires, dont les *Tahonas* seuls ont acquis ou usurpé le droit de se moquer.

Toerou. Vent mâle, époux d'*Era-Potaïa* : il est beaucoup plus turbulent, & aussi beaucoup moins aimable qu'elle.

Toooa. Earée du second ordre, Chef sans vassaux, qui n'a point d'hommes,

mais qui n'eſt l'homme de qui que ce ſoit, relevant immédiatement du Souverain.

Toopapapo. Catafalque ſur lequel la flatterie, la crainte ou la reconnoiſſance conſerve embaumés les cadavres des principaux Inſulaires.

Toote. Prononciation de *Cook*.

Tourouva. Lieu ſpacieux où les ames s'aſſemblent & ſe divertiſſent après la mort.

Towtou. Eſclave ou domeſtique. Les *Towtous* compoſent le troiſieme ordre des Inſulaires.

Whatta. Table quarrée, portée ſur quatre piliers immobiles, & placée ordinairement dans les *morais*. C'eſt un autel.

Whennua. Fief ou diſtrict. Les fiefs appartiennent aux *Earées* du premier ordre, & portent chacun un nom qui les diſtingue des autres.



